MAR 7 - 1935

Année. N° 4.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1935

		Pages.
te de Gobineau .	*Lettres à Marika Dragoumis*	725
l Claudel	*Introduction à la Peinture hollandaise*. II.	755
Giscard d'Estaing.	*Crédit public et Crédit privé*.	776
Durtain	*Yagouta aux Cavaliers* (fin)	789
★ ★	*A l'Ombre du Vatican*.	828
jamin Constant. .	*Préface de la seconde Edition d'Adolphe*.	848
Lanzac de Laborie.	*Une Française à la Cour de Guillaume II*.	853
lphe Javal	*L'État assureur*.	887
lia Cabrera	*Contes cubains*	905
rard Bauër	*Le Duc de Broglie à l'Académie* . . .	927
nçois Porché. . .	*Le Théâtre*.	932
rcel Thiébaut. . .	*G. Lenôtre*	938
bert Flament. . . .	*Tableaux de Paris*.	943

Jean Poirier : *Parmi les Livres*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Nous avons publié l'autre jour un extrait de la chronique de la *Revue de P* de février 1835, qui donnait un aperçu fort curieux de l'état de la société parisi il y a cent ans. Pour illustrer cet exposé, l'auteur le faisait suivre d'un compte rend fêtes les plus brillantes données au cours de la saison. En voici quelques passa

Quatre grands bals ont eu lieu ces derniers jours; par la différence de leur com tion, ils représentent à merveille la classification de notre état social.

Le premier a été donné par M. L. L..., dans son hôtel, rue Hauteville, hôtel q jadis appartenu à M. de Bourienne. Rien n'est élégant et coquet comme cette habita dont les murs sont couverts de peintures dues au pinceau de nos meilleurs artistes, et l'ameublement atteste un excellent goût et une grande habitude de la vie. Parmi les sonnes invitées, on remarquait les notabilités du commerce et de l'industrie, le gouver de la Banque, des députés, le chef de l'état-major de la garde nationale, les banquier plus riches et les plus célèbres et toutes les jolies femmes de la finance. La fête a été ma fique. Monsieur et Madame L. L... ont très bien fait les honneurs de leur salon.

Le second bal était donné par M. le comte et madame la comtesse de L..., M. de est député, et colonel de la garde nationale, et son nom rappelle une des gloires de l'emp aussi rencontrait-on chez lui l'élite de nos généraux, des pairs de France, des députés officiers des diverses légions de la garde nationale, qui comptait parmi les assistants général en chef, M. le comte Lobeau. Les ducs d'Orléans et de Nemours ont honoré le de leur présence.

Le troisième bal se distingue par une grande singularité. Nous avons expliqué comm le faubourg Saint-Germain éprouvait encore de grandes répugnances à éclairer salons. Il imagine à présent de recevoir à l'aide de prête-noms, et de faire des invitati de bal sous une raison sociale. Il s'est donc trouvé tout entier, ce noble faubourg, dans salons de M. de ..., étranger qui a fait connaissance avec tout ce grand monde aux eau Bade, en Italie et en Allemagne. Donc, M. de ..., ayant voulu donner un grand bal, madame la duchesse de R... qui a dressé la liste des invités, se réservant droit de vie e mort sur tous les noms qui lui seraient soumis. Aussi les épurations ont-elles été faites conscience. Il fallait faire honneur aux M..., aux N... qui avaient promis de venir, et tenu parole. Aujourd'hui, M. de ... peut dire avec orgueil : « Quel bal j'ai donné! D mon salon, il n'y avait de roturier que moi. »

Il nous reste peu de chose à dire sur le raout de M. d'Appony. Rien n'est plus imm able que cette société officielle; il faut cependant observer que nos petits secrétaires devi nent plus suffisants, plus gommés, à mesure qu'on les choisit moins riches, moins ca bles et moins bien élevés, et constater, une fois pour toutes, que nous avons le corps dip matique le plus ridicule de toute l'Europe.

Jeudi dernier, le quartier de la Chaussée d'Antin a été bouleversé par une invasi du faubourg Saint-Germain, qui était venu tomber comme une avalanche sur l'admira salle des concerts Laffitte. Il s'agissait d'une bonne œuvre, d'un soulagement à donner a pensionnaires de l'ancienne liste civile.

L'idée est partie du faubourg Saint-Germain; mais elle a trouvé ailleurs beaucoi d'auxiliaires, et l'on rencontrait dans ce bal les Montmorency, les Beauffremont, l Clermont-Tonnerre, MM. Berryer et Hennequin, mesdames de Léon, de Gontaut Grisenoix, Curial, de Pastoret; on y comptait aussi beaucoup de personnes appartena à toutes les classes et à toutes les opinions. En fait, jamais roi, empereur, sultan, ne pou rait rassembler un pareil nombre de jolies femmes. Aucune réunion n'a jamais offert u spectacle aussi élégant, aussi riche. La file des voitures avait envahi tout le quartier, et quatre heures du matin, des souscripteurs attardés attendaient encore le moment de pén trer dans la salle de bal.

LETTRES A MARIKA DRAGOUMIS

Pendant le séjour qu'il fit à Athènes comme ministre de France (de 1864 à 1868), Gobineau s'était lié avec deux jeunes filles d'une excellente famille grecque, mesdemoiselles Dragoumis, avec qui il entretint par la suite une correspondance régulière. La *Revue de Paris* a déjà fait paraître le 15 décembre dernier une série de lettres adressées à Zoé Dragoumis. Nous publions aujourd'hui des lettres adressées à sa sœur Marika. Sauf les deux premières, ces lettres sont envoyées du Brésil où Gobineau représenta notre pays en 1869 et pendant les premiers mois de l'année 1870.

Gobineau n'avait quitté Athènes qu'avec regret. Arrivé au Brésil sans plaisir, il considéra les habitants de Rio sans bienveillance, hors l'Empereur lui-même qui lui accorda une vive sympathie de principe bientôt transformée en solide amitié. Il faut tenir compte de ces dispositions pour juger ces pages étincelantes, mais parfois cruelles. Nous sommes heureux de remercier ici mademoiselle Dragoumis, M. Clément Serpeille de Gobineau et la maison d'édition athénienne Kauffmann, à qui nous devons communication de ces textes.

Paris, 15, rue Boissy-d'Anglas, 1er janvier 1869.

C'est avec vous que je commencerai l'année, ma marraine[1] chérie. C'est à vous que je penserai, c'est avec vous que je passerai une partie de ce premier jour à parler; croyez-vous que ce n'est rien? Je rentrerai des Tuileries pour cela, et tandis que tout le monde court de droite et de gauche et traverse les

1. Mademoiselle Dragoumis avait pour filleul un petit garçon de famille pauvre qu'elle avait pris à son service, lorsqu'il avait une dizaine d'années. Le gamin ayant volé, on dut le renvoyer. Gobineau, informé de l'incident, se préoccupa du remplacement et se proposa pour filleul.

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

rues en tous sens, je serai enfermé avec votre pensée et, je dois dire, assez raisonnablement, heureux d'esprit et de cœur, bien qu'hélas, ce ne soit pas tout à fait assez. L'explosion de joie qui commence votre adorable lettre *a flatté de mon cœur les faiblesses secrètes*, comme dit je ne sais quel personnage de tragédie classique. Je me suis senti un peu aimé de vous. Ai-je bien senti? Vous allez dire que je suis suffisant et vous me donnerez sur les doigts. Mettons que je me suis trompé et n'en parlons plus; je ne croirai que ce que vous voudrez, et comme vous le voudrez; mais pas moins j'ai eu cette vision. (J'espère qu'après mes deux rêves, ma réputation de visionnaire exact est faite, pourtant, auprès de vous.) Enfin j'ai été très content et je le reste. Je vous écrivais cela hier au soir, au moment d'aller à un dîner de présentation de fiancés. Le marié est un jeune capitaine d'état-major. La fiancée une jolie personne très blonde et très gentille. Je suis allé ensuite chez madame Walewska; à minuit, 1er de l'an, j'ai baisé ses belles mains, et je suis revenu chez moi pensant à qui? C'est ce que je ne veux pas vous dire. Ce matin j'ai eu l'honneur de voir l'Empereur, mon maître, en tête-à-tête, avec tout le corps diplomatique et je puis vous donner la primeur de son discours : félicitations de ses excellents rapports avec toutes les puissances, de leur sagesse à éviter toutes causes de complications aussitôt qu'elles paraissent, certitude de maintenir une paix si nécessaire aux développements du bien-être de l'Europe civilisée. Si les journaux tirent autre chose de ce discours, ils seront on ne peut plus adroits. En sortant de là, je suis allé embrasser tous les Tascher de la terre qui, comme vous savez, demeurent aux Tuileries. Il y a chez eux un bal demain, et le 4 un autre bal aux Tuileries. Ce n'est pas le plus gai de mon affaire que ces bals; mais enfin, il faut y aller. Je me suis rappelé (mon Dieu, tant de fatuité peut-elle entrer dans ma tête! Je sens que Paris corrompt la simplicité de mon cœur!) je me suis rappelé, dis-je, que Zoé (vous je ne sais pas) avait aimé mon uniforme dans une soirée que je n'oublierai jamais, et où, à force de m'être grisé d'idées noires au dîner du Roi[1], j'avais fini par être d'une gaieté violente qui vous a étourdies. Enfin, je suis allé chez le prince Napoléon, et de là,

1. Il s'agit de Georges Ier, roi des Hellènes.

étant avec le baron d'Avril dans la rue Saint-Honoré, au milieu d'un embarras de voitures comme on n'en voit que dans ces jours-ci à Paris, notre véhicule a été pris de côté par le timon d'un omnibus et renversé aux deux tiers. La foule s'est jetée pour soutenir la voiture, on a réussi à ouvrir la portière qui regardait le ciel, aux grands cris des femmes et du public, deux soldats nous ont donné la main, et nous sommes sautés sur la chaussée, brillants comme des soleils, et riant comme des fous; on nous croyait en petits morceaux, ou près d'y être. Mais vous savez que je suis rarement en petits morceaux. Une dame s'écrie à côté de moi : « Vous avez failli être tué! » Je lui ai répondu avec gratitude, comme c'était mon devoir : « Pas tant que ça, Madame. » Je suis allé à pied au ministère de la Justice embrasser madame Baroche avec qui je dînerai tout à l'heure (elle est si bonne et affectueuse pour moi, ainsi que le Garde des Sceaux, qu'elle prétend que je devrais y déjeuner et y dîner tous les jours, et elle m'a donné un petit salon, pour venir y écrire mes lettres quand je voudrai. *L'Aphroëssa* lui plaît infiniment). En sortant, j'ai rencontré le général Dejean qui m'a révélé que je lui avais emporté hier au soir son chapeau et qu'il avait le mien. Je suis rentré, et me voilà. J'oublie une circonstance grave. Le ministre de l'Instruction publique assure que, pour se charger de payer la publication de mon Histoire des Perses, il faut que, suivant les règlements, j'aie soumis mon manuscrit à une commission. Je refuse; il me répond que je choisirai moi-même l'examinateur, et qui que ce soit lui suffira. Je refuse encore. Le soir (avant-hier), je rencontre Renan chez la princesse Mathilde et lui raconte le fait. Il me dit : « Vous avez tort : je suis l'examinateur ordinaire, et je considère votre livre comme examiné, si vous voulez. » Alors j'accepte; je lui envoie par courtoisie le manuscrit; dans l'après-midi, je le vois chez la princesse Julie Bonaparte, il avait déjà lu la moitié du premier volume et était dans l'enthousiasme. Le matin, je rencontre aux Tuileries M. Duruy qui me dit qu'il m'envoie de suite son rapport sans attendre à la fin du mois comme c'est l'usage et tout sera dit. Voilà comme s'est passé le 1er janvier 1869. Mais, ma marraine, vous m'épouvantez avec votre certitude que je n'irai pas à Rio. Rien n'est fait sur ce point, ma pauvre

marraine, rien du tout, et d'une minute à l'autre je puis recevoir mon ordre de départ. Songez à cela! On croit que l'ambassadeur à Constantinople sera Berthemy qui y a déjà été second sous Thouvenel. Je ne conçois pas comment j'ai fait pour envoyer deux fois le même livre à Pétris. Décidément vous avez raison, je baisse d'une manière affreuse. Je ne puis vous dire combien je suis content qu'une des photographies vous plaise. C'est beaucoup cela que de se rappeler d'une manière pas trop désagréable. Vous aurez Christine quand je l'aurai. Elle revient avec sa mère qui ne peut supporter les ténèbres de Copenhague et le froid. Elles seront ici lundi ou mardi. Quant à Diane, c'est le Danemark même, elle ne croit rien de si beau, ce qui me charme. Comment pouvez-vous penser que j'aurais laissé vos lettres à Bordeaux? J'ai écrit de suite, et il n'y a eu qu'un jour de retard. Pour qui me prenez-vous? Quant à la politique, vous aurez une conférence, et les choses seront toujours les mêmes sans variantes. Adieu, marraine parfaitement aimée... Ce que je souhaite pour vous et Zoé, et *maman*, et *papa*, et Étienne et Marc est infini. Je souhaite tout, et tout n'est pas encore assez pour moi. Je suis sûr que les choses finiront par bien aller. Vous êtes née heureuse, et pour que vous le soyez, il faut aussi que tous les vôtres n'aient à se plaindre de rien. De cela je conclus que tout s'arrangera; mais au nom du ciel, le plus tôt possible s'il vous plaît! Adieu! que je vous aime, aime, aime, et encore aime, vous le savez si bien, que vous voudriez plutôt le diminuer que l'augmenter, n'est-ce pas vrai? Répondez franchement. Adieu, encore je baise vos belles mains avec le plus tendre respect.

29 février 1869[1].

Voilà, mademoiselle. Pardonnez les fautes de l'auteur. Je ne vous en dirai pas plus long aujourd'hui, je crois; car le jour devient grand et mon dormeur d'attaché va finir de s'habiller. J'ai raconté à Zoé Lisbonne et les Portugais; je vous raconterai Dakar, la côte d'Afrique, les nègres et la garnison française. J'ai peur que ce ne doive pas être quelque chose de bien intéressant. Mais le pauvre donne ce qu'il a et les anges se réjouissent. Adieu, belles petites mains.

1. Lettre écrite pendant la traversée vers Rio.

Eh bien, non, je ne peux pas vous raconter Dakar, par la raison que je veux que cette lettre en parte et pour cela, je la finis avant d'arriver, et je la remettrai demain à l'agent des postes que nous avons à bord. Nous ne serons à Dakar sur la côte d'Afrique, à une heure de Gorée, qu'après-demain. Par conséquent nous flottons quelque part entre les îles Canaries (patrie de Cologan[1]) et notre colonie à nègres et à soldats d'infanterie, à douze lieues environ du Sahara que nous longeons. Si nous faisions naufrage sur cette côte-là, notre affaire serait claire et les Maures nous feraient probablement un mauvais parti. Je n'y tiens pas absolument; mais je suis peiné de ne pas aller me promener un peu dans ces sables-là. Pour le moment, je suis sur *l'Estramadure*. Il est sept heures. J'écris dans la salle commune où ont dîné tout à l'heure une centaine de passagers : Portugais, Espagnols, Allemands, Français, quelques Anglais. Il y a un groupe d'acteurs et d'actrices de quatrième ordre, vrais bohémiens (les actrices sont fort laides) qui vont à Rio s'engager dans la troupe d'un café chantant. Il y a des marchands, il y a des consuls belge et français et, en fait de gens du monde, un Brésilien avec sa femme qui est espagnole, un secrétaire anglais très bien et c'est tout. Mais par consolation, un jeune Allemand joue assez bien du piano et surtout comprend assez bien la Norma. Pour le moment nous nous attendons à rencontrer des poissons volants. Il paraît que nous sommes arrivés dans la région de ces animaux-là. (Voilà mon Allemand qui joue l'air de Figaro dans le Barbier.) Je lis un livre extrêmement intéressant; c'est la vie de Weber en deux volumes et en anglais, traduit de l'allemand. L'auteur est le fils du musicien. Il n'en résulte pas assurément que ce ne soit un homme rare; mais ce n'est pas un caractère bien saillant et j'en suis désolé. Bien que je le sache depuis longtemps, je suis toujours choqué de voir que de grands talents ne donnent pas ou n'accompagnent pas un grand cœur. Il me semble que les choses eussent été mieux ainsi. Mais Weber est tout simplement un honnête garçon assez ordinaire hors de la musique. Il n'en reste pas moins que le tableau du moment où il a vécu est plein d'intérêt. C'est merveilleux de voir qu'au

1. Attaché au consulat d'Espagne à Athènes, plus tard ministre plénipotentiaire.

commencement de ce siècle-ci les princes vivaient entourés d'artistes, de savants, et d'écrivains en correspondance constante avec eux et les invitant et les traitant chez eux en amis. Cela a changé. Vous avez dû vous apercevoir à mes lettres de Paris que j'étais de moins en moins enchanté, de plus en plus dégoûté du monde et de tout ce que j'ai vu et entendu dans une société en pleine décadence, il n'y a pas à le nier. J'ai une sorte de regret de parler ainsi et surtout de penser ainsi, car la façon dont on a été pour moi me désintéresse de la question et je ne me croyais pas si fort en estime. Jusque sur ce bateau-ci, on me connaît comme écrivain. Mais cela n'empêche pas les choses d'être. Je ne songe pas, sans être de plus en plus pénétré de mon sentiment, à une conversation que j'ai eue deux jours avant mon départ chez la duchesse de Montmorency avec M. de Persigny. Nous étions cinq personnes en tout. Jusqu'à minuit, il nous a exposé sa façon de voir sur l'état des choses en Europe. Il a incontestablement raison. Mais ce n'est pas beau. La morale de cela, c'est qu'il faut aimer ceux qu'on aime en tâchant (si l'on peut!) de ne pas les aimer trop. Aimer ce qu'on fait, et ce qu'on cherche à faire; se perfectionner le plus possible dans sa force et dans sa valeur intrinsèque et regarder le reste d'un œil assez froid.

Rio de Janeiro, 24 mars 1869.

Imaginez-vous, chère belle marraine, comment est fait Bahia. Ce sont des rues bordées de maisons avec des ogives pour fenêtres comme on supposait il y a trente ans que les ogives étaient faites. On croit, à tout moment, voir sortir de là des têtes de troubadours entourées de fraises empesées, et surmontant des tuniques couleur abricot, comme vous avez pu en voir sur des pendules. Pas du tout, il en sort des nègres et des négresses en immense quantité. Bahia est la ville du Brésil où il y en a le plus, les uns esclaves, les autres libres. Nous en avons vu une quantité. Mon écuyer, M. de X..., n'en revenait pas; il n'aurait jamais supposé qu'il y en eût la moitié autant dans l'univers entier. Le costume des négresses est superbe et d'une grande noblesse, tout à fait antique. Une longue chemise fort décolletée (ma marraine, ne vous scandalisez pas; vous savez que les nègres sont nés

tout habillés) qui tombe très bas sur le bras, d'un côté; la chemise est brodée à jour jusqu'à la ceinture; une jupe de couleur voyante et une sorte de manteau, le tout en coton dont le bas du buste et le corps sont enveloppés à grands plis. Les bras nus; force colliers, bracelets, boucles d'oreilles, en or assez massif ou en verroteries. C'est très beau. Tout ce petit monde brun rit à gorge déployée en montrant des dents éclatantes de blancheur au milieu du rouge foncé des lèvres se détachant sur la peau noire, et c'est un babil et c'est un tapage comme dans une école en révolution. Rio est une très grande ville qui a plus d'une lieue et demie, deux lieues peut-être de long. Le quartier que j'habite est bordé d'hôtels charmants et de jardins merveilleux, de belles larges rues, des trottoirs, un éclairage au gaz comme nulle part, et des chemins de fer américains qui pour huit sous vous promènent d'un bout de la rue à l'autre. C'est extrêmement beau. Peu de chevaux, force mulets aux voitures, trente mille Français dont je me passerais bien et de toutes les nations du monde, surtout des Portugais. Un Petrokokino et d'autres Grecs; mais je n'ai encore vu personne, comme je l'explique à Zoé. En somme Rio est une grande capitale assurément. Par exemple, il y a force cancrelats, *barattes* ou comme vous voudrez les appeler, et des fourmis blanches qui sont capables de dévorer des villages entiers, maisons comprises et, à Rio même, des serpents fort mauvais dans tous les jardins; mais on n'est pas obligé de courir après eux et ils ne courent pas après vous. J'ai dans ce moment un secrétaire et deux attachés, M. de Roquette, MM. de Montgomery et de X.... M. de Montgomery joue du piano comme un artiste. Il m'a joué hier toute la soirée. C'est un grand bonheur pour moi. Il ne joue que de la musique possible et a pour les Italiens cette horreur sans bornes et sans rémission dont je veux vous voir toujours pénétrée. Les Brésiliens sont aimables comme tous les méridionaux, mais fort laids. Ils se rapprochent beaucoup du singe, en vérité. J'ai grand'peur que les Brésiliennes ne leur tiennent compagnie. Mais qu'est-ce que ça me fait? N'est-ce pas, ma marraine? On me promet, pour les premières pluies qui ne peuvent pas tarder, des rues pleines de gros crapauds, gros comme des assiettes. Rien n'est parfait dans ce monde. Il

paraît que le corps diplomatique n'est pas plus vénérable à Rio qu'ailleurs. Mais il n'y a pas pour le moment d'Opéra. Nous n'y perdons que le Trovatore et compagnie. Quant aux fruits qui sont une des grandes curiosités du pays, je les trouve excellents; mais des fruits ne font pas le bonheur. Avec tout cela, comme je serai content d'aller fumer mon narguilé à l'antre des Nymphes, car si je fumais mon narguilé à l'antre des Nymphes, cela voudrait dire que je pourrais aussi... et je n'y manquerais pas, je vous assure. Donnez-moi des nouvelles universelles, politique comprise... Mais sapristi! Il faut que je vous quitte pour vaquer aux devoirs importants que l'Empereur, mon auguste maître, m'a imposés! Je vous quitte dans l'intérêt du Brésil et de la France réunis. Adieu donc. Donnez-moi pourtant vos petites mains que je les baise bien respectueusement et dévotement. Adieu, marraine; le plus accompli des filleuls et le plus soumis vous salue.

Rio de Janeiro, 29 mars 1869.

Ma chère marraine, je suis sûr que comme vous savez tout et que, grâce au ciel, la Providence, dans sa bonté, ne vous a pas épargné la dose indispensable de malice, vous avez déjà pensé ou tout au moins vous penserez quelque matin à me demander comment sont les dames de Rio. J'aime mieux devancer votre question, parce que Dieu sait si vous n'iriez pas imaginer que j'ai des motifs pour retarder mes réponses; je vous dirai donc, avec douleur, que si les plantes et les paysages sont charmants, les dames sont tout bonnement hideuses[1]. Il est impossible de s'imaginer de pareils singes. Imaginez-vous qu'en général, leur tête vous arriverait à l'épaule. Je sais bien que vous êtes un colosse, mais avouez que c'est aussi trop de différence, avec cela grosses en général et des traits d'un tourmenté extravagant, le nez gros, les yeux creux, enfin sincèrement affreuses et pas une de sang pur. Les meilleures familles ont des croisements avec les nègres et avec les Indiens. Ceux-ci produisent des créatures particulièrement

1. La partialité de Gobineau à l'égard des Brésiliens est évidente. La trop spirituelle expression d'un accès de mauvaise humeur ne saurait balancer le témoignage de tant de Français qui ont loué l'intelligence de la société brésilienne et le charme des femmes du pays. (N. D. L. R.)

repoussantes d'un rouge cuivré. Vous imaginez-vous des dames comme ça? L'Impératrice a trois dames d'honneur : l'une marron, l'autre chocolat clair, la troisième violette; je ne connais encore que la seconde, Son Excellence Dona Joséphina. Vous voyez d'après cette peinture qui n'est malheureusement que trop réelle que pour voir quelque chose de joli, il faut regarder la verdure. Du reste, tout ce monde est très poli, très accueillant et très aimable, quand il vous reçoit; mais les Brésiliens reçoivent très peu, pour ainsi dire pas, attendu que par une préoccupation singulière, ayant des femmes telles que je viens de vous décrire, la grande affaire de leur vie, c'est la jalousie. Amen. Je crois que je suis en train d'organiser mon existence et voici comme j'imagine qu'elle sera. J'irai toute la journée à mon travail, à mes affaires, à mes visites à recevoir ou à rendre. Une fois par semaine, j'irai chez l'Empereur qui m'a indiqué pour cela le lundi et le jeudi. Tous les autres soirs ou à peu près, j'irai chez le consul général de Hollande marié à une Brésilienne qui rentre complètement dans la description ci-dessus; mais elle chante assez bien et a une jolie voix. Elle a surtout un frère qui a une voix magnifique de basse et un piano à queue, lequel ne laisse rien à désirer. Moi, de mon côté, j'ai un attaché, M. de Montgomery, lequel joue du piano comme un artiste et un artiste excellent. Il est nourri dans les meilleures doctrines, ne connaît que Beethoven, Mozart, Weber et Chopin. Il grince convenablement des dents au nom de Verdi et enverrait Petrella aux galères. Sa vénération pour Wagner est sans bornes. Vous voyez que les choses vont bien. J'aurai donc mes soirées assurées, d'autant plus que je leur ai montré déjà de quel bois je me chauffe et je ne me contente pas à moins de deux bonnes heures, trois s'il se peut, de musique. Cela me vient d'autant plus à point que je compte travailler ici comme un nègre et il me faut du soutien. J'espère que vous n'allez pas intercaler ici, ma marraine, quelque mauvais propos et établir des comparaisons. Quand on est sorti (pour un temps!) du paradis céleste, la sagesse veut qu'on s'arrange de son mieux un petit paradis terrestre. Mais comment pourrait-il ressembler au premier? Ah! La maison avec le laurier-rose! Il n'y en a qu'une dans l'univers! Donnez-moi des nouvelles de tout et, je vous

le répète, y compris la politique. Ma bonne petite marraine, pensez à moi qui vous aime bien. Il y a beaucoup de choses de changées dans ma façon d'être. Je ne sais comment les affaires ont tourné; mais je suis devenu un homme célèbre. Je l'ai compris à Paris. Ici je l'éprouve. La façon dont l'Empereur en use avec moi est celle de tout le monde. On me parle de mes livres, même du plus sérieux, comme les ayant lus et on me demande : « Que faites-vous maintenant? Et qu'allez-vous faire? » Il en résulte que je suis très libre et n'ayant plus besoin de dissimuler les occupations, je fais beaucoup plus ce que je veux, sûr de n'avoir pas des explications ennuyeuses à donner ou plutôt n'ayant plus besoin de m'arranger de façon à n'avoir pas à en donner. Vous ai-je dit qu'à propos de l'*Aphroëssa*, Émile Augier m'avait écrit que si les diplomates se mettaient à composer de pareilles choses, les auteurs de profession n'avaient plus qu'à se tenir tranquilles; mais qu'à la vérité il pensait que j'étais seul de mon espèce. Adieu, marraine adorée, vous êtes *ma préférée*, je vous assure que vous n'êtes jamais bien loin de ce que je pense. Jugez si vous ne me le rendiez pas un peu (je ne demande pas beaucoup, je me rends justice) comme je serais ridicule de vous aimer autant! Adieu, au revoir, à bientôt, à toujours. Tous mes respects et toutes mes tendresses.

Rio de Janeiro, 24 avril 1869.

Ma marraine adorée, l'Amérique du Sud vous salue en ma personne. Je ne serais pas fâché de vous voir ici en lutte tous les soirs avec les blattes, les chauves-souris, les crapauds monstrueux et toutes les autres bêtes de l'Arche de Noé qui pullulent. J'imagine que vous auriez des moments de découragement et on en profiterait pour voir les côtés faibles d'une âme si forte. En somme, tout cela n'est pas si désagréable qu'on pourrait le croire et on se fait à tout. Honoré[1] qui aime les plantes et les bêtes commence à trouver le pays charmant. Il est seulement étonné de la générosité avec laquelle on distribue les coups aux esclaves. Les Brésiliens ne sont pas bons, mais les Européens, Français, Italiens et autres sont encore pis. Le beau côté n'est, à aucun égard, la population. Je n'ai

1. Son domestique.

pas encore vu une seule jolie figure. Toutes les rues sont remplies de singes véritables et la passion que les dames brésiliennes ont pour la toilette la plus effrénée ne parvient pas du tout à les embellir. Figurez-vous que vous seriez ici un colosse; non pas que je veuille prétendre que vous ne l'êtes pas partout, ma marraine; vous êtes même un peu trop grande, si vous me permettez de vous l'avouer; cependant vous ne pouvez pas passer heureusement pour démesurée. Hé bien! les dames brésiliennes ont généralement la moitié de la tête de moins que vous et comme plusieurs ne sont pas maigres vous voyez d'ici les boules qui roulent dans les rues. D'ailleurs on ne reçoit presque pas à Rio. On assure qu'il y a un ou deux bals de souscription par hiver (nous y sommes) au Casino. Ce sera plus difficile que jamais cette année parce que les jeunes officiers sont tous à la guerre du Paraguay avec le comte d'Eu. L'Empereur ne reçoit jamais personne. La Cour se compose de trois dames d'honneur qui ont le titre d'Excellence. Ici les Chambellans sont tous des personnages supérieurs de l'administration; ils ne sont pas plus jeunes que les dames d'honneur et se bornent à venir au Palais pour leur service, le reste du temps ils ont leurs affaires. De sorte qu'en réalité il n'y a pas de courtisans, ce qui me paraît fort sage et très utile; vous ne feriez pas mal d'adopter cela en Grèce. Ce que l'on peut dire, c'est que l'entourage de Leurs Majestés est on ne peut plus grave et sérieux et il n'y a pas matière au plus léger cancan. Il n'en est pas de même en ville. Toute la vie se passe dans un affreux théâtre appelé l'Alcazar où chaque paquebot apporte quelque vieille actrice de la province française laquelle ne manque pas de révolutionner la ville. Il y en a une qui est partie l'autre jour, chargée des dépouilles opimes des Brésiliens. Elle emportait pour trois cent cinquante mille francs de diamants. J'ai un attaché, M. de Montgomery, qui est assez beau garçon. On a répété partout ces jours derniers que deux dames s'étaient battues pour lui au pistolet. Le pistolet était de trop, voilà tout ce que j'en puis dire. Le corps diplomatique n'est guère brillant. Il y a un ministre d'Italie qu'on ne peut presque pas voir, le ministre d'Autriche ressemble beaucoup à Testa[1] en plus jeune; le ministre d'Angleterre est

1. Ministre d'Autriche à Athènes.

fort décrié, même parmi les Anglais; le ministre de Prusse est un vieux garçon qui vit avec une vieille sœur dans une vieille maison, occupé de vieilles choses; le ministre d'Amérique est un journaliste de New-York, doué de la figure la plus vénérable, couvert de cheveux blancs, remuant comme le diable, menteur comme le serpent, enragé à faire du bruit. Le ministre de Belgique est très bien, très aimable, le seul que je voie jusqu'ici. Je n'ai pas encore pu joindre le Nonce qui est, dit-on, un excellent homme. Voilà ma marraine, le compte exact de ce que j'ai autour de moi, et je vois l'univers d'un salon immense à six fenêtres, trois d'un côté, trois de l'autre, la plus belle vue de Rio, la rade tout entière, les montagnes. La nuit j'entends le bruit de la mer qui se brise à cinquante pas du mur et je pense à une marraine que j'ai quelque part et que j'aime de plus en plus, ce qui est bien naturel, puisque je ne suis plus exposé à ses taquineries. Quelle félicité est la mienne! Et comme je serais fâché de me retrouver dans ses charmantes petites griffes! Je me permets d'embrasser *Maman* de tout cœur. Je suis sûr qu'elle se porte très bien, et cela me réjouit. Mille amitiés à votre père, à Étienne plus redoutable que Minos, à Marc, à votre oncle, à la tante que j'aime, à madame Colocotroni, à la belle et ingrate Sophie, à tous les Angelopoulos de la terre, à tout le monde enfin. Adieu, surtout à vous, ma marraine. Si je vous embrassais aussi, y aurait-il extrêmement de mal? De si loin? Donnez-moi votre avis là-dessus. Je le suivrai comme un ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la tendresse avec laquelle je vous aime.

Rio de Janeiro, 17 mai 1869.

Je suis arrivé avec un attaché à moi, le vicomte R... de X... qui a vingt ans. Je vous ai dit, je crois, qu'il faisait les plus jolis vers du monde. Il est parti le désespoir dans l'âme parce que c'était la première fois qu'il quittait papa et maman. Mais c'était aussi parce qu'il avait pour une de ses cousines une admiration, une adoration, un dévouement capables de durer autant que sa vie. Je le consolais dans le chemin de fer en lui donnant des dragées et il mangeait les dragées en me faisant ses confidences et en poussant des soupirs dont chacun menaçait de l'emporter avant la fin du voyage; à Bordeaux sa

douleur a failli se compliquer de l'impression que commençait à lui faire la femme d'un de mes amis chez qui j'ai demeuré. Heureusement que nous ne sommes restés que vingt-quatre heures; mais en route, nous étions à bord avec la fille du consul de France à Bahia; nouveaux déchirements dans le cœur très sensible de mon attaché et puis une dame espagnole s'en est mêlée. Souffrances sur souffrances! Constance inébranlable dans son dévouement à sa cousine; mais en même temps... enfin vous comprenez peut-être, ma marraine; moi, je ne comprends pas. Nous sommes ainsi arrivés cahin-caha et tant bien que mal, ayant perdu notre jeune consulesse à Bahia où nous l'avons laissée et monsieur l'attaché me suppliant de lui donner le plus tôt possible une lettre à porter dans cette ville dangereuse. Nous avons trouvé là M. de Roquette, le secrétaire, très joli garçon, M. de Montgomery, un grand vainqueur. On m'a mené de suite chez le consul général de Hollande, l'ami intime de la Légation. La maîtresse de la maison est Brésilienne et s'appelle Aurea (la Dorée); je vous en ai déjà parlé. Elle est fort entourée, fort adulée, fort idolâtrée, ce me semble. Mon pauvre attaché ne pouvait résister à une catastrophe au-dessus de ses forces. Il est dans le plus affreux désespoir. La cousine disparaît de plus en plus à l'horizon comme une lune qui se couche; je lui ai appris, l'autre jour, à ce petit monstre-là, l'existence de la dame de Bordeaux dont il ne se doutait plus; il croit vaguement que le consul de Bahia a une fille et suppose qu'il existe des dames espagnoles dans le monde, mais il n'en est pas sûr. Il m'annonce sa mort prochaine; il est jaloux de son secrétaire, il est jaloux de son camarade l'attaché, il est jaloux du ministre de Belgique, il est jaloux de deux ou trois beaux Brésiliens et il me dit avec accablement : « Je la vois telle qu'elle est et elle a des moustaches qui me déplaisent beaucoup! (le fait est qu'elle est moins que jolie!) C'est égal, je ne sais pas ce que j'ai; c'est un ange!... » — Voilà l'histoire de mon attaché, ma marraine. Celle de mon secrétaire est plus tragique. Il retourne en France et j'attends son successeur M. H... qui vient de la Haye avec une toute jeune femme, un enfant d'un an et un autre qui naîtra Brésilien au mois de juillet prochain. M. de Roquette est fâché de s'en

aller; je suis fâché de le perdre. Mon féroce attaché étant arrivé dans un paroxysme d'amour qu'il reportait sur moi, faute de mieux dans ce moment, c'est le ton de la légation de m'adorer; dans la maison bénie, où tout mon monde voudrait vivre et mourir, on a pris la même habitude et le même pli. C'est fini. Tout ce que je dis est bien et je suis le premier homme du monde. Je travaille toute la journée; je sors un peu pour me promener soit le matin, soit à cinq heures, rarement je fais une visite à quelqu'un de mes collègues et le soir je vais chez madame Posno[1]. Figurez-vous que le frère de son mari, Hollandais, a épousé la sœur de madame Outrey, mademoiselle Mavardi. Je rentre à onze heures, me couche. Les soirées me sont un peu dures et le retour dans cette maison tout seul, encore plus. La journée va très bien, ayant plus à faire que je ne peux. Mais si je m'arrêtais à m'attendrir sur moi-même, sacristi!... Avec tout cela, je suis toujours maladif et traînant. Avec la fièvre ou sans la fièvre, je n'en vaux guère mieux. C'est contraire à mes habitudes et je souhaite fort que cela ne dure pas. N'en dites rien à Paris. En réalité, la seule personne avec qui je cause sérieusement, c'est l'Empereur. Je le vois au moins une fois par semaine; la soirée du jeudi, le plus souvent, m'est accordée. Nous ne sommes pas toujours du même avis et nous discutons; mais il a tout lu et est au courant de tout. Vous ai-je dit qu'il avait une tendre partialité pour le *Carnaval de Venise*? En somme, il est d'une bonté extrême et ne fût-il pas empereur, ce serait un homme très remarquable et bien au-dessus de la moyenne. Il aime fort la musique allemande. Je lui ai montré le médaillon de Zoé. Il la trouve comme il le doit. Je lui ai dit qu'elle était Macédonienne. J'aime bien les Athéniens, ma marraine, je ne m'en défends pas; mais songez donc les Macédoniens! J'espère que vous faites la différence?

Rio de Janeiro, 29 mai 1869.

Vous ai-je dit qu'on fait ici des sculptures sur bois de toute beauté? Je suis allé hier à l'Académie des Beaux-Arts et on m'a montré un modèle colossal d'une statue de l'Empereur à cheval où il y a des parties magnifiques. La tête, surtout, est

1. Femme du Consul de Hollande.

très belle. Ce qui est assez curieux, c'est qu'un sculpteur d'ici a des commandes pour le gouvernement portugais. Je viens de lire un grand poème en portugais, sur la fondation de Rio. C'est assez beau, mais trop classique, ce qui ne le rend pas amusant.

Le commerce est ici la grande affaire. Ce qui est effrayant, c'est de voir chaque paquebot amener d'Europe des émigrants par milliers, soit pour ici, soit pour la Plata et quand on pense que, bon an mal an, plus d'un million d'âmes quittent la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal pour venir s'établir ici, on se demande ce que deviendra l'Europe à la fin. Pour moi je n'ai pas la moindre envie de suivre un si bel exemple et si je quitte Trye, je sais bien où j'irai, mais pas en Amérique. Vous saurez que ma passion pour la maison rose auprès de la cathédrale[1] dure toujours comme toutes mes passions. Ce que j'admire le plus dans votre conduite qui est admirable de tous points, c'est que vous faites de la musique fidèlement. Qu'est-ce que c'est que ce concerto de Beethoven que vous étudiez? Vous me jouerez cela quelque jour. Ici il ne manque pas de gens qui font de la musique, même de la vraie, mais j'ai grand'peine à les attraper; figurez-vous que j'ai entendu l'autre jour Boccherini! Mais que c'était loin du *vrai* Boccherini! Pour cela il n'y a qu'une seule personne au monde. Adieu, chère marraine, j'ai peur que cette lettre ne vous ennuie; mais c'est un crime que votre grandeur d'âme devra me pardonner. Adieu. A vous de cœur... je dis de cœur, chère belle petite marraine. J'aime aussi bien vos jolies mains et vos beaux cheveux et je les embrasse très dévotement et très respectueusement.

Votre filleul qui vous aime.

Rio de Janeiro, 17 juin 1869.

Vos élections m'intéressent et je désire beaucoup en savoir la fin; ne manquez pas de me le dire. Figurez-vous que dans ma passion pour la Grèce, je me suis surpris l'autre jour faisant à l'Empereur une telle apologie de l'histoire de Candie que Nicolaïdès lui-même en aurait été charmé. Le fait est que je suis amoureux fou du Parnès, mais amoureux, mais fou

1. La maison des Dragoumis à Athènes.

jusqu'au délire et je crois que maintenant, que n'étant plus en service là je ne suis plus forcé d'avoir le sens commun, je pourrais, si j'avais le moindre des penda-leptas[1] sous les yeux, le trouver du dernier admirable. Ma marraine, c'est moi qui suis très fier que vous soyez fière du succès de votre filleul. Il me semble que le sort, en me retirant ce que je n'ai plus, a voulu me donner en plus grande quantité ce que je n'avais pas encore autant qu'il fallait. Depuis que je vous ai quittées, ce n'est plus que lauriers; mais ils ne sont pas roses, voilà le mal. Je ne peux pas dire que cela m'est égal et que je m'en passerais; nullement, cela ne m'est pas égal et j'en veux beaucoup plus. Mais c'est comme une collection de médailles; on les a, on les serre, on les regarde peu; cela ne contribue qu'infiniment peu au bonheur. Seulement, c'est un malheur de ne pas les avoir quand on les aime.

Je vais vous raconter encore une histoire (avec celle des sentiments de mon attaché, cela fera deux; vous voyez que de près comme de loin, je remplis mon office du moins mal possible). Il y a ici un homme très singulier. Il s'appelle M. Taunay. Il était chancelier de la légation depuis quarante ans et en a plus de soixante-dix. Il est frère d'un peintre assez estimé, très savant en beaucoup de choses et surtout en littérature latine et portugaise. M. Taunay a passé sa vie à courir après les gens pauvres ou embarrassés ou malades; il a tout donné ce qu'il avait, son argent, son linge, ses habits; on ne se souvient pas qu'il ait eu trois chemises; puis il a donné les fonds de la chancellerie, puis les dépôts, enfin, il a été manifeste qu'il devait à l'État et à des personnes qui lui avaient remis leurs fonds près de trois cent mille francs. La chose établie, on l'a renvoyé du service, en le mettant brusquement en retraite. Mais ceux qui réclamaient leur argent ont refusé de le poursuivre, les Français établis ici ont fait une souscription qui a monté en quelques jours à plus de cent vingt mille francs, l'Empereur a donné quarante mille francs et on a tout payé. Aller dans une rue de Rio et dire du mal de M. Taunay à n'importe qui, Français, Brésilien, nègre ou mulâtre, ce serait vouloir se faire assommer. Il

1. Petites feuilles de nouvelles vendues cinq sous à Athènes, pendant la guerre de Crète.

a la décoration de la Croix-du-Sud qui ne se donne à personne que pour les raisons les plus éclatantes, et continue à n'avoir littéralement pas de pain, ni même d'autre habit que celui qui le couvre. Il demeure à un cinquième étage dans un taudis dont un esclave ne voudrait pas et si, après ce qui lui est arrivé, il va demander n'importe quelle somme on la lui donne immédiatement, sûr que c'est pour une œuvre de charité quelconque. On ne se fait pas d'idée de l'adoration que cet homme-là inspire. Figurez-vous un petit vieillard, vêtu d'un habit noir des plus râpés, avec des souliers impossibles, maigre, les joues creuses, ses cheveux gris coupés ras, timide, tremblant, balbutiant. Quand il venait chez moi, ce n'était que lorsque je le faisais demander. Il s'asseyait sur le bord de sa chaise et restait livré à une terreur évidente. Toutes mes agaceries y échouaient. « Quand vous le connaîtrez, me disait l'Empereur, vous verrez quel homme c'est! » — Mais je n'y faisais aucun progrès. Il restait un quart d'heure et se sauvait. Je ne fais pourtant pas beaucoup le ministre à l'ordinaire. Il y a trois jours, je le fais venir pour une affaire. Il arrive comme j'étais à moitié mort de fatigue, depuis huit jours je travaille de sept à neuf heures toujours debout devant le buste. Mais quand je suis mort, je suis encore très vivant, bien que dans ce moment-ci j'aie le pied enflé de cet exercice de soldat, enveloppé d'huile camphrée. Je pensais donc, son affaire finie, à quelque chose et je me levai tout en causant, je défis les linges mouillés qui entouraient la terre, et quand M. Taunay voit Alexandre, voilà un homme qui se monte, qui s'attendrit, qui s'exalte, qui perd toute timidité, qui me dit les choses du monde les plus tendres, et qui reste deux heures à me faire l'analyse, mais très juste et très vraie, de ce qu'il croit que j'ai voulu mettre dans cette tête, et, voilà ma marraine, comment le héros dont vous descendez fait en ce moment des conquêtes en Amérique. Ainsi puisque vous y êtes si bien disposée, soyez un peu fière non seulement d'Alexandre mais aussi de l'Héphestion barbare que le ciel lui a donné. Adieu. Je vous aime bien, ma chère, charmante, adorable, adorée marraine. J'embrasse vos belles petites mains.

Rio de Janeiro, 29 juin 1869.

Chère marraine, je viens de me couvrir de gloire par un voyage dans l'intérieur du Brésil. J'espère que vous serez sensible à la beauté de cet exploit. J'ai raconté à Zoé à peu près l'impression générale sérieuse que m'a donné l'aspect des choses; mais à vous je dirai la petite pièce. Figurez-vous donc, ma marraine, que j'arrive à 5 heures 1/2 du matin à la gare du chemin de fer suivant les instructions que j'en avais. Noir comme dans un four. Dans cet heureux climat, le jour ne se lève jamais qu'après six heures et le soleil se couche au plus tard douze heures après et comme par un coup de baguette sans crépuscule aucun; ce qui n'est pas beau. Il faisait très frais et même froid et je vous dirai une fois pour toutes que j'ai grelotté tout le temps du voyage et que de ma vie je n'ai été aussi gelé. Je ne comprends pas comment les orangers et les arbres à café y tiennent. Enfin, nous sommes partis. A dix minutes de Rio, le train s'est arrêté pour prendre Leurs Majestés impériales et le duc de Saxe et la Cour. L'Empereur était enchanté, de la plus belle humeur du monde. On m'a mis avec le ministre des Travaux publics, personnage d'un grand talent, je veux le croire, mais pourvu d'un nez énorme, j'en suis sûr. Au jour, je me suis aperçu que tout le monde était en habit noir avec des plaques; pour moi j'étais en simple voyageur; mais au nom du ciel, comment aller s'imaginer que pour s'enfoncer dans les forêts vierges il faut être en habit noir avec des plaques? Toute réflexion est inutile; l'étiquette portugaise que l'on suit au Brésil est inexorable. Le duc de Saxe me dit : « Vous avez bien fait, ils sont stupides! » Il fait assez d'opposition, le duc de Saxe[1] et le Brésil ne le charme pas du tout. Bref, au bout de deux heures de route, la poussière, aussi épaisse que celle de la route du Pirée, avait mis tous les habits noirs et les grands chapeaux dans un tel état de délabrement qu'on aurait pu offrir deux sous à leurs propriétaires; ils avaient l'air de pauvres honteux. L'Empereur était charmant. Il avait emporté Typhaine[2] pour le lire pendant la route et à chaque

1. Gendre de l'Empereur du Brésil, il avait épousé sa seconde fille, la princesse Léopoldine.

2. L'Abbaye de Typhaine, le roman de Gobineau, paru l'année précédente.

station, il me faisait des objections ou me communiquait ses sentiments sur les personnages. Il avait pris l'idée que Damerones épouserait Philippe de Connhaut et cela le choquait et il m'expliquait que j'avais eu tort d'arranger les choses ainsi.

L'EMPEREUR DU BRÉSIL, DOM PEDRO II

Je le laissai dans son erreur jusqu'à ce qu'il m'ait dit en descendant de voiture à un autre endroit : « Cela va bien, elle ne l'épouse pas ! » Mais alors il ne me trouve pas assez libéral. Le principal est que lui et l'Impératrice ont daigné excuser l'absence de l'habit noir. Mais le lendemain par exemple,

j'étais exemplaire. Je l'avais et une plaque à quatre heures du matin en face de deux charrues que nous sommes allé voir fonctionner. La majordome-major, ce qui représente le Grand-Maréchal, Monsieur (ou pour être très exact l'Illustrissime et Excellentissime Seigneur) Nicolas Valle da Gama m'a félicité d'un coup d'œil approbateur et les cinq autres anabaptistes ont souri avec expression. Ils sont tous vieux comme les rues et l'Empereur, qui ne leur parle jamais, n'a pas même eu l'air une fois de s'apercevoir de leur présence. Du reste ils suivaient partout avec une énergie admirable. Ils étaient sur les dents, parce que l'Empereur ne s'arrête jamais, mais ils tenaient bon. Je ne serais pas étonné d'apprendre ces jours-ci la mort d'un ou deux. Ils sont fourbus. Nous avons eu un dîner de huit cents personnes que nous a donné un fazendero : vin du Rhin, vin de Champagne, vin de Bordeaux tant qu'on en a voulu, mais, naturellement, le désordre que vous pouvez vous imaginer. J'ai mangé un morceau de jambon avec du gâteau de Savoie, une prune confite, de la farine de manioc, du fromage du pays, du dindon, trois dragées, et grâce à l'Impératrice qui me l'a envoyée et qui riait de tout son cœur, un morceau d'omelette. Du pain, j'en ai vu de loin; mais je n'en ai pas eu. Tout cela était très amusant comme vous penserez. Dans la petite ville de Juiz de Foro où j'ai couché (à 50 lieues de Rio) j'ai écrit au crayon dans ma chambre à Z... et à M... Qu'est-ce que vous pensez que cela peut vouloir dire, ma marraine? Vous qui savez tout, vous ne devinerez certainement pas cela. Adieu! je vous aime bien, vous le savez assez. Faut-il vous le redire? Je crains toujours de le trop dire et, qui pis est, de vous le trop montrer. Car si je disais les choses en les exagérant, il n'y aurait pas grand mal; mais je les dis moins qu'elles ne sont, et c'est là le pis. Vous vous en apercevez trop. Adieu encore, marraine adorée.

Rio de Janeiro, 29 juillet 1869.

Ma chère marraine, j'ai eu le tort l'autre jour de vous raconter à moitié mon aventure avec un Brésilien parce que tout mon monde était en émotion autour de moi et ne me parlait que de cela toute la journée, cela m'est échappé avec vous. Il est bien entendu que je n'en dis pas un mot en France; on

me croirait, chez les uns, très tapageur; chez les autres, assassiné tous les matins. Il n'y a rien de tout cela et les choses sont au mieux. Pour être franc, il est certain que ce voyage-ci se fait sous une singulière étoile, moi qui suis, comme vous savez, le plus paisible et le plus patient du monde, il m'a fallu battre un soldat portugais sur le Tage au risque de nous noyer tous les deux en tombant de l'embarcation où j'ai été forcé de mettre cet animal à la raison et voilà qu'à Rio, je suis contraint de maltraiter un Monsieur. Pour que vous voyiez les choses comme si vous y aviez assisté, je vous raconterai la scène. Je sortais donc du théâtre où, par parenthèse, la Ristori m'avait assommé et je donnais le bras à la consulesse générale de Hollande, ma seule et unique relation dans ce pays-ci. Elle est excessivement petite, de sorte que, dans la foule, j'avais peur qu'elle ne fût étouffée. Nous restâmes avec le Ministre de Belgique et M. de X... (plus attentif auprès d'elle que jamais) appuyés contre la muraille pendant un gros quart d'heure, attendant que le monde fût écoulé. Quand le passage se trouva très dégagé, on vint nous dire que la voiture attendait; comme nous allions sortir, je vois un monsieur qui se jette sur moi en me riant dans la figure; je l'écarte doucement avec le bras, en lui disant : « Prenez garde, monsieur, vous allez blesser une dame. » Il se met à rire très haut et se rejette une seconde fois sur moi. Je le tiens encore à distance. Il s'anime et me pousse une troisième fois en venant me regarder dans la figure. Ma foi, ça a été la fin et en un clin d'œil il avait deux soufflets. Il a été ahuri, mais levant le bras a atteint le bord de mon chapeau. Je l'ai pris par la barbe (pas délicatement), le tenant à longueur de bras, l'ai jeté et tenu contre le mur, dans l'intention très précise de passer de la barbe à la cravate et de l'étrangler simplement. J'avoue que je regretterai toute ma vie de ne pas l'avoir fait; mais, dans ce moment, il me vint l'instinct que je n'avais qu'un bras libre, pourquoi? Je me rappelai ma dame et je trouvai que ce n'était pas un spectacle pour une femme. Je lâchai donc mon Brésilien. Je ne me console pas de l'occasion perdue d'exterminer un mauvais drôle, moi qui rêve cela constamment, et je pense que j'ai outré la chevalerie, mettons pour une femme qui ne m'est absolument rien. Bref, je le lâchai. Il criait comme un pélican;

le fait est que je lui avais arraché une bonne partie de la barbe. Dans ce moment, M. de Montgomery descend l'escalier rapidement, me dit : « Qu'est-ce qu'il y a? » — Je lui réponds : « Dites mon nom à cet homme et demandez-lui le sien et son adresse. » J'emmène madame Posno que je conduis à sa voiture; nous sommes rejoints par le ministre de Belgique et par M. de X... qui me disent qu'ils ont été forcés de recoller mon Monsieur contre le mur, parce qu'il faisait mine de m'assaillir par derrière. M. de Montgomery revient me dire que le Monsieur ne veut dire ni son nom ni son adresse; mais qu'il le saura. Je lui conseille de retourner. Le ministre de Belgique s'offre à moi pour les conséquences, ce que j'accepte naturellement. Le lendemain, j'envoie mon attaché chez ce Monsieur qui se trouve être un médecin, M. le docteur S..., gendre d'un sénateur. Je lui fais dire que je ne veux pas qu'il suppose que je me sers de ma qualité pour lui refuser satisfaction et que je suis tout à ses ordres. Il répond qu'il ne me connaît pas, qu'il ne veut pas me connaître, que l'affaire est finie et que si M. de Montgomery ne sort pas de chez lui de suite, il va le faire mettre dehors par ses nègres. Il en avait là une demi-douzaine. M. de Montgomery lui conseille de ne pas s'en aviser, et en sortant lui dit : « Vous avez été souffleté, vous avez eu la barbe arrachée, vous refusez la satisfaction qu'on vous offre, vous êtes insolent envers un mandataire, vous êtes un lâche et un misérable. » — Vous pensez quel tapage dans toute la ville. Le Sénat prend le parti du gendre d'un de ses membres; l'École de Médecine annonce qu'elle va venir se jeter sur moi; trois ou quatre personnes me disent et me font dire qu'on ne se bat jamais au Brésil, qu'on y déteste les étrangers, que c'est pour cela que ce docteur S..., *très mauvaise tête*, a fait ce qu'il a fait au théâtre, mais qu'on paye des mulâtres appelés je ne sais plus comment et qui me tueront au coin d'une rue. Enfin le Ministre de la Justice a fait à l'Empereur un rapport où tous les torts sont de mon côté. Voilà mes secrétaires hors d'eux-mêmes. Qu'est-ce qui arrivera? Qu'est-ce qui n'arrivera pas? Il n'arrivera rien du tout. Je raconte l'histoire à l'Empereur qui me dit que j'ai parfaitement bien fait, et qu'il en eût fait autant à ma place, que ce M. S... est un drôle qui a eu déjà des histoires analogues. Je laisse passer huit

jours et, voyant que le ministre des Affaires étrangères ne me fait rien dire, j'y vais et je dis au secrétaire général que si j'avais été à la place de Son Excellence, j'aurais vivement ressenti une tentative d'insulte faite à un représentant d'une puissance amie et aurais été lui en exprimer mes regrets; qu'il me paraissait qu'on n'entendait pas ainsi les choses au Brésil; que peut-être on avait raison; que par conséquent, je me devais considérer comme seul chargé de ma défense personnelle; malheureusement, je n'étais pas un simple particulier et je n'étais pas venu à Rio pour y apprendre à vivre à ceux qui ne le savaient pas; qu'en conséquence, je ne voulais plus donner qu'une seule et unique leçon à l'avenir et assez bonne pour en épargner d'autres et que je l'avertissais que, cette fois-là, je tuerais l'agresseur; qu'il pouvait considérer mon avertissement comme officiel. Jamais je ne vis figure plus amusante : « — Alors, monsieur le comte, vous nous rendez responsables? » « Parfaitement. Si vous ne voulez pas mort d'homme, veillez à ce que je n'aie nul besoin d'y recourir. Mon Dieu! je ne tiens pas à tuer des Brésiliens! » (Ce n'est pas tout à fait vrai; si j'avais étranglé M. le docteur S..., ce serait pour ma vie entière un souvenir délicieux.) Plus mon homme pâlissait, balbutiait, s'irritait, plus j'étais souriant. Vous voyez d'ici la scène et voilà comme je ne suis pas assassiné et, suivant toutes les apparences, ne le serai pas. Au spectacle on ne bouscule plus personne et l'on dit tout haut : « Ne poussez pas, le ministre de France est peut-être là! » Ce matin j'ai assisté au baptême du Prince, fils de la princesse Léopoldine et du duc de Saxe. Il y avait beaucoup de monde; on m'a fait un passage comme pour l'Empereur. Je vous laisse à penser que je me suis confondu en salutations et en excuses. Voilà, ma marraine adorée, les faits et gestes de votre pauvre filleul. J'espère que vous trouverez l'histoire ce qu'elle est, assez amusante pour un pays qui l'est si peu.

Rio de Janeiro, 28 août 1869.

Figurez-vous que dans ce pays si chaud nous vivons depuis deux jours dans le brouillard absolument comme si nous étions au fond de l'Écosse, ou de la Norvège. Hier et aujourd'hui, on ne voit pas à cent pas. Il y a une vapeur épaisse et

des nuages gris sur toute la baie et sur les montagnes. L'humidité pénètre partout et ce qui est pis, on est dévoré tout vivant par les mouches qui ont la rage de se fourrer dans les yeux. Il y a de quoi devenir enragé! Et avec cela une chaleur lourde et pesante et pas un souffle d'air. Je suis obligé d'avouer que ce n'est pas agréable. Mais je crois que ce qu'il y a de plus désagréable en y pensant bien, ce sont les bêtes. J'ai ma chambre remplie de souris malgré les efforts héroïques d'Honoré et c'est toute la nuit un bal paré et masqué de ces dames qui font un vacarme d'enfer. Quant aux fourmis, impossible de s'en faire une idée. Honoré en noie des millions par jour. Elles n'en couvrent pas moins tout et imaginent de manger la terre de mes bustes. Le médaillon auquel je travaille en ce moment est tellement envahi que j'en extermine des bandes entières d'un coup d'ébauchoir en travaillant. Je ne compte pas les blattes qui sont partout. Ma foi, je ne pousse pas l'amour pour les bêtes jusqu'au point d'en être content. Dites à Jolly[1] de ma part que je n'hésite pas entre elle et ces atroces légions. Au milieu de ces malheurs domestiques, je vous dirai que nous sommes ici dans toutes les joies du triomphe politique et guerrier. Je ne vous ai encore jamais fait de politique brésilienne, en voilà un petit bout. Le comte d'Eu qui est, comme vous le savez, fils du duc de Nemours et mari de la princesse impériale, a pris le commandement de l'armée de Paraguay pour essayer de finir une guerre qui dure depuis cinq ans et qui a dévoré une centaine de mille hommes et je pense deux ou trois milliards de francs. Il vient de battre trois fois les Paraguayens et il a emporté d'assaut en personne une de leurs dernières places fortes. De sorte que l'on est dans la joie et l'espérance d'en finir. La princesse impériale qui adore son mari n'est pas la personne la moins ravie de tout ceci et elle est extrêmement fière d'être la femme d'un héros. Je vous laisse à penser si toutes les phrases possibles en usage dans tous les pays du monde pour démontrer qu'un pays est le centre de la terre sont d'usage ici en ce moment. On a le cœur brésilien, l'âme brésilienne, l'espérance que le Brésil dominera le monde avant peu et on ne se soucie non plus de la gloire de Carthage, de Rome, d'Athènes même (ô profanation!) que de

1. Le chien des Dragoumis.

celle de Londres, de Paris et de Pétersbourg! Je vais tout à l'heure aller voir l'Empereur que je trouverai nécessairement fort satisfait, mais moins dithyrambique. C'est le seul homme de son empire. C'est très malheureux qu'après vous avoir ainsi raconté la politique, je ne puisse pas vous faire des cancans. Mais ceux de ce pays-ci sont d'une telle nature qu'ils ne sont pas pour vos oreilles, ma marraine. Il n'y a que deux sujets de conversations : le cours du change qui occupe tout le monde et ce qui se passe à l'Alcazar, espèce de café-chantant de dixième ordre, où les actrices, généralement fort laides et toutes fort grossières et communes, mais françaises, sont en possession de charmer les Grands et les Petits de l'État. Il n'y a là rien de séduisant, quand on n'est pas absolument dans le goût du pays. Quant aux femmes du pays, outre qu'elles sont parfaitement laides, ce sont des espèces d'esclaves. Elles ne sortent guère, parlent encore moins et sont abandonnées de leurs maris, qui vont fumer leurs cigarettes ailleurs que chez eux; elles vivent avec leurs négresses et leurs mulâtresses, toujours déshabillées, dormant une partie du jour et en somme fort peu intéressantes, et pourtant il faut que je fasse une nouvelle avec cela. Zoé est bien dure pour son serviteur! Adieu, ma marraine, j'embrasse bien dévotement vos petites mains blanches, et je suis à vos pieds avec un respect sans bornes. Votre filleul qui vous aime tendrement.

Rio de Janeiro, 22 octobre 1869.

Ma chère marraine, toute fée que vous êtes, vous n'avez certainement pas prévu que votre infortuné filleul était exposé à être englouti par une convulsion de la nature, absolument comme s'il était une des grosses bêtes du monde antédiluvien. C'est cependant ce qui est arrivé et il faut que je vous raconte pour vous faire connaître le Brésil, par quelle crise la population de cet empire intelligent vient de passer ou, pour mieux dire, s'est imaginée qu'elle allait passer. Vers la fin de septembre les gens éclairés de Rio, de Pernambouc et de Bahia, ceux qui ont été élevés en Europe, ou tout comme, ont cru savoir que le 5 octobre au matin, sans remise, il allait y avoir une haute marée, mais une marée comme on n'en voit pas, que la mer sortirait de son lit, s'élèverait à soixante mètres

plus haut que son niveau et submergerait infailliblement tout le littoral. C'étaient les observatoires de Londres, de Paris, de toute l'Allemagne qui le disaient ou l'assuraient. Une agitation terrible courut dans toute la population. Les Présidents des Provinces écrivirent à Rio pour dire à quel point tous leurs administrés avaient peur. Le gouvernement publia des choses très rassurantes dans les journaux, mais ne persuada personne. Pendant ce temps, les nègres et les mulâtres, c'est-à-dire la grande masse de la nation, ayant appris ce dont on était menacé, apporta le concours de ses lumières à la préoccupation générale et reconnut positivement, je vous le dis avec horreur, que le 3 octobre, le soleil et la lune, prêtant leur coupable complicité aux affreux desseins de la mer, étaient descendus de leurs places ordinaires pour brutaliser cette pauvre terre et ne se trouvaient déjà plus qu'à *trente* mètres du sol. Pour preuve on faisait remarquer, ce jour-là, que la chaleur était plus forte que d'ordinaire; il n'y avait donc rien à répondre. Là-dessus chacun prend ses précautions. On se met à vendre dans la rue de la Quitanda, une image miraculeuse qui, pour mille réis (2 drachmes) garantissait à l'acquéreur qu'il ne serait ni rôti, ni noyé au milieu des victimes. D'autres, animés par une prudence plus humaine, achètent des tentes et vont s'établir sur le sommet du Corcovado, montagne pointue au fond de la baie. La grande masse prend ses jambes à son cou et se sauve sur les hauteurs. Les correspondances de la côte annoncent que partout les villes grandes et petites sont abandonnées. Le 4 au soir, comme j'ai pensé à vous, adorable marraine, qui ne vous doutiez pas de l'affreuse nouvelle à laquelle vous étiez exposée! Vous figurez-vous votre infortuné filleul englouti dans les flots de l'océan Atlantique! C'est à faire frémir. Bref le 5 au matin... spectacle épouvantable! Toute la population de Rio, moins très peu de personnes, en fuite sur les hauteurs, et alors on vit, (je vous le dis avec épouvante) on vit, dis-je, la mer baisser, baisser graduellement, et dans aucun jour de l'année la marée n'a été si basse dans la rade. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Les gens de Rio sont si humiliés que je crois que plusieurs d'entre eux préféreraient avoir été noyés.

Je n'ai de vous qu'une lettre ce mois-ci, celle du 9 septembre.

Je suppose que l'autre court les champs et finira par me revenir. Plus de musique du tout! Il y a six semaines que je n'entends que l'affreux pianotage d'Offenbach en passant dans les rues. Quand est-ce que je retrouverai mes quatre mains chéries? Il paraît que vous êtes devenue d'une santé de fer et que vous rendriez des points à un colosse. Comment, la chaleur ne vous fait plus rien et il n'y a plus de bouillon pas plus que d'eau des Carmes? C'est miraculeux. Mais je ne comprends pas qu'en mon absence vous vous permettiez d'être si bien. Est-ce la présence du grand Rosseto qui opère de tels miracles? Oui, il y a un an que je suis parti, mais j'espère que cela ne va plus durer indéfiniment. J'ai écrit pour demander un congé. Si on me le donne, au moins serai-je revenu à une distance qui permettra de se voir presque! Ce sera toujours quelque chose. En ce moment, je suis dans un autre monde. Tout va bien, mais je n'y tiens pas, à cet autre monde. Je vois que vous allez être dans toutes les magnificences à l'occasion du voyage de l'Impératrice. Racontez-moi tout cela. On me dit que Zaïmis[1] ne se couvre pas de gloire et que les choses se passent assez mal dans votre politique. Cela doit être. Je vois que vous allez avoir l'hiver le plus brillant du monde et du moment que les Baude[2] trouvent Athènes charmant, tout va bien. Mais en somme qu'en pensez-vous, de ces Baude?

Rio de Janeiro, 29 octobre 1869.

Il faut vous dire que quand je suis arrivé, on m'a dit que je pouvais si je voulais mettre des cartes chez les ministres, mais qu'il y avait à parier qu'ils ne me les rendraient pas. J'ai répondu qu'en ce cas, j'y renonçais volontiers. Il a cependant été convenu que les choses se passeraient régulièrement. Je n'en ai pas vu un seul, sauf le ministre des Affaires étrangères avec qui j'ai causé trois fois depuis que je suis ici; cela peut paraître étonnant, mais c'est comme cela et je m'en réjouis, car si j'avais été obligé de parler d'affaires à cette Excellence qui est un mulâtre fort noir, une quatrième fois, il est si parfaitement grossier, que la patience aurait bien pu m'échapper,

1. Premier ministre à Athènes.
2. M. Baude, Ministre de France.

ce qui m'eût couvert de confusion. Je reviens à mon histoire. Bref je mis donc des cartes chez le président du Conseil qui m'en rendit et je n'en entendis plus parler. Il y a quatre jours, ce grand personnage m'envoie deux cartes par un soldat : *Le vicomte d'Itaborrahy* (c'est son illustre nom) et : le *président du Conseil*. Je demande ce qui le prend; personne ne peut me le dire. Cependant comme il en fait autant pour tous mes collègues, je vais lui rendre des cartes. J'arrive chez lui, je trouve la porte fermée, je sonne, rien! je sonne encore, rien! Je sonne une troisième fois, la sonnette casse, et je tire du mur un mètre et demi de chaînette. Je dispose le tout sur le trottoir et, comme j'aime à bien faire les choses, j'ouvre le loquet de la porte. Je me trouve dans une grande antichambre et devant moi un escalier, mais au bas de l'escalier une porte à claire-voie fermée et une sonnette à côté. Je sonne, rien! je resonne, rien! je sonne encore; la sonnette casse et j'arrache un grand cordon qui n'en finissait plus. Je dispose le cordon au bas de la dernière marche et croyant, après avoir regardé autour de moi, qu'il ne restait absolument rien à casser, je trouvai ma conscience en repos, je mis ma carte à côté des ruines que j'avais faites et je m'en allai. Voilà comme on fait les visites au Brésil. Je vous assure que c'est un grand malheur que mon respect pour Sa Majesté m'empêche d'écrire sur ce pays-là. Cela en eût valu la peine.

Rio de Janeiro, 29 octobre 1869.

Nous avons eu la gloire, l'honneur et le bonheur de posséder, dimanche, l'Empereur, l'Impératrice, la princesse impériale, le prince don Philippe, neveu de Leurs Majestés, à bord de la *Circé*. L'amiral était dans tous ses états, au comble de la joie, mais profondément inquiet que les choses ne marchent pas bien. Je vous avoue que je me suis indignement mal conduit. L'Empereur devait venir à dix heures. A cette heure-là il pleuvait à torrents. J'ai pensé que si j'arrivais en rade en uniforme avec mes secrétaires, apparaissant sur le pont de la frégate ruisselant d'eau comme un dieu marin, je serais souverainement ridicule. Je suis donc arrivé à midi, quand il faisait très beau et, remarquez cela, j'ai fait ma cour par mon inexactitude mieux que je n'eusse fait par l'exercice des plus

hautes vertus. L'Empereur s'est moqué de moi; je me suis confondu en excuses et en confusion (assez hypocrites, je l'avoue), l'Impératrice a pris mon parti; bref il a été reconnu et prouvé que je ne possédais pas l'intrépidité de Leurs Majestés et tout le monde a été content. On s'est livré à tous les petits divertissements maritimes; beaucoup de canonnades, défilé, visite dans la cale, etc..., et un grand déjeuner. Pendant tous ces exercices guerriers, j'ai offert le nez du commandant de la *Circé* aux méditations de la princesse impériale qui a ri de tout son cœur. Vous comprenez qu'il fallait qu'elle s'amusât et rien, pour obtenir ce but, ne devait m'être sacré. J'ai donc rempli mon devoir. Mon attaché était aux anges, il n'avait jamais vu d'exercice à bord. A propos de lui, ses sentiments sont arrivés à la dernière perfection de l'exaltation. On ne voit plus ces choses-là! Sérieusement c'est très touchant, il est malheureux comme les pierres. Ma marraine, quand vous aurez une pensée à perdre, donnez-la-moi, n'est-ce pas?

Rio de Janeiro, 27 janvier 1870.

Je ne saurai assez m'étonner et répéter que la ville de Rio est une ville unique dans le monde, immense, car il faut plus d'une heure pour aller d'un bout à l'autre avec d'excellents chevaux, avec cinq cent mille âmes de population et pas un théâtre passable, ni même supportable, ni même où l'on puisse décemment aller, pas un concert, pas un café présentable et, ce qui est beaucoup plus fort, pas une maison où aller. A Athènes, vous avez des nouvelles d'Athènes, il se passe quelque chose, on raconte quelque chose. Ici, il n'y a que les nouvelles d'Europe; on a reçu un paquebot ou on en attend un. Le paquebot est venu en dix-sept jours et on s'extasie, ou en vingt-cinq et on se récrie. Ce qui s'est passé à Paris ou à Londres, dans la politique, sert pendant quelques jours aux conversations et ensuite tout est fini. Les femmes ne reçoivent pas dans la journée; elles ne peuvent pas, n'étant pas habillées à cause de la chaleur d'étuve qu'il fait surtout en ce moment et elles vivent avec leurs négresses et enfants, à dormir, à manger et à passer d'un rocking-chair sur un canapé en canne. Le soir elles ne reçoivent pas davantage parce qu'on se couche à neuf heures ou dix heures au plus tard. Les hommes

parlent du taux du change et des cafés. Enfin, l'Empereur en est arrivé à me dire cette grande parole qui lui a beaucoup coûté, car la réputation de son pays lui est fort à cœur : « Je vous plains de toute mon âme et ne voudrais pas être à votre place. » Le fait est que tout Empereur qu'il est et habitué à ce pays qu'il n'a jamais quitté un jour, il souffre aussi de cette absolue nullité et voilà ce qui vous explique pourquoi quand vous ne m'écrivez pas, j'ai plus que de la peine à vous écrire ces pages de bavardage stérile.

Chanson bohémienne.

Mon cœur est triste, triste, triste...
Mon pauvre cœur va s'éclater.
Pourtant, pourtant, je lui résiste
Autant que je peux résister.

Pour être gai, murmura-t-elle,
Ami chéri, fais un effort.
Embrasse-moi, ma chère belle
Embrasse-moi bien fort, bien fort.

Mon cœur est triste, triste, triste...
Il est si plein, comment lutter?
Contre les pleurs que Dieu l'assiste
Autant qu'Il pourra l'assister!

Ne veux-tu pas, murmura-t-elle,
Ami chéri, faire un effort?
Embrasse-moi, ma chère belle,
Embrasse-moi, plus fort, plus fort.

Mon cœur est triste, triste, triste...
Tant de chagrin va m'emporter.
Un tel ennui quand il existe,
On ne saurait le supporter.

Ne cède pas, murmura-t-elle,
Ami chéri, fais un effort!
Embrasse-moi, ma chère belle,
Embrasse-moi jusqu'à la mort.

Bonjour et adieu à toutes les deux.

Il est cinq heures et demie du matin. N'est-ce pas une jolie heure?

COMTE DE GOBINEAU

INTRODUCTION
A LA PEINTURE HOLLANDAISE[1]

Une légende, chinoise raconte qu'un ministre des Empereurs Han, s'étant égaré un jour dans les montagnes au milieu d'un épais brouillard, se trouva tout à coup en présence d'une stèle ruinée sur laquelle il parvint avec peine à déchiffrer cette inscription : *Limite-des-deux-mondes*. Ce n'est pas le brouillard qui manque à Amsterdam, ni ce mélange au sein d'un méandre de canaux de l'illusion avec la réalité, de l'habitation et de la perspective, ni ce portrait que livre de toutes choses une nappe attentive dont nous ne quittons jamais le bord, ce doublement qu'elle réalise de tout et ce fantôme en qui elle nous transforme aussitôt quand nous nous penchons sur elle. Limite des deux mondes! ne la retrouvons-nous pas à un niveau différent dans les musées sous le lustre furtif de la glace et du vernis quand nous confrontons notre actualité précaire à ces effigies que l'art a immobilisées pour nous à la fenêtre du passé? Comme ils sont réels! comme ils tiennent bien la pose! comme ils collent à leur propre continuité! Ils font, comme nous disons si fortement en français, *acte de présence*. Je veux dire qu'ils ne constituent pas simplement une présence, ils l'exercent : à travers eux une solidarité efficace entre nous s'établit et ce monde en arrière là-bas abandonné par le soleil. Nous portons en nous assez de passé pour l'amalgamer avec le leur, et le mode que nous avons de suffire à notre propre existence n'est pas étranger à cette

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.

utilisation de la durée, à cette consolidation du visage par l'expression, qui les habilite à la persistance. Entre les vivants et les morts, grâce à ces empreintes, le commerce n'a pas cessé. Ce ne sont pas des ressemblances conventionnelles, des signes abstraits, que nous compulsons. Derrière ces lèvres humides, ces joues vivifiées par le sang, ces yeux qui ont cessé de vivre mais non pas d'interroger et de répondre, nous sentons ce qui par-dessous produit, nourrit et compose tout cela, la plénitude d'une âme qui s'adresse à la nôtre et qui la provoque à l'entretien, quelqu'un qui offre son visage. Je parlais tout à l'heure de cette étrange attraction, direction ou poids, des paysages et des intérieurs hollandais qui vont moins vers nous que nous n'allons vers eux. De même nous ressentons, devant les portraits d'un Frans Hals ou même parfois d'un Becker et d'un Van der Helst, une espèce d'appel d'air ou d'appel d'âme, une invitation spirituelle, une émanation de mot. La sécurité débordante avec laquelle ces personnages défunts, le pot de bière ou une guitare au poing, ou la main entre leurs doigts de quelque nourrissante épouse, miment d'avance la conviction que nous avons de notre propre authenticité, n'est pas dépourvue d'ironie; et ce n'est pas sans un sentiment assez ambigu que nous voyons sur le verre protecteur le reflet de nos yeux à nous se mélanger avec le regard peint. Et bientôt ce n'est plus un visage seul qui monte vers nous à travers l'ombre, c'est toute une compagnie à la fois de ces concitoyens de l'Erèbe, ranimant par une réciprocité de visages et d'attitudes cette heure dans le temps que jadis ils se sont partagée : dorés, chamarrés, soutachés, empanachés, ou sévèrement au contraire drapés dans les livrées de la nuit, ils n'ont pas résisté à la convocation, c'est l'antique enseigne qui les rassemble encore, ou cette table sur laquelle il y a de l'argent empilé, à moins que ce ne soient les éléments d'un festin illusoire, cette coupe à laquelle un vivant ne saurait mettre les lèvres. Les rangs de ce comité de réception, de cette avant-garde à notre rencontre du tombeau, ou l'appellerai-je au contraire l'arrière-garde d'une armée en retraite, s'élèvent l'un au-dessus de l'autre pour envisager d'un regard insistant et collectif quelque chose qui derrière nous est placé à une distance incalculable. Et ce n'est pas toujours de l'or, ce ne

sont pas les vins et les fruits de la terre qui servent de prétexte à ces assises posthumes. Il n'y a pas de vins ou de fruits au centre de ce tableau de Rembrandt à La Haye que vous connaissez, il y a un cadavre, et ce cadavre n'est pas celui du Christ, c'est un cadavre pur et simple. Et dans la toile d'Amsterdam la démonstration est poussée plus loin : le thorax, vidé des viscères et du cœur, ouvre son arche béante, l'opérateur d'un coup de ciseau a fait sauter la voûte de cette tête dont le masque n'est pas sans ressemblance avec celui de l'homme-dieu, et d'un regard scientifique il essaye de se retrouver dans les circonvolutions d'une cervelle sanguinolente.

Mais c'est à Harlem, dans ce ravissant petit musée qui fut jadis un hospice et que l'on peut maintenant appeler la maison de Frans Hals, c'est là que l'on se sent le plus irrésistiblement envahi par un charme dangereux, entrepris, entraîné par une sorte d'inclination occulte, qui est comme l'avancement de la vie humaine vers sa conclusion. On traverse d'abord la salle des honnêtes et sévères De Bray, et l'on arrive dans une autre où un géant déchaîné, dont on entend le rire avant même que d'en avoir franchi le seuil, nous accueille avec tapage. Ce n'est pas une société autour de lui qui nous attend, c'est une cohue où chacun visiblement s'efforce de faire le plus d'honneur possible à l'exposition générale et de tirer le plus d'avantage de cette physionomie florissante que la nature lui a accordée. Que d'écharpes! que de ceintures! quelle bataille de l'orange avec le bleu! que d'uniformes! que de panaches! que de chapeaux! que de dentelles et de velours d'où s'échappent un mollet rebondi et une main distinguée! Tout cela vous gueule à la figure, c'est un hourra général! On est hélé de tous les côtés, tout le monde parle à la fois, tout le monde et chacun pour soi essaye de se faire place au premier rang. Pour sûr, on n'a pas épargné la couleur ni le talent, c'est peint avec les deux mains à la fois dans un éclaboussement de trombone et de sauce! Allons plus loin.

Tout de suite quel contraste! quel changement déjà! C'est fini de ces truculences de tambour-major et de cette hilarité de corps de garde. Ici ce ne sont plus de grands enfants qui s'amusent, ce sont des hommes responsables qui tiennent conseil. Le peintre a congédié toute frivolité de sa palette

et n'y a plus guère conservé que le noir et le blanc, ce noir et ce blanc de Frans Hals qui ne sont pas la négation alternative de la lumière et de l'ombre, mais leur affirmation positive, la qualité matérielle de l'une et de l'autre. J'ai devant moi un tableau où sur le rayon qui l'enfile latéralement modulent quatre guirlandes : de chapeaux, de visages, de collerettes et de mains. L'intérêt est à l'intérieur. Le personnage principal nous tourne le dos et nous ne voyons son visage que de profil. Et ce camarade au bout de la table qui se caresse agréablement l'estomac, si sa grosse figure toute bouffie d'insignifiance nous appartient, le regard de ses deux yeux, l'un dans la lumière, l'autre dans l'ombre, va uniquement au conciliabule.

Une porte de plus à franchir, et, saisis, nous nous arrêtons au milieu de la dernière salle, car, de ces deux cadres opposés, sur un fond aussi noir que la draperie des funérailles, nous ne savons plus si ce sont des vivants ou des morts qui nous regardent. L'un des tableaux représente le Bureau des Régents et l'autre celui des Régentes de l'institution[1]. Affronter courageusement le comité de ces cinq dames sinistres devant lequel nous nous trouvons traduit, nous ne pouvons le faire sans ressentir en même temps dans notre dos l'attention livide des six autres mannequins médianimiques dressés là par les soins d'un explorateur de l'Achéron. Ni dans Goya ni dans le Greco il n'y a rien d'aussi magistral et d'aussi effrayant, car l'enfer même a moins de terreurs pour nous que la zone intermédiaire... Tous les comptes sont réglés, il n'y a plus d'argent sur la table, il n'y a plus que ce livre définitivement fermé dont le plat a le luisant de l'os et la tranche le feu rouge de la braise. La première des Régentes, au coin de la table, celle pourtant qui d'abord nous paraissait la plus rassurante, nous dit, de ce regard oblique et de cette main ouverte qui interprète l'autre, fermée : *C'est fini! voilà!* Et quant aux quatre autres goules ... mais débarrassons-nous d'abord de celle-ci qui apporte à la présidente une fiche probablement imprégnée de notre nom. Nous avons affaire à une espèce de tribunal féminin dont ces guimpes et ces manchettes qui isolent et qui soulignent sévèrement les masques et les mains

1. Voir la reproduction de ce tableau page 965.

accentuent le caractère judiciaire. Il a pris session non pas devant un crucifix mais au devant d'un tableau représentant le rivage obscurci d'un fleuve funèbre. Si nous réussissons à détacher notre attention de cette patte de squelette qu'elle étale à plat sur son genou, le regard dur, les lèvres serrées, le livre sur lequel elle s'appuie nous le montrent assez, ah, ce n'est pas sur cette dame que nous aurons à compter! Et quant à la présidente au milieu avec ses gants et cet éventail qu'elle tient d'un geste maniéré, cette figure saponifiée où fait bec un atroce sourire, indique que nous avons affaire en elle à quelque chose de plus implacable que la justice, qui est le néant. C'est ce que nous affirme également l'assesseur de gauche de ses deux poings solidement posés sur la table, de ces deux noires orbites qui se creusent jusqu'à l'âme. Mais comment décrire cette émanation phosphorescente, l'*aura* vampirique, qui se dégage de ces cinq figures, comme d'une chair, et je serais presque tenté de dire, s'il était possible, comme d'une âme qui se décompose?

Et maintenant retournons-nous, il est temps, vers le groupe derrière nous des six gentilshommes d'outre-tombe : justement il y en a un au milieu qui se tient tourné à la fois vers ses compagnons et vers nous, l'une des mains d'un geste subreptice sur la hanche qui a l'air de nous faire signe et l'autre sur la poitrine attestant un cœur qui ne bat plus. Son accueil n'est pas dénué d'une certaine affabilité mélancolique, répondant à la bienveillance goguenarde de ce vieillard là-haut dans le coin à droite, qui, discrètement, comme la tourière en face, sa commère, apporte notre nom. Tout le groupe s'inscrit dans un long triangle, lui-même formé de deux figures trinaires, l'une plus allongée, l'autre resserrée en hauteur. Il commence par ce gardien du livre sous un couvercle énorme de ténèbres[1] qui de profil tient toute l'assistance sous son regard menaçant : il appuie la main gauche sur un livre fermé et de la main droite sur la tranche il indique la référence secrète. Puis la composition module et s'élève en s'élargissant vers

1. Les chapeaux! J'aurais voulu consacrer au moins une phrase à la navigation dans la nuit de ces noirs oiseaux qui ventilent toute la peinture hollandaise comme d'un déploiement d'ailes. C'est l'ombre que nous produisons, la permanence au-dessus de notre front de notre opacité intime.

la droite pour se terminer en un édifice de lumières et d'ombres alternées, de linges, d'étoffes sombres, de rabats et de couvre-chefs, que justifient ces deux masques qu'on dirait immobilisés pour nous moins par l'art du peintre que par celui de l'embaumeur. L'un est le cadavre congestionné d'un ivrogne que l'on vient évidemment de décrocher à la tringle d'un mauvais lieu en le coiffant tant bien que mal d'une espèce de feutre titubant; l'autre sur qui se concentre toute la lumière est une espèce de fantoche inhabité qui n'appartient pas plus à la vie que le noir pylône qu'on lui a planté sur le front d'où pend une tignasse décolorée n'appartient à son crâne, ou à son corps ce genou d'un rouge strident qui, sous toutes ces ténèbres amoncelées, fait un effet de pétard. Le personnage numéro 2 qui d'un air engageant se tourne vers nous, a l'air de nous signifier que c'est à notre profit qu'on a délesté le corbillard de son plus distingué voyageur.

Et voilà comment finit le robuste Frans Hals. Telles sont les images où, à l'âge de quatre-vingts ans, se plaisait le joyeux boute-en-train jadis des tumultes corporatifs!

Il était nécessaire que nous reçussions d'une main experte et rude cette secousse afin de nous apercevoir que la Hollande n'est pas, comme tant d'observateurs superficiels se sont plu à le répéter, le pays d'une littéralité bourgeoise et prosaïque, mais au contraire celui où le sol sous l'apparence est le moins sûr, où la réalité et le reflet se pénètrent réciproquement et communiquent par les veines les plus molles et les plus subtiles, où le peintre saisit la substance du temps sans en arrêter le travail et où l'art transforme moins la nature qu'il ne l'absorbe par une espèce de sourde imprégnation. On sent que toute chose ici est en proie à la patience.

Limite des deux mondes! Il n'y a pas de pays où il me semble qu'elle soit plus facile à franchir. Ce n'est même point le mot net et dur de *limite* à la française que j'aurais dû tracer ici, mais plutôt celui de liaison, d'aptitude au contact et au mélange. De même que la Hollande est autour de nous une espèce de préparation à la mer, un aplanissement de tous les reliefs et une généralisation jusqu'au terme de la vue de la surface, une anticipation de l'eau par l'herbage, ainsi il ne faudrait pas me

presser beaucoup pour avancer que l'entreprise de l'art hollandais est comme une liquidation de la réalité. A tous les spectacles qu'elle lui propose, il ajoute cet élément qui est le silence, ce silence qui permet d'entendre l'âme, à tout le moins de l'écouter, et cette conversation au delà de la logique qu'entretiennent les choses du seul fait de leur coexistence et de leur compénétration. Il délie les êtres du moment, et, lavés dans l'essentiel, il les congèle sous le glacis, du seul fait de ce regard qui les envisage ensemble, en un rapport qui suspend leur droit à la disparition. Vous comprenez mieux maintenant pourquoi je recommandais au visiteur de ces musées d'avoir l'oreille aussi éveillée que les yeux, car la vue est l'organe de l'appropriation active, de la conquête intellectuelle, tandis que l'ouïe est celui de la réceptivité.

C'est pourquoi lorsque par la pensée je réintègre Amsterdam ce n'est ni le chemin de fer que je veux employer, ni l'avion, ni l'auto. S'il y a eu pour m'amener jusqu'ici un chemin vulgaire, il est effacé par l'indifférence et le brouillard. Me voici seul sur une espèce de barque, dans le méandre du vieux *Centrum*, immergeant dans l'eau sourde ma rame spirituelle. Je participe à cette sollicitation du plein par le vide, à cette multiple insinuation de la mer illimitée jusqu'au plus profond de la cité humaine, à cette matière élastique, moelleuse et vibrante qui n'est plus qu'une sensibilité à la couleur, à cette propriété qui est la sienne de décoller de toute chose sa surface, à ce regard à l'envers, à cette équivoque continuelle entre la permanence et le contingent, à cet écho minutieux par qui tout ce qui existe devient la pensée de ce qui existe. Je flotte sur une illusion qui transforme devant moi ce pont courbe en un œil rond. Je suis braqué entre ces deux parois parallèles à ma droite et à ma gauche sur les possibilités d'apparition que ménagent les ouvertures latérales et la voici en effet dans ce carré de soleil à l'extrémité du canal ombragé qui surgit, muette et brusque. Un bateau! Je suis averti du mouvement de la grande artère humaine derrière moi, l'Amstel, par ce bourre'et paresseux sur l'eau que suit un train de rides affaiblies.

Un vers lu je ne sais plus où hante ma mémoire : *Cette eau qui au fond de toutes les poitrines humaines s'élève au même niveau.* C'est ce niveau général, ce plan de clivage entre le

visible et l'invisible, cette disponibilité offerte comme une toile à toute chose pour s'y représenter en projection, que nous possédons ici à découvert. Que de gens se penchent sur cette eau et ne réalisent sa présence que par une minime palpitation, offusquée sous une adhérence épaisse de poussière et de détritus! Pour y venir puiser les vieilles femmes qu'aime à peindre Nicolas Maes connaissent un accès plus sûr. On voit celle-ci (dans un tableau de Buckingham Palace) qui, un doigt sur la lèvre, descend un escalier : non pas une fée préraphaélite, non pas une de ces « princesses de légende » qui ont inspiré les poètes et les artistes de ma génération, mais une ménagère quelconque, vulgaire et par là-même à mon goût plus émouvante, Anima elle-même, ceinte de son tablier, dans le train-train de ses occupations domestiques. (Dans un autre tableau on la voit grondant la servante qui pleure sur un vase cassé.) La voici qui va à la cave, comme jadis, moi-même, j'y suivais mon père, étant enfant, portant le panier à bouteilles. Et plus bas une image réduite la représente en train de traire une antique futaille, le feu sourd de sa lanterne mélangé au rayon du soupirail. J'ai participé moi-même à ces tripotages souterrains. Cette clef en évidence sur le mur nu, — celle qui nous montrent les deux tableaux de Bruxelles, — je sais quelle porte elle ouvre. Qu'il s'agisse du nectar de Constance ou plutôt de la science divine, de cette espèce de cascade d'écritures qui du rayon au-dessus de ma tête là-haut passe à la table, du livre fermé à la Bible ouverte et à ce manuel enfin personnel sur mes genoux, c'est toujours le même travail taciturne de méditation et de soutirage, et ce robinet, à moins que ce ne soit un entonnoir, suspendu à côté du buste de Pallas, en est le symbole approprié. Maes peut la représenter à son rouet, ou pelant une pomme, il peut placer à côté d'elle un tambour de dentellière qui représente les épuisants entrelacements de l'herméneutique, c'est toujours Anima, Anima l'antique, aussi auguste que quand les yeux fermés elle fait sa prière toute seule devant la table servie.

C'est ce château d'Anima au milieu des Juifs, au milieu du capharnaüm et de la friperie de tout un Moyen Age désaffecté, d'un monde en voie de déménagement et de réinstallation, dans un charriement de bric-à-brac, qu'est venu habiter

le fils du meunier de Leyde avec son gros nez rond et ces yeux avides au fond d'une énorme orbite, ces espèces de cratères dévorants. (Tout est œil dans cette figure charnue, même la bouche faite pour happer et déguster puissamment entre ces joues musculeuses[1].) On peut visiter encore aujourd'hui son laboratoire d'alchimiste, ses pièges à rayons (car les autres peintres se servent de la lumière, mais Rembrandt la fabrique, il la manipule, il prend dedans ce qu'il lui faut comme son père qui coupait dans le courant de quoi faire tourner son moulin), cet atelier où dans le cri du cabestan il imprimait le papier sur le cuivre, moins avec de l'encre, semble-t-il, qu'avec cette spéciale qualité de nuit qu'on ne fournit qu'à Amsterdam, toute cette caverne savante, avec sa batterie de volets ouverts sur un jour précieux et avare, encore aujourd'hui pour nous étincelante et illuminée de prestiges. Je ne viens pas aujourd'hui parler de Rembrandt. C'est un seuil qu'il ne me convient pas pour le moment de franchir. Mon sujet, auquel tout ce qui précède sert d'introduction, est l'exégèse que je vais tenter tout à l'heure, après beaucoup d'autres investigateurs de la *Ronde de nuit*. Laissez-moi seulement le temps, soulevant un rideau, de diriger un regard pensif sur cette galerie qui à ma gauche et à ma droite conduit en une prodigieuse perspective jusqu'à ce grand carré de toile devant quoi nous nous arrêterons.

Ma plume, cet instrument qui souvent chez un écrivain sert d'éclaireur à la pensée, vient de tracer le mot de *rideau* : mais il ne serait pas juste de dire qu'entre le dehors et nous le peintre (je parle du peintre en général) ait la prétention de soulever aucun rideau. On pourrait plutôt dire qu'il l'a consolidé aux quatre coins. Ça a cessé de flotter, le champ vague de l'œil est devenu une page, un panneau limité et précis sur lequel l'artiste projette cette vision en lui d'un ensemble intelligible, une composition en vue d'un effet, quelque chose qui par la relation de ses divers éléments constitue un sens, un spectacle, quelque chose qui vaut la peine du temps que l'on met à le regarder.

La peinture italienne est sortie tout entière de la mosaïque

1. Voir le portrait de la pinacothèque de Munich. Toute sa vie, Rembrandt n'a cessé d'interroger sa propre figure.

et de la fresque. C'est un décor sur un mur, un bas-relief aplati et colorié. Dans les églises ou sur la paroi des palais, autour des sujets que fournissent la religion, la mythologie ou l'histoire, l'artiste, obéissant à une inspiration dramatique, quand ce n'est pas, trop souvent, à une rhétorique conventionnelle, a établi de larges compositions qui sonnent comme des opéras. Le corps humain est utilisé avec bravoure dans toute la série de ses plus nobles possibilités, tout ce que sa nudité ou les draperies qui l'amplifient peuvent fournir d'attitudes éloquentes, la brosse, j'allais dire la truelle, du peintre, rivalisant avec le ciseau du sculpteur, la tartine sur d'énormes surfaces, l'enguirlande à toute sorte de voûtes et de berceaux. Michel-Ange à la Chapelle Sixtine, le Tintoret à Venise, ils s'en donnent à cœur joie. De cet ensemble le clin d'œil du praticien a permis de détacher des morceaux et la toile de les emporter et de les isoler dans un cadre. L'exposition commence. Chacun a son tapis individuel pour y exécuter ses petits tours de force. Toutes sortes de saints, de héros, de dames habillées ou déshabillées viennent à notre rencontre à fleur de vernis. Le paysage ou architecture par derrière est traité comme une toile de fond sur laquelle se détache la scène empruntée pour nous à la parade profane et sacrée. Il s'agit pour l'artiste de nous montrer quelque chose et avant tout son savoir-faire.

La peinture flamande ressemble à la peinture italienne en ceci que, comme elle, elle se donne pour tâche de glorifier le présent, de nous ôter avec ce bouquet, qui est quelque chose à regarder, l'envie d'être ailleurs. L'habitant de la pièce, ou contenu, pactise avec le contenant matériel par le moyen de ces présences fictives. Nous rendons les murs habitables en les tapissant de ces persistances imaginaires. Comme la peinture italienne procède du mur et de l'enduit calcaire, la peinture flamande procède de la laine. Bientôt au lieu du vaste feuillage flottant et de la compagnie diaprée des vieux Arras, voici, autour de nous, montant la garde, des sentinelles, des portraits, la délégation jusqu'à nous de nos ancêtres, de nos maîtres, de nos répondants et cautions temporelles et spirituelles : ou bien c'est un étalage de fleurs, de venaisons et de fruits, où le regard, pendant qu'il fait si mauvais temps au

dehors, est invité à festoyer; de quoi se distinguent à peine les bacchanales de Rubens et de Jordaens, et ces femmes nues aussi fraîches que des brassées de roses de juin! Le tableau n'est plus l'œuvre d'une pointe incisive sur une matière, résistante, la constitution entre de puissantes mains de volumes harmonieux, l'enchaînement et le passage mélodieux d'un mouvement à un autre, il est, provenant d'une dilatation intérieure, l'épanouissement de la pulpe, la nourriture d'une fibre gorgée, le sang et le suc qui se font jour au travers de l'étoffe molle et de la cire végétale et humaine. Au coin de l'œil et des lèvres de ces figures de portraits on sent l'eau prête à sourdre et à la veine bleue le sang à s'extravaser. Dans les tableaux de sainteté eux-mêmes, ce n'est plus l'ordonnance cérémonieuse d'une composition, c'est la poussée vers une expression commune, l'appel adressé par le sentiment au groupe, comme cette invitation que font aux exécutants et à la foule le gibet, la procession, la scène de *pageant* ou de kermesse. Le figurant a remplacé le modèle figé dans une attitude prescrite. Il ne fait plus attention à nous, il écoute une parole intérieure au cadre.

Et ainsi nous sommes ramenés à la peinture hollandaise où l'art de Rembrandt ne constitue pas, comme le voudrait Fromentin, une exception, mais plutôt un approfondissement triomphal. Serai-je trop aventureux si je dis que, comme l'Italien part du mur et le Flamand de la laine grasse, le Hollandais part de l'eau et, plus proprement, de cette eau purifiée, congelée, définitive, qu'est le miroir, le verre sur de l'argent? Maints passages de ma dissertation antérieure vous ont déjà suggéré l'opération de cet espion. L'œil minutieux d'un Gérard Dou, d'un Miéris, d'un Ter Borch, que dire d'un Vermeer? a une vertu photographique. Il aspire le spectacle et l'incorpore à une rétine inaltérable comme la conscience. Il compose par voie de rétrécissement et de concentration. Les êtres et les objets font entre eux une telle connaissance qu'ils n'ont plus envie de se séparer. Et d'ailleurs le plus souvent, ils ne se préoccupent plus de nous. Leur intérêt est quelque part à l'intérieur. Ce n'est plus eux qui vont vers nous, c'est nous qui sommes attirés vers eux et qui nous engageons dans le chemin creux de Hobbéma, à moins que

nous ne soyons invités à payer notre obole, — l'obole à Caron — sur la table des cinq Régentes de Harlem.

C'est une grande date dans l'histoire de l'art que celle où la peinture cesse d'avoir un rôle cérémonial ou décoratif, mais commence, sans parti pris, à braquer sur la réalité un objectif intelligent et à constituer le répertoire de ces complexes ou phrases simultanées par lesquelles, lignes et couleurs, les créatures apprennent en s'agrégeant l'une à l'autre à dégager un sens. L'artiste hollandais n'est plus une volonté qui exécute un plan préconçu et qui lui subordonne les moyens et les mouvements, c'est un œil qui choisit et qui saisit, c'est un miroir qui peint, tout ce qu'il fait est le résultat d'une *réflexion*, d'une exposition savante de la plaque à la lentille, toutes les figures qu'il nous fournit on dirait qu'elles reviennent d'un voyage au pays du tain. Cette gradation des ombres, cette administration des valeurs autour du foyer central, cette dilution ou cette précision du détail, correspondant à l'intensité et au resserrement de l'attention, cette tache lumineuse qui organise tout par rapport à soi et va curieusement éveiller autour d'elle toutes sortes de scintillations, de dégradations, de reflets et d'échos, cette importance donnée au vide et à l'espace pur, tout ce silence que dégage un objet en accaparant le regard, tout cela, ce n'est pas Rembrandt qui l'a inventé ou pratiqué seul. Il n'est pas le premier ni le seul qui ait su donner une âme à la toile en l'éclairant, si je peux dire, par l'arrière et qui ait su répondre au rayon par le regard, un regard qui crée le visage en l'illuminant. Mais là où les autres timidement essayaient un procédé, lui l'applique avec la plénitude et l'autorité d'un maître. Tous ces portraits autour de nous, ce ne sont pas des documents humains, étudiés et élaborés avec l'application d'un historien ou d'un moraliste, ces hommes, ces femmes, ils ont fait connaissance avec la nuit, ils reviennent vers nous moins repoussés qu'arrêtés par un milieu plus dense, tout baignés d'une lumière empruntée à la mémoire, ils ont pris conscience d'eux-mêmes. Ils se présentent pour y éveiller un écho là où dans le cœur de l'artiste comme au fond des entrailles de la nature dort la puissance productrice et reproductrice. Dans leur route vers le néant ils ont fait demi-tour. Ils ont réussi dans le définitif ce que notre

mémoire infirme, à tâtons, essayait de réaliser. Timbrée du sceau de la personnalité, ils restituent en l'isolant cette effigie, cette image de Dieu, travaillée par la circonstance et le rôle, qui reposait enfouie sous le quotidien.

De là vient cette atmosphère toute spéciale qui s'exhale des tableaux et de la gravure de Rembrandt, celle du songe, quelque chose d'assoupi, de confiné et de taciturne, une espèce de corruption de la nuit, une espèce d'acidité mentale aux prises avec les ténèbres et qui sous nos yeux continue indéfiniment sa rongeante activité. L'art du grand Hollandais n'est plus une affirmation copieuse de l'immédiat, une irruption de l'imagination dans le domaine de l'actualité, une fête donnée à nos sens, la perpétuation d'un moment de joie et de couleur. Ce n'est plus du présent à regarder, c'est une invitation à se souvenir. On dirait que le peintre accompagne chacun des gestes de ses modèles, chacune de ses attitudes, chacun des arrangements qu'il conclut avec ses voisins, dans son voyage postérieurement au delà de la surface et de l'immédiat, un voyage qui indéfiniment se prolonge et qui se termine moins dans le contour que dans la vibration. La sensation a éveillé le souvenir, et le souvenir, à son tour atteint, ébranle successivement les couches superposées de la mémoire, convoque autour de lui d'autres images.

De ces excursions en profondeur, les personnages de Rembrandt reviennent altérés, chargés d'étranges dépouilles. On dirait qu'ils prennent plaisir à nous dérouter, à assumer un costume qui ne leur appartient pas, à mélanger les moments et l'image à l'imaginaire. Anima n'est plus la sage ménagère que nous admirions tout à l'heure dans les tableaux de Nicolas Maes, elle a relevé ses cottes et patauge à travers le Léthé. La voici, coiffée d'un chapeau à plumes ou d'un casque d'argent, ou, l'épée à la main, s'apprêtant à couper le cou de Holopherne. S'il y a en art un Ancien et un Nouveau Testament, d'une part un personnel et un matériel de formes, d'êtres et d'idées toutes crues et toutes neuves, j'allais dire toutes vertes, encore saignantes et hurlantes de l'actualité à laquelle nous venons de les arracher, et, au contraire, sous l'esprit, et comme dans les soubassements du temple de Jérusalem, des réserves, des magasins sans fond, où les standards et les sym-

boles, produits et élaborés par le passé, continuent à macérer dans le temps, et, revêtus d'un sens nouveau, à entretenir avec tous les moments du roman de la durée tel qu'il continue son cours sous le soleil des vivants, des rapports occultes, c'est dans le second domaine que le fils de l'Or et de l'Ombre va chercher ses inspirations. De là la séduction que la race Juive, tout entière engloutie dans l'immémorial et dans le fouissement infatigable de la lettre et de la fripe, a exercée sur lui. Il n'a qu'à regarder par le judas de sa porte pour se retrouver le contemporain d'Abraham et de Laban : il hume de toutes parts autour de lui cette bonne odeur, ce *fœtor judaicus* qui faisait hennir les chevaux de Pharaon. Quand les vastes fosses de son engin à vivre et à respirer, je veux dire ce gros nez au milieu de sa figure, largement dilatées sur son travail, il attaque sa planche d'une pointe aussi sûre que l'était l'arme des scribes sémitiques, ce n'est point la friture et la criaillerie d'un grand port et d'un grand emporium qu'il écoute derrière lui avec cet œil que tout artiste a dans le dos : ce n'est point le pas lourd de Hendrÿk Stoffels qu'il entend dans le grenier, ce n'est point l'aigre chanson interrompue par la toux de ce charmant Titus que lui a laissé sa première femme : c'est la demeure inénarrable au haut de la colline de la Vision dont il a puisé l'émerveillement et la soif au cœur des vieux rabbins. Là, sur le dernier degré, au milieu d'une cataracte d'édifices, un pontife, coiffé de la tiare, tout étincelant de pierreries et de dorures, comme un pin au premier rayon du soleil tout trempé des pleurs de l'aurore, remet un enfant nu entre les mains d'une batelière de l'Y, et l'on voit dans le lointain se dresser les deux guides et témoins de l'Exode, les colonnes Joachim et Booz. La vérité est à l'intérieur et c'est par l'étude que nous y pénétrerons : qu'il s'agisse de cet énorme bouquin à quoi des deux mains le pasteur Mennonite convie sa congrégation (consistant en cette grosse femme assise); ou de ce cadavre éviscéré qu'un professeur démontre à la pointe de son scalpel; ou de cet atelier du menuisier de Nazareth autour du berceau de l'Enfant Jésus; ou de ce sépulcre ouvert à qui le Verbe fait homme impérieusement, de cette main droite levée qui a créé le monde, redemande son ami. Mais nulle part devant un tableau de Rembrandt, on n'a la sensation du per-

manent et du définitif : c'est une réalisation précaire, un phénomène, une reprise miraculeuse sur le périmé : le rideau un instant soulevé est prêt à retomber, le reflet s'efface, le rayon en biaisant d'une ligne anéantit le prestige, le visiteur qui était là tout à l'heure a disparu, c'est à peine si nous avons eu le temps de le reconnaître *dans l'instant de la fraction du pain*, ou, s'il est encore là, à cette insistance solennelle, à cette émersion magique, on pourrait plutôt dire qu'il survit. Il y a là quelque chose d'analogue à ce phénomène de la marée dont je vous parlais tout à l'heure, à cette vie alternative qui anime la Hollande, à cette plénitude si complète que l'on sent que de toutes parts déjà elle donne prise au reflux. Mais dans Rembrandt il ne s'agit pas de cette eau qui vient gonfler nos tissus et pénétrer notre substance. Il s'agit de la lumière qui pour lui est comme la sève, et le support à la fois et l'émanation de la pensée. Comme il a aimé la lumière! Comme il en a compris le jeu et les intentions, ces écrans qui s'ouvrent et qui se ferment de tous côtés dans le ciel, cette inclination solennelle du rayon qui vient visiter, parcourir, étudier notre domicile intérieur et notre propriété de réflexion! Les Égyptiens et les Grecs au milieu de la nappe durable et de la présence intellectuelle dressaient des formes nues et ruisselantes, une conversation de dieux avec la distance sacrée. Mais Rembrandt est le maître du rayon, du regard et de tout ce qui se met à vivre et à parler haut et bas sous le regard, qui éclaire moins qu'il n'invite patiemment les figures et les objets à une activité correspondante. De cette conversation entre l'extérieur et l'intérieur je veux vous citer trois exemples.

Le premier est le fameux portrait du bourgmestre Six qui représente, comme vous savez, un homme appuyé à une fenêtre, en train de lire. J'y vois comme une figure du peintre lui-même qui appartient à la fois à deux mondes, celui du dedans et celui du dehors, et qui se sert de la réalité pour déchiffrer le grimoire. Le second est ce tableau de Samson en proie aux Philistins que l'on admire au Musée de Francfort. Samson est renversé, les quatre fers en l'air, solidement maintenu par un argousin cuirassé et tenu en respect par un fantoche falot qui le menace de sa hallebarde. Rien ne nous empêche d'y voir une figure du génie terrassé par les créanciers

et les critiques. Mais quelle est cette femme qui s'enfuit vers l'ouverture lumineuse, élevant entre ses doigts ces boucles épaisses et dorées qu'elle vient de dérober au front consacré de l'Oint du Seigneur? Est-ce Dalila? est-ce l'étrange fée que nous retrouverons tout à l'heure dans la *Ronde de nuit*? ou plutôt ne serait-ce pas la Grâce divine qui vient d'arracher cette poignée en tant que prémices à la toison animale d'un artiste orgueilleux, maintenant réduit? La troisième toile est la Danaé de l'Ermitage. D'un geste large elle a écarté les draps et elle offre au rayon annonciateur non plus seulement son visage mais son ventre nu, tout son corps disposé à concevoir.

Nous avons parcouru d'un pas à la fois hésitant et rapide la prodigieuse galerie et nous voici maintenant parvenus au Salon central qu'occupe et remplit à elle toute seule cette grande démonstration que l'on appelle la *Ronde de nuit*. C'est elle, à travers la Hollande et au milieu d'Amsterdam, au milieu de toute la peinture du Siècle d'or qui reçoit d'elle un reflet, à qui je m'étais promis, il y a bien longtemps, depuis la lecture tantalisante du livre de Fromentin, d'aller rendre visite.

Immédiatement, dès que l'on rouvre les yeux, dès que l'on s'est remis du choc moelleux de cet or thésaurisé et condensé dans les retraites les plus profondes de l'esprit, de cette lumière qui est comme un élément purifié et valorisé, comme la pensée visible, de cette espèce de soufflet psychologique, ce qui frappe, c'est la composition. Les deux personnages principaux, l'un, le Dominateur, en noir avec une écharpe rouge et l'autre — l'autre, de quoi le dire vêtu? — qui entraînent derrière eux tout l'ensemble, mais ils ont le pied sur le bord même du cadre! Un pas de plus, et l'on voit que du geste le vétéran encourage son lumineux compagnon à le faire, et de ce sombre portail dans leur dos d'où ils sont sortis ils auront passé au domaine de l'invisibilité. Mais alors, tous ces autres personnages en alerte derrière eux, ce n'est pas pour rien cependant qu'ils se sont équipés, brandissant toutes ces armes hétéroclites, eux aussi est-ce qu'ils ne vont pas se mettre en marche? Si fait! de l'avant à l'arrière le peintre a disposé toutes les gradations et toutes les nuances d'un mouvement qui se pré-

pare, nous nous ressentons nous-mêmes imitant cet équilibre que l'on prend sur la première jambe quand le jarret de l'autre déjà se tend pour suivre le regard! Le drapeau est déployé, le tambour roule ou plutôt il va rouler, il me semble même que j'entends un coup de fusil. C'est ce gnome bizarre sans doute qui l'a tiré. Quel singulier costume! et que signifie ce morion tout enguirlandé de feuillage? Et à côté de lui cette petite bonne femme avec un oiseau blanc suspendu à la ceinture, allumée comme une lanterne! elle aussi remonte la scène, et, de ce visage étrange que, ce faisant, elle dirige vers nous, car c'est à nous évidemment qu'elle en veut, on dirait qu'elle a quelque chose à nous expliquer. Tous les deux pourquoi foncent-ils ainsi à rebours, à l'encontre du mouvement général? ils n'espèrent pas sans doute arrêter la descente du bloc. Ils y coopèrent plutôt : on dirait plutôt qu'ils veulent y déterminer une fissure. Ils travaillent en ligne oblique dans cette direction qu'indique la longue pique de l'un des acteurs de l'arrière-plan. Cette fissure a déterminé sur le côté droit de la composition deux triangles. Et, maintenant que j'y fais attention, je remarque que l'ensemble de la composition est formé de quatre triangles, dont le premier en avant est collé, pour parler le langage des héraldistes, *en abîme* sur les trois autres. A côté de ces compartiments principaux il y a d'ailleurs toute espèce de flèches accessoires et parallèles. Qu'est-ce que tout cela signifie?

Ce n'est point dans l'anecdote extérieure qu'il convient de chercher l'explication. Toute grande œuvre d'art, comme les réalisations de la nature elle-même, obéit à une nécessité intrinsèque dont l'artiste a le sentiment plus ou moins net. Comme l'anatomiste qui va chercher au sein d'une autre espèce l'explication simplifiée d'un phénomène physiologique dont le specimen qu'il explore ne lui fournit qu'une démonstration embarrassée, c'est ainsi qu'en étudiant une certaine catégorie de peintures Hollandaises dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici, et apparemment fort éloignées de notre objet actuel, nous recueillerons des suggestions curieuses et peut-être efficientes.

Je veux parler des natures mortes.

Tout à l'heure je vous invitais à visiter avec moi les natures

mortes des peintres flamands, celles d'un Snyders par exemple ou d'un Fyt, cet amoncellement succulent de chairs, de légumes, de poissons et de fruits où l'estomac trouve son compte autant que les yeux, ces trophées, comme le magnifique tableau de de Heem au musée de Bruxelles, qui commencent parmi les melons, les raisins et les grenades par une grande jatte de pêches et qui se terminent dans une ascension de lianes par une pyxide de cristal emplie d'une liqueur immatérielle. Les natures mortes hollandaises n'ont pas ce caractère de surabondance somptueuse. Quand on a regardé longtemps, avec l'attention qu'elles méritent, les peintures d'un Claesz, d'un Heda, d'un Van Bejeren, d'un Willem Kalff, il est impossible de ne pas être frappé du peu de variété à la fois de leurs sujets et de leurs compositions, de l'insistance qu'ils mettent à se cantonner dans un certain programme, et l'on vient à se demander si cette limitation, si cette préférence, est simplement l'effet du hasard et d'une routine, ou si ce parti pris n'a pas une raison cachée. Que voyons-nous en effet sur ces toiles qui sont des merveilles de proposition paisible et une réfection pour l'âme plutôt que pour l'imagination physique? Presque toujours, et parfois exclusivement, du pain, du vin et un poisson, c'est-à-dire le matériel du repas eucharistique. On y voit aussi le plus souvent un citron coupé en deux, ou bien à demi pelé dont la spire pend au dehors, et un coquillage de nacre établi sur un pied qui lui donne isolement et importance. Enfin toutes sortes de bols et d'assiettes en mouvement qui se communiquent l'une à l'autre leurs trésors. Et quant à la composition, il est impossible de ne pas remarquer que partout elle est la même. Il y a un arrière-plan stable et immobile et sur le devant toutes sortes d'objets en état de déséquilibre, On dirait qu'ils vont tomber. C'est une serviette ou un tapis en train de se défaire, une gaine de couteau qui se détache, une miche de pain qui se divise comme d'elle-même en tranches, une coupe renversée, toutes sortes de vases ou de fruits bousculés et d'assiettes en porte-à-faux. Mais dans le fond, ou s'élevant du milieu des nourritures comme une oblation transparente, on voit juxtaposées quelques-unes de ces belles verreries dont les armoires nationales contiennent encore tant d'échantillons. A

mon avis elles n'ont pas ici un rôle simplement décoratif, elles n'ont pas simplement pour raison d'être de capter la lumière intérieure, de figurer comme les miroirs dans les tableaux d'un Miéris ou d'un Gérard Dou en tant que la conscience d'un lieu clos, elles sont le symbole de quelque chose. Et pourquoi ne pas imaginer que ce rapport constant d'un long verre effilé comme une flûte et d'un large calice, auquel souvent fait suite un plat ovale, n'est pas sans une intention? Le liquide en équilibre dans le grand verre, n'est-ce pas la pensée à l'état de repos, ce niveau moyen qui sert de base à notre étiage psychique, tandis que ce svelte cornet plein d'un élixir rougeâtre qui s'enfonce dans la nuit et que souvent décèle seul un éclat furtif, un Mallarmé serait tout prêt à y voir, comme moi, une espèce de dédicace à l'ultérieur. C'est cette immobilité quasi morale à l'arrière-plan, c'est cet alignement de témoins à demi aériens, qui sur l'avant donne leur sens à tous ces éboulements matériels. La nature morte hollandaise est un arrangement qui est en train de se désagréger, c'est quelque chose en proie à la durée. Et si cette montre que souvent Claesz aime à placer sur le rebord de ses plateaux et dont le disque du citron coupé en deux imite le cadran, ne suffisait pas à nous en avertir, comment ne pas voir dans la pelure suspendue de ce fruit le ressort détendu du temps, que la conque plus haut de l'escargot de nacre nous montre remonté et récupéré, tandis que le vin à côté dans le vidrecome établit comme un sentiment de l'éternité?

Un arrangement en train de se désagréger, mais c'est là, avec évidence, toute l'explication de la *Ronde de nuit*. Toute la composition d'avant en arrière est faite sur le principe d'un mouvement de plus en plus accéléré, comme d'un talus de sable qui s'écroule. Les deux personnages du premier plan sont en marche, ceux de la seconde ligne ont déjà mis le pied en avant, ceux du fond ne font encore que mesurer du regard le chemin à parcourir dont le philosophe latéral indique de la main la direction, mais déjà, comme des grains plus légers qui se détachent, à droite le gamin à la poire à poudre et le petit chien à gauche se sont mis au galop. La pique dans la main du capitaine solaire joue le même rôle que tout à l'heure le vin dans le verre (représentant la puissance d'oscillation) et la

pelure de citron, elle sert pour ainsi dire de balancier et de régulateur latent à ce mouvement qui anime l'ensemble. Les trois arquebusiers rouges sur la seconde ligne, l'un qui charge son arme, l'autre comme tapi et embusqué derrière son chef, c'est l'ébranlement vers une aventure dont l'on voit bien qu'elle comporte des dangers. Mais comment résister à l'imagination, cette fée lumineuse, cette pénétrante messagère de l'au-delà, qui porte à la ceinture, en tant que lettres de créance, une colombe? Et déjà devant elle son acolyte masqué s'est frayé un passage vers l'intérieur à travers le groupe des chevaliers de l'aventure dont, au-dessus de lui un étincelant gentilhomme, couleur de mer, arbore fièrement le drapeau rayé de rouge et de noir. Mais, au fond, débouchant parmi de fortes architectures d'un sombre porche, l'arrière-garde immobile par-dessus la tête de ces compagnons qui de degré en degré ont fait le pas en avant, envisage et mesure l'avenir : c'est pour y toucher plus tôt sans doute qu'ils se sont munis de ces longues piques! On voit briller des casques, un hausse-col, une écharpe, un corset de soie. Il n'est pas jusqu'à ce haut chapeau sur la tête d'un personnage falot qui n'ait l'air d'un phare, d'une tour d'observation. Les spectateurs bientôt, on sent qu'ils vont se transformer en acteurs, ils sont prêts, le tambour roule; car cette page empruntée aux plus sombres officines du songe est cependant pleine d'un étrange bruit muet : le tambour, l'aboiement du petit chien, cette parole sur la lèvre fleurie du capitaine Cock, cette conversation d'œil à œil entre les témoins de droite, ce coup de fusil et celui, futur, que l'arquebusier de gauche empile précautionneusement au fond de son arme. On part!

On part. (Oui, c'est ainsi que jadis on est parti!) Est-ce pour la conquête du monde? est-ce l'Océan lui-même sur la tête de qui les deux conducteurs, l'un noir et l'autre lumineux, de cette étrange compagnie se préparent à mettre le pied? est-ce de la grande « sortie » de la Hollande qu'il s'agit? sont-ce ces plages aux quatre coins de l'univers où les soldats, les matelots et les marchands d'Amsterdam se préparent à engager la conversation, que de la main le passé montre à l'avenir comme s'il disait : Voilà donc ce que dans un moment nous aurons achevé de faire? Sont-ce ces îles énormes et débordantes

de richesses par le travers de l'Inde et de la Chine que déjà ils se préparent à amarrer au glorieux vaisseau de Batavie? Il est possible. Mais cette composition unique dans la peinture de tous les temps, qui en réalité est l'étude et l'analyse d'une décomposition, est capable d'une autre interprétation. C'est une page psychologique, c'est la pensée elle-même surprise en plein travail au moment où l'idée s'y introduit et y pratique une brèche qui détermine l'ébranlement de tout l'ensemble. Déjà la volonté est en marche, déjà l'intelligence de sa main dégantée, de sa main puissante et ouvrière, esquisse un plan, cependant que le *Fils du Soleil* écoute et suit, cependant qu'à l'arrière la prudence et la délibération appuient le mouvement et que les facultés critiques les yeux dans les yeux s'expliquent l'une avec l'autre. Une rumeur continue emplit la ruche toute prête à essaimer. Tout au fond, à l'orifice du dock, à l'ombre de cette bannière qu'une main comme une voile abandonne déjà au vent qui va souffler de l'esprit, dominant tout l'ensemble et envisageant l'entreprise, il y a des présences, ce sont tous ces gens debout et qui ne se sont pas décidés encore, c'est tout ce qui en nous est capable de réflexion, de mémoire, de référence, de permanence et d'intuition, ce regard calme et clair qui avec l'horizon établit les connivences nécessaires. Il y a même quelqu'un déjà, un long bois à la main, qui se livre à la pêche des recrues! On part! Équipé de toutes sortes d'armes, coiffé comme au hasard de toutes sortes de chapeaux, tout le personnel hétéroclite de notre imagination s'est mis en marche à la conquête de ce qui n'existe pas encore, et dans le coin à gauche ce nain comique qui s'est chargé de la corne et de la pointe de toute l'entreprise est celui qui court le plus vite!

PAUL CLAUDEL

CRÉDIT PUBLIC
ET CRÉDIT PRIVÉ

Le Gouvernement a été autorisé, le 29 janvier 1935, à élever de 10 milliards à 15 milliards le montant des Bons du Trésor qu'il a le droit d'émettre pour assurer ses échéances. Telle est la seule mesure technique et précise qui concrétise les aspirations, les espoirs ou les craintes assez vagues, qui ont agité les milieux financiers pendant les dernières semaines. Le départ brusqué d'un gouverneur de la Banque de France, qui jouissait d'une autorité incontestable, et qui est entouré du respect général, la nomination d'un nouveau gouverneur qui a fait preuve, à la tête de la Caisse des Dépôts et Consignations, des qualités les plus brillantes et les plus solides, sont à l'origine des mille commentaires d'une opinion publique singulièrement sensible. Les bruits les plus variés circulèrent aux quatre coins de la Bourse dans une atmosphère de conspiration ou d'inquiétude. La politique de crédit devait être modifiée ; on préparait la dévaluation ; la Banque serait obligée d'escompter massivement les Bons du Trésor que le Gouvernement ne pouvait éviter de mettre en circulation. Il a fallu les déclarations très nettes du Ministre des Finances et le dépôt d'un projet de loi pour couper court à tant de gloses. La mise au point est faite.

***

Le problème essentiel que le Gouvernement a posé se réduit au procédé d'alimentation prochaine de la Trésorerie. On ne

peut pas dire que celle-ci soit particulièrement brillante, puisque les services publics, — bien qu'ils aient ralenti le rythme de leurs exigences, — ne cessent d'exercer un pompage systématique sur les ressources financières du pays. Le Trésor devra emprunter 14 milliards en 1935 contre 19 milliards en 1934, non compris les besoins des chemins de fer qui s'élèveront environ à 4 milliards. Il semble que sur ces 14 milliards, 9 soient théoriquement récupérables (il s'agit essentiellement des sommes nécessaires pour le marché du blé et pour la Défense Nationale); un milliard représente des allocations exceptionnelles mais irrécupérables; enfin le solde est constitué par le déficit du budget de 1935, qu'on évalue à 3 milliards et qui risque assez vraisemblablement d'avoisiner 4 milliards contre 5,5 pour l'exercice qui vient de se terminer.

Le caractère temporaire d'une large partie de cet endettement justifie, ou excuse, que l'on ait recours à la Caisse des Dépôts et Consignations, qui consentirait des emprunts de passage avec l'espoir que la sortie se fera aussi aisément que l'entrée.

Mais il fallait trouver 5 milliards pour faire face au retard dans les recouvrements budgétaires comme au déficit général du budget. Le Gouvernement rompant quelque peu avec les derniers usages, a décidé de recourir à des émissions de Bons. A-t-il raison? Telle est la question à laquelle il faut répondre.

***

On n'a pas complètement oublié (quoiqu'on oublie bien vite en France) que l'effondrement financier de 1926 a été déterminé par des demandes de remboursement de la dette à court terme; il fallut pour cette catastrophe la conjoncture de deux situations : la défiance publique poussée à l'extrême, qui n'était que trop justifiée par une politique générale et financière invraisemblable, — et l'instabilité d'une dette publique dont la portion à vue était considérable et dont la portion à très court terme était déplorablement aménagée.

Le premier effort que firent les Gouvernements de redressement qui se sont succédé, a été de consolider la plus grande

partie de la dette à vue et d'aménager des échéances rationnelles pour ce qui subsistait des dettes à court terme. Cette œuvre a été menée à bien dans des conditions parfaites et on conçoit le prestige justifié que confère à M. Tannery le fait d'avoir dirigé avec un tel succès des opérations difficiles et d'un intérêt vital pour le pays.

La recherche exclusive de la consolidation des dettes présentait toutefois deux inconvénients qu'il fallait mettre en balance avec ses avantages incontestables. Le premier, c'est que les emprunts à long terme coûtent cher; la résistance du loyer de l'argent, que l'on ne parvient pas à faire baisser en France, alourdit les charges du budget, toute transformation de bons à court terme en dette à long terme constituant, du point de vue des intérêts, une véritable conversion à rebours. L'autre inconvénient est de faire peser sur le marché des valeurs la pression quasi ininterrompue de services publics dépensiers pratiquant des émissions continues; c'est sûrement cette dernière circonstance qui a empêché chez nous le fléchissement du loyer de l'argent à long terme.

La crise financière qui se développe sous le signe de la baisse des prix ne peut être résolue, en dehors des remèdes révolutionnaires, que par un abaissement radical du loyer de l'argent. L'amenuisement de la marge bénéficiaire dans la quasi-totalité des branches d'activité interdit en effet de proposer de façon durable et saine aux capitaux une rentabilité supérieure à ladite marge. On constate, sans chercher suffisamment à l'analyser, une abondance extraordinaire de disponibilités en France. Sans doute commence-t-on par confondre la masse des monnaies scripturales, dont l'unique fonction est de circuler ou de se résorber, avec les dépôts d'épargne, seuls susceptibles d'investissement. Il n'en est pas moins vrai que les capitaux sont en excédent. Or l'absence presque complète d'entreprises nouvelles réduit au minimum l'appel de capitaux nouveaux. Il n'y a donc aucun empressement dans les propositions faites à l'épargne, et d'autant plus que l'on ne pourrait, sans grave imprudence, allécher celle-ci par une rémunération importante rigoureusement incompatible avec le niveau si bas des prix. Le seul jeu de la loi de l'offre et de la demande, sur un marché à monnaie saine et où les affaires

sont ralenties, devrait donc amener automatiquement le résultat cherché.

Mais c'est ici qu'intervient, pour tout renverser, un État dépensier glissant sur la pente d'un endettement régulier et progressif : il est toujours preneur d'argent, puisque ses services sont en déficit; depuis deux ans, l'État français a emprunté directement ou indirectement 40 milliards[1] : 3 émissions en 1932, 5 en 1933, 5 en 1934! En un mois type de 1930, les émissions privées s'élevaient à 1 459 millions et les émissions publiques à 738 millions. En 1934, la situation est complètement renversée : les émissions privées représentent une moyenne mensuelle de 250 millions et les émissions publiques 2 150 millions. L'État se présente d'autre part sur le marché sans souci de la rentabilité des capitaux qu'il emprunte, puisqu'il les destine non à produire, mais à être immédiatement consommés. Aussi, le taux réel des titres, au lieu de baisser, s'élève : l'indice des valeurs à revenu fixe était de 96 en 1930, de 89 en 1932, de 79 en 1933 et de 81 à la fin de 1934.

Constatez pour finir qu'en Angleterre le 2 1/2 p. 100 est au pair, tandis qu'en France le 4 1/2 p. 100 ne peut arriver à l'atteindre. Ajoutez que, dans un cas, la monnaie est fluctuante et que, dans l'autre, elle est gagée sur un stock d'or impressionnant. Et vous conclurez sans doute qu'il y a quelque chose de désorganisé dans le marché financier (ou « politique ») français.

Il est anormal et dangereux qu'en supportant le poids, fort honorable mais très lourd, d'une monnaie saine qui exige des débiteurs un effort croissant proportionnellement à la baisse des prix, la France ne connaisse pas un loyer de l'argent correspondant à la solidité de sa monnaie, c'est-à-dire assez faible pour qu'une sorte de conversion permanente en baisse rajuste progressivement le poids des dettes à la capacité de paiement des débiteurs.

Que le Gouvernement ait, dans ces conditions, songé à s'adresser au marché des disponibilités à court terme plutôt qu'au marché des capitaux pour satisfaire, au mieux des intérêts nationaux, des besoins de capitaux dont la nécessité

1. Y compris les emprunts de consolidation.

n'est pas ici en question, bien loin de lui en faire grief on doit l'en féliciter. Ainsi prend-il quelques aises. Il allège momentanément la Bourse de l'intervention lassante et démoralisante d'un emprunteur perpétuel, et qui n'est pas exigeant sur les taux. Puisque une politique monétaire inattaquable a largement renforcé les disponibilités de Paris, le Trésor en profite. Il n'exagère pas cette tendance puisque le montant des Bons en circulation s'est élevé déjà à 15 milliards au milieu de 1933. On espère que grâce à ce relais, le marché reconstituera ses forces et sera mieux en mesure de supporter les emprunts de consolidation qui viendront plus tard.

Le fond de la question demeure : l'endettement continuel n'est pas une solution. Les efforts, réellement très méritoires et efficaces, du Ministre des Finances sont paralysés à toute occasion. La dépense publique est hors de toute proportion tolérable avec l'état de la richesse nationale. On a calculé que les charges étatistes représenteraient en 1935 plus de 66 p. 100 du revenu national. La politique générale qui a conduit à cette impasse est indéfendable. Et pourtant elle continue à se survivre. Les habitudes démagogiques de la « facilité » ont la vie dure.

***

Sur ce procédé temporaire de financement public, il s'est greffé une amorce de modification du crédit privé sur laquelle l'opinion paraît s'être complètement méprise. Pour comprendre le bien-fondé des critiques ou des suggestions, il faut situer les limites financières dans lesquelles les unes et les autres doivent s'exercer.

La Banque de France accuse, à son dernier bilan, une encaisse-or de 82 milliards, égale, à 100 millions près, au montant des billets en circulation. Elle serait donc capable de créer 100 milliards de crédits nouveaux, sans épuiser l'autorisation que ses statuts lui confèrent. Tel est le fait brutal et d'ailleurs incontestable dont il faut apprécier la véritable portée financière. La Banque apparaît donc à certains comme un réservoir de crédits virtuels qu'une puissance maléfique stérilise à plaisir au grand détriment de l'économie privée.

En même temps, on prétend que cette abstention entrave le placement des Bons du Trésor et qu'il est nécessaire que la Banque en pratique largement le réescompte afin d'en faciliter la souscription. La réalité est complètement différente.

On croit généralement que la Banque de France régularise le marché des disponibilités monétaires au moyen de l'escompte du papier de commerce. Cela a été vrai dans le passé. Mais, aujourd'hui, il en est tout autrement.

En janvier 1935, le portefeuille d'effets de commerce détenu par la Banque de France s'élevait à 3 milliards de francs. Ce chiffre est très faible en valeur absolue dans l'intérieur du bilan de la Banque, et en valeur relative si l'on songe à la masse des transactions commerciales quotidiennes effectuées dans la France entière et à laquelle il faut le rapporter. Il prend une valeur plus significative encore si l'on note que le réescompte effectué à Paris ne doit guère s'élever qu'à 1/10 environ de ce total, alors que Paris joue comme marché financier, comme centre industriel et comme clearing commercial, un rôle incomparablement supérieur à celui que semblerait indiquer une telle proportion. Enfin, sur ces quelque 300 millions d'effets réescomptés à Paris, le papier présenté par les grands établissements de crédit ne représente que des sommes littéralement insignifiantes. Ces trois constatations n'ont sans doute rien de particulièrement surprenant, mais elles sont à la fois assez nouvelles et assez importantes pour mériter d'être mises en pleine lumière, alors qu'elles sont généralement ignorées.

Les grands établissements à succursales ont une trésorerie suffisamment large, grâce aux dépôts de leur clientèle, pour pratiquer directement le financement commercial ou industriel des entreprises qui sont leurs clients, et cela sans recourir à l'action de la Banque de France. Bien au contraire, ils utilisent la Banque de France pour recevoir une fraction notable de leurs disponibilités, et ils les déposent chez elle. La gestion prudente de la plupart des banques françaises se traduit par l'existence de liquidités très importantes leur permettant de répondre aux demandes de remboursement de leurs déposants dans les plus grandes conditions de sécurité pour ceux-ci. Ce disponible est constitué par l'encaisse et par des dépôts élevés

confiés à la Banque de France. Il en résulte que l'opinion générale, qui croit encore que la Banque de France est « la banque des banques », est périmée. La Banque ne joue plus ce rôle traditionnel que vis-à-vis d'établissements de seconde importance et surtout de banques locales qui n'ont pas elles-mêmes les ressources massives que constituent les dépôts bancaires et qui recourent normalement à l'escompte pour satisfaire les besoins de leur clientèle.

Le nombre des succursales de la Banque de France, et la volonté des pouvoirs publics de voir s'accroître ce nombre lors de chaque renouvellement de privilège, montrent d'ailleurs que l'intervention de la Banque de France dans le crédit privé a lieu suivant un processus tout différent de celui que l'on décrit généralement. Il existe des succursales dans des villes où il n'y a pas de banque locale : c'est assez dire que, pour celles-là du moins, le réescompte serait impossible. La Banque doit avoir des guichets sur tout le territoire, afin, suivant l'intention de ses fondateurs, de fournir partout le crédit à un taux égal, et bas. Aussi, la Banque qui est obligée de ne prêter que sur trois signatures, a adapté ses usages aux nécessités du moment : la troisième signature peut être remplacée par un dépôt de titres agréés; jusqu'à ces dernières années, ce dépôt devait couvrir intégralement le risque, mais il a été ramené récemment à 20 p. 100 seulement du montant des effets présentés à l'escompte.

Au total, on voit combien il serait inexact de tirer argument de ce que le portefeuille commercial de la Banque de France est d'un montant faible pour conclure qu'elle stérilise le crédit. Il n'en serait ainsi que si elle se refusait à réescompter du papier sain qui encombrerait des banques mises ainsi dans l'impossibilité de retrouver la souplesse nécessaire à leur fonctionnement. Une pareille situation est très générale à l'étranger et la réforme belge, par exemple, s'est précisément proposé d'y remédier. Dans divers pays, les banques se sont engagées dans une politique de soutien économique prolongé, qui fait que leurs actifs se sont trouvés gelés alors même qu'ils ne sont pas aventurés jusqu'au point d'être pratiquement irrécupérables. La Banque centrale est alors venue au secours des banques privées pour mobiliser leurs actifs sains, même

quand ce sont des créances à long terme. Nous connaissons en France une situation toute différente : le système bancaire privé conserve une liquidité largement suffisante puisqu'il ne recourt pas au moyen normal dont il dispose pour se faire des disponibilités, qui est de mobiliser son actif en le portant à la Banque de France qui l'escompterait.

Le réescompte des Bons du Trésor par la Banque de France, dont il a été tant parlé pendant ces dernières semaines, se présente donc d'une façon assez simple. Si le système bancaire, pour faire face à ses propres obligations, avait déjà dû recourir à la mobilisation de tout ce qu'il possède, et qui est mobilisable, on comprendrait que des Bons du Trésor nouveaux ne puissent entrer dans l'actif des banques que moyennant l'engagement pris par la Banque de France de les mobiliser, et ce serait désastreux.

Si, au contraire, l'actif mobilisable réparti dans l'ensemble du système bancaire est actuellement conservé par lui, un placement éventuel en Bons du Trésor ne représente plus qu'une opération, opportune ou non suivant la situation de chaque banque considérée et dont celle-ci reste maîtresse, mais qui ne saurait mettre en péril l'élasticité du système bancaire en général.

Au surplus, lorsque, dans des cas particuliers et pour faire face à des retraits de dépôts, tel ou tel banquier a dû recourir, dans un passé plus ou moins récent, à la mobilisation rapide de son actif, il ne semble pas que la Banque ait refusé de prendre les Bons du Trésor à l'escompte et cela même pour des sommes importantes. Ce fut en tous cas une question d'espèce et non pas une question de principe, comme cela le demeure aujourd'hui. Telle est la constatation précise et rassurante qu'il convient de faire. Elle est dictée par les faits et elle concorde exactement avec les dispositions dont le Gouvernement comme la Banque de France continuent à s'inspirer.

Il faut connaître cette structure bancaire actuelle pour comprendre la vanité d'un programme simpliste qui voudrait utiliser l'incontestable capacité de crédit dont dispose la Banque de France pour instiller des pouvoirs d'achats excédentaires dans l'organisme français.

De même que la confiance se mérite et ne se décrète pas, le crédit se demande et ne s'impose pas. La preuve expérimentale en a été faite pendant ces dernières années et il est assez curieux que l'on reste aveugle devant une démonstration qui paraît pourtant assez éclatante.

Depuis 1928, la Banque de France a acheté de l'or. Elle a donc remis aux détenteurs de lingots soit des billets, soit des crédits-francs, directement utilisables sur le marché français, alors que le métal était dans l'incapacité matérielle de servir aux transactions commerciales. De 1929 à la fin de 1933, l'encaisse-or et les devises possédées par la Banque, ont passé de 64 milliards à 78, c'est-à-dire qu'elles se sont accrues de 14 milliards. Telle a été la masse de francs que la Banque a dû créer du seul fait qu'elle remplaçait un lingot d'or par sa représentation équivalente en francs français, abstraction faite par conséquent de la possibilité de crédit qu'elle acquérait en même temps.

Or, on constate que le portefeuille commercial n'a pas bougé et qu'il est resté de 4 milliards pendant la période considérée. Les dépôts confiés à la Banque ont fléchi de 3 milliards et les billets en circulation ont passé de 62 à 82 milliards, c'est-à-dire qu'ils se sont accrus de 20 milliards. On pourrait croire que ces 20 milliards de billets ont développé l'activité commerciale ou industrielle de la France. L'expérience a prouvé qu'il n'en fut rien. On constate d'ailleurs que la quasi-totalité du supplément de circulation fiduciaire déterminé en France par l'afflux de l'or est constituée par des coupures de 1 000 francs, non pas que celles-ci servent au règlement habituel du commerce, mais parce qu'elles sont les plus propres à la thésaurisation.

Pendant l'année 1934, l'évolution a été quelque peu différente, mais le résultat a été le même. Il est entré pour 5 milliards d'or (le stock passant de 77 à 82 milliards). La circulation n'a pas bougé (restant à 82 milliards). Le portefeuille commercial de la Banque a baissé de 1 milliard. Mais les dépôts confiés à la Banque s'élevaient exactement de 4 milliards pour passer de 15,6 à 19,5. Il serait intéressant de connaître le détail des comptes créditeurs de la Banque. L'accroissement des dépôts privés représente, en effet, 2,5 milliards. Il est vrai-

semblable, si certaines de nos déductions sont exactes, que ce sont les dépôts effectués par les banques qui ont fourni cet appoint. On peut penser par conséquent que, tandis que la Banque de France mettait 5 milliards de plus dans la circulation, ceux-ci lui revenaient intégralement d'une part, sous forme de dépôts annulant pratiquement la création de moyens de paiement qu'elle avait opérée (pour 4 milliards) et, d'autre part, sous forme d'une diminution de sa propre fonction commerciale, les moyens de paiement qu'elle a créés ayant diminué exactement du même montant (un milliard) le recours qui lui était adressé antérieurement par l'escompte.

Il ne suffit donc pas de déclarer que la Banque de France n'utilise pas son or. Ce sont là des propos faciles, mais erronés, du genre des invectives que l'on proférait autrefois contre « le mur d'argent ». Nous sommes certes bien loin de sous-estimer le rôle du crédit dans l'origine de la crise économique ou de nier son rôle comme remède à l'atonie dont le monde est frappé, puisque nous sommes persuadés, au contraire, que le monde souffre d'une intoxication monétaire profonde. Mais seule la paresse d'esprit ou la passion politique pourrait prétendre que les organismes mêmes dont nous disposons sont caducs et que c'est leur faute si les choses ne vont pas comme elles le devraient.

***

Ainsi la Banque de France a une puissance de crédit latente et inemployée, mais les francs nouveaux qu'elle crée lui reviennent sans animer la vie économique. L'organisation bancaire dispose quant à elle de liquidités importantes; elle fonctionne avec ses propres ressources, et elle ne semble pas les utiliser à plein puisque, en tout cas, elle ne recourt pas au moyen de financement dont elle dispose et qui est le réescompte. On conçoit mal dans ces conditions en quoi le rétrécissement du crédit contribue à la crise économique puisque le crédit actuel parait délaissé.

Il faut tout d'abord remarquer que l'existence d'un crédit abondant ne signifie pas que tous ceux qui en ont besoin le trouvent. Il est nombre d'entreprises saines qui doivent à la

défaillance ou à la gêne de leurs banquiers une situation financière compromise. L'organisme bancaire dans son ensemble peut avoir une liquidité normale, sans pour cela que chaque branche d'industrie ou chaque affaire soit assurée de trouver les crédits qui lui sont normalement nécessaires. La défaillance d'un grand établissement de dépôts comme la Banque Nationale de Crédit, a constitué un moyen profond, mais quelque peu aveugle, de déflation. Lorsqu'une banque locale ferme ses guichets, il en résulte également aussitôt une gêne grave, et qui peut être imméritée, pour les entreprises qui trouvaient normalement auprès d'elle leur fonds de roulement.

Mais les vrais rapports de la crise et du crédit doivent être ailleurs. Ils consistent sans doute en ces deux faits parallèles : le recours au crédit se raréfie quand l'emprunteur a fait l'expérience réitérée que l'opération à laquelle il s'est livré a été désastreuse pour lui, c'est-à-dire tant que les prix baissent. — Les disponibilités monétaires qui constituent l'expression du pouvoir d'achat national ne se mettent pas en mouvement tant que l'inaction leur est plus profitable que l'intervention, c'est-à-dire tant que les prix baissent.

On peut illustrer le premier point par une anecdote qui a cours aux États-Unis : trois frères ont chacun 10 000 dollars en 1928. Le premier achète un fond de commerce à crédit, travaille et s'endette. Il arrête l'expérience en 1930. Il est ruiné. — Le second travaille également. Il a hypothéqué son usine. Il vend des produits finis moins cher que la matière qu'il a achetée à crédit. Il s'obstine malgré des déconvenues successives. En 1932 il est ruiné, et ses enfants le sont aussi. — Le troisième n'a rien fait. Avec ses 10 000 dollars il pouvait acheter, en 1928, une petite maison; il peut acheter six ans plus tard un immense immeuble.

Derrière cet exemple, on voit se dessiner une constatation de la plus extrême gravité : emprunter 100 et rendre 105, ce qui est l'opération essentielle du crédit, n'est possible qu'en période de fixité des prix ou même de légère hausse de ceux-ci. L'opération est impossible en période de baisse des prix; elle ruine ceux qui s'y livrent, et le crédit le plus sain, le plus commercial, le plus traditionnel, conduit aux mêmes difficultés que le crédit de pure spéculation. Il est normal qu'en de

telles périodes le crédit ne soit donc pas employé et que, faute d'usagers, les disponibilités aillent s'accroissant.

La seconde raison d'accroissement des disponibilités, c'est la volonté d'abstention de leurs détenteurs. Si l'entrepreneur n'est pas très tenté d'emprunter, le possesseur n'est pas très pressé d'employer. Il voit en effet chaque jour s'accroître le pouvoir d'achat qu'il s'est réservé; rien ne lui est plus désagréable que de constater qu'il a fait une mauvaise affaire en achetant trop tôt, et il se berce de l'espoir de conserver intact un potentiel que l'avenir, pense-t-il, ne saurait qu'accroître. Cette croyance est finalement détrompée, car les événements sont plus forts que les mesquins calculs d'une prévoyance simpliste : les États-Unis en ont donné l'exemple par le krach des banques, le krach de la monnaie, puis l'embargo sur l'or, trois sanctions que l'on peut, sans forcer la vérité, considérer comme les remèdes naturels mais catastrophiques à une situation artificielle qui a duré trop longtemps : ces phénomènes plus ou moins spontanés ont en effet eu pour conséquence, sinon pour cause, de débusquer les disponibilités thésaurisées et de les chasser successivement de tous les refuges où elles pouvaient s'abriter.

Le crédit renaîtra quand les prix remonteront, et la puissance latente dont dispose notre organisation bancaire pourra alors s'employer utilement. Tant que les prix baisseront, il nous semble impossible, parce que illogique, d'imaginer une reprise durable. Sans doute améliore-t-on la situation par une compréhension plus précise des conditions de l'équilibre retrouvé. Mais aucune reprise effective ne paraît possible. Or l'indice des prix de gros a été à son maximum de 717 en 1926; il était encore de 543 en 1930, de 407 en 1932, pour descendre successivement à 388, puis 367, et enfin 344 au 29 décembre 1934.

Il est normal que l'on emprunte par le crédit pour s'enrichir. Il n'est pas possible que l'on emprunte pour s'appauvrir. Le problème est certes extraordinairement complexe puisque tous ses éléments constituent un tout solidaire et qu'on ne sait quel est celui qui doit déclencher un rebroussement dans l'évolution économique.

Il faut que chaque Français achète, qu'il emploie largement

ses disponibilités et qu'il remette en marche, dans la mesure de ses forces, un organisme économique dont la paralysie finirait par le ruiner quelle que soit sa position de fonctionnaire, d'épargnant, de rentier ou de travailleur. C'est finalement par l'ensemble du pays que doit se faire le redressement d'une situation qui tient à une crainte devant l'avenir qui, elle aussi, est le fait de tous. Celui qui, pouvant acheter, ne le fait pas, commet une faute vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de lui-même. Il y a quelques années, chacun dépensait au delà de ses forces et engageait inconsidérément son avenir. Aujourd'hui, beaucoup dépensent moins qu'ils ne le pourraient, dans l'espoir de préparer leur avenir. Le calcul des premiers était chimérique, le calcul des seconds l'est autant. Entre les deux il y a place pour une utilisation complète du pouvoir d'achat présent de la France. Le crédit ne doit pas suppléer l'épargne, seule créatrice de capitaux, mais d'autre part la thésaurisation ne doit plus stériliser les crédits dont le rôle est de stimuler la consommation.

Une politique, individuelle et personnelle, de crédit, qui déclenchera ce retour à la vie en le stimulant par une hausse lente mais constante des prix, serait la bienvenue. La Banque de France rendrait de nouveaux et inappréciables services en la facilitant.

ED. GISCARD D'ESTAING

YAGOUTA AUX CAVALIERS[1]

A Kairouan, Jalloul a d'abord été, dans la banlieue, berger chez un riche propriétaire, avec lequel il s'est vite pris de querelle; puis, dans la ville, on l'a vu aide-maçon ou portefaix. Tout ceci, quand il trouve à s'employer, et quand, au surplus, il a le goût de la besogne. Ce qui n'est pas trop souvent... Ainsi, certains jours, Jalloul, du matin au soir, trime dur ou, du moins, s'efforce de paraître acharné à l'ouvrage. D'ordinaire, il préfère ne pas bouger! Tranquillement assis, les fesses sur les talons, on se donne tout juste la peine de respirer : et que le cœur travaille sans trêve, c'est son affaire! Pourquoi ne pas demeurer en paix, comme l'enfant dans le ventre de sa mère — un enfant qui n'aurait nulle envie de remuer ni de naître?

A présent, pour une journée çà et là, puis pour des semaines, il remplace un ami de Sfax qu'il retrouva ici, fort malade, en une pauvre boutique. Makrouds farcis de dattes, zélabias frits, trempés dans du miel, tentez les passants devant Jalloul qui rêve : vous ne l'obligez pas à un trop dur métier! Bon, cela durera ce que cela doit durer... « Comment Allah, le vainqueur des vainqueurs, ne manierait-il pas à sa guise le sort d'un pauvre marchand de gâteaux? » se répète le Bédouin, comme chez Moktar.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier et du 1er février. — Habib, riche indigène tunisien s'est fiancé avec Yagouta qui ne l'aime pas, mais apprécie sa fortune. Après quelques mois de mariage, Yagouta est devenue la maîtresse de Jalloul qui, craignant la vengeance de la famille d'Habib, quitte la contrée. Yagouta part à sa recherche en emmenant son fils.

Précisément, ce Jalloul qui goûte une vie où il se trouve à peu près à l'aise, va subir malgré lui une nouvelle naissance, imprévue, irrésistible.

Le Bédouin a lié connaissance avec un petit homme qui travaille aux teintureries. Ses mains et ses pieds bleus, tout imprégnés d'indigo, peau et ongles, sortent d'une tunique sordide. Sur la face blême d'Ahmed point un sourire souffreteux, où parfois se démasque un orgueil qui fascine Jalloul. L'avorton, avec une gravité qui semble le grandir, parle à mots couverts de certains mystères, auxquels il se dit initié.

— Les Aïssaouas savent les secrets...

Un soir, il emmène Jalloul à une séance de la confrérie.

La salle est contiguë à une mosquée. Entre les murs peints d'une chaux bleuâtre, des lumières brillent. Des musiciens mènent grand tintamarre. Ils frappent du poing de larges tam-tams; des baguettes travaillent les tambours; une sorte de fifre crie ainsi qu'un porc qu'on égorge.

Une assistance bariolée mêle les ouvriers des souks et les artisans aux gens de négoce, les turbans aux chéchias, les loques aux nobles tissus de laine. Qu'attend-elle? Chaque visage semble écouter, non pas le brutal orchestre, mais un lointain écho intérieur...

Un homme, fendant la foule, a gagné le fond de la salle, devant les musiciens : il ébauche, sur le rythme, de singuliers tressaillements de la tête et du buste. A côté de lui, vient se placer une seconde silhouette. Bientôt, ils sont cinq ou six, en rang, qui, les bras enlacés, font osciller leurs troncs de droite et de gauche. Leur geste, d'abord lent, sans cesse répété, s'accélère, s'exalte. Ils hochent, frappent, gravitent, ballottent, trépignent. D'instant en instant, un adepte, à la hâte, comme s'il avait entendu un appel, accroît la rangée. Les voici quinze ou vingt à se démener. Cela dure longtemps, longtemps... Puis le dessin de la musique hésite, change : toute la file maintenant se balance d'arrière en avant, et les touffes de cheveux, flottant comme l'algue dans le flot, balaient l'espace. Ahmed a quitté Jalloul, il se trouve parmi les forcenés. N'était le bleu des mains et des pieds, comment reconnaître l'humble teinturier dans cette face ivre — prunelles qui chavirent, lèvres béantes — que happe le crâne à chaque inclinaison?

Les vociférations qui, mêlées au fracas de la musique, guident le voyage des corps, avaient d'abord eu quelque chose d'artificiel. A mesure que plus de frénésie souffle sur les fidèles, elles gagnent en certitude : ainsi s'enfle la voile d'un navire. Ripostant à une mélopée jaillie du nez d'un long homme maigre, un récitant à face cramoisie atteint d'emblée l'extrémité de la fureur.

A présent, dans la fumée aromatique qu'exhalent les réchauds, quel branle forcené : tics déchaînés, saccades d'automate, battements qui s'affolent! Chaque buste s'élève et s'abaisse toujours plus vite, laissant aller la tête au gré du mouvement : elle ne sert plus à penser, c'est un objet que l'on secoue comme un encensoir. Titillation de tous les nerfs, de toute la chair du corps. Ou plutôt, libération — roulis et tangage — d'une houle mystique, vertigineuse. De temps en temps un énergumène tombe, se convulse, se roidit. Une fillette qui n'a pas quatre ans, et, dans un coin, se trémousse comme sur un van un grain de blé, tombe, elle aussi. Dès que son père la relève, elle se remet à piaffer, le visage déjà hanté, comme celui des grands.

Le Bédouin observe, gêné, presque hostile, ces pratiques des gens de la ville. Les païens! Il se sent menacé dans sa quiétude par ce vacarme despotique, par ces gestes contagieux. Toutefois, quand le rythme force l'allure, et que la sueur ruisselle des fronts, que l'extase perce aux sourcils, n'est-ce pas avec la secrète complicité de Jalloul?

L'un des possédés quitte la rangée, et, dénudant son torse, se précipite devant les musiciens. Alors des aides choisissent parmi un lot d'épées, dont la poignée est un cube de pierre, lourd comme un pavé : avec un sonore maillet de bois, ils enfoncent la pointe dans ces cordes de muscles qui frémissent à chaque côté du cou. D'autres illuminés, en chancelant, viennent offrir leurs épaules ou leurs flancs. Puis l'une des armes perce une face de joue en joue, et cette face est celle d'Ahmed... Tous ces embrochés continuent de balancer leurs troncs. Avec eux, se balancent les épées... Le Bédouin est présent dans ce supplice, présent dans cette jouissance.

Le cheik de la confrérie, visage douloureux et fin, surveille les adeptes : pourtant son regard paraît suivre, au delà

des choses, un autre spectacle. Avec mansuétude, il retire de la chair l'acier inhumain, cachant la sortie du métal avec un linge qui se teint de rouge; puis il oint de sa salive la plaie, et chuchote à l'oreille de l'initié les mots qui apaisent. Cette folie qu'il gouverne, il semble tout à la fois la prendre en pitié et lui imposer un sens... Le suprême sourire que le maître ébauche, on dirait que la plus grande part s'en achève ailleurs, sans doute au sein de Dieu : ainsi, quand la lune ne montre qu'un croissant, le reste de l'astre se dissout dans le ciel.

Jalloul a tout à fait oublié sa défiance, son effroi. Et comme ces coups sourds rebondissent dans l'estomac! De frissons d'abord imperceptibles, il commence à suivre le geste : qui, de ses brimbalements, de ses dandinements, de sa monotonie dévoratrice, le gagne vite tout entier, le possède. Ou plutôt, on dirait que ces saccades suscitent en lui un nouvel homme, un autre Jalloul, qui veut se dégager de l'ancien, le quitter... Soudain, deux jambes ont marché. Au bout de la file oscillante, voici un Jalloul inconnu de lui-même.

Le délire des convulsionnaires touche au paroxysme. Oubliant tout ce que la vie leur enseigna, ils apprennent autre chose que le réel. Les faces se violacent ou deviennent exsangues. De l'écume tache les lèvres.

Une faucille attendait, plongée dans un pot de braise : un nègre bondit, brandissant l'argile, et serre entre ses dents le métal rougi. D'autres initiés happent des morceaux de verre. Il n'y a pas aujourd'hui de scorpions à croquer, quel dommage! Ni de mouton à dévorer tout vif. En guise de compensation, le cheik élève dans sa main de longs clous aigus, vers lesquels se précipitent, bouches ouvertes, des hommes sans regard. D'une bénigne caresse, le maître accompagne au long du cou la gorgée.

Cependant, parmi le charivari démoniaque, parmi tant d'égarement, les pierres des colonnes ne cessent de s'élever tout droit, en ordre. Et celles de la voûte, de peser leur poids : comme à l'ordinaire, comme toujours. Si l'esprit volontiers se détraque, les choses savent garder leur loi.

Or, un possédé, se jetant à quatre pattes, fait le lion, ou plutôt mime une bête plus féroce, celle qui habite au fond de

l'homme. Il gronde, feule, racle, se révulse, montre les dents, lance des coups de griffe.

Devant cette métamorphose, Jalloul ressent une convoitise. Il se jette à son tour sur le sol. Joie de marcher comme un animal. Joie de hurler, bondir, ramper, déchirer, de se repaître d'autrui et de soi-même. Quel rugissement se cachait depuis toujours en Jalloul : quelle joie quand ce cri-là peut enfin sortir tout entier! Jamais le Bédouin n'a goûté telle ivresse, même à la cime de l'amour. Comme un groupe d'Européens s'est faufilé dans un coin de la salle, Jalloul fonce sur eux. Il va leur arracher les yeux, leur lacérer le foie, les écarteler, les déchiqueter. Il faut que deux hommes le maîtrisent. Enfin, il bat l'air de ses bras, il roule à terre, foudroyé.

***

Le lendemain, un Jalloul calmé et meurtri, comme s'il était tombé de haut — retourne à sa vie gourmande et molle...

Dès lors Jalloul, certains soirs, avec le teinturier, s'en vient écouter les enseignements que le cheik dispense à ses disciples. Il est parmi eux le seul Bédouin : peu de nomades s'affilient à la confrérie des Aïssaouas. Mais Jalloul — qui l'eût dit? — se révèle étrangement sensible aux rites que jadis innova Sid Aïssa.

Les voûtes sont fraîches, et semblent s'élever comme d'amples bulles. Tantôt les élèves restent immobiles, silencieux, tantôt, balançant le buste, tous répètent les sentences.

Le maître, quand il commence, se montre d'abord familier :

— Il existe une clef pour toute chose : la clef du paradis, c'est l'amour des malheureux et des indigents. Soyez tels que cet Ibrahim-ben-Adam, auquel un fidèle offrait dix mille pièces d'argent : « Voudrais-tu, répondit-il, faire disparaître mon nom du nombre des pauvres moyennant ces dix mille pièces? Je n'en prendrai ni dix mille, ni une seule, car n'est réellement pauvre que qui atteint la limite de la pauvreté. » Le dénuement est le Don suprême de Dieu, le Vêtement des Envoyés, le Manteau de l'Illustration.

Il se tait, puis :

— Ce n'est point seulement la richesse qui est mauvaise... Le Prophète a déclaré : « Nombre de gens sont dupes de ces deux faveurs : les loisirs et la santé... »

Il dit encore :

— La prière, en coulant sans trêve sur les lèvres, nous emplit le cœur de substance divine. On dirait que l'oraison se déverse en nous, au lieu de jaillir de nous-mêmes. Qu'elle soit une boisson pour vos lèvres altérées! Mais ne vous bornez point à la prière vocale : connaissez celle de l'adoration intime, mille fois plus efficace!

Peu à peu, tandis qu'il enseigne, le cheik semble changer de visage. N'oublie-t-il pas en Dieu ses traits, sa personne, et même sa qualité d'homme?

— Les paroles que je prononce, — murmure-t-il, — elles viennent de loin. Je les écoute, comme vous-mêmes les écoutez de ma bouche.

En vérité, sur le maître souffle l'inspiration divine, la baraka! Jalloul est devant lui comme le pêcheur qui, assis au bord de la mer, en attend sa nourriture.

Comment ces graves paroles peuvent-elles se rattacher aux contorsions, aux hurlements, aux vertiges? Le pont est aussi étroit que celui qui joint la terre au séjour des bienheureux : mais sachez qu'il existe...

Bientôt Jalloul, à chaque séance, se montre le lion le plus féroce. Et nul novice ne pâture les clous de plus bel appétit, dans la main du cheik. Bouchées exquises, enivrantes! Jalloul, après les avoir savourées, avalerait les grilles des fenêtres, les pierres des chemins, les cimes des montagnes. Le monde entier demande à Jalloul d'être dévoré.

Pourtant, certaine nuit, le fer et les pointes se vengent. Et c'est de douleur que Jalloul, redevenu Jalloul, geint jusqu'à l'aube : courbé comme le ver que les doigts du pêcheur ont enfilé sur l'hameçon. Vaine est la prière, vaine l'application de papiers portant un verset du Coran.

A l'aube, enfin, les joues vertes, les narines pincées, le Bédouin, soutenu par le teinturier, trébuche sur le seuil de l'hôpital.

***

Yagouta est arrivée à Kairouan. Elle avance dans la Grand'Rue, que les gens de la ville nomment Halfaouine. D'une main, elle tient l'enfant : de l'autre, comme si l'instrument

de haine pouvait s'échapper, elle tâte à intervalles sous la robe, auprès du sachet de cuir où elle a serré ses bijoux. Le couteau est caché là, dans une gaine tiédie par la peau.

Sous les tôles ondulées ou les auvents de toile en lambeaux, le regard de Yagouta parcourt les étalages. Dès qu'il rencontre les sucreries dont parlait le pèlerin du douar, il remonte vers la face du vendeur. De même la Bédouine scrute les passants visage à visage, puis les rejette à mesure derrière elle, par-dessus l'épaule, comme des noyaux de dattes. L'obscure idée de Jalloul, qu'elle loge en elle, s'enflamme deux ou trois fois : une silhouette, de loin, a trompé la Bédouine. La femme alors tressaille tout entière. Chacune de ces erreurs l'épuise comme un spasme d'amour. Parfois aussi, avec un sursaut, elle tourne soudain la face vers son bras gauche et son enfant : si profondément absorbée par la recherche, que, quand leur idée lui traverse l'esprit, il lui semble, le temps d'un éclair, les avoir perdus.

Le petit marche dans la grande ombre maternelle, le visage souvent froissé par les étoffes qui vêtent les passants. Sa courte taille n'arrive pas au niveau des étalages. Si bien que se dressent à ses yeux, comme de lointaines montagnes dont on ne voit pas la base, les cônes bâtis d'oranges et les tas de pois chiches grillés ou de fèves. Mais voici des nougats, des bonbons multicolores, des beignets qui, posés sur de simples caisses, se trouvent à sa hauteur. Des poules, attachées par les pattes, gisent sur le sol : des poules, comme dans la tente de son père. Est-ce que, la nuit dernière, cette tente n'aurait pas grandi, grandi jusqu'ici?

Ainsi Yagouta la Bédouine et son fils Hammadi vont d'un bout à l'autre de la Grand'Rue, depuis la Porte Djelladine jusqu'à la Porte de Tunis. Puis ils reviennent en sens inverse, puis ils cherchent plus loin, par les ruelles ou sur les places.

La ligne éclatante de la chaux, au faîte des murs, se profile sur l'azur poli; et la ligne bleue de l'ombre, au pied des murs, sur le sol irrégulier. Auprès de groupes d'hommes en burnous ou en kachabia, des couleurs vivantes semblent s'entretenir, elles aussi, les unes avec les autres. Le jaune rouge d'un tas de carottes dialogue avec l'émeraude des feuilles; la teinte cuivrée d'un plateau avec la rayure fauve d'un turban ou l'argile enfumée, noire et vermillon, d'un kanoun. Une porte

ouvre sur une ombre fraîche, violacée, où les dessins outremer des faïences murales rappellent ces formes bleuies que l'on voit au fond des sources. Des parfums de graisse et d'excréments se mêlent à la lointaine mélopée du muezzin. Vrai, le monde et la vie existent!... Cependant, caché sous la robe, l'outil de mort guette et rôde comme le requin dans la mer.

XI

Depuis bien des jours, dans la ville sainte, Yagouta cherche et attend. Plusieurs marchands ont connu Jalloul le Bédouin :

— On a déjà cessé de le voir à plus d'une reprise. Il reparaîtra, s'il plaît à Dieu.

Le pieux Ahmed s'est bien gardé d'ébruiter l'accident...

Yagouta, la nuit, dort, dans un marabout, puis, dès l'aube, erre par la cité. Ses balghas brodées d'argent foulent le sol, ici rudement incrusté de cailloux, ailleurs revêtu d'une poussière douce. Mille et mille fois, elle suit de longs murs peints à la chaux, interminables; elle affronte de brusques encoignures qui ont l'air de la défier; et des portes, à droite ou à gauche, s'ouvrent ainsi que des pièges. Sur le haut du ciel, glissent des dômes lisses ou cannelés, qu'elle aime à caresser du regard.

Bien des merveilles sont apparues à la Bédouine. Dans la mosquée où vécut le Forgeron, elle a vu le sabre géant et imaginé qu'avec cette lame elle pourfendait Jalloul, puis le découpait en tronçons. Une sentence du saint homme, répétée auprès d'elle, la hante, comme si les termes s'appliquaient à elle-même. « Si tu as mis une faucille dans une gargoulette, il faudra qu'enfin tu brises la lame ou l'argile. »

Une autre fois, elle est entrée, par une porte incroyablement fendillée, vieille comme les anciens âges, dans une petite cour dont les murs pèlent ainsi que des chameaux galeux. Là, gisent les trois ancres monstrueuses de l'Arche de Noé. Un voyant, jadis, a indiqué le lieu où, au bord de la mer, elles se trouvaient ensevelies dans le sable. Quand on les a transportées jusqu'à la ville sainte, l'Esprit accompagnant le cortège, ces ancres furent légères comme des plumes...

Tout cela, tous ces miracles! Et elle n'est même pas capable de découvrir dans la cité l'homme qu'elle cherche!

Dans la Zaouia de Sidi Saheb — le compagnon du Prophète, qui toujours portait sur lui trois poils de la barbe du maître, — Yagouta suit une galerie, où les colonnes portent des arcs rayés de noir comme des tentes. Le dallage de la cour sonne creux sous le pied. Puis apparaît le tombeau du saint. Tant de tapis! Tant d'épaisses broderies d'argent! Tant de drapeaux dont la hampe se termine par une pointe d'argent aussi! Et un œuf d'autruche! Et ces boules de verre jaune ou bleu, où elle voit bouger son image et celle de l'enfant, toutes petites!

Enfin, c'est la Grande Mosquée. Les colonnes dressent une forêt blanche et ténébreuse; les lampes, çà et là, palpitent comme les étoiles qui, naguère encore, à travers les dernières olivettes de Sfax, veillaient sur leur fuite à tous deux, elle et celui qui fut son amant. La Bédouine contemple ces lumières. Et des mots anciens se réveillent dans sa mémoire : « Aldebaran poursuit les Pléiades. Quand il les atteindra, ce sera la fin du monde. » Est-elle condamnée, elle aussi, à errer éternellement derrière Jalloul?

Yagouta, sans cesse aux aguets, circule dans les souks. Souvent la main de l'enfant tire sur la sienne et l'arrête. Hammadi, de tout son pouvoir, regarde les noirs forgerons se démener dans leur fosse. Et aussi le menuisier qui manœuvre un archet dont la corde s'enroule sur un cylindre. L'axe fait pivoter une pièce de bois que l'homme travaille, pesant du pied sur une gouge.

Il est une ruelle où un labeur plus compliqué encore, celui des tisserands, apparaît au delà des seuils paisiblement disjoints. Des fils verticaux, qui descendent de haut comme l'idée, dominent une trame horizontale, où la navette s'élance. Cependant, aux parois, les dévidoirs immobiles montrent leur double carré de roseaux, maintenu par deux croix; des écheveaux de laine pendent au plafond ; des fleurs embaument dans un vase... Et la durée du temps se décante dans l'esprit de Yagouta.

Un secret autrement dramatique se manifeste parfois à la Bédouine : celui des moulins à grains. Dans les caves de mainte

maison, au bas des marches, un mulet aux yeux bandés tourne, entraînant une double meule d'où s'écoule un éclatant filet de farine. Des boîtes de conserves sont pendues au cou de la bête, afin de dénoncer par un silence son arrêt. Yagouta est présente dans la marche sempiternelle, dans le son fêlé, dans le ruisselet de poudre.

Un jour, devant une teinturerie, quelque chose de terrible lui inonde l'âme. Elle a cru voir le sang jaillir d'un cou tranché. Non! ce n'est qu'une longue pièce d'étoffe pourpre, accrochée à un mur... Ailleurs, aux étals des bouchers — auprès de paquets brutaux, poumons et foie — des têtes de mouton, écorchées, la conseillent de leurs yeux atroces.

Hors de l'enceinte de Kairouan, Yagouta va s'asseoir parmi les tombes, qui tout autour de la ville dispersent une foule muette. Au loin, sur la plaine, se dressent les monts violets. Parfois passe un chameau, transportant un mort qui a voulu reposer en terre sainte. Le corps, attaché sur une planche, pèse d'un côté; de l'autre, une pierre qui se balance fait contrepoids. Yagouta sait à qui elle pense.

***

Cependant, il lui faut manger, il faut que le petit Hammadi mange. Elle vend ses bijoux, l'un après l'autre, à vil prix. Gagner quelque monnaie à broyer du grain dans les maisons des riches, ou à faire des corvées d'eau? Il faudrait ne pas s'offrir avec un front si dédaigneux... Donc Yagouta mendie, mais mal. Elle tend la main avec superbe, comme pour octroyer des dons.

Le Ramadan est venu. Ce Ramadan-là, Yagouta peut jeûner tant qu'elle veut!

Le soir, chacun attend le coup de pétard qui annonce la fin du jour : l'instant où l'on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir. Des piles de pains ronds, des beignets, des oranges, des cubes de nougat ornés d'or chargent les tables. Au café, toutes les chaises sont garnies de clients, on se fait apporter la tasse et l'eau par avance. A chaque boutique, des gens s'asseoient devant des plats déjà remplis. Certains ont aux lèvres, toute prête, la cigarette qu'ils vont allumer.

Alors, Yagouta, nu-pieds — il y a longtemps que les balghas sont hors d'usage — se hâte vers les remparts, vers l'étroite rue Dimassi, où se pressent les échoppes d'amour.

L'Envoyé de Dieu interdit de recevoir un prix pour la cession d'un chien, un salaire pour l'explication des rêves, une rétribution pour forniquer. Néanmoins, en Islam, les pécheresses même font l'aumône, qui est le premier devoir du croyant : « Donne, ne fût-ce que la moitié d'une datte! » Dieu n'a-t-il point remis les péchés d'une prostituée, qui, voyant à la margelle d'un puits un chien tout haletant et quasi mort de soif, s'était déchaussée, avait attaché son soulier avec son voile, et, ainsi, puisa de l'eau pour l'animal? A cause de cet acte, il lui fut pardonné.

Des portes s'ouvrent : c'est l'heure de la charité. Devant l'un des seuils, un vieux mendiant est arrivé avant Yagouta. Il manifeste une taille de hauteur surprenante et des jambes de squelette; sa paume affamée se creuse comme une écuelle. L'une des prostituées, drapée de plis élégants, dépose sur le sol, avec de nobles gestes — comme s'il s'agissait de traiter de majesté à majesté — un plat de couscous, où vont puiser le vieillard et son enfant.

Une autre de ces femmes préfère Yagouta et Hammadi. Visage fardé, haut en couleurs, encadré de soies violettes et pourpres. Une plaque d'or brille à son front, de nombreux cercles d'argent à ses oreilles. Et qui compterait ses colliers chargés d'amulettes et de coraux, ses « mains » de filigrane, ses anneaux, ses bracelets?

— La misère, encore? — interroge-t-elle.

Ce soir-là, elle fait entrer Yagouta dans sa maison. Dans l'obscurité blanchâtre de la cellule, les braises du kanoun, sur lequel tiédit perpétuellement une marmite d'eau, se distinguent tout d'abord. Puis la Bédouine aperçoit sur la table un tas de serviettes blanches et les fards : le bâton de kohl, la poudre de bouton de myrte, et la boule pour les aisselles, faite de benjoin et de mastic en larmes. Une senteur étrange — un parfum-démon — flotte dans l'ombre où attend le bas rectangle de la couche.

— Viens travailler ici, auprès de moi, — offre-t-elle à Yagouta.

— Je n'ai pas appris, — répond la Bédouine, — avec une nuance de refus si délicate que l'orgueilleuse prostituée ne l'a pas sentie.

— Bah! les reins de toutes les femmes savent par avance ce métier-là!

Elle se dresse, impure et vermeille. Ce jour-là, Yagouta, malgré sa faim, part avant d'avoir achevé le couscous.

***

— Jalloul le Bédouin? On m'a dit qu'il s'en était allé vers Aïn-Ayeb.

Ainsi, au souk des teinturiers, parle un petit homme sale et malsain, dont l'aspect soulève le cœur de Yagouta. Il a longtemps calculé avant de répondre.

La Bédouine, portant l'enfant sur le dos, marche tout un jour. Elle arrive le soir aux tentes qui avoisinent le marais. Dans l'ombre de celle où les femmes lui permettent de passer la nuit, tremblent des malades. Des gémissements sortent d'un tas de loques. Une couverture tressaille sur un cauchemar. La lueur même du feu semble fiévreuse. Une vieille approche, et longtemps, avec haine, regarde le petit Hammadi frais et sain. Redoutant le mauvais œil, Yagouta quitte la tente dès l'aube. C'est en vain qu'ensuite, à Aïn Ayeb, elle scrute et interroge. Il lui faut, sans rien avoir appris, rentrer à Kairouan.

Des jours passent. Et voici que les maléfices de la vieille ont donné la fièvre au petit Hammadi. Arrive en rampant une nuit longue, horrible! Au matin, une commère récite des paroles sur l'enfant, une autre lui fait boire de l'eau de racines, conseille de lui tirer du sang. Yagouta, emportant son fils, marche sans voir. Elle va, comme si elle fuyait. Hélas, le mal ne se laisse pas distancer! Hammadi respire à peine. Il ne reconnaît plus sa mère. A bout de forces, elle s'accroupit enfin n'importe où, sur un seuil. Le petit gît en travers de ses cuisses. Elle serre le corps contre elle, tout en épiant l'invisible, afin de défendre jusqu'au bout son enfant.

— Attends-tu quelqu'un?

L'homme qui lui parle est coiffé d'une chéchia, et vêtu, à

l'occidentale, d'une veste de velours côtelé; des bandes molletières couvrent ses jambes torses; sa taille est médiocre; son visage large, aux gros yeux saillants, fait une grimace débonnaire et fatiguée. La Bédouine sait trop bien qui va venir : ce n'est point un être de chair qu'elle attend. Elle frissonne à ces paroles, et, le visage durci, se hâte de répondre :

— Non, personne.

Avec le geste léger que donne l'habitude, l'inconnu relève le pan de toile bleue qui recouvre la face de l'enfant. La mère laisse faire : elle voit de l'attention à ces yeux qui examinent, et, à ces lèvres, une moue grave.

— Suis-moi, — dit-il. — J'habite à côté.

Voilà vingt ans que l'infirmier Saïd fait son métier à Kairouan. Il a travaillé, sous les ordres de chirurgiens venus d'Europe, avec assez de zèle et d'intelligence pour apprendre quelque chose. Un jour même — assistant un médecin novice qui s'embrouillait dans les fils et les pinces — il a terminé une opération : l'Occidental, à son tour, devenu l'aide de l'Arabe. Saïd sait rechercher au microscope les bêtes qui vivent dans le sang, et aussi déceler avec des tubes et des mécaniques la fraude des vins et le mouillage du lait. Et comme, chez l'homme le plus docte du monde en ce qui concerne les fourmis — cet homme-là vit à Kairouan, — il a longtemps chassé et collé les minuscules proies, il connaît maint insecte du pays, et ceux que, des pays lointains, l'on envoie au savant. Les fourmis-chameaux à thorax bossu, il les connaît; et les fourmis-crocodiles à mandibules armées; et les fourmis aveugles; et la fourmi hermaphrodite qui marche en rond, le côté mâle ayant les pattes plus courtes que le côté femelle. Tous ces faits hétéroclites se sont logés et arrangés comme ils pouvaient dans la caboche de Saïd. Il est néanmoins bon musulman, fait régulièrement ses prières, et jeûne au Ramadan, comme un autre; sa femme et sa fille sont régulièrement cloîtrées. Donc, voilà pour Saïd!

L'homme introduit la Bédouine dans la cour de sa maison.

Par l'une des portes entr'ouvertes, Yagouta voit la femme et la fille de Saïd, assises sur le sol : l'une prépare un hachis de viande, l'autre pile des amandes. Saïd murmure quelques mots à sa femme, qui fait entrer l'étrangère et met un plat devant elle.

Le poids léger et terrible de l'enfant pèse sur les genoux de la mère. Ne lui semble-t-il pas logé en travers de la gorge? La main de Yagouta ne va pas longtemps du plat aux lèvres.

Saïd, quand il voit la vagabonde un peu apprivoisée, revient palper l'enfant. L'infirmier a chez lui les tubes et les seringues qu'il faut. Il sait que les Bédouins aiment à se faire soigner avec des piqûres, qui sont pour eux des actes effectifs.

— Le petit est bien malade. Mais tu vas voir. Rien qu'une pointe d'aiguille : et, dès ce soir peut-être, il te sourira.

— Non, — riposte âprement Yagouta. — Je ne veux pas! Il en sera ce que Dieu voudra.

Elle avait espéré de l'homme quelque magie plus subtile. Puis elle possède contre elle avec tant d'amour le petit corps! Nul ne blessera son fils, tant qu'il vivra.

Saïd n'insiste pas. Même, il s'en va dans la cour. De loin, il fait signe à sa femme.

— Il me faut tirer du feu un chaudron bien lourd, veux-tu m'aider? — demande-t-elle à la Bédouine.

Yagouta hésite, puis confie son fardeau à la jeune fille. A peine la Bédouine est-elle passée dans la pièce voisine, que Saïd, avec l'aiguille, se penche sur l'enfant.

Et, le soir, le petit Hammadi paraît s'éveiller d'un rêve.

***

Dans le lazaret, Yagouta occupe avec son enfant une cellule entre trente autres, toutes semblables. Quatre murs nus, une natte. Au fond de la cour, derrière un vitrage, luit un « microscoub », sur lequel le front d'un grand toubib blond, dont les cheveux semblent de cuivre comme l'instrument, se penche du matin au soir.

Le petit achève de guérir. Le toubib chaque jour le visite. Mais, plus qu'en ce dieu lointain, Yagouta croit en Saïd, l'intercesseur.

Saïd vient souvent s'entretenir avec elle. Un jour, comme l'enfant joue, gaiement déjà, Yagouta retrouve sur ses lèvres une question qu'elle n'avait pas posée depuis longtemps.

— Un certain Jalloul... — répond l'infirmier. — Jalloul des Aouiets... N'a-t-il pas une cicatrice au front?

— C'est lui! — s'écria-t-elle.

— Ici, à Kairouan, chez les Aïssaouas, il avalait des clous par poignées.

Yagouta s'effraie. Si Jalloul à présent sait manger le fer, ne brave-t-il pas le couteau?

— Il vient de passer six mois à l'hôpital de la ville. Car les clous enfin ont percé les entrailles : le toubib a dû ouvrir et recoudre, puis rouvrir et coudre de nouveau.

Yagouta rit. Elle réserve à Jalloul une nourriture plus aiguë encore!

— Est-il maintenant à cet hôpital?

— Non. Il est parti, voici déjà huit jours. Pour Tunis, m'a-t-il dit. Il ne voulait plus revoir ceux de la confrérie.

XII

La dernière bague de Yagouta loge à présent chez le bijoutier. La Bédouine a échangé l'or contre du papier, et le papier contre deux petits rectangles de carton, qui doivent la porter à Tunis, elle et son enfant.

Rapide est le train où elle est montée! Il gronde, siffle, et parle, parle, elle ne sait quel langage : si c'est celui des Roumis ou celui des djinns. Bizarre seulement qu'on roule vers le sud, tandis que Tunis est au nord! Les routes des chrétiens font de si absurdes détours...

Dans la portière du wagon, un pays plat glisse largement. Puis des groupes de montagnes se succèdent, un oued recule. On ne sait si ce paysage est réel. Soudain le monde s'obscurcit : le train est entré dans la terre. A présent, le voici qui vole dans les airs, sur un pont... Non, Yagouta ne s'étonne pas, ce qui manquerait de dignité. Mais, tandis que les femmes autour d'elle n'écartent leurs voiles que pour croquer des graines, la Bédouine, elle, de station en station, contemple la contrée. Elle jouit du voyage autant que son fils, qui s'est mis à genoux, nez à la vitre.

Un homme à casquette demande les billets. Yagouta se fouille : elle a caché les cartons sous sa robe, dans le sac de cuir qui voisine avec le couteau. Elle ne laisse voir qu'avec méfiance les rectangles magiques.

— Tu veux aller à Tunis? Oui? Eh bien, voilà trois heures que tu lui tournes le dos! Toujours la même histoire : rien à faire de ces Bédouines!... Pour aller à Tunis, il te faut retourner en direction d'Aïn Ghrasésia, comprends-tu?

Tout le compartiment, — où, sur les gras visages féminins, se sont, à l'entrée de l'homme, plus ou moins rajustés les voiles, — rit, s'exclame, et les étoffes flottent sur les gestes. On dirait un combat de nuées. Quand la casquette est repartie, Yagouta jette avec mépris par la portière ces cartons qui l'ont trompée... Au loin, une sombre montagne lui jette un sort : ce maudit train, sans trêve, s'enfonce toujours plus loin vers le sud! Maintenant, il pénètre dans le désert. Ah, si elle n'avait pas le petit, comme elle sauterait sur la voie!

A la première station, elle descend en hâte.

Le train, depuis longtemps, a disparu à l'horizon. Les quais restent toujours vides. Elle attend avec sérénité : puisqu'il ne s'agit que d'attendre.

— Que fais-tu là? — lui demande enfin un employé.

— Ce que je fais? Ce que l'autre homme du « chimindifir » m'a dit de faire! — répond péremptoirement la Bédouine.

La palabre est longue.

— Comment! Tu n'as pas de billets? Pas d'argent? Et tu voudrais prendre un autre train?... Je devrais te fourrer en prison!

— Allons, assez causé, fiche-la dehors, — fait une troisième casquette.

Yagouta regarde les deux hommes de façon si peu engageante qu'ils n'osent lui mettre leurs mains à l'épaule. Quand elle s'en va, c'est elle qui semble les congédier. Elle sort de la gare avec l'allure d'une sultane que ses esclaves attendent, face dans la poussière.

Elle laisse derrière elle les quatre rubans d'acier et les mécaniques des aiguillages : les machines des Roumis lui en veulent! Mais cette large route, durcie de goudron et hérissée de poteaux télégraphiques, paraît tout aussi hostile.

— Tunis? — répètent les passants à qui elle demande son chemin. — Tu prétends aller à pied jusqu'à Tunis?

Ils lèvent les mains et rient.

Un vieil homme la renseigne :

— Neuf ou dix jours de marche, si tu étais seule. Avec l'enfant, je ne sais pas combien. Suis d'abord cette route-ci, puis, chaque fois qu'elle bifurquera, demande ton chemin.

— Tunis n'est-il pas vers le nord, derrière ces cimes?

— Sans doute! Mais trois et quatre fois plus loin que la dernière. Et, jusqu'à ces monts et par-delà, le pays est solitaire. Ne t'avise pas de couper court.

— Que tes mérites soient rémunérés! Dieu t'accorde d'accomplir le Pèlerinage!

Néanmoins, malgré le sage conseil, Yagouta ne suit pas longtemps la grand'route : elle n'aime pas l'odeur des autos. Dès qu'elle voit se détacher une piste qui file vers le nord, elle s'y engage. Un chemin sauvage, où elle se sent chez elle : chaque pierre l'appelle, chaque buisson lui fait signe.

***

Des touffes d'alfa, largement espacées sur la terre rouge, semblent flotter çà et là comme, au matin, des flocons de brouillard : au loin la perspective les rassemble, et Yagouta croit avancer dans un monotone océan vert pâle. Au-dessus, couleur de sang caillé, deux profils de montagnes, taillés dans les mêmes strates, se correspondent, creux à creux, saillie à saillie : lèvres d'une effroyable plaie! Derrière, bien plus haut, une cime rose en transporte puissamment une autre, ainsi qu'un chameau sa charge. Tel apparaît ici le monde.

La Bédouine va. Nulle demeure, nul être vivant... Quand approche le soir, c'est avec soulagement qu'elle aperçoit au loin des troupeaux. Elle se hâte, pour arriver au douar avant la nuit : l'enfant, endormi dans l'étoffe, pèse à ses reins.

Cette nuit-là, elle dort sous une tente hospitalière. Dès l'aube, elle repart, dans l'air pur et frais.

Le sang de la nomade parle en elle. Un mont couleur d'aile de flamant s'envole dans le ciel. Sur la plaine, l'ombre d'un nuage marque un outremer plus intense que celui du plus beau golfe... La Bédouine va, jusqu'à ce que la lumière vertigineuse ait dévoré toutes les couleurs. Puis, après la halte des heures torrides, elle avance, infatigable, jusqu'au soir.

Ainsi elle voyage, jour après jour. Certes, les départs sont beaux. Si la terre sous les orteils nus est rugueuse, au lointain quelles splendeurs! Le carmin, le vermillon ou le violet de l'améthyste teignent des cimes qui parfois semblent des tours ou des minarets de cités, assises au bord de lacs merveilleux. Mais non, lorsqu'elle arrive là-bas, ce ne sont encore que roches stériles, ridées, rongées ou, tout au plus, maigres armoises ou genévriers. Et non point même Tunis, mais aucun vrai village n'apparaît. Gourbis et tentes sont rares.

Naïve et terrible entreprise! Je la dis telle qu'elle fut, sans espérer que l'on me croie. La Bédouine va. Elle prend et perd des pistes, franchit des steppes, gravit des pentes, contourne des monts, parfois arrêtée par un abîme qui l'oblige à rebrousser chemin, — se blesse les pieds aux arêtes de la pierre et les jambes aux épines... La fatigue, la faim, la soif, elle arrive à es épargner au petit Hammadi, au lourd Hammadi : une mère épanche la sauvegarde, comme un arbre son ombre. Yagouta fait courageusement sa tâche. Elle désire et appréhende à la fois les douars : les chiens se précipitent avec fureur sur l'inconnue, elle ne sait s'ils ont plus de gueules ou plus de pattes. Dans les tentes, le vase à lait et le plat de couscous ne sont pas toujours généreux. Et, devant ses pas opiniâtres, les horizons reculent sans cesse, et les futures journées de marche s'élargissent comme les cercles autour d'une pierre jetée dans l'eau.

Or, ses forces s'usent. Lorsqu'apparaît la dixième aube, c'est une femme épuisée qui se lève du creux de roche où elle a passé la nuit : pour la première fois, — comme le hasard l'a égarée dans la vallée la plus farouche du pays — elle n'a pas trouvé un seul douar. Yagouta presse contre elle son enfant qui pleure de soif. Tout le jour, monter et descendre dans la solitude brûlante. A l'horizon, une montagne montre des stries, comme une carcasse de chameau : bientôt peut-être, ses côtes, à elle-même, se dessécheront sur la roche nue. Mais Yagouta retrouve des forces dans le poids de l'enfant.

Quand arrive le soir, elle tombe, se relève et tombe, en prenant soin de ne pas blesser Hammadi. Enfin, par la nuit, un feu lointain s'allume : une énergie suprême revient à la mère.

Elle s'approche avec un vertige de ce feu qui lui semble voler de droite et de gauche. Des silhouettes se lèvent. Des pierres bondissent derrière les molosses furieux.

C'est une caravane qui campe là. Des hommes à l'accent âpre — ils viennent du sud, de très loin — interrogent, défiants, ce fantôme né de l'ombre. Les femmes, vêtues de noir, doigts chargés de bagues d'argent, feignent de ne pas voir l'étrangère. Cependant le petit boit et mange. Yagouta sent ses pieds blessés, ses jambes de plomb se détacher d'elle, s'incruster dans le sol. Elle est couchée auprès d'un foyer : dans le ciel, les étoiles épouvantables du désert ont diminué de nombre.

Au matin, un homme aux narines fortes, frémissantes, la bouche en coup de sabre, vient s'asseoir auprès de la Bédouine.

— Nous faisons halte ici quatre jours encore, avant de repartir pour Zaghouan.

— Zaghouan? Est-ce loin de Tunis?

— A deux journées de marche.

Un espoir saisit Yagouta. Il ne s'agit point de reprendre aujourd'hui le voyage. Elle reste au campement : humble pour la première fois de sa vie, et appliquée à se faire tolérer. Elle entretient le feu, elle s'occupe des bêtes, et, dès qu'elle peut marcher, va chercher l'eau à la source, qui est à deux cent pas, dans les roches. Souvent l'homme aux narines singulières attarde le regard sur elle.

Le dernier soir, comme elle revient de la source, le vase sur la tête, l'homme surgit. Il écarte le petit, d'un revers de main. Et Yagouta, craignant de briser le vase, le pose sur le sol.

Quand ils se relèvent tous deux, elle rabaisse l'étoffe sur ses cuisses, puis revient auprès du feu, et dort profondément.

Elle avait obtenu que l'on prît l'enfant sur l'un des chameaux, jusqu'à Zaghouan : elle suivrait à pied. Mais quand le campement se souleva de terre, non sans peine, sur les hautes jambes des bêtes trop chargées, tandis que les hommes gesticulaient, de méchante humeur, alors, les femmes la regardèrent d'un œil cruel. Comme la Bédouine tend l'enfant, les paumes se démasquent, en signe d'impossibilité. Elle insiste,

crie : cette fois des poings se dressent, une pierre vole. Elle cherche du regard l'homme de la veille. Il ricane lâchement... Longtemps elle resta debout, regardant s'éloigner la caravane. A ce moment, elle connut le désespoir.

Elle repart. Et, par bonheur, avant le coucher du soleil, voici un champ cultivé, puis un autre, et des maisons et une grand'route. Enfin, le fleuve de terre, avec des autos, un troupeau, des passants; le chemin des hommes, le chemin vivant. Non, elle ne le quittera plus pour le désert! Comme les maisons vont se multipliant dans la vallée :

— N'est-ce pas là Tunis? — demande-t-elle.

— Avant de voir Tunis, il te faut marcher encore cinq jours et traverser plus de villes que tu n'as de doigts aux deux mains.

Or une pluie lourde et froide commence à tomber.

***

Quelques soirs après cette journée-là, M. Jules Vaissier, colon, — qui habite non loin de Téboursouk l'une de ces maisons à toit de tuiles et véranda que font bâtir les Européens, — fumait en silence, tandis que sa femme achevait de croquer les amandes du dessert.

Jadis, l'homme avait accru sa fortune d'année en année, de récolte en récolte : en ce temps, une force qu'il croyait sienne consolidait les murs de sa maison. Puis de mauvaises années étaient venues : à présent, les pierres mêmes semblaient se désagréger. Peut-être se dissolvaient-elles dans cette pluie, qui prêtait à cette soirée d'Afrique le goût d'un paysage d'Europe... Pour qui le colon avait-il accompli l'immense, l'incessant travail? Il avait perdu un fils à la guerre; sa fille venait d'épouser un avocat de Constantine. Le couple vieilli restait seul... Les souvenirs ravageaient les traits de l'homme. Et, avec les volutes de la cigarette, les linéaments de l'amère songerie se mêlaient et se défaisaient.

Il entendit parler dans la cuisine, contiguë à la salle à manger. La cuisinière italienne, pourtant, devait être seule à cette heure. Il se leva, et sa femme le suivit.

La porte de la cuisine était ouverte sur la nuit glaciale,

rayée de gouttes innombrables. Sur le seuil, parlementant avec l'Italienne, une Bédouine ruisselait comme un naufragé qui sort du flot. Elle tenait dans ses bras une sorte de paquet oblong où se devinait la forme d'un enfant. L'orgueil encore aux narines, la femme s'efforçait de sourire : le coin de la bouche n'entrait qu'avec peine dans la joue roidie. Les yeux imploraient, avec une détresse animale.

L'homme était de la race conquérante, où l'on trouve, comme en toute autre, des bons et des mauvais, des apôtres et des malins, des créateurs et des médiocres. Cet homme-ci aimait la terre africaine à laquelle il avait donné l'effort de sa vie — il l'aimait avec grandeur, avec abnégation, avec rage. Pourtant il dédaignait le peuple qu'elle nourrit, et, plus encore, ceux des Français qui là-bas considèrent avec clairvoyance et respect l'Islam. Telle était, quant à lui, sa limite.

— Que veut cette pouilleuse-là?

— Mais, Jules, un abri! Et la malheureuse a faim. Regarde ce qu'elle a dans les bras.

— Es-tu seule? Alors, entre, — fit l'homme en mauvais arabe. — Ferme donc la porte!

Il restait quelques bribes du repas. La Bédouine approcha du fourneau encore chaud son fardeau de loques trempées, et l'entr'ouvrit. Un visage d'enfant apparut : les yeux clignotaient à la lumière. La vagabonde tendait les bouchées au petit; elle-même, par intervalles, engloutissait vivement un morceau. Les bouches sont des êtres obstinés, qui exigent.

Le colon rentra dans la pièce voisine, haussant les épaules ainsi que font les Roumis. Lorsqu'il revint, un quart d'heure après, sa femme avait apprivoisé le petit. Une flaque d'eau s'était élargie aux pieds de la Bédouine.

Une agrafe d'argent brillait à cette poitrine dont s'entrevoyait la frissonnante nudité.

— Dix francs! — fit l'homme, désignant le bijou. — Les marchands ne t'en donneront pas cela.

C'était vrai.

Comme elle se taisait, il posa le billet devant la femme. Elle laissa faire, le regard chargé d'une encre plus noire qu'auparavant.

— Oh, Jules, sa dernière parure!

L'homme se mit à rire.

— Vous pouvez lui ouvrir le hangar, — fit-il; — elle trouvera de la paille. Mais attention! Je ne veux pas que cette Bédouine s'incruste chez moi. Il faut qu'elle ait filé demain matin.

Il partait le lendemain, seul, en auto. Un voyage d'une semaine. A l'aube, comme il mettait le moteur en marche, la pluie tombait encore, et il se rappela la mendiante. Toutefois, en quittant sa femme, il ne lui en reparla pas.

Yagouta connut six jours de halte, accrochée à cette maison. Manger matin et soir, dormir, ne plus marcher! Les joues d'Hammadi commençaient à se remplir, le ciel s'était séché. Avant que la Bédouine ne s'éloignât, l'Européenne lui épingla sur la robe une agrafe plus large que n'était l'ancienne, et qui portait un corail. Au-dessus de l'enfant, passa entre les deux femmes un regard fait d'une seule lumière : pareil de l'un et de l'autre côté.

XIII

Donc, il y eut à Tunis une Bédouine de plus : entre celles qui ont délaissé la tente pour venir rôder et mendier dans la vaste cité, à moitié faite d'Europe, à moitié encore d'Islam.

Que disent, dans les quartiers indigènes, les regards des citadines voilées à ces vagabondes montées du sud, visages découverts et hardis? La dispute que jadis retraça Sy-Mohammed-ben-Ali-Ourzin se perpétue entre les deux races.

— Arrière, Bédouine! Retourne auprès de tes semblables, vrais chiens de douars! Va remplir les outres, couper la charge de bois, et la nuit, harassée, tourner la meule du moulin! Tes pieds même, toujours nus, se crevassent : moi, nul n'a vu mon visage, dérobé aux regards par un voile décent. Qu'es-tu, auprès de celles qui vivent à l'abri des murs, dans une ombre choisie, et qui ont des mosquées pour leurs prières?

— A toi de t'ôter de mon chemin, — riposte la fille de l'espace, — toi, chouette de ces cavernes! Tes pareilles, même sans maladie, sont blêmes et fanées. Le venin de la chaux, distillé par tant de murailles, vous pénètre jusqu'aux moelles.

— Tu oses parler de flétrissure, alors que tu exhales cette odeur de suint! Tes vêtements, constellés de mille taches, sont imbibés de graisse, et je n'ose parler de ce qui est caché... Dans tes déserts, point d'eau pour boire : comment te baignerais-tu? Les poux et les puces sont ta couche et ta couverture.

— O née dans un ramassis d'individus de toute sorte, insolente comme un enfant trouvé! Toi qui descends des races vaincues, il te sied bien de braver une Arabe glorieuse de ses ancêtres, desquels est sorti le Seigneur des Peuples!

Yagouta est de celles qui prennent le conflit de plus haut. La fierté a reparu à ses lèvres; la lame qu'elle n'a cessé de porter rend ses paupières elles-mêmes tranchantes.

Elle n'aime pas aller dans la ville des chrétiens : autos qui foncent sur les passants, églises pointues, voix fantômes qui sortent de mécaniques en métal... Et, aux devantures, tant de marchandises illusoires, qui sans doute, un jour, s'évanouiront tout d'un coup, comme l'écume de la mer sur le sable! Il n'y a là que les coupons de soie capables de la tenter. Puis ce n'est assurément pas de ce côté qu'elle a chance de trouver Jalloul.

Aussi, passe-t-elle ses journées dans la cité arabe (qui, au surplus, pour ses nuits, offre maints préaux de confréries). Beaucoup d'Occidentaux en visitent les vieilles ruelles. Leurs femmes, qu'elle dévisage âprement en tendant une paume caressante, s'extasient sur le petit Hammadi, aux grands yeux; les hommes, intimidés par la galbe de ses traits, n'osent sortir de leurs poches des pièces trop infimes. Et, lorsqu'un désir se fait jour dans les faces qui l'examinent, elle sait tour à tour l'exciter, puis l'humilier, de deux battements de cils presque identiques.

Cheminer, flâner, épier... La Bédouine a déjà connu deux villes : la capitale ne l'étonne pas.

Que, comme partout ailleurs, les marchands de beignets, haut juchés à côté des poêles où l'huile bout, ourlent entre leurs doigts la pâte, prestement, puis la percent d'une touche au centre! Que les morceaux de viande et de foie rôtissent, embrochés devant les braises! Que se dressent les haies de poissons frits, où, çà et là, fleurissent des soucis;

et qu'au sommet des étalages pyramidaux, pains incrustés d'anis, oranges ou fromages, sourie une rose! Tout cela n'intéresse que le coin de l'œil. Il est pourtant, dans la journée, des moments où tout ce qui se mange — même les bonbons français et les mystérieuses boîtes de conserves — captive l'attention de la vagabonde...

De même façon, que sous les peaux suspendues, rouges, violettes, jaunes, les fabricants de babouches travaillent de la lame : une va-nu-pieds n'en a cure. Et que teinturiers, vanniers, repasseurs de chéchias fassent leur métier, c'est leur affaire! Toutefois, elle doit se l'avouer, jamais elle n'a vu tant de selliers, forêts de courroies et montagnes plissées des cuirs; ni tant d'orfèvres parmi de tels bijoux; ni tant de parfumeurs avec leurs odeurs qu'exalte l'ombre; ni tant de brodeurs dont l'aiguille fait diligence, tandis que des enfants croisent et décroisent les longs fils qui s'attachent à l'ouvrage; ni de tels nuages d'étoffes, paradis de fleurs et de couleurs!

Mais ce n'est pas cela qu'elle vient chercher de si loin... Jalloul tarde bien à se laisser tuer. Elle quitte les ruelles enchevêtrées, et, traversant des pentes où des nègres font sécher des loques dans la boue, ou étalent, sur de vieux sacs, des vases fêlés et des bouts de savon, elle va guetter la caserne. Serait-il devenu soldat? Entre chaque créneau, une salissure grise descend sur le mur, toute droite. Dans cet alignement qui évoque une troupe de guerriers aplatis et enchantés, elle cherche le spectre qui ressemblerait le plus à Jalloul.

Ou bien, comme à Kairouan, elle sort de la ville, et monte au cimetière jonché d'asphodèles, qui respire un léger parfum. Une pente revêtue de céréales oblique tout près. Tout en bas, on aperçoit des moutons, pas plus gros que des œufs de mouche. Par-delà miroite un marais, dont l'eau s'est assez dégagée de la vase pour refléter le ciel. Plus loin encore, ondulent les monts couleur de nacre. Transparente immensité de l'air! Et, là, nulle part, Jalloul... Ni même, au bout d'un temps, aucune idée de Jalloul... Car, à force de contempler les nuages, Yagouta finit par rêver au Cavalier céleste et à Moktar.

***

Sans cesse, de passant en passant épiant la vengeance et l'aumône, l'œil de Yagouta, comme le bec d'une pie qui visite les sillons motte à motte, apprend à distinguer toute sorte de visages. Il y a des faces molles comme des figues; d'autres, hérissées comme le fruit du cactus; d'autres lisses et dures comme des amandes. Elle sait ce que sa paume peut attendre de chacune.

Quelquefois Yagouta, simplement, contemple. Par exemple, passent trois ou quatre femmes voilées de noir. Puis une qui étend son voile à deux mains et regarde à travers un carré brodé; une autre, relevant à demi l'étoffe rayée de jaune et de rouge, observe d'un œil. L'esprit de l'errante, comme celui d'un homme, s'efforce, en s'aidant de ce que trahissent la paupière et la démarche, d'évoquer les traits cachés... Ou bien c'est une Bédouine, comme elle-même, ou une Juive, montrant leurs faces nues. Des enfants crient, se précipitent l'un sur l'autre à coups de tête, se jettent comme une balle quelque malheureux chat. Deux Européens s'agitent, selon l'habitude de cette race-là, auprès de leurs femmes, ces sans-pudeur aux bras dévêtus. Bien entendu, grouille sans trêve une foule de mâles, burnous aux nobles plis, kachabias à courtes manches, loques sans nom. Un portefaix trimballe une armoire, les cordes nouées sur le front : la stupidité de ce métier-là, Yagouta la retrouve sur le visage. Un homme hagard et qui bave — respect à la folie, ce présent de Dieu! — titube, vêtu d'un sac déchiré, tordu sur lui. Un vieillard enjambe un banc qui clôt la profondeur de son magasin. Derrière lui, pénètre un bonhomme courtaud, qui gesticule furieusement, entrechoquant les mots comme des insultes. Le vieillard, dont les rides décèlent l'âme sereine, écoute, regardant au loin. Un sourire venu de très haut éclaire sa face. Yagouta revoit Habib et le vieil oncle Brahim.

Tout cela, durant des heures et des heures! Puis des choses et des choses, hétéroclites, n'importent lesquelles, défilent : quincaillerie, châtaignes sèches, voitures chargées de fenouil, bougies à cinq branches, couffins, tripes et billots des boucheries... Tantôt, pour l'esprit de la vagabonde, elles

sont accompagnées de leurs noms et de leurs usages. Tantôt, simples apparences, elles se réduisent à leurs dessins et à leurs teintes. Tantôt elles flottent comme des vapeurs...

A longtemps errer, si les jarrets de Yagouta ne se fatiguent jamais, son attention parfois se lasse. Certes, même quand elle s'ennuie, elle ne bâille pas : si Dieu aime l'éternuement, il hait de voir bâiller. Dès que quelqu'un fait « hâ! », le Démon se met à rire... Pourtant, le regard de la Bédouine finit par prendre une sorte de pesanteur.

Alors, l'orgueilleuse s'accroupit sur un seuil, et, avec dédain, se borne à passer en revue les pieds de la foule.

Circulent d'innombrables babouches, la plupart jaunes ou vermillon, les jambes tantôt nues sous la flottante djellabah, tantôt ornées de chaussettes et de fixe-chaussettes. Voilà les pieds d'un nègre, à peau grise, poudreuse, qui guettent par les trous de chaussures crevées. Puis des souliers à l'occidentale, certains fort soignés : sans doute de Français ou de riches Arabes. (Yagouta n'imagine pas que de fiers et pauvres compatriotes peuvent mettre là leur coquetterie.) N'est-ce pas pour elle l'instant de relever les yeux et de quémander hardiment? Bah, en ces moments de lassitude, elle mépriserait n'importe quelle aumône! Puis s'approchent des bottines à élastiques, raccommodées par des bouts de ficelle. Beaucoup de lestes et jeunes pieds nus. Souvent des socques en bois à unique courroie, où les enfants se cramponnent du gros orteil tandis que les autres doigts de pied dépassent. Parmi ces chaussures, beaucoup sont bien trop grandes ou bien trop petites, et il n'importe! Cela claque, cela frotte, cela grince, cela traîne. Et, parmi ce bruit, on sent plutôt qu'on n'entend les plantes des pieds nus qui frôlent les pierres, ou y posent un contact mou. Peu à peu, l'âme de Yagouta, multipliée, finit par marcher avec toute cette foule, par se risquer avec elle dans de multiples aventures imaginaires. Puis elle rêve que ces pas sont ceux des morts qui se hâtent vers le Dernier Jugement.

Quelquefois la Bédouine fixe du regard les blancs murs peints à la chaux et ne pense plus à rien. Ou bien elle compte aux fenêtres les grilles des moucharabiehs, plates ou bombées. Volontiers aussi elle considère les portes, qui, pour la fille de

la tente, ont gardé un étrange prestige : chacune est le couvercle d'une boîte, close sur tel ou tel secret.

En voici une peinte d'un gros vert-jaune, avec un marteau noir; les charnières et les cadenas sont puissants. Jalloul vit-il caché là derrière? Cette autre porte étale des ornements en clouterie, cercles, croissants et croix. Yagouta croit voir les étoiles qui naguère s'attroupaient, menaçantes, quand elle trébuchait sur le sol nocturne du désert. Par moments, Yagouta sommeille. Et, quand elle rouvre les yeux, les vantaux de bois sont devant elle, géants et debout, tels que des gênes. Puis plus rien n'existe que cette grappe de fleurs blanches qui pend d'un vieux mur.

Du bout d'une ruelle, s'approche une borgnesse qui la regarde fixement. Yagouta songe à sa sœur, Chemmama, et à la dispute sous la tente, alors qu'Habib la demandait en mariage. Elle se rappelle sans colère ce passé. C'était écrit.

***

La Bédouine souvent laisse Hammadi avec des camarades, et s'en va seule, en quête de Jalloul.

L'enfant joue dans la rue avec le petit Abd-es-Selem, que ses parents appellent Slaïm; et Ab-el-Aziz, dit Azeiz; et Guezal, dit Gzaïel. Leur ennemi, c'est Rrahiem — le grand Ab-er-Rahman — qui vole leurs chéchias, les bat, les poursuit, et crie au petit Bédouin :

— Bête puante!

Quand Rrahiem les laisse tranquilles, les petits se vendent les uns aux autres des chiffons ou des pierres, se courent après ou se cachent, jouent aux billes avec des noyaux d'abricot, ou lancent des balles de cuir. Et aussi, ils explorent les lieux curieux ou interdits.

Nul de ces lieux-là ne les tente plus que le souk des Teinturiers.

Est-ce à cause des étranges pensées que sans doute recèlent les jarres monstrueuses? Ou des noires marmites toujours en ébullition, que le feu torture? Ou des avenues palpitantes et aériennes, toiles rouges ou pourpre ou indigo : enluminées de si poignante façon que l'univers entier paraît s'être pour elles dépouillé de ses couleurs?...

Pour qui s'avance entre les maisons basses, sordides, les objets acquièrent soudain une signification plus vraie. Le bois des portes et des poteaux révèle la nature la plus intime du bois : plus gercé, plus fissuré, plus allégé que tout autre par la sécheresse, marqué de stries plus significatives. Les détritus se mêlent en un désordre particulièrement inconcevable, cailloux, brindilles, pailles ou chiffons imprégnés de couleurs. Les murs, pierre rongée, rognée, moussue, posent sur le regard un contact plus grenu, plus poreux ou usé qu'en tout autre lieu...

Par les seuils, on voit des silhouettes besogner dans une ombre teinte elle-même, qui les imbibe comme la saumure le poisson. Mais le véritable labeur est plus loin, dans la cour du souk. Un vacarme redoutable en arrive.

Un large puits rond, dont la margelle est creusée de vingt rainures, s'ouvre à même le sol. Des hommes, au bout de longues cordes, en tirent des outres — formes bestiales d'où jaillissent des filets d'eau — qu'ils vont ensuite vider dans les cuves. Autour du puits se haussent des dalles, usées et polies. Là, des ouvriers aux jambes et aux bras colorés de teintures, rincent, puis frappent les pièces d'étoffe. L'humide paquet, brandi à deux mains, s'élance jusque-derrière la nuque, où il marque un instant d'hésitation : puis, — tandis que l'homme pousse le « han! » rituel, — retombe, frappant la pierre avec une détonation souveraine. Geste millénaire, ancien déjà au temps du Prophète!

Le père de Slaïm travaille auprès du puits : un soir, avec son camarade chargé d'un message, Hammadi a pénétré jusque-là. Depuis lors, souvent, il a voulu revenir. Chaque fois les hommes ont crié :

— Que fais-tu ici? Va-t'en!

Un jour, — c'est le jour de repos, celui de l'Assemblée des Fidèles, que les chrétiens nomment Vendredi, — Hammadi et son ami Slaïm se glissent dans la ruelle. Personne aux ateliers. L'immonde ruisseau verdâtre, qui d'ordinaire coule au milieu du cailloutis, est à sec : pour les deux gamins, rien au monde n'est plus beau que le serpent de couleur resté sur les pierres. Et, là-haut, se balancent à des cordes, comme des files de pendus, les longues pièces de cotonnade rouge ou bleue.

Slaïm et Hammadi s'avancent jusque dans la cour. Une vieille toile traîne dans un coin. Slaïm l'empoigne et l'élève : il frappe presque aussi dextrement que son père. A son tour, Hammadi saisit l'étoffe, essaie le geste.

Ce jeu les lasse vite. Il faut à présent voir Hammadi, hardiment perché sur l'une des dalles qui saillent autour de la margelle! Il donne à son camarade la réplique de la ronde : « Le berger et son maître », qu'ils ont souvent chantée dans les rues.

— Le chacal est-il venu? — interroge Slaïm.

Hammadi, insolent comme un vrai berger sur la cime d'une vraie montagne, riposte :

— Penses-tu qu'il y manque!

— A-t-il pris les petits ou les gros?

— Penses-tu qu'il choisisse!

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait signe?

— Avais-je un drapeau?

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé?

— Avais-je une trompette?

Or l'ennemi Rrahiem a vu de loin les gamins s'engager dans le souk et les a suivis en tapinois. Soudain, de l'angle d'une cuve, jaillit la silhouette redoutée. Un hurlement retentit.

Les enfants reculent. Hammadi oublie qu'un abîme s'ouvre derrière lui...

L'enfant a disparu. La dalle reste immuable.

Il n'y a plus que Dieu sur la terre.

Slaïm et Rrahiem s'enfuient, épouvantés.

Tout le soir, Yagouta recherche Hammadi dans le quartier, questionne les enfants, les parents. Elle ose même s'adresser aux gens de la police.

Le lendemain, elle s'enquiert une centième fois, interpellant un charbonnier qui, assis sur un sac, au seuil de sa boutique, compte de l'argent. Cet homme toujours au guet ne doit-il pas tout savoir? Un vieux, qui roule une petite voiture de dattes, s'approche. Du puits des teinturiers, on vient de retirer le cadavre d'un garçon.

Yagouta s'élance, la poitrine vidée d'un coup.

Un petit visage roide a cessé de connaître qui que ce soit au monde.

A partir de ce jour-là, de secrètes métamorphoses prêtent elle ne sait quoi de filial à l'arme qu'elle cache, habillée de cuir...

Plus que jamais, vengeance! N'est-ce pas à cause de Jalloul qu'Hammadi vint dans ce Tunis où il a trouvé la mort? Si bien qu'après tout, c'est Jalloul qui l'a tué.

XIV

Jalloul, à Tunis, ne trouve aucun travail. Il est sorti de l'hôpital faible et amaigri : devant cette silhouette minable, les contremaîtres indigènes se détournent, les patrons européens haussent les épaules. Exercer quelque petit métier? Porter des couffins au marché, vendre des sucreries, des cacahuètes ou des journaux? Dans la capitale, maints concurrents font la vie dure au nouveau venu... En dissipant ses derniers sous dans les bouges, Jalloul a l'idée de s'occuper de la belle Rgoia : mais Sadok le bien nourri, dont la chair, du menton à la tempe, est si pleine, d'un seul tenant, l'observe fixement du coin de l'œil. Et, comme Jalloul veut étendre la main vers Aljia, Youssef — qui lance si adroitement le couteau — fait un petit rire. Vrai, les frères d'Habib étaient moins dangereux que ces escogriffes... Jalloul s'abandonne à la mendicité, à la gueuserie. Après le galant des douars et le fanatique des Aïssaouas, un troisième Jalloul s'exhale de lui-même : un miséreux avide, sans vergogne. L'impudence remplace et la superbe et la frénésie.

Pourtant, à cette ombre famélique, la privation de tout bien communique parfois quelque souffreteuse noblesse. Et, d'autre part, ni le passé galant du Bédouin, ni ses instants de délire mystique ne sont tout à fait effacés en lui. Quand passent des femmes sans voile, il sait encore lancer un long regard : qui tient, il est vrai, plutôt du chien battu que du séducteur. Et, quand il n'a rien trouvé dans les ordures et que la faim mord ses entrailles, il suffit que Jalloul balance un peu le torse pour redevenir, du moins en rêve, le lion qui déchire les hommes; pour dévorer, du moins en rêve, les ferrures des portes et les pierres des rues.

La nuit, il va dormir avec d'autres spectres : avec les stropiats et les malades, avec les pas-de-chance et les sans-courage. Tantôt, au pied des coupoles de Sidi-Mahrez, — un saint si redoutable lorsqu'il est invoqué par serment! — il arrive à trouver place sur une natte, auprès d'un kanoun. Tantôt une galerie voûtée, — où, sur les pierres, des dormeurs gisent dans le vent glacé, — le mène à un patio semé de flaques et d'immondices. Parfois, c'est un coin de fondouk, à El Jorman, l'auberge des pauvres : autour de lui, les sabots des ânes et des mulets, ses compagnons, presque ses égaux, frappent par intervalles le sol, dans les ténèbres.

En tous ces lieux, quel grouillement d'ombres, comme si la chair même de la nuit était devenue la proie des vers! Il y a ceux qui, se cachant la face, s'enveloppent dans leur burnous du crâne aux pieds; et ceux qui grognent et maudissent; et les stupides; et les fiévreux; et les obstinés qui, à la lumière d'une veilleuse, jouent aux cartes... Dormez, ô vous qui négligez de paraître humains, allongés comme des chiens, ou enroulés comme des escargots ou des serpents : paquets de malheur, ballots de loques d'où sortent des faces! Mille et mille opprimés et dégradés; armée obscure, terrible, pareille à celle que réveillera le second coup de trompette de l'ange. Auprès de vous, les infidèles venus d'Europe se croient-ils en sécurité avec leurs mécaniques et leurs armes?...

Jalloul participe à la vermine de ces déchus, à leur âcre odeur. « La vipère, dit le Touareg, prend la couleur du pays qu'elle habite. » Il suffit que six mois se soient écoulés, et l'ancien Jalloul, au pas fringant, au rire orgueilleux, ne semble plus, à sa propre mémoire, qu'un étranger. Certes, un jour, quand il aura gagné quelque argent, ou pourra suivre une caravane, il retournera sous sa tente. Mais Sfax est si loin!

Il passe volontiers ses journées sur le port. Il y trouve sa pitance plus aisément qu'ailleurs. Et son œil s'amuse à voir tant de hauts profils d'acier qui, obligés de travailler, empoignent la charge, tournent, s'abaissent, et empoignent et tournent encore; et l'ordre discipliné des navires géants. Ah, ah! imbéciles de mécaniques!

Comme Yagouta ne va jamais de ce côté-là, les chemins de l'homme et de la femme restent longtemps sans se croiser,

***

Certaine nuit, le vent a fraîchi, la pluie tombe par rafales : les abris où Jalloul dort à l'ordinaire se trouvent tous combles. Dès qu'il approche pour chercher place, vingt sacs d'ombre grognent ou l'insultent. Même le portique de Sidi-el-Béchir, même les niches taillées dans les murs, aux portes de la ville, semblent — dans l'obscurité où luisent les pierres mouillées et les flaques fouettées de vent — des barques regorgeant de passagers. Soit. Jalloul reposera seul.

Il a l'autre jour remarqué, non loin des remparts, une maison de riches dont la façade est en retrait. Voici enfin cette encoignure, où l'on se trouve abrité de la bise que dispense le nord; même, au-dessus du seuil, s'avance un toit vitré. Derrière les murs, que les maîtres dorment jusqu'à l'aube : Jalloul va faire comme eux! La lumière qu'un réverbère voisin lui laisse tomber sur la face ne l'en empêchera pas. Bientôt, en effet, un sommeil épais et noir lui panse l'âme; ainsi le goudron dont on badigeonne, dans le désert, les plaies des animaux.

Or Yagouta, cette nuit-là, passe devant cette maison.

Un dormeur est couché en travers du trottoir, la tête sur la pierre du seuil. Comme toujours depuis qu'elle cherche Jalloul, Yagouta jette un regard sur le visage de l'inconnu. Elle tressaille. Les traits de cette face maigrie, mal rasée? Elle approche, se penche. Oh, elle n'a pas besoin de voir la cicatrice du front pour être sûre!

Rencontre que le destin a vingt fois différée : il s'est enfin décidé.

L'ennemi laisse distinguer son cou, découvert à moitié. Juste derrière l'os de la mâchoire, dont l'angle fait saillie, Yagouta croit déjà voir la lame s'enfoncer, le sang jaillir. L'homme abhorré gît, tout prêt à faire un cadavre! Yagouta glisse la main sous sa robe, empoigne l'arme revêtue de cuir tiède. Défaillant de volupté, elle serre les genoux, elle clôt un moment les yeux.

Quand elle les rouvre, l'homme, toujours immobile, continue à respirer. La chair, de nouveau, répand dans l'ombre sa faible lueur. Mais un mystérieux engendrement s'est accompli.

L'être qui repose devant la femme lui semble à présent né d'elle-même; et même, d'instant en instant, il naît de nouveau sous ses yeux. Le corps de cet homme et de tout autre homme sort à jamais de Yagouta, depuis l'éternité... Puis le rêve de la Bédouine s'élargit encore. Il n'est pas au monde de femme aussi ancienne qu'elle. Elle a procréé tout ce qui dort ou veille, tout ce qui sur terre, depuis le début des âges, palpita de joie ou de douleur.

La nuit est profonde. Dans l'angle de la porte et du chambranle, sur le seuil, Yagouta s'assied auprès de Jalloul, doucement, à la façon de qui, veillant un malade, prend garde de ne pas le tirer du sommeil. Comme le burnous est aminci et troué et qu'il fait froid, elle étend un pan de sa robe sur l'épaule de l'homme.

Le temps passe. Yagouta, peu à peu gagnée par cette tiédeur qui l'avoisine, se serre contre elle. Tout ce qui dans son propre corps n'est point pénétré de cette proximité-là ressent un froid singulier.

La vagabonde est épuisée. Comme si, en effet, elle avait enfanté, elle se trouve délivrée d'un poids immense. Et le sommeil peu à peu la gagne.

***

Dans l'aigre clarté du petit jour, Jalloul se réveille le premier. Il se sent roide et glacé, pourtant son épaule gauche est restée chaude. Il regarde un temps, d'un seul œil, l'aube illimitée. Non, il ne se trouve pas dans le préau de la confrérie de Sidi Halfaouine. Il se tourne : une femme dort à côté de lui.

Elle! Les sourcils sont un peu disjoints par le repos, la bouche est un peu entr'ouverte. Mais il sait que la hauteur et la dureté vont ressaisir ces traits; au surplus, Yagouta n'a-t-elle pas déjà comploté contre sa vie? Toutefois, il se rassure vite. Ce sommeil à son côté, le pan de robe qu'elle a ramené sur lui? Il est encore l'amant et le maître. N'est-elle pas venue le chercher jusqu'ici? C'est, sous le burnous en lambeaux, un galant faraud et fier qui touche au genou la Bédouine :

— Salut, mon âme! — fait-il avec l'attitude avantageuse du Jalloul des tentes. — Eh, les coussins étaient durs, cette nuit!

Commencent alors pour Jalloul de beaux jours. Jours d'orgueil reconquis! Même lorsqu'il quitte pour un temps Yagouta, il sait qu'il va la retrouver... La nouvelle allure de l'homme lui vaut à présent quelque menu travail. Et la Bédouine voluptueuse coule aux passants d'Occident des regards si longs, si profonds, que les pièces, d'elles-mêmes, se précipitent dans sa main.

Il ne s'est pas écoulé le temps d'une lune, qu'un soir Yagouta est prise de nausées. Elle ne peut les cacher à l'amant. Jalloul réfléchit. Il lui trouve, en effet, malgré la minceur des traits, la taille bien épaisse... Nul doute. Comme on dit : « Elle en a dans le ventre... » Or il y a près d'un an qu'elle a quitté la tente. Il se tait, mais ses manières deviennent brusques. Et, sur une réplique de Yagouta, il lève le poing, furieux.

La Bédouine est d'abord percluse de surprise. Le renversement de tout a été si brusque! Dans la convulsion de son âme, elle n'a pas sur-le-champ senti les coups. Elle laisse ce poing retomber deux et trois fois, brutalement.

Jalloul frappe comme s'il se rassasiait : sa colère se nourrit d'elle-même :

— Ordure! Prostituée! Remplie par le premier chien qui passe!

Puis il se remémore le complot qu'elle a jadis tramé sous la tente :

— Complice d'assassin! Et criminelle toi-même!

La Bédouine bondit de côté. Le visage atroce, tirant de sa robe le poignard qu'elle met au clair comme une vipère son crochet :

— Prends garde! Penses-tu que ce soit toi, imbécile, que je suis venue chercher jusqu'ici? C'est le sang de ton cœur, c'est la grosse veine de ton cou!

L'homme pâlit, recule. Tant de nuits où il a dormi si près de la mort!

— Va-t'en, — crie-t-elle, — le couteau a soif! Va-t'en vite!

XV

Un midi, comme Habib rentre dans sa tente, il aperçoit une femme en haillons, assise auprès du foyer. Elle se tourne vers lui : ce regard est celui de Yagouta.

La figure de la femme, toujours superbe, est grave et lasse. L'angle de l'œil a reçu, du long voyage, une ride. D'autre part, quelque chose manque aux traits; peut-être la plénitude, la sève de la jeunesse. Néanmoins, pour Habib, c'est à jamais le visage de celle qui chantait devant « l'étoile » : il en idolâtre même la finesse perfide.

— Me voici! — dit-elle, — et sa voix est assourdie comme la demande : « O charité de Dieu! » que murmurent les mendiants.

Tout de suite, elle ajoute, comme si l'homme ne vivait pas dans l'angoisse depuis une année :

— Tu t'es fait attendre, depuis le point du jour.

Les yeux du père cherchent à côté d'elle, derrière elle, sur les coussins de la tente.

— Où est Hammadi?

Yagouta, pour cacher sa face, lève la main. Habib la saisit au poignet. Deux larmes roulent sur les joues de la mère.

Quand Yagouta se lève, Habib s'aperçoit que le ventre de l'épouse a singulièrement forci. Il n'interroge pas. Bientôt les vieilles du douar le félicitent : un enfant, endormi toute une année dans le sein maternel, s'est enfin réveillé! Alors, quand Habib voit passer la forme enflée de Yagouta, il ressent un pauvre renouveau de fierté et de bonheur. Chaque semaine, il rapporte de Sfax quelque nouveau bijou.

L'enfant naît. Ce n'est qu'une fille. Pourtant Ouara, « la rose », réapprend le sourire à ceux de la tente d'Habib.

***

Un an coule encore. Dans un douar voisin, un autre vagabond est rentré... Habib frémit, mais c'est impassible méprisante, que Yagouta apprend le retour de Jalloul.

De jour en jour, l'indifférence de cette femme qui l'évite ronge plus profondément l'ancien amant. Quelqu'un passe et repasse auprès du douar... Et quelque chose d'autrefois se réveille enfin chez Yagouta. Un coup d'œil a été tel que la première bouchée, qui suscite l'appétit. Une fois encore, Yagouta cède à Jalloul : ainsi la pierre qui tombe cherche le sol.

Et, de nouveau, la Bédouine harcèle sans trêve son mari.

De nouveau, le bâton se lève dans la tente... Ce sont de continuelles assignations au Dar Charaâ.

La haine de la femme contre l'époux est devenue plus savante, plus terrible. Les mots fangeux ressemblent aux taches que Yagouta promenait à Tunis sur ses loques :

— Le henné dans ta main se change en crottin de mulet! Quoique gros et lourd, tu ressembles au moucheron qui corrompt les aliments et les rend immangeables!

Habib n'ose plus regarder sa femme. Elle raille ce regard même :

— Suis-je une écuelle, pour que tu me guettes ainsi qu'un chien la pâtée?

Ou, lorsqu'il a parlé :

— L'âne vient de braire!

Cette insulte-là ne rappelle rien à Habib. Il est devenu tout à fait homme, grâce à la perfection de la méchanceté féminine. Néanmoins, une fois, Habib se révolte contre l'injure :

— Le Prophète a dit : « Lorsque tu entends le chant du coq, demande une grâce à Dieu, car le coq a vu un ange. Mais lorsque tu entends le braiement de l'âne, réfugie-toi auprès de Dieu, car l'âne vient d'apercevoir le démon. » En vérité, si je suis un âne, ô Yagouta! quand je te contemple, c'est un démon que j'ai devant moi.

Telle est la dernière riposte où Habib prend l'avantage.

Sous la tente, maintenant, on sait de qui Yagouta parle quand les noms de « porc » ou de « teigneux » jaillissent de ses lèvres. Peu à peu, l'époux la laisse dire, abandonne la lutte, subit... Il faut que, de temps en temps, Yagouta invente une nouvelle pointe, pour l'aiguillonner. Même, un jour, face à face, elle lui lance :

— Mari complaisant, qui acceptes tout!

Habib ne se retrouve homme, et inébranlable, que pour jurer qu'il ne divorcera jamais, tant que la religion ne l'y forcera point.

Yagouta, solennelle, tandis qu'à sa tempe une mèche recourbée pointe comme un dard de scorpion :

— Je te le répète : si tu ne me rends pas la liberté, sache que je te ferai tuer. Ou que je te tuerai, de cette main. Une lame

lente, ébréchée comme une scie, voilà ce qui manque à ton cou!

— Fais ce que tu veux, — riposte Habib. — Du moins, tant que je vivrai, tu resteras là, comme mon esclave.

Habib n'a plus de sa femme que cette présence revêche et terrible. Comment accepterait-il de la perdre?

La plupart du temps, l'âme d'Habib songe, étonnée comme la silhouette du fidèle qui prie, durant l'inclinaison qui se nomme *roukou*, les paumes posées sur les cuisses. D'autres fois, il reste abattu : ainsi le croyant au moment du *soujoud*, lorsqu'à genoux, les mains étendues, il touche la terre de son front et de la racine de son nez. Peut-être, aux yeux de Celui qui a quatre-vingt-dix neuf noms — et qui les connaît tous ira en paradis, — le malheur d'Habib a-t-il l'apparence d'une prière.

Jadis Habib, nouvel époux, ressemblait à qui remporte la victoire : à présent, par instants, Habib douloureux semble rayonner. Mais point aux yeux de Yagouta... Il n'a plus que la petite Ouara à tenir dans ses mains tremblantes.

Parfois, il chante, d'une voix brisée :

Qu'elle dorme, ma fillette,
Dans son voile aux raies de couleur!

Puis l'on peut entendre, dans un murmure :

Les richesses vont et viennent,
Ma fillette me restera...

Les richesses?... Quant aux troupeaux, à présent, les serviteurs en font ce qu'ils veulent, et les olivettes aussi souffrent de leur négligence.

Souvent Habib tressaille, et regarde autour de lui, l'air égaré. Les vieilles secouent la tête. Habib n'aurait-il pas rencontré le Mèhèd, la haute et vague silhouette noire dont nul n'a jamais vu le visage, et que traversent comme le vide la main tendue qui veut le saisir ou les coups de fusil : spectre qui s'incline sur le sol et disparaît, mais en emportant la raison? Non! Habib a vu pire : sa femme.

La vie du mari ne paraît plus devoir être longue. Le vieux Mbarek peut rappeler le dicton : « Les femmes dont les fronts sont néfastes échoient aux hommes dont la vie sera courte. »

Il a tant maigri que le burnous flotte sur lui, ainsi que sur le bâton d'un épouvantail. Et comme il s'est de plus en plus voûté, sa face creusée ne cesse de contempler le sol : on dirait qu'il cherche sa tombe. Souvent, il sent peser sur lui l'avide regard de Yagouta. Et il devine ce qu'elle épie.

Yagouta n'attendra pas, ne peut pas attendre, fût-ce seulement quelques mois. Elle ne peut plus supporter la vue de cet homme. Un jour, elle essaie de mêler aux aliments du mari des rognures d'ongle et des herbes vénéneuses : elle lui sourit, pour la première fois de l'année, en lui présentant le plat. Vaine tentative!

Alors, un soir, elle chuchote avec Jalloul et Lardhaoui.

***

La nuit est ténébreuse. Habib dort enfin. L'épouse attache à l'écart, hors de la clôture de broussailles, le chien Resg et le molosse Tarrad qu'elle redoute.

Les deux assassins avancent sans obstacle. Pourtant, à six pas de la tente, Jalloul reste sur place, paralysé par la peur. Alors Yagouta enlace son frère, le baise aux lèvres, l'attire. Lardhaoui, le couteau dans la main, tremble : il a entendu, dans l'obscurité, le souffle de l'homme. Yagouta doit lui arracher l'arme. Comme elle s'approche du lit, elle croit revoir à travers la nuit la chair du cou, ainsi que là-bas, à Tunis, sur le seuil, et laisse tomber le couteau.

A tâtons, elle cherche le fusil d'Habib. Appuyée de la main gauche au canon, elle se baisse et, de la droite, subtilement, effleure la poitrine. Attention, le dormeur a quelque peu grogné!...

Voici le cœur qui bat... Par miracle, le cœur abominable du mari est aussi, en cet instant, celui de l'amant qu'elle hait... Une haine démesurée vient à Yagouta de tous les points du monde. Deux coups de fusil retentissent.

Lardhaoui prend la fuite. Jalloul n'a pas bougé. Quand Yagouta sort de la tente, elle le trouve immobile : ainsi l'une de ces statues de pierre que les Chrétiens dressent dans leurs villes. Mais l'homme claque des dents.

Yagouta le gifle.

— Lâche! Lâche! Es-tu capable de porter ce fusil? Alors, prends, et cache-le.

Quand l'amant s'est enfui avec l'arme, la Bédouine appelle au secours.

***

Les voisins, déjà réveillés par les détonations, accourent.

Yagouta hurle, se lacère le visage à coups d'ongles. Des malfaiteurs sont entrés dans la tente : ils ont tué le mari avec son propre fusil. Les hommes écoutent, regardent, semblent croire. Tandis qu'on lave le cadavre selon les rites, un cavalier part à la ville.

Au petit jour, arrivent M. Thémia, commissaire à Sfax, et le caïd Sakhat. Deux actifs magistrats!

Ils prêtent d'abord une oreille compatissante aux lamentations de Yagouta. Où est l'homme qu'une Bédouine n'arrive pas à tromper?

Brusquement, le caïd :

— Pourquoi tes chiens sont-ils attachés à l'écart de la tente?

Yagouta pâlit : elle les a oubliés au piquet...

Avant qu'elle ait forgé une réponse, une voix, dix voix dans la foule accusent la meurtrière. Des poings la menacent... Soudain la voilà qui, fière du crime, le front haut, fait reculer les burnous et les uniformes.

Yagouta fut jugée par le tribunal de l'Ouzara.

Au nord de Sfax, s'élève un bâtiment armé de grilles. C'est là qu'est enfermée, pour maintes années, Yagouta. Quand elle sortira de prison, elle aura encore son jarret hardi et son regard d'épervier. Mais ses traits seront ceux d'une vieille.

LUC DURTAIN

A L'OMBRE DU VATICAN

C'est par une nuit romaine, profonde et douce, qu'il faut aborder Saint-Pierre. Les roues du fiacre désuet qui vous amène résonnent sur le pavé provincial. Un homme dort au pied d'une des colonnes du Bernin, deux carabiniers en bicorne font les cent pas sous le portique, le panache des fontaines brille à la lueur des réverbères et parfois, d'une corniche, un pigeon brusquement réveillé s'envole avec un bruit d'ailes. La coupole, la magnifique, l'incomparable coupole se perd dans les étoiles.

On vit, pendant l'Année Sainte, des pèlerins venus à pied, de Bagdad ou de Kaunas, portant une croix sur l'épaule, barbus et vêtus de bure, et qui, arrivés au crépuscule au terme de leur voyage, ne voulaient s'arrêter qu'à la porte même du temple. Dans l'ombre, la Cité de Dieu se dressait devant eux. Ils levaient la tête, apercevaient à droite la masse haute des palais qui donnent sur la Cour Saint-Damase et, dans l'obscurité des façades, une seule fenêtre encore allumée. Et ces hommes qui avaient marché pendant des mois et des mois le long de toutes les routes du monde demeuraient immobiles devant cette lueur dans la nuit qui leur révélait la présence vivante du Vicaire de Jésus.

AUTOUR DU VATICAN, LES BORGHI

Pendant le jour le spectacle perd en pureté. Il gagne en saveur. Si le traité du Latran a tracé une frontière idéale

entre la place Saint-Pierre et la place Rusticucci, en fait l'État du Pape s'étend jusqu'au Tibre, jusqu'au Château Saint-Ange. Tout le quartier est animé d'une truculence populaire et religieuse. Le « Bazar de Jérusalem » fait face à une boutique de Banco Lotto, la loterie romaine où l'on choisit chaque semaine ses numéros d'après les rêves faits la nuit précédente (Si vous rêvez au pape, jouez le 28). Un marchand de vin vend au litre le bonheur familial; sa devanture s'orne d'une grappe magnifique avec ces mots : « Cesanese nuovo — Pace in famiglia — 2 lire 30 ». Balayeurs et vendeurs de fèves bouillies, séminaristes aux grands pieds, restaurateurs qui guettent les saints voyageurs comme leurs confrères des bords de la Marne les amoureux du dimanche, marchands de chapelets qui affichent des portraits du Saint-Père où même les lunettes, même la verrue sur la joue gauche, sont en couleurs, tout ce monde roublard et bon enfant n'a guère changé depuis le temps où les bersagliers du général Raffaele Cadorna n'avaient pas encore franchi la Porta Pia. Derrière la colonnade, à droite, avant de passer sous la Porta Angelica (élargie par les soins du fascisme) se dresse une borne-fontaine surmontée de trois tiares, ornée de clefs pontificales et, sur le mur, gravée en français, on lit encore cette inscription prosaïque qui remonte, dit-on, à Napoléon : « Lieux d'aisance, 10 centimes. » L'empereur songeait pourtant à laisser, dans ce quartier de Rome, d'autres traces, plus dignes de son génie. Il avait projeté de percer une large avenue allant du fleuve à la place Saint-Pierre et — comme les idées vivent plus longtemps que les hommes — ce plan impérial fut repris il y a quelques semaines, discuté, vanté, combattu par toute la presse. On rompit des lances pour Napoléon, contre Napoléon. Fallait-il abattre cette arête de maisons qui séparent le Borgo Nuovo et le Borgo Vecchio, ces deux rues parallèles et étroites qui mènent à la basilique? Fallait-il au contraire conserver au voyageur qui débouche pour la première fois devant Saint-Pierre cet étonnement qu'éveille la révélation subite du plus grand ensemble architectural de la Chrétienté?

Le Vatican possède six voies d'accès, six *Borghi*. Le dernier en date est le Borgo Vittorio, qui fut percé par Pie V en 1571 pour commémorer la victoire de Lépante. Le Borgo Pio

remonte à Pie IV qui trouva les fonds nécessaires à son percement en frappant d'une taxe spéciale les filles publiques. C'est dans le plus ancien de tous, dans le Borgo Santo Spirito que s'élève le quartier général le plus moderne de l'Église militante, la maison généralice de la Compagnie de Jésus.

LE QUARTIER GÉNÉRAL DES JÉSUITES

Extérieurement, c'est une grande façade plate, « rationnelle ». A l'intérieur tout est conçu dans un esprit pratique, en vue du rendement maximum. Le « style Jésuite », — ses rayons, ses draperies, ses ors — est ici inconnu. On se trouve devant le fordisme de la propagande religieuse. Le moindre détail est luisant d'intelligence. Voici le couloir sur lequel donnent les chambres de ceux qu'on pourrait appeler les officiers de cet état-major, les assistants de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne, d'Amérique, des pays Slaves, groupés autour de leur général, le père Wladimir Ledochowski. Au-dessus de chaque porte, une série d'ampoules électriques de couleur; elles indiquent si le locataire est chez lui, s'il est absent et où il se trouve, à la chapelle, à la bibliothèque, au parloir. Voici la salle des revues : elles sont près de 300, depuis les *Analecta Bollandiana* publiés à Bruxelles jusqu'au *Boletin Mensual del Observatorio del Ebro* publié à Tortosa, depuis la *Revue Ascétique et Mystique* des Jésuites français jusqu'à la *Zeitschrift für Katholische Theologie* des Jésuites autrichiens. Le seul *Messager du Sacré-Cœur* paraît chaque mois en 60 éditions et en 38 langues.

Après la salle des revues, voici la salle des cartes. Le monde entier est à portée de la main, non pas le monde dont s'occupent à l'ordinaire les professeurs de géographie, avec ses pauvres frontières politiques, mais le monde tel qu'il est organisé par la Compagnie, divisé en « provinces », en « résidences », en « missions », réparti en zones d'influences jésuites. Dans cet atlas spirituel, dont les planches principales sont exposées sous verre, sur des tables, les océans sont teintés en bleu pâle, comme dans tous les atlas de la terre. Mais ce bleu pâle n'est pas uniforme. Sur un fond très clair se détache en un bleu légèrement plus foncé la silhouette connue de

l'Europe, la botte italienne, le profil de la France avec son nez bourgeonnant qu'est la Bretagne et la bouche triste de la Garonne. Ce motif européen, qui se répète au milieu du Pacifique ou de l'océan Indien comme un dessin de papier peint, sert d'échelle. D'un simple coup d'œil vous vous rendez compte qu'entre l'île Matahiva et l'île Marontea, dans le même archipel des îles Pomotou, il y a la distance de Paris à Vilna. Penché sur la carte, vous vous redressez et, naïvement, vous dites au père qui vous accompagne :

— Mon père, votre empire est immense.

— 203 539 088 âmes nous sont confiées, en pays infidèles, répond-il avec précision.

A mesure que la visite se poursuit, l'image du Jésuite de salon trop souple, trop raffiné, tel que la littérature si souvent nous le présente, se déforme, disparaît :

— L'an dernier, — vous dit le père, — deux des nôtres sont morts de mort violente au Canada.

— Il n'y a pourtant pas de persécutions au Canada, remarquez-vous.

— Non, mais dans le Nord-Ouest, dans le Yukon, le Mackenzie, les distances sont énormes et nos missionnaires ont des avions. Les deux dont je vous parlais sont morts d'accident, en atterrissant.

Quand vous sortez de la maison généralice, la première boutique que vous trouvez à votre gauche est une papeterie-librairie. Il faut descendre une marche pour entrer dans l'échoppe où règne une odeur de crasse. Une vieille femme qui prise et qui gratte d'un ongle maniaque des loupes superbes entre ses cheveux couleur de poussière vend depuis plus d'un demi-siècle des images pieuses à un sou la pièce. Dites-lui que les missionnaires portent en avion la bonne parole : elle vous croira fou.

Rome tout entière est faite de ces contrastes.

LES « ENTREPRENEURS D'ILLUMINATIONS »

Le petit peuple des Borghi a deux plaisirs qui lui sont propres; le premier, qui est quotidien — et médiocre — consiste à regarder passer les automobiles de la Cité du Vati-

can, le second, qui est rare — mais exquis — à voir de près s'illuminer le dôme de Saint-Pierre, les soirs de fêtes exceptionnelles. Le premier des deux plaisirs participe un peu de la médisance. On suit des yeux la voiture splendide et luisante qui vient de franchir l'arc des Cloches; elle approche, elle passe, on aperçoit une seconde à travers la vitre la soie rouge d'un cardinal, les plumes d'un bicorne, puis la plaque réglementaire : S. C. V. Stato Città Vaticano? Non : « Se Cristo venisse. Si Jésus revenait! » lit la malice populaire.

Quant à l'illumination de la coupole, c'est un régal sans mélange. La petite armée des Sampietrini se tient prête bien avant le coucher du soleil. Chacun est armé d'une torche, chaussé d'espadrilles et, le signal donné, alors que le ciel est encore clair, tous, avec une agilité de chats, s'élancent à l'assaut de l'énorme masse où 5 000 récipients de fer, remplis d'huile dans la journée et garnis d'une mèche attendent d'être allumés. En un instant les arêtes de la coupole, la lanterne, la boule, la croix au sommet se dessinent en points de lumière, comme sur les « vues d'optiques » d'autrefois. On aperçoit les Sampietrini bondir à la lueur de leur flamme. A mesure que la nuit tombe, les dessins de lumière se perfectionnent, s'enrichissent, les Sampietrini fignolent. Et la féerie dure jusqu'à l'aurore.

LES CINQ PORTES DU VATICAN

On pénètre dans la Cité du Vatican par cinq portes. Il est vrai que l'une est toujours fermée, c'est celle qui donne sur la Via Aurelia et par où les trains devraient passer. L'histoire rapporte que Grégoire XVI refusa obstinément d'autoriser dans ses États la création du moindre chemin de fer. Pie XI, ami du progrès, en rendant à l'Église son indépendance territoriale, a voulu qu'elle eût sa gare, ses plaques tournantes, ses aiguillages, ses ballasts.

La seconde porte de la Cité conduit aux Musées, à la Galerie lapidaire, à la Pinacothèque d'où le touriste, entre deux tableaux, a la vision bucolique de Saint-Pierre émergeant des arbres. Il fallut, pour joindre le niveau du boulevard désert qui fait le tour de la Cité au niveau des palais où sont perchées

les collections d'œuvres d'art, creuser le terrain des bastions qui, depuis Paul III, défendent le Vatican. On appela cette sorte de cage d'escalier gigantesque Puits de Saint-Patrice, par analogie, dit-on, avec le puits qu'Antonio de Sangallo fit forer à Orvieto sur l'ordre de Clément VII pour trouver l'eau nécessaire aux besoins de la ville; ce qui prouve que la fantaisie populaire, à Rome au moins, ne manque pas d'érudition. Le Pape voulut inaugurer lui-même cette entrée qu'il avait fait percer, il descendit à pied l'une des deux rampes hélicoïdales qui permettent aux visiteurs qui entrent d'atteindre l'étage supérieur sans rencontrer les visiteurs qui sortent. Comme, parmi les personnalités qui l'accompagnaient, se trouvait le cardinal Ehrle, alors âgé de 87 ans, le pape l'invita à prendre place dans l'un des ascenseurs pendant que lui-même descendrait par l'une des fameuses rampes. L'inauguration se déroula avec lenteur. Le Saint-Père était intéressé, il voulait tout voir. Il s'arrêta en particulier devant la plaque de marbre qui porte en un latin ingénieux: « Ici furent construites de bas en haut deux galeries parallèles à spirale, une pour la montée, l'autre pour la descente. De plus on a ajouté de chaque côté deux machines mues par l'électricité pour ceux qui ne veulent pas aller à pied. » Quand l'inspection fut terminée, quelqu'un pensa au vieux cardinal. On ne l'avait plus revu. Où était-il? L'auguste prélat était demeuré entre ciel et terre, l'ascenseur tout neuf ayant eu une faiblesse à mi-route.

Les trois autres portes de la Cité sont les véritables postes frontières. Il faut, pour les franchir, montrer un laissez-passer en règle, signé du gouverneur. Deux d'entre elles donnent place Saint-Pierre, l'Arc des Cloches par où passent les voitures des dignitaires de l'État et la Porte de Bronze où se présentent les pèlerins reçus en audience. La dernière est la plus humaine, c'est la Porte Sainte-Anne.

LA PORTE SAINTE-ANNE. COCKTAIL AU VATICAN

Entrons. A gauche le corps de garde des Suisses, à droite une petite église de faubourg, un peu plus loin le bureau de poste avec ses timbres pour philatélistes, la typographie

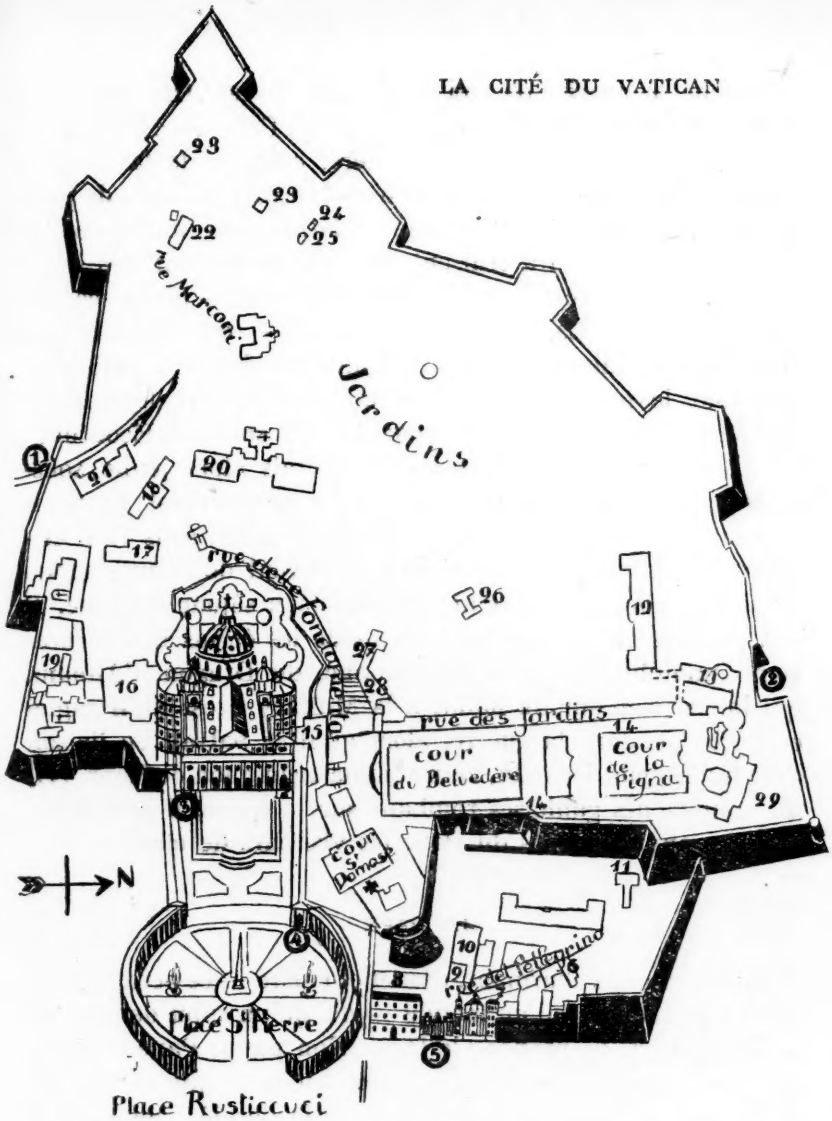
pontificale et, tout au bout d'une rue trop propre, une centrale électrique et les bureaux d'un journal, l'*Osservatore Romano*. L'homme qui se tient debout, au carrefour, et qui, si le temps est douteux, n'oublie jamais son parapluie, a ce même incognito international qui caractérise tous les policiers en civil de la terre. Sous ses yeux indulgents se fait une douce contrebande de tabac : les Abdullah ne coûtent-elles pas, dans l'État libre du Vatican, trois fois moins cher qu'en France le caporal le plus ordinaire!

C'est par la porte Sainte-Anne qu'entrent dans la Cité de Dieu le garçon de bureau de l'*Illustrazione Vaticana*, la blanchisseuse qui repasse les mouchoirs de la Garde Suisse, c'est par là que sort la sainte femme qui surveille la réparation des tapisseries, l'employé du central téléphonique (55 251), le potard de la pharmacie vaticane, le brigadier des pompiers de la Cour Saint-Damase, en un mot la plupart des 1 025 habitants établis sur cet État de 44 hectares, qui compte par classement d'origine, 578 Italiens et 275 Italiennes, 117 Suisses et 4 Suissesses, 8 Français et 2 Françaises, 8 Allemands et 1 Allemande, 1 Américaine du Nord, 2 Polonais et 1 Lithuanienne (une vingtaine de naissances ont été enregistrées depuis le traité du Latran). La Porte Sainte-Anne, c'est la Porte de Vincennes du Vatican.

De même que les régions des Alpes où se rencontrent la France, l'Italie et la Suisse procèdent un peu des trois pays, qu'on parle italien dans la vallée du Tessin et français dans le Val d'Aoste, de même le quartier vatican qu'on traverse aussitôt franchie la Porte Sainte-Anne procède du religieux et du civil.

Quand la femme d'un des hauts fonctionnaires de la Cité reçoit (cocktail de 5 à 8), son salon est véritablement le point de jonction du Ciel et de la Terre. Le conseiller canonique d'une ambassade auprès du Saint-Siège met du sucre dans le thé de la fille d'un archéologue romain, un journaliste revenant des Indes raconte son voyage à un protonotaire apostolique, l'évêque qui, pendant des mois et des mois, connut l'horreur des geôles soviétiques savoure un sandwich de foie gras tandis que, près de la fenêtre, d'où l'on aperçoit la Ville Éternelle tout entière, la femme d'un ministre sud-américain

LA CITÉ DU VATICAN



1. Porte de la gare.
2. Porte des musées.
3. Arc des cloches.
4. Porte de bronze.
5. Porte Sainte-Anne.
+ Appartement de S. S. au troisième étage.
6. Osservatore Romano.
7. Fabrique des tapisseries.
8. Caserne des Suisses.
9. Poste.
10. Typographie polyglotte.
11. Garage.
12. Pinacothèque.
13. Escalier hélicoïdal.
14. Musée.
15. Chapelle Sixtine.
16. Sacristie.
17. Tribunal.
18. Fabrique des mosaïques.
19. Hôpital de Sainte-Marthe.
20. Palais du gouverneur.
21. Gare.
22. Poste de radio.
23. Antennes.
24. Cage des aigles.
25. Grotte de Lourdes.
26. Villa de Léon XIII.
27. Monnaie.
28. Centrale électrique.
29. Serres et pépinières.

retouche la courbe de son rouge aux lèvres. Officiers de la Garde Noble qu'on voit sur le passage du Pape avec leurs gants à crispins et leur casque à crinière, officiers de la Gendarmerie célèbres pour leur bonnet à poil et leurs collants de peau blanche, officiers de la Garde Palatine aux uniformes de gardes nationaux fraternisent en civil en buvant des orangeades. Ils font cercle autour d'un des leurs — profil sec, œil malicieux, moustaches à la gauloise — qui raconte des anecdotes en faisant des gestes. L'histoire doit être plaisante, car tout le monde sourit; elle doit même être légèrement pimentée, si l'on en juge par la qualité des sourires. Écoutons : c'est un souvenir de garnison. (« J'étais alors jeune sous-lieutenant à Mont-de-Marsan... ») Le conteur est Français et camérier de cape et d'épée. Tout à l'heure, sous l'œil critique de son épouse, il rentrera au couvent de bonnes sœurs où il loge cinq mois par an, pendant son séjour à Rome. Il contemplera rangés sur une commode les écrins des décorations innombrables qu'il collectionne, du Dragon d'Annam, qui fait si bien sur un habit, à la Military Cross qu'il gagna en héros pendant la guerre, alors qu'il se battait en liaison avec les Anglais. Demain, vêtu comme un mignon de Henri III, ses moustaches gauloises tombant sur sa fraise, il introduira dans les appartements du Pape les visiteurs de marque.

LE PAPE

Tout ce monde charmant, désuet et coloré — ce petit monde qui n'a pas son pareil au monde — n'a qu'un sujet de pensée, de méditation, de propos : le Pape. Non pas le Pape en tant que chef suprême de l'Église, mais en tant que souverain de la Cité du Vatican, c'est-à-dire de la dernière monarchie absolue de l'Europe.

Il y a donc une opinion publique au Vatican : elle murmura quand on nomma Via Guglielmo Marconi la rue qui mène à la station de T. S. F. (« Marconi? C'est un étranger, après tout. Il y avait assez de grands hommes dans l'histoire de l'Église pour n'avoir pas besoin d'en emprunter au dehors! ») Elle murmura surtout quand les traitements furent brusquement réduits de 10 p. 100, par simple mesure d'économie.

Cette opinion publique eut l'an dernier toute une après-midi de grande émotion; vers 15 heures, une nouvelle inconcevable se répandit comme une traînée de poudre : le Saint-Père avait disparu. L'affolement ne s'apaisa que tard dans la soirée, quand le Pape revint, un peu fatigué mais heureux. Comme la journée était belle, il avait revêtu sa plus vieille soutane, fait signe à son secrétaire et s'était échappé vers Castelgandolfo, qu'on aménageait alors en résidence d'été. Il avait visité les travaux en cours, le poulailler modèle, la métairie modèle, les systèmes modèles d'arrosage, de bêchage, de fumage. Pour mieux voir le paysage qui, des jardins de la villa, s'étend sur les monts Albains, il avait eu soin — précaution touchante — d'emporter la lorgnette dont il se servait autrefois, comme alpiniste.

Pie XI avait fait preuve ce jour-là de cet esprit d'indépendance auquel, après douze ans de pontificat, bien des personnages de sa suite n'ont pu encore se résigner. Seul responsable, il entend demeurer seul maître de ses décisions. La chronique, qui brode d'ailleurs souvent sur la vérité, rapporte qu'il refusa de faire cardinal un de ses familiers à qui il avait décidé pourtant de donner le chapeau, pour la seule raison que le malheureux candidat n'avait pu garder pour lui seul la bonne nouvelle et qu'elle s'était répandue avant le consistoire. La chronique rapporte aussi qu'Alphonse XIII, alors roi d'Espagne, reçu en audience par le Pape, ayant osé recommander la nomination de quelques évêques, Sa Sainteté fit nettement comprendre à Sa Majesté qu'elle n'avait point de conseils à recevoir d'Elle et les évêchés en question n'eurent point comme titulaires ceux que le roi protégeait.

Qu'il s'agisse de marier son neveu ou de préciser les termes d'un concordat, Pie XI surveille tout, décide tout. La Curie romaine s'impatiente parfois de son rôle effacé, elle soupçonne le Pape de maintenir volontairement réduit le nombre des cardinaux, qui devrait être de 70 et qui n'est aujourd'hui que de 53, moins par souci de ne pas grever le Trésor que dans le dessein de modérer toute influence extérieure à la personne même du Souverain Pontife.

La réconciliation entre le Saint-Siège et l'Italie a donc été

faite par deux hommes ayant en commun la plus haute idée possible de leur propre autorité. Pie XI et Mussolini ont l'un pour l'autre un sentiment de respect et d'admiration, mais c'est ce qu'il retrouve de soi-même que chacun admire et respecte dans l'autre. Leur première, leur seule rencontre fut magnifique. Le traité était signé depuis trois ans. Salué par des cris d'allégresse, il avait été suivi d'un conflit violent à propos de l'Action Catholique; d'un bord du Tibre à l'autre, on s'était bombardé à coups d'éditoriaux et d'encycliques, puis ç'avait été l'armistice, la paix retrouvée, mais les deux hommes ne se connaissaient pas. Le 11 février 1932 à 10 heures 40 exactement, Mussolini monta l'escalier pontifical; il avait revêtu son uniforme de premier ministre et portait les insignes de l'Éperon d'Or. Il traversa la salle Clémentine, suivi de trois de ses ministres, la tête haute, mais ému. Du dictateur et du Pape, ni l'un ni l'autre n'avait jusqu'alors cédé. Quel tour allait prendre l'entretien? Quand le Duce eut franchi le seuil de la bibliothèque privée, le Saint-Père vint au-devant de lui et lui dit : « Avez-vous de bonnes nouvelles de votre fille? Elle est toujours en Chine, n'est-ce pas? » Mussolini était séduit.

Depuis, les rapports entre l'Église et le Fascisme ont été excellents. Certains prétendent que le Duce et le Pape se téléphonent chaque jour directement. C'est peut-être excessif. Ils ont en tout cas deux intermédiaires qui se complètent, le nonce monseigneur Borgongini Duca et l'ambassadeur comte César Marie de Vecchi di Val Cismon, à qui ses domestiques disent tout bas quand il se rend chez Mussolini : « Ave Caesar » et, quand il se rend chez le Pape : « Ave Maria »[1].

***

La contemplation des beaux livres et les visites sont les seules distractions du Pape. Amateur d'éditions et de reliures, l'ancien bibliothécaire de la Vaticane l'est demeuré passion-

1. Cet article a été écrit peu de temps avant le mouvement ministériel italien du 24 janvier qui a appelé le comte de Vecchi à la tête du Ministère de l'Éducation nationale.

nément. M. Louis Barthou qui devait être reçu par le Saint-Père au cours du voyage à Rome qu'il s'apprêtait à faire quand il fut victime de l'attentat de Marseille, avait déjà choisi les ouvrages qu'il s'apprêtait à lui offrir. Le Pape aime les livres pour les livres, mais ceux qui traitent d'érudition moderne ont, plus que les autres peut-être, sa préférence. Un jour un visiteur français lui présenta une *Description détaillée de la géologie des Alpes*, en sept volumes. Les planches étaient magnifiques, et puis il s'agissait des Alpes! Ce jour-là la France eut, dans le cœur de Sa Sainteté, une place de choix.

Peut-on dire que les audiences soient pour le Pape une distraction? Au sens classique du mot, certes pas puisque, loin de le « distraire » de ses devoirs, elles forment l'une des parties les plus importantes de sa tâche, mais c'est une tâche à laquelle il prend incontestablement plaisir. Il aime non seulement s'entretenir avec ses évêques des choses de leurs diocèses, mais avec les ministres et les chefs d'État de l'évolution du monde en général. Il aime les visites pittoresques, celle des paysans de la campagne romaine qui viennent lui faire offrande de farine blanche, d'épis dorés, de roses en papier de couleur, celle des petits chanteurs de la Croix de bois, celle des jeunesses catholiques allemandes qui le saluent du cri de « Heil Christus », celle des marins américains qui poussent à son entrée le sportif « Hip, hip, hip, hourra! » en lançant en l'air leurs bérets. Il reçut des princes hindous, des députés radicaux français qui le cachèrent à leurs électeurs, il reçut Carnera. Quand les audiences collectives sont trop nombreuses, alors c'est dans la nef de Saint-Pierre qu'elles se déroulent. Certaines réceptions groupent parfois 15 000, 20 000 personnes, et quand le Pape paraît, l'enthousiasme résonne sous les voûtes de la basilique. Léon XIII déjà aimait les applaudissements de la foule. Pie X, qui préférait le recueillement à l'exubérance, les fit taire. C'est sous son pontificat que l'on prit l'habitude plus silencieuse de saluer l'arrivée du Pape en agitant des mouchoirs. Avec son successeur les applaudissements reprirent de plus belle, mais la coutume des mouchoirs ne disparut pas. Aujourd'hui mouchoirs et bravos ont également droit de cité. On évalue à 1 million 200 000 les pèlerins qui vinrent à Rome pendant

l'Année Sainte. Tous, à peu d'exceptions près, furent reçus par le Pape. Il avait alors soixante-seize ans.

L'ÉGLISE

Le poids des responsabilités qui repose sur ses épaules de vieillard est écrasant. L'Église Catholique comprend en effet plus de 300 millions d'âmes réparties entre 1 167 diocèses, une complexité infinie d'ordres et de congrégations, une floraison quotidienne de commentaires sacrés, d'exégèses. Si l'on songe au nombre de problèmes que doit soulever une pareille gestion, à la fois spirituelle et administrative, à l'effort qu'il faut pour que le dogme, passant constamment de bouche en bouche pour se répandre parmi les populations les plus diverses demeure cependant intact, à la répercussion politique immédiate que le moindre changement apporté dans cet immense machine ne peut manquer d'avoir, puisque les prêtres et les fidèles sont aussi des Italiens, des Français, des Irlandais, des Japonais et qu'on ne peut déplacer un missionnaire, créer un évêque sans éveiller la susceptibilité de l'Italie, de la France, de l'Irlande ou du Japon, si l'on songe aux milliards que représente le budget total de cette organisation qui est la plus vaste de la Terre, alors on imagine la capitale de cet Empire international de la Chrétienté comme le siège d'une administration colossale, d'un fonctionnarisme tentaculaire. Et l'on se trompe.

C'est que l'Église romaine, malgré son double principe d'unité et d'autorité, laisse à ses représentants, à chaque étage de la hiérarchie, une liberté d'initiative qui étonne. Sans doute cette indépendance reconnue aux dignitaires lointains remonte-t-elle au temps où les communications étaient difficiles, où Rome ne pouvait matériellement pas suivre l'action de ses délégués en Orient, des primats de Pologne ou même des Gaules. Sans doute peut-on constater un courant d'organisation plus rigoureusement centralisée et la mise au point internationale de l'Action Catholique s'explique-t-elle par cette tendance. Il n'en reste pas moins que Rome n'est encore et ne restera probablement toujours que le foyer d'où partent les grandes directives et que l'esprit de l'Église est loin, bien loin d'être étouffé par l'esprit de bureaucratie.

L'ORGANISATION ROMAINE. LES CONGRÉGATIONS

Pourtant le Souverain Pontife, comme tous les souverains, a ses ministres, mais son royaume est si exceptionnel, si différent des autres États, que la répartition des ministères déroute le meilleur élève des Sciences Politiques. Il sait ce qu'est le Ministère de la Guerre, le Ministère du Commerce. A Rome il trouve la Congrégation des Rites, celle du Saint-Office. N'est-il pas téméraire de tenter de dresser une table d'équivalences?

Pour certaines congrégations l'analogie se présente d'elle-même. C'est ainsi que la Congrégation de la Consistoriale, chargée de surveiller le fonctionnement des diocèses, de pourvoir aux nominations d'évêques, de classer les rapports qu'elle reçoit sur la pratique des fidèles, correspond tout naturellement à notre Ministère de l'Intérieur. Le Pape en est lui-même préfet, c'est-à-dire qu'il garde pour soi le portefeuille de ce dicastère délicat. La Congrégation du Concile qui veille à la discipline du clergé séculier n'est autre que le ministère de la Justice. La Congrégation de la Propagande, de qui dépendent les missions, tient lieu de Ministère des Colonies, la Congrégation des Affaires extraordinaires, de Ministère des Affaires étrangères. A la rigueur on peut comparer la Congrégation du Saint-Office à un Ministère de la Défense nationale; n'a-t-elle pas pour but de protéger l'intégrité de la foi et de la morale, ce patrimoine spirituel de l'Église, comme l'armée a pour rôle de protéger l'intégrité du sol, ce patrimoine matériel de la patrie? En tout cas le parallèle ne va pas plus loin. A quel ministère pourrait-on comparer la Congrégation des Religieux, qui contrôle la formation et la vie des ordres et des sociétés, des groupements de moines ou de sœurs? Et la Congrégation de la discipline des Sacrements? Et celle des Rites? Et celle de la Cérémoniale?

Ces diverses branches de l'administration de l'Église sont installées soit à l'intérieur des murs du Vatican, soit, plus souvent, dans l'un des huit palais situés à Rome en territoire italien, mais jouissant depuis 1929 du privilège d'extra-territorialité.

Deux congrégations méritent plus spécialement de retenir l'attention, celle de la Propagande de la Foi et celle des Affaires extraordinaires.

LA PROPAGANDE DE LA FOI

La Propagande, comme pour marquer son indépendance, loge en ville, dans ce beau palais du Bernin qui se dresse au bout de la Place d'Espagne. La puissante congrégation, vieille aujourd'hui d'un peu plus de trois cents ans, est l'une des congrégations de prédilection du Pape actuel, « le Pape des missions ». Sous le pontificat de Pie XI, la Propagande a pris en effet un développement jusqu'alors inconnu : plus du quart des missions existant dans le monde sont nées depuis la mort de Benoît XV, 16 000 séminaristes de couleur sont là pour prouver le développement des clergés indigènes, que les gouvernements d'Europe voient avec indifférence tant qu'il s'agit de donner à un curé nègre une paroisse obscure perdue dans la brousse, mais que ces mêmes gouvernements d'Europe regardent d'assez mauvais œil quand l'heure vient de nommer un évêque jaune au diocèse qu'occupait jusqu'alors l'un de leurs nationaux. C'est pourtant là la fin dernière de la Propagande de la Foi. Sa tâche est une tâche de défrichement, non de conquête. Les « colonies » de l'Église demeurent sous la tutelle de la Propagande précisément tant qu'elles ont besoin de cadres étrangers, tant que leur ossature propre n'est pas assez forte pour qu'elles soient administrées suivant la règle commune. La période de croissance terminée, la mission passe du Ministère des Colonies au Ministère de l'Intérieur, elle cesse de relever de la Propagande pour relever, comme le diocèse de Poitiers, de Namur ou de Castellamare, de la Congrégation de la Consistoriale. Ce défrichement, cette mise en valeur des pays païens se font méthodiquement, suivant des règles bien établies. L'initiative d'une nouvelle mission est prise par Rome, qui en confie la charge à telle société, à tel ordre religieux. La première période, la période héroïque, est celle de l'évangélisation. Elle est aussitôt suivie de la création d'un clergé indigène dont l'activité toutefois s'exerce sous le contrôle

des missionnaires venus d'Europe ou d'Amérique. Le terrain étant ainsi préparé, la mission appelle quelques religieux dont la tâche ne sera plus d'évangéliser mais d'installer des couvents, d'acclimater en ces territoires neufs toutes les formes de la vie religieuse. Peu à peu les couvents eux-mêmes se peupleront de religieux indigènes. La mission n'aura joué tout son rôle que le jour où les missionnaires, devenus inutiles, seront de fait éliminés.

Près de 30 archidiocèses, près de 70 diocèses, 368 vicariats et préfectures apostoliques dépendent de la Propagande de la Foi. C'est elle qui nomme les évêques, c'est elle aussi qui vérifie les comptes. Elle dispose librement des sommes qu'elle gère. Elle ne publie pas de bilan. Ses ressources lui viennent soit du Saint-Siège, soit de legs directs qui lui sont faits. Mais une part importante des fonds employés à soutenir les missions vient d'une organisation autonome bien que sous la dépendance de la Congrégation de la Propagande et qui est l'Œuvre de la Propagation de la Foi. L'Œuvre, elle, publie son bilan. Son organisation centrale est à Rome, mais les fonds qu'elle a pour tâche de récolter ne sont pas centralisés à Rome. Ils sont centralisés par pays, en Angleterre à Londres, en Espagne à Madrid, en France à Paris et à Lyon. Chaque caisse nationale tient Rome au courant de sa situation, et ne distribue aux missions les fonds dont elle dispose que sur les instructions de Rome, mais la caisse de Madrid n'alimentera que les missions espagnoles, la caisse de Paris que les missions ayant besoin de francs. Enfin une seconde œuvre, organisée comme celle de la Propagation de la Foi, l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre recueille plus spécialement les fonds nécessaires au clergé indigène.

Il existe, à l'ombre des murs Auréliens une petite villa bourgeoise qu'on dirait transportée de Saint-Mandé ou de La Garenne. On sonne longtemps avant d'entrer. Dans le jardin se promène un prêtre à barbiche, qui porte un ruban rouge à la boutonnière de sa soutane. Les meubles du salon sont recouverts de satinette rouge. Sur la cheminée pâlissent des photographies d'ecclésiastiques extraites de quelque album de famille.

— Celui-là, — vous dit le prêtre à barbiche, — *Ils* l'ont

enterré jusqu'aux épaules et les mouches lui ont mangé les yeux. A propos, fumez-vous du tabac français?

Nous sommes à la maison romaine des Missions étrangères de Paris.

LA SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

Il faut franchir les murs Auréliens pour rentrer dans Rome, puis ceux de la Cité du Vatican pour se rendre à la Congrégation dont le siège est, parmi ceux de toutes les congrégations romaines, le plus près du Pape, à la Congrégation des Affaires extraordinaires. C'est que celui qui la préside, le cardinal secrétaire d'État, est vraiment le bras droit du Souverain Pontife. Les cardinaux préfets des autres congrégations sont reçus régulièrement en audience généralement deux fois par mois. Il ne se passe pas de jour que le cardinal secrétaire d'État ne s'entretienne longuement avec le Saint-Père. Ses appartements sont immédiatement au-dessous des siens. Ils donnent au premier étage, sur la Cour Saint-Damase, cette immense serre derrière les vitres de laquelle mûrissent en espaliers les fresques de Raphaël. Tous les visiteurs de marque, après l'audience pontificale, descendent chez le secrétaire d'État qui, deux jours par semaine, le vendredi et le samedi, reçoit les ambassadeurs et les ministres auprès du Saint-Siège.

La Congrégation des Affaires extraordinaires est née à la révolution française, en 1793. Le Saint-Siège eut alors à faire face à un état de choses qui bouleversait si complètement les rapports entre l'Église et sa fille aînée, qu'il dut créer un organe spécialement chargé des problèmes nouveaux. Ce fut la Congrégation des Affaires ecclésiastiques de France, devenue par la suite celle des Affaires extraordinaires. Cette Congrégation n'est d'ailleurs qu'une des trois sections — mais la plus importante — de la Secrétairerie d'État, les deux autres étant la Congrégation des Affaires ordinaires et celle des Brefs apostoliques. La galerie vitrée qui mène à la Secrétairerie est ornée de vieilles cartes où les chaînes de montagnes sont représentées par une suite de petits tas de sable coniques peints en trompe-l'œil. A l'intérieur la salle d'attente a l'air

d'un parloir, ingénument orné de toiles touchantes par leur manque total de valeur artistique.

Le très haut personnage qui dirige ce triple département est un Romain grand et maigre, aux yeux noirs, au teint brun. Il a fait ses premières armes dans la diplomatie pontificale sous le cardinal Merry del Val, puis sous le cardinal Gasparri, à qui il succéda en 1930, un an à peine après avoir reçu la pourpre et le chapeau. Périodiquement la voix publique du Vatican, celle qui chuchote autour des tasses de thé, annonce : « Le cardinal Pacelli va quitter la Secrétairerie », puis la rumeur se tait et le cardinal demeure. Ceux qui le connaissent bien disent qu'il y a, qu'il y eut toujours un véritable drame, une constante nostalgie du sacerdoce, un scrupule chez le premier des princes de l'Église de ne pas bien servir l'Eglise. Ce ministre des Affaires étrangères voudrait parfois être prêtre de campagne.

LA POLITIQUE DU SAINT-SIÈGE

C'est par la secrétairerie d'État que le Saint-Siège entretient ses rapports avec ce qu'il appelle « les pouvoirs de ce monde ». Quand Pie XI fut élu, 26 États étaient représentés auprès du Saint-Siège. Aujourd'hui une dizaine d'autres ont à Rome un ambassadeur ou un ministre.

La politique du Saint-Siège peut se résumer en une phrase : défendre les droits des catholiques dans les divers États. Elle n'est donc pas, par principe, favorable à telle ou telle forme de gouvernement; elle n'est ni pro-républicaine, ni pro-monarchiste; elle ne prend pas le parti d'un État contre un autre État; elle est souple et patiente par définition, et l'exemple le plus éclatant de cette souplesse et de cette patience se trouve dans la fondation même de cette Congrégation des Affaires ecclésiastiques de France qui avait pour tâche de rechercher parmi les ruines de l'ancien régime les éléments d'une entente avec le nouveau.

Un seul régime, celui des Soviets, semble être exclu de façon délibérée de la sollicitude du Saint-Siège. Encore n'est-ce pas en tant que réalisation d'une doctrine communiste, mais en tant que gouvernement pour qui l'athéisme

est une institution d'État. On sait qu'une commission « Pro Russia » est, en marge de la Secrétairerie, chargée de suivre de loin l'évolution soviétique. Il y a trois ou quatre ans, certains émissaires allemands pressentirent cette commission sur l'attitude éventuelle du Saint-Siège au cas où le Reich prendrait la tête d'une véritable croisade contre l'U. R. S. S. Il s'agissait de pénétrer en Russie à la faveur d'un soulèvement de l'armée soviétique dont on se faisait fort de gagner auparavant certains éléments. Le plan grandiose devait permettre de donner le corridor polonais à l'Allemagne et de dédommager la Pologne en lui annexant des territoires soviétiques. Si hostiles que fussent les sentiments du Saint-Siège à l'égard du régime des Soviets, les émissaires ne furent pas écoutés. Leur projet avait un relent de révolution et de guerre qui ne pouvait que choquer profondément cette messagère de paix qu'est l'Église.

Protecteur des droits des catholiques, le Saint-Siège a ressenti profondément les mesures prises contre les congrégations par la révolution espagnole. Près de 5 000 couvents et maisons religieuses, des établissements d'enseignement groupant plus de 700 000 élèves étaient en principe brusquement fermés. Le Saint-Siège protesta. Par l'encyclique *Dilectissima nobis* il lança ses foudres contre les lois scélérates, mais il se garda bien de rappeler son nonce à Madrid et l'on vit l'an dernier s'asseoir sur le fauteuil laissé vide depuis longtemps par le départ du dernier ambassadeur d'Espagne, le ministre des Affaires étrangères de Madrid lui-même, Son Excellence M. Pita Romero. Sans doute le *modus vivendi* qu'il venait négocier n'est-il toujours pas prêt, sans doute les difficultés sont-elles considérables, mais il n'est pas d'exemple qu'une négociation voulue ou acceptée par le Saint-Siège n'ait pas abouti.

Certaines, il est vrai, marquent le pas pendant des années. Témoin celles qui se poursuivent encore sur l'application du concordat avec le Reich. Jamais pourtant peut-être traité ne fut préparé, rédigé, signé avec plus de rapidité que ce concordat allemand. M. Von Papen vient à Rome en avril 1933, on assure qu'alors il n'y trouve qu'un accueil assez froid. Il revient en juin, la négociation est ouverte.

Un mois après elle est terminée. C'est à ce moment que les difficultés commencent.

Le concordat avait été conclu avec un gouvernement qui trouvait en face de lui, dans l'opposition, la grande majorité des catholiques. Il avait fallu que la Secrétairerie d'État, informée par Munich, eût la certitude que l'hitlérisme allait écraser l'opposition pour qu'elle éprouvât cette hâte soudaine de signer un accord qui limitait sans doute la liberté des catholiques, mais donnait au Saint-Siège le droit formel d'intervenir si leurs prérogatives légalement reconnues n'étaient pas respectées. Ce droit, le Saint-Siège a eu depuis des occasions innombrables d'en faire usage. Il a vu la presse catholique jugulée, les jeunes gens embrigadés dans des associations d'où la lettre et l'esprit de l'évangile sont exclus, des prêtres poursuivis, emprisonnés. Il a vu le 30 juin l'une des personnalités catholiques allemandes les plus en vue assassinée, son assassinat camouflé sous l'impossible apparence du suicide, son cadavre incinéré. Il a vu se développer un néo-paganisme quasi officiel et s'affirmer un étrange culte de la race au nom duquel sont pourchassés les Juifs, alors que Jésus lui-même était Juif! Et le 24 décembre dernier, devant la Curie romaine qui lui présentait ses vœux, Pie XI évoquait la menace d'une terrible, d'une formidable riposte de la Justice divine.

***

Tel est le pittoresque, le troublant mélange dont est composée l'atmosphère romaine. Ce minuscule royaume que couvre en entier, à mesure que le soleil tourne, l'ombre de la coupole, est aussi le plus grand de la terre, il est à peine de cette terre. Son souverain, la main droite levée, parle au nom de Dieu, il invoque la paix, et les peuples inquiets tournés vers cette tache d'ombre que fait Saint-Pierre sur le sol voient dans le ciel une lumière immense.

★ ★ ★

UNE PRÉFACE D'*ADOLPHE* INCONNUE

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

OU ESSAI SUR LE CARACTÈRE ET LE RÉSULTAT MORAL DE L'OUVRAGE[1]

Le succès de ce petit ouvrage nécessitant une seconde édition, j'en profite pour y joindre quelques réflexions sur le caractère et la morale de cette anecdote à laquelle l'attention du public donne une valeur que j'étais loin d'y attacher.

J'ai déjà protesté contre les allusions qu'une malignité qui aspire au mérite de la pénétration, par d'absurdes conjectures, a cru y trouver. Si j'avais donné lieu réellement

1. Cette préface était perdue sous sa forme originale et authentique; on ne la connaissait que par la traduction anglaise de Walker (1816) et par les fragments du brouillon français que j'ai publiés en partie dans mon édition d'*Adolphe* (Presses de l'Université de Manchester, 1919), en partie dans la *French Quarterly Review* (t. VII, p. 66, mars 1925).

J'en emprunte le texte à l'exemplaire de l'Université d'Edimbourg; l'édition a été décrite et discutée dans *Le Bibliophile* (1932, nos 3 et 4) par M. F.-C. Lonchamp, qui en a le premier connu un exemplaire sûr. J'ai repris la question dans un *Adolphe* qui paraîtra sous peu.

Constant a écrit cette préface pour détourner de madame de Staël les applications. Mais, non moins soucieux de maintenir ses droits et la vérité que de sortir d'un mauvais pas, il s'est avisé de ruiner son démenti en s'abritant derrière Chateaubriand et madame de Staël elle-même, dont les romans ont, sans discussion possible, dans tous les sens, un caractère personnel. Au surplus, les passages qui affectent un air de généralité fourmillent encore d'allusions. Le lecteur fera bien d'opposer une défiance robuste aux affirmations intéressées de Constant. — G. RUDLER.

à des interprétations pareilles, s'il se rencontrait dans mon livre une seule phrase qui pût les autoriser, je me considérerais comme digne d'un blâme rigoureux.

Mais tous ces rapprochemens prétendus sont heureusement trop vagues et trop dénués de vérité, pour avoir fait impression. Aussi n'avaient-ils point pris naissance dans la société. Ils étaient l'ouvrage de ces hommes qui, n'étant pas admis dans le monde, l'observent du dehors, avec une curiosité gauche et une vanité blessée, et cherchent à trouver ou à causer du scandale, dans une sphère au-dessus d'eux.

Ce scandale est si vite oublié que j'ai peut-être tort d'en parler ici. Mais j'en ai ressenti une pénible surprise, qui m'a laissé le besoin de répéter qu'aucun des caractères tracés dans Adolphe n'a de rapport avec aucun des individus que je connais, que je n'ai voulu en peindre aucun, ami ou indifférent; car envers ceux-ci mêmes, je me crois lié par cet engagement tacite d'égards et de discrétion réciproque, sur lequel la société repose.

Au reste, des écrivains plus célèbres que moi ont éprouvé le même sort. L'on a prétendu que M. de Chateaubriand s'était décrit dans René; et la femme la plus spirituelle de notre siècle, en même temps qu'elle est la meilleure, madame de Staël, a été soupçonnée, non seulement de s'être peinte dans Delphine et dans Corinne, mais d'avoir tracé de quelques unes de ses connaissances des portraits sévères; imputations bien peu méritées; car, assurément, le génie qui créa Corinne n'avait pas besoin des ressources de la méchanceté, et toute perfidie sociale est incompatible avec le caractère de madame de Staël, ce caractère si noble, si courageux dans la persécution, si fidèle dans l'amitié, si généreux dans le dévouement.

Cette fureur de reconnaître dans les ouvrages d'imagination les individus qu'on rencontre dans le monde, est pour ces ouvrages un véritable fléau. Elle les dégrade, leur imprime une direction fausse, détruit leur intérêt et anéantit leur utilité. Chercher des allusions dans un roman, c'est préférer la tracasserie à la nature, et substituer le commérage à l'observation du cœur humain.

Je pense, je l'avoue, qu'on a pu trouver dans Adolphe un but plus utile et, si j'ose le dire, plus relevé.

Je n'ai pas seulement voulu prouver le danger de ces liens irréguliers, où l'on est d'ordinaire d'autant plus enchaîné qu'on se croit plus libre. Cette démonstration aurait bien eu son utilité; mais ce n'était pas là toutefois mon idée principale.

Indépendamment de ces liaisons établies que la société tolère et condamne, il y a dans la simple habitude d'emprunter le langage de l'amour, et de se donner ou de faire naître en d'autres des émotions de cœur passagères, un danger qui n'a pas été suffisamment apprécié jusqu'ici. L'on s'engage dans une route dont on ne saurait prévoir le terme, l'on ne sait ni ce qu'on inspirera, ni ce qu'on s'expose à éprouver. L'on porte en se jouant des coups dont on ne calcule ni la force, ni la réaction sur soi-même; et la blessure qui semble effleurer peut être incurable.

Les femmes coquettes font déjà beaucoup de mal, bien que les hommes, plus forts, plus distraits du sentiment par des occupations impérieuses, et destinés à servir de centre à ce qui les entoure, n'aient pas, au même degré que les femmes, la noble et dangereuse faculté de vivre dans un autre et pour un autre. Mais combien ce manège, qu'au premier coup d'œil on jugerait frivole, devient plus cruel quand il s'exerce sur des êtres faibles, n'ayant de vie réelle que dans le cœur, d'intérêt profond que dans l'affection, sans activité qui les occupe, et sans carrière qui les commande, confiantes par nature, crédules par une excusable vanité, sentant que leur seule existence est de se livrer sans réserve à un protecteur, et entraînées sans cesse à confondre le besoin d'appui et le besoin d'amour!

Je ne parle pas des malheurs positifs qui résultent de liaisons formées et rompues, du bouleversement des situations, de la rigueur des jugemens publics, et de la malveillance de cette société implacable, qui semble avoir trouvé du plaisir à placer les femmes sur un abîme, pour les condamner, si elles y tombent. Ce ne sont là que des maux vulgaires. Je parle de ces souffrances du cœur, de cet étonnement douloureux d'une âme trompée, de cette surprise avec laquelle elle

apprend que l'abandon devient un tort, et les sacrifices des crimes aux yeux mêmes de celui qui les reçut. Je parle de cet effroi qui la saisit, quand elle se voit délaissée par celui qui jurait de la protéger; de cette défiance qui succède à une confiance si entière, et qui, forcée à se diriger contre l'être qu'on élevait au-dessus de tout, s'étend par là même au reste du monde. Je parle de cette estime refoulée sur elle-même, et qui ne sait où se placer.

Pour les hommes mêmes, il n'est pas indifférent de faire ce mal. Presque tous se croyent bien plus mauvais, plus légers qu'ils ne sont. Ils pensent pouvoir rompre avec facilité le lien qu'ils contractent avec insouciance. Dans le lointain, l'image de la douleur paraît vague et confuse, tel qu'un nuage qu'ils traverseront sans peine. Une doctrine de fatuité, tradition funeste, que lègue à la vanité de la génération qui s'élève la corruption de la génération qui a vieilli, une ironie devenue triviale, mais qui séduit l'esprit par des rédactions piquantes, comme si les rédactions changeaient le fond des choses, tout ce qu'ils entendent, en un mot, et tout ce qu'ils disent, semble les armer contre les larmes qui ne coulent pas encore. Mais lorsque ces larmes coulent, la nature revient en eux, malgré l'atmosphère factice dont ils s'étaient environnés. Ils sentent qu'un être qui souffre parce qu'il aime est sacré. Ils sentent que dans leur cœur même qu'ils ne croyaient pas avoir mis de la partie, se sont enfoncées les racines du sentiment qu'ils ont inspiré, et s'ils veulent dompter ce que par habitude ils nomment faiblesse, il faut qu'ils descendent dans ce cœur misérable, qu'ils y froissent ce qu'il y a de généreux, qu'ils y brisent ce qu'il y a de fidèle, qu'ils y tuent ce qu'il y a de bon. Ils réussissent, mais en frappant de mort une portion de leur âme, et ils sortent de ce travail, ayant trompé la confiance, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, insulté la morale en la rendant l'excuse de la dureté, profané toutes les expressions et foulé aux pieds tous les sentimens. Ils survivent ainsi à leur meilleure nature, pervertis par leur victoire, ou honteux de cette victoire, si elle ne les a pas pervertis.

Quelques personnes m'ont demandé ce qu'aurait dû faire Adolphe, pour éprouver et causer moins de peine? Sa position et celle d'Ellénore étaient sans ressource, et c'est préci-

sément ce que j'ai voulu. Je l'ai montré tourmenté, parce qu'il n'aimait que faiblement Ellénore : mais il n'eût pas été moins tourmenté, s'il l'eût aimée davantage. Il souffrait par elle, faute de sentiment : avec un sentiment plus passionné, il eût souffert pour elle. La société, désapprobatrice et dédaigneuse, aurait versé tous ses venins sur l'affection que son aveu n'eût pas sanctionnée. C'est ne pas commencer de telles liaisons qu'il faut pour le bonheur de la vie : quand on est entré dans cette route, on n'a plus que le choix des maux.

BENJAMIN CONSTANT

UNE FRANÇAISE
A LA COUR DE GUILLAUME II

(1889-1915)[1]

Petite-fille du maréchal de Castellane, de la duchesse de Dino et peut-être aussi du prince de Talleyrand, mariée presque enfant à un Polonais de haute naissance, dont la famille occupait en Prusse un rang de tout premier ordre depuis que son grand-père avait épousé une Hohenzollern[2], Marie de Castellane, princesse Antoine Radziwill, fut une des plus en vue, comme probablement une des dernières, de ces grandes dames, plutôt internationales que cosmopolites, dont Étienne Lamy a esquissé la physionomie précisément à propos de la duchesse de Dino. A l'exemple des princesses de sang royal ou impérial, ces jeunes filles se laissaient docilement marier hors de leur patrie, trouvant moyen pour la plupart de concilier des devoirs souvent contradictoires à force de tact, de savoir-faire, profitant de l'ambiance favorable dont M. Jules Cambon a signalé la persistance au XIXe siècle dans les cercles aristocratiques de la société européenne.

1. *Lettres de la princesse Radziwill au généra de Robilant*, 4 vol. in-8° de VIII-287, 345, 328 et 320 pages, avec portraits. Bologne (Zanichelli) et Paris (Plon).

2. Sous le titre de *Quarante-cinq années de ma vie* (*1770-1815*), la princesse Radziwill a publié les Mémoires (rédigés en français) de cette Louise de Prusse dont son mari était petit-fils.

Même après la mort de son mari, survenue à la fin de 1904, la princesse Radziwill continua à jouir à Berlin d'une situation exceptionnelle : « On est très bon pour moi ici », écrivait-elle encore en février 1914. Le français était la seule langue admise dans son salon de la « Pariser Platz », qui s'ouvrait tous les soirs et qu'elle se hâtait de regagner lorsqu'elle avait dîné en ville : elle y recevait non seulement des compatriotes, comme notre dernier ambassadeur, M. Jules Cambon, ou notre avant-dernier attaché militaire, le colonel Pellé, mais l'élite de la colonie étrangère, les hauts fonctionnaires allemands, le personnel de la Cour : Guillaume II ne dédaignait point de s'y inviter, ou d'y faire à l'improviste des visites qui se prolongeaient.

La princesse était jeune encore, quand un des familiers de sa mère, le comte de Falloux, la pressa de mettre au net les notes qu'elle prenait au jour le jour. De là une suite de tableaux épisodiques, publiés il y a trois ans avec une préface de M. Jules Cambon[1] : sur sa jeunesse, son mariage, la restauration du vieux château lithuanien de Nieswiez, un séjour à Rome pendant le concile du Vatican, la guerre de 1870, l'entrevue des trois empereurs et le début du Kulturkampf, [l'auteur évoquait des réminiscences, citait des fragments de lettres]. Très simple, très attrayant aussi, le récit ne visait pas à la continuité et ne se donnait point pour une autobiographie complète. Il s'arrêtait d'ailleurs au Kulturkampf : à cette époque, le zèle catholique du prince Antoine Radziwill[2] avait valu à l'aide de camp de Guillaume Ier la particulière inimitié de Bismarck et quelques tracasseries policières; la princesse estima plus prudent de suspendre la rédaction de ses notes, qui paraissent n'avoir jamais été reprises.

Sur le dernier quart de siècle de sa vie, qui correspond à la presque totalité du règne de Guillaume II, il vient de nous être révélé, à défaut de Mémoires ou de Souvenirs, une correspondance de capitale importance. En 1885, le général comte Charles de Robilant, un mutilé de la guerre de 1866

1. Une partie de ces souvenirs a paru dans la *Revue de Paris* (15 mai 1931).

2. Dès 1857, le maréchal de Castellane, recevant à Lyon la visite du fiancé de sa petite-fille, avait noté non sans ébahissement : « Il est catholique et dévot. »

qui dirigeait non sans finesse ni dignité la diplomatie italienne, fit nommer attaché militaire à Berlin un de ses cousins ou neveux, en lui donnant une lettre d'introduction pour le prince Antoine, cousin germain de la comtesse de Robilant. Le jeune officier piémontais, reçu à Pariser-Platz sur un pied de familiale intimité, conquit la confiance du ménage, de la princesse en particulier, qui, goûtant le charme et la discrétion de son commerce, lui promit, quand il dut quitter Berlin en 1889, de suppléer par de fréquentes lettres aux entretiens forcément interrompus. Elle tint fidèlement parole, puisque ces lettres, dont la dernière n'est antérieure que de trois mois à sa mort, ne remplissent pas moins de quatre grands volumes imprimés[1].

Selon le mot de M. Pierre de Quirielle, c'est là une véritable « chronique », beaucoup plus politique que mondaine, de vingt-cinq années à la fois très proches de nous et appartenant à une ère révolue, celle de l'avant-guerre. Grâce à l'étendue de ses relations et à sa naturelle curiosité d'esprit, la princesse y recueille, avec une confiance qui ne dégénère jamais en abandon, avec une sincérité qu'attestent ses successives contradictions sur le compte de certains personnages, avec une simplicité qui exclut toute préoccupation littéraire, non seulement les éphémérides de la Cour et des cercles de Berlin, mais les nouvelles qui lui viennent du monde entier : c'est bien le résumé des propos tenus dans son salon, le pendant, à quelque soixante ou quatre-vingts ans de distance, de cette *Chronique de la duchesse de Dino* qu'elle-même, pareillement en quatre volumes, avait, avec adresse, extraite des lettres de son aïeule.

Comme la duchesse de Dino et son émule la princesse de Lieven, la princesse Radziwill plaçait la politique au premier rang de ses préoccupations : des ragots ou potins mondains, elle n'admettait guère que ceux qui concernaient les têtes couronnées, parce qu'à ses yeux la vie privée des princes se rapportait au moins indirectement à l'État. Est-ce pour cela qu'elle a conté le navrant mariage d'une princesse de Prusse,

1. C'est le destinataire, devenu à son tour général et commandant d'une armée italienne pendant la Grande Guerre, qui a entrepris cette publication. Des notes y ont été jointes, le plus souvent fort secourables, non exemptes de quelques inexactitudes, comme il est quasi inévitable en pareil cas.

charmante sans être jolie, avec un prince de Hesse dont il faut au sortir même de la cérémonie réconforter l'anémie à l'aide de cordiaux? Une assez bonne scène de comédie est la querelle de protocole entre l'ambassadeur d'Angleterre et des princes médiatisés, d'où il résulte qu'un premier couple reste seul dix minutes dans la salle à manger à attendre que le reste du cortège se soit formé. Une merveilleuse paire de boucles d'oreilles en brillants, achetée pour le compte de Guillaume II chez un lapidaire de Francfort, prend le chemin de Rome, mais divisée de façon baroque, car l'un des diamants est monté en bague pour Léon XIII, tandis que l'autre décore une statuette offerte au couple royal d'Italie pour ses noces d'argent. — L'acteur Coquelin cadet, la tête tournée par quelques paroles gracieuses de Guillaume II, que ses monologues ont diverti, annonce à son hôte effaré son intention d'aborder avec le souverain la question d'Alsace-Lorraine. — Rothschild reproche dédaigneusement à Léopold II de ne s'adresser pour les affaires du Congo « qu'à de tout petits juifs ».

La princesse Radziwill s'attardait peu à ces facéties. De même, sa vibrante sensibilité s'extériorisait rarement : une sorte de pudeur la portait à bannir de ses lettres toute rhétorique. A peine se laissait-elle aller, au début de la guerre hispano-américaine de 1898, à déplorer l'inaction égoïste des autres puissances : « La diplomatie reste bouche béante devant l'ouverture de ce nouveau conflit, ce qui ne fait pas grand honneur à sa perspicacité, qui n'a pas su le prévoir, ni à l'union du fameux concert européen, qui a été incapable de l'empêcher. » Deux ans plus tard, le changement de millésime lui causait une instinctive anxiété, que la suite des événements ne devait que trop justifier : « J'ai prié à l'heure de minuit, lorsque les canons ont annoncé à toute la ville le changement de siècle, et que toutes les cloches de la ville se sont fait entendre ! C'était un moment solennel qui vous donnait comme un frisson : on sait tout ce que le XIXe siècle emportait, on ignore ce que le XXe apporte, et ce n'est pas sans émotion que j'ai franchi cette limite. »

***

Mariée à l'âge de dix-sept ans, s'acquittant très loyalement des devoirs que lui imposait une alliance étrangère, la fille des Castellane n'en conservait pas moins un profond attachement pour sa première patrie, une attentive curiosité pour les destinées de la France. Elle y revint fréquemment[1], même après que sa mère et les familiers du château de Rochecotte eurent successivement disparu. « La jeunesse d'aujourd'hui ne peut en rien être comparée à l'ancienne génération », se lamentait-elle en 1908, entonnant inconsciemment le refrain de tous ceux qui s'acheminent vers la vieillesse. Elle affirmait à un précédent voyage (et la remarque était peut-être mieux fondée) que la vie de famille était en décadence dans la haute société. Mais en 1911 encore, elle estimait que l'incomparable activité du mouvement intellectuel compensait à Paris l'envahissement du bridge et l'étalage des « vilaines modes » : — A ces intermittentes observations personnelles, il faut joindre la lecture des principaux journaux et revues, les conversations des visiteurs français ou revenant de France, enfin une correspondance abondante et variée. Il arrivait à la princesse de se tromper dans ses appréciations, dans ses pronostics sur la France : si elle avait l'avantage de juger les choses comme les hommes avec plus de recul, elle pâtissait par contre de ne point être directement mêlée aux événements; elle ne pouvait se totalement soustraire à l'ambiance, sinon de la Cour et du gouvernement de Guillaume II, du moins de cette aristocratie internationale qui conservait alors quelque chose de son prestige et de ses préventions. Néanmoins, les futurs historiens de la société, surtout de la politique française entre 1889 et 1914, devront tenir compte des impressions et des récits de la princesse Radziwill.

Cette fille d'un député conservateur de la monarchie de Juillet ne professait point le culte de la maison d'Orléans, peut-être parce qu'elle avait grandi dans le cercle plutôt

1. Au printemps de 1897, Guillaume II eut la délicatesse de prendre le prince Radziwill pour envoyé extraordinaire, chargé d'aller porter ses condoléances à l'occasion de la catastrophe du Bazar de la Charité; la princesse, qui avait accompagné son mari, fut désolée de l'inconcevable discours du P. Olivier à Notre-Dame.

légitimiste de Falloux et des autres amis de sa mère, sans s'associer à leur ralliement à la branche cachette. Elle jugeait sans indulgence en 1893 la publication d'un manifeste du comte de Paris : « Ah! que les prétendants sont mal conseillés! Ceux qui les entourent les poussent sans cesse à parler, à agir, alors que la seule véritable réclame serait de se taire, d'attendre et de garder un silence qui semblerait un gage de sagesse. » Deux ans plus tard, elle consacrait à ce prince une oraison funèbre dénuée d'enthousiasme : « Animé des meilleures intentions, il marchait toujours à côté du bon chemin et agissait toujours trop tard. » La satire est par trop amère, qui est consacrée au prince Henri (l'explorateur) : « C'est un garçon pas très équilibré qui a mangé ce qu'il avait, ce qu'il devait avoir un jour et ce qu'il ne devait jamais avoir. » La princesse prend visiblement plaisir à transcrire un portrait-charge de l'archiduchesse Marie-Dorothée, fiancée du duc d'Orléans, et à rapporter qu'au mariage la jeune noblesse française, s'évertuant à ressusciter l'étiquette louis-quatorzième, s'est montrée simplement ignorante de l'usage des cours. Elle constate un peu plus tard que le duc d'Orléans n'a point su profiter des leçons de l'exil, et souligne ses bévues, par exemple les félicitations à un dessinateur qui avait caricaturé la reine Victoria.

« C'était, — écrivait-elle en 1904 à propos de la mort à Paris d'Isabelle II, — c'était un brin de royauté autour duquel aimaient à se grouper ceux qui ont au fond du cœur la nostalgie de la monarchie. » Sur ce point essentiel de la survivance des idées royalistes, les anciens amis de la marquise de Castellane se montraient divisés, hésitants. Avant même la mort du comte de Paris, Léon Lavedan confessait : « Le parti monarchique n'est plus guère qu'un état-major sans soldats, et encore l'état-major lui-même commence à être fort entamé. » Au contraire, le comte Albert de Rességuier, que la princesse traitait cavalièrement de « bon vieux Rességuier », se raccrochait à la moindre espérance, et assurait par exemple que les hontes du Panama provoquaient un réveil de l'esprit royaliste[1].

1. Le même Rességuier pronostiquait en 1891 que la Séparation ramènerait l'Église au régime des Catacombes!

Le marquis de Castellane communiquait en 1889 à sa sœur une lettre d'une grave et mélancolique éloquence, où Albert de Mun exposait comment il envisageait, sinon l'adhésion immédiate à la République[1], du moins l'abandon d'une politique purement monarchique. La princesse Radziwill n'en blâmait pas moins, en termes très vifs, le légendaire toast d'Alger, et peut-être davantage encore l'exécution de la *Marseillaise* (alors réputée l'abomination de la désolation) par la fanfare des Pères Blancs. Mais son sentiment des convenances se révoltait au récit des injures prodiguées par une partie du faubourg Saint-Germain à Léon XIII, le pape du ralliement[2].

Sur la médiocrité, le sectarisme et l'instabilité du personnel républicain, la princesse partagea longtemps les préventions, en partie fondées, de son entourage de jeunesse et de son milieu berlinois. Elle se laissait conter, sans trop y croire, que le grand savant et piètre politicien Marcellin Berthelot, nommé ministre des Affaires étrangères, avisant dans son cabinet le portrait de Richelieu, aurait dit : « Qu'est-ce que c'est que ce curé-là? Qu'on me l'ôte immédiatement! » Pendant un voyage à Paris, l'ambassadeur Münster lui déclarait : « C'est le vingtième ministère que je vois depuis treize ans que je suis ici, et comment veut-on qu'un pays puisse marcher ainsi? » La princesse, qui avait déploré l'impopularité et la démission du président Casimir Périer, avouait assez naïvement, en 1897, au sortir d'un déjeuner chez M. Gabriel Hanotaux : « Je dois dire que j'ai trouvé les ministres mieux que que je ne l'avais cru. » Par contre, quand Delcassé prit le portefeuille des Affaires étrangères, qu'il allait garder sept ans en pratiquant une politique très personnelle, elle prêta l'oreille aux pronostics des diplomates qui prédisaient une brève carrière à ce soi-disant incompétent.

Dans l'affaire Dreyfus, la princesse ne suivit point la grande majorité de ses parents et amis français : elle prit

1. « On ne me croirait pas et j'y perdrais presque tout en n'y gagnant presque rien. »

2. La princesse de Wittgenstein lui rapportait qu'une dame, apercevant chez une amie le portrait du pape, s'était écriée : « Comment! tu as ce vieux jacobin chez toi! »

nettement, violemment parti pour l'innocence, se laissant aller après le second verdict, celui de Rennes, à un véritable accès d'exaspération. Après le premier procès, elle avait traité de « barbarie » la scène de la dégradation. A diverses reprises, elle affirmait que s'il y avait eu des indiscrétions ou des « fuites », c'était au profit du gouvernement russe, désireux de contrôler l'importance des effectifs de l'armée alliée, et que le capitaine Dreyfus, croyant « qu'on ne devait rien refuser à la Russie », n'avait demandé qu'une décoration en échange de sa « complaisance ». Sans jeter une bien vive lumière sur un épisode qui demeure en partie impénétrable, la correspondance de la princesse Radziwill apporte du moins une nouvelle preuve de la passion qui enfiévra l'opinion européenne durant quelques années.

Elle s'inspirait ici non seulement de ses conversations berlinoises, mais plus encore des lettres de son vieil ami le général de Galliffet. De dix ans plus âgé qu'elle, Galliffet avait été un habitué du salon parisien de sa mère (où la pétulance du chasseur d'Afrique avait dû plus d'une fois détonner), un hôte du château tourangeau de Rochecotte. Il n'avait jamais cessé de correspondre avec la princesse, et lors de sa mise à la retraite en 1895, il la prévint ironiquement : « Les loisirs que m'a imposés la loi vous exposeront à être la victime de ma plume. » Comme sa correspondante, cet homme d'action se plaisait à écrire. Ses lettres reflètent le mélange de passions, de préventions, de rancunes plus ou moins avouées, d'ardent patriotisme, de verve pittoresque, qui prêtait à sa conversation un attrait à peu près sans égal, au dire de tous ceux qui l'ont approché[1].

Convaincu que la guerre était inévitable entre la France et l'Allemagne, mais convaincu aussi que « la guerre tuera le vaincu et laissera le vainqueur bien malade », ce grand sabreur ne la désirait point, tout en estimant qu'il fallait s'y préparer. Son peu de sympathie pour les dirigeants successifs de l'état-major le prédisposa ou l'encouragea à considérer comme innocent le capitaine Dreyfus. Quand en juin 1899

1. La princesse Radziwill a inséré dans sa correspondance avec le général de Robilant plusieurs des lettres de Galliffet; d'autres ont été publiées en appendice du tome II.

Waldeck-Rousseau lui offrit le portefeuille de la Guerre dans un ministère singulièrement panaché, Galliffet n'hésita guère à accepter ce qui devait être dans sa pensée une mission temporaire : « Je n'ai apporté au ministère que deux brosses et un savon; mon déménagement sera facile. » Il était visiblement séduit par la perspective de réparer une iniquité, de secouer une inaction qui lui pesait, de refaire l'unité morale de l'armée tout en la protégeant contre les attaques d'extrême gauche, de braver les épigrammes et les quarantaines des mondains, quoiqu'il eût à cet égard l'épiderme fort sensible : il lui en coûta notamment de donner sa démission du cercle aristocratique dont il faisait partie depuis trente-trois ans[1].

Malgré des crises de découragement, sa correspondance de ministre (car il trouvait même alors le temps d'écrire souvent à la princesse) respire dans l'ensemble l'allégresse de l'action et du combat. Quand il eut été moralement contraint de céder la place, et de la céder au général André, sa déconvenue se traduisit en propos non seulement amers, mais angoissés; il écrivait de Marienbad, en juillet 1900 : « Il y a deux ans, tous les étrangers que je vois ici parlaient encore de la France comme d'une convalescente; maintenant ils n'en parlent plus que comme l'on parle des agonisants inguérissables. »

Moins pessimiste, sans doute parce qu'elle était indemne de déception personnelle, la princesse, tout en dénonçant les emballements de l'opinion et l'étroitesse de vues des anticléricaux, constatait au début du XXe siècle les croissants indices du redressement français. Les crises, les scandales qui se multipliaient ailleurs l'induisaient à plus d'indulgence à l'égard de son pays d'origine : « Je pense souvent, — avouait-elle en 1908, — en voyant nos monarchies agir comme elles le font actuellement, que le gouvernement républicain de France leur devient supérieur. »

1. Un diplomate français signalait alors à la princesse le contraste de plus en plus accentué entre le prestige de Galliffet à l'étranger et la malveillance à laquelle il était en butte dans la société française, et même dans la majeure partie de l'armée.

***

Élevée par une mère fort pieuse, demeurée elle-même très croyante, familière avec les moralistes chrétiens du XVIIe siècle (elle citait Nicole dans une lettre de 1889), la princesse n'abdiquait point son indépendance de jugement devant les plus hauts représentants de l'autorité spirituelle. Comme elle avait vécu jeune fille dans un milieu plutôt opposé à la politique de Pie IX, on aurait pu croire qu'elle exalterait celle de Léon XIII : au contraire, elle critiquait parfois aigrement ce pape, notamment pour son attitude trop conciliante à l'égard de la République française et en général de tous les gouvernements. Elle plaisantait aussi les minuties du protocole qui présidait à la visite des souverains, même non catholiques. Mais elle n'en reconnaissait pas moins, en juillet 1903 : « C'est un grand règne qui finit ! »

Bien avant la mort de Léon XIII, elle avait signalé la progressive transformation qui, aux grands seigneurs de vieille famille et de formation traditionnelle, substituait dans le Sacré Collège des hommes de provenance administrative ou purement ecclésiastique, en sorte que « le pape se trouve entouré d'un cercle de très braves gens qui n'ont pas toujours la finesse des hommes du monde et des gens de race avec lesquels ils ont affaire[1]. » Malgré la séduisante et aristocratique distinction du cardinal Merry del Val (qui articulait à merveille les plus rébarbatifs d'entre les noms polonais et se montrait « d'air aussi grand seigneur que possible »), ce mouvement alla en s'accentuant sous Pie X, dont la princesse vénérait la bonté, la transparente sainteté, mais frondait l'absolue confiance en « deux inconnus », les cardinaux Vives et De Laï. Elle enregistrait complaisamment les résistances qu'éprouvait en France l'innovation de la première communion précoce, et le désarroi suscité dans le clergé allemand par l'exigence

1. Il me souvient d'avoir recueilli vers 1910 une observation analogue sur les lèvres du très peu aristocrate Mgr Duchesne; il se plaignait que le Sacré Collège d'alors, plus édifiant peut-être que celui des époques antérieures, fût dominé par la routine bureaucratique et mal préparé au maniement des grandes affaires.

du serment antimoderniste. Cette mère déchirée par les angoisses de la guerre de 1914 salua avec une enthousiaste gratitude les premières tentatives de Benoît XV pour limiter et abréger la cruauté du fléau.

Par une réserve tout indiquée, la princesse s'abstenait dans sa correspondance avec M. de Robilant de commentaires sur la politique italienne : à cette discrétion, elle ne dérogeait que pour exalter en 1894 les mérites de Crispi, pour le louer de ne point s'asservir à la recherche de la popularité, cette « plaie des âmes vulgaires ». — Ce n'était point heurter les susceptibilités italiennes que de railler au printemps de 1914 le prince improvisé d'Albanie, tout absorbé dans la commande de livrées et d'uniformes : « C'est un de ces hommes qui croient qu'il suffit d'être officier prussien pour réussir. Berlin et Potsdam regorgent maintenant de ces gens-là. »

La princesse était du reste médiocrement indulgente à la plupart des princes balkaniques. Elle jugeait en 1892 le « duc de Sparte (le futur roi Constantin de Grèce) bien russe dans son extérieur, bien enfant comme conversation », et sa femme Sophie de Hohenzollern « toujours aussi insignifiante ». Elle ne déguisait point son antipathie pour Ferdinand de Bulgarie, « qui intrigue constamment contre les uns et contre les autres dans la simple idée de satisfaire son ambition personnelle ». Quant au roi Pierre de Serbie, monté sur le trône à la suite du drame où avait succombé le dernier des Obrenovitch, elle le traitait d' « abominable personnage » et même de « régicide » : c'était se faire bien fidèlement l'écho des rancunes de Vienne et de Budapest.

L'oraison funèbre de Léopold II est démunie de précautions oratoires : « Comme homme privé et père de famille, il a été détestable : mais comme souverain il avait de grands mérites et il a su admirablement administrer la Belgique et sa propre fortune. » Il paraît qu'on se réjouissait à Berlin que le roi Albert parlât volontiers allemand, et qu'on en concluait à une orientation germanique du nouveau règne; la perspicacité de la princesse Radziwill raillait durement cette illusion : « Est-ce assez bête? »

***

L'Angleterre et ses souverains successifs, la reine Victoria, Édouard VII, George V, tiennent tout naturellement une large place dans la correspondance de la princesse Radziwill comme dans les préoccupations de la Cour et du gouvernement de Berlin.

A la reine Victoria, la princesse reprochait d'être une grand'mère exigeante, affectant de traiter son petit-fils l'empereur Guillaume en « gamin » et l'exaspérant par ses caprices. Elle ne déguisait point pourtant, lors de la mort de la reine, son émotion d'une si persistante, si universelle popularité, et admirait ce détail, qu'il eût fallu d'urgence importer d'Allemagne des cargaisons de crêpe, tous les stocks anglais se trouvant soudain épuisés par le deuil national. La guerre des Boërs, pour lesquels l'opinion publique allemande ne déguisait point ses vœux, avait accentué la tension entre Londres et Berlin, où l'ironie s'exerçait sur la sévérité de la censure britannique : « Dans ce pays de liberté jamais la parole n'a été moins libre. »

En Allemagne comme ailleurs, plus encore peut-être qu'ailleurs, on oubliait que plus d'un prince de Galles avait révélé sur le trône d'Angleterre des qualités insoupçonnées. Le bruit avait couru que le futur roi, toujours à court d'argent, avait profité du règne de quelques semaines de son beau-frère Frédéric pour se faire prêter une assez forte somme par la cassette privée des Hohenzollern[1]; un peu plus tard, le puritanisme berlinois s'était voilé la face en apprenant que l'héritier d'Angleterre fréquentait un tripot mondain, où sa présence n'avait point empêché les tricheries. La princesse ne tarda point à se rendre compte qu'au cours de cette vie de plaisirs faciles et d'apparente flânerie, Édouard VII avait acquis « une immense connaissance des hommes et du cœur humain, ainsi que de tous les gouvernements », et qu'exaspéré des attitudes arrogantes de son neveu comme inquiet de ses

1. La princesse Radziwill tenait d'un diplomate russe qu'à peine monté sur le trône, Guillaune II aurait très cavalièrement mis son oncle en demeure de rembourser ce prêt : de là le début de la mésintelligence entre les deux princes. En vérité leurs caractères étaient trop dissemblables pour qu'ils pussent jamais sympathiser.

ambitions, il s'appliquait en conscience, soit à mortifier l'orgueil impérial, soit à nouer des coalitions contre l'Allemagne; elle redoutait seulement que tant de railleries, de rebuffades ne finissent par provoquer une explosion : « Il est dangereux de faire rager l'empereur Guillaume, comme le roi d'Angleterre ne perd pas une occasion de le faire. » Les essais ostentatoires de replâtrages, d'entrevues soi-disant amicales ou familiales, lui inspiraient une confiance des plus limitées : « J'ai l'idée qu'après s'être vu, on se quittera se détestant encore plus que par le passé. » La dernière visite d'Édouard VII à Berlin, en février 1909, eut un caractère tragi-comique : le visage bouffi, la respiration entrecoupée du roi décelaient la gravité de son état de santé : à d'effrayants évanouissements succédait un assoupissement prolongé. D'autre part, le service de cour prodiguait les maladresses, les manques d'attention ou de tact : on installait le pauvre cardiaque dans un appartement dépourvu d'ascenseur; à ses demandes d'un verre de whisky, d'un jeu de cartes, d'un cigare, on objectait les règles de l'etiquette. Pour brocher sur le tout, la piétiste impératrice d'Allemagne se croyait tenue d'affecter une attitude maussade en présence d'un visiteur si longtemps éloigné des sentiers de la vertu. — Lors de la mort d'Édouard VII (mai 1910), la princesse recevait en Pologne les lettres de Berlin, laissant transparaître « à quel point les Allemands sont satisfaits de la disparition de ce roi qu'ils n'aimaient guère et que surtout ils craignaient ». Tout en dénonçant la mesquinerie de ces rancunes, elle trouvait par contre fort hyperboliques les éloges funèbres multipliés dans la presse française, et ne concédait point à Augustin Filon que le défunt eût été vraiment un grand roi.

Sans rien savoir de très précis sur George V, elle prédisait que les rapports anglo-allemands ne s'amélioreraient point sous son règne. Un peu plus tard, on lui racontait que la nouvelle cour se distinguait par « beaucoup plus de formes et moins de laisser-aller », mais aussi que le prestige personnel des souverains déclinait, par suite peut-être de l'arrivée des radicaux au pouvoir[1].

1 Je n'ose rapporter ici la réplique d'une femme de premier ministre, à qui l'on parlait de l'éventualité d'un attentat contre le roi.

***

Dans ses *Souvenirs*, la princesse a rappelé comment, par une obligation trop souvent imposée à la haute noblesse pendant la période de l'écartèlement polonais, son mari et elle avaient dû faire adopter à l'un de leur fils la nationalité russe[1], pour perpétuer dans la famille la possession d'un grand domaine en Lithuanie : de là un voyage à Saint-Pétersbourg, où Alexandre II (c'était en 1872) ne ménagea point les marques de son altière affabilité. La correspondance de la princesse n'en reflète pas moins, à l'égard du gouvernement et de la famille impériale de Russie, des préventions souvent fondées, mais parfois aussi empreintes de parti pris et presque de malveillance. Il faut les attribuer, semble-t-il, beaucoup moins à l'atmosphère de Berlin, plutôt russophile alors, qu'aux ressentiments ou à la répulsion de la catholique, de la Polonaise, de l'occidentale[2]. Ai-je dit qu'elle faisait grief à la futilité française des démonstrations exaltées de la presse et de la foule en faveur de « l'alliance »?

Elle définissait assez drôlement Alexandre III un « colosse au corps de bronze et à la tête de bois », expliquant : « La peur le domine, son entêtement lui fait croire qu'il a du caractère, son ignorance, sa faiblesse l'amènent à rester stagnant, de peur de faire une faute... Il se méfie de tout et de tous, et, sans s'en douter, se laisse conduire par des influences qui le mèneront toujours là où il ne voudra pas aller. » La hantise des attentats le condamne à l'inaction, dont il ne sort que pour persécuter les nationalités allogènes et les confessions dissidentes. Les fréquentes famines, auxquelles l'ineptie et la corruption administrative ne savent point porter remède, favorisent la propagande nihiliste. La diplomatie a pour ressort habituel la fourberie[3]. La princesse affirme que le

1. Le prince Stanislas Radziwill devait entrer en 1919 dans l'armée de la Pologne ressuscitée et tomber en 1920 au cours de la campagne contre les Bolcheviks.

2. Elle reprenait avec complaisance le mot de Napoléon en 1812 : « La civilisation repousse les habitants du Nord. »

3. La princesse prétend qu'à Constantinople, Ignatiew était surnommé Mentir-Pacha, et qu'un ministre s'écriait : « Cet Ignatiew ment tellement qu'on est arrivé à ne même pas pouvoir croire le contraire de ce qu'il dit. »

découragement, le remords du sang répandu, contribuèrent à la mort prématurée du tsar : « Alexandre III avait très peu d'esprit, un grand manque d'instruction, mais il avait une nature profondément honnête et sa conscience, torturée par les souffrances morales, a accéléré cette fin qui a surpris tout le monde par la violence du mal et la rapidité du dénouement. »

Elle augurait mieux ou plus exactement un peu moins mal du règne qui s'ouvrait, malgré des appréciations sévères sur les circonstances très louches où le futur Nicolas II avait reçu une blessure au cours de son voyage au Japon, sur le faux ménage organisé pour lui par ses parents « avec le manque de sens moral qui caractérise tout en Russie ». Elle n'était plus indulgente ni pour les fêtes du couronnement à Moscou, qui se déroulaient sans interruption après une meurtrière catastrophe, ni pour le voyage en France, dont elle imputait l'inspiration au baron de Mohrenheim. Le prince Lobanow, choisi pour mentor par le nouvel empereur, se lamentait de la paresse de son pupille aussi bien que de l'effort gigantesque à accomplir pour remettre de l'ordre dans la diplomatie russe. Après la mort subite de Lobanow, l'impératrice mère prit un ascendant de plus en plus prépondérant, donnant libre cours à sa prédilection pour sa famille et sa patrie danoises, à ses rancunes aussi. Guillaume II en personne se faisait l'écho d'un bruit qui accusait cette princesse de caresser le rêve d'une révolution de palais, laquelle substituerait son troisième fils Michel à Nicolas affaibli ou indolent. De son côté, la veuve de Frédéric III estimait que le caractère du jeune tsar avait été « brisé dans son ressort moral par la volonté indomptable de son père ».

En 1897, la princesse Radziwill fit un court séjour à Saint-Pétersbourg, qu'elle n'avait pas revu depuis vingt-deux ans : elle constatait, à côté du progrès dans l'élégance extérieure, la désagrégation de la vie de cour, défavorisée par la sauvagerie d'Alexandre III, la timidité de Nicolas II, l'indifférence de sa femme. On lui dépeignait l'empereur comme « très doux de nature, terrifié toute sa vie par son père, ayant encore maintenant peur de sa mère, peu et mal au courant de l'administration de son pays ». La visiteuse discernait le germe « d'une grande révolution qui couve encore sous la cendre,

mais qui sera terrible le jour où elle osera prendre son complet essor ».

La guerre russo-japonaise[1] n'était point de nature à dissiper ces sombres pronostics. Obligée de retourner à Saint-Pétersbourg en 1905 pour défendre les intérêts de son fils, la princesse se trouvait en présence d'une croissante anarchie : les grands-ducs, sans avoir participé à la guerre, s'opposaient violemment à la paix : pendant que les ouvriers et les étudiants se mettaient en grève, l'empereur était inaccessible même à ses ministres. L'année suivante, malgré l'accalmie momentanément procurée par Stolypine[2], les personnages les plus hauts placés ne déguisaient plus leur anxiété, ni combien ils étaient tentés par une émigration qui mettrait à l'abri leurs personnes et une partie de leurs biens. La situation déjà si trouble ne tardait pas à se compliquer de nouvelles déceptions extérieures : quand le ministre autrichien Aehrenthal brusquait l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine après avoir savamment endormi les défiances russes, la princesse recevait des lettres de Saint-Pétersbourg, décrivant le désarroi, l'indignation des cercles politiques; elle concluait en termes familiers : « Cela ne fait jamais plaisir à personne d'être roulé. »

***

La Cour de Vienne n'était plus sans doute, au temps où Guillaume II régnait à Berlin, ce conservatoire des traditions autocratiques et aristocratiques dont Frédéric Masson a tracé le majestueux tableau à propos du second mariage de Napoléon : mais sans parler de l'alliance fidèlement observée, et qui devait, lors de la conférence d'Algésiras, être récompensée par la qualification de « brillant second », il subsistait en

1. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu naguère la primeur des lettres relatives à cette guerre.

2. M. Jean Guillemin, ministre plénipotentiaire, me racontait récemment qu'il assistait en cette même année 1906, comme chargé d'Affaires de France à Vienne, à la première audience donnée au corps diplomatique par le nouveau ministre Aehrenthal. Celui-ci, qui l'avait connu à Saint-Pétersbourg (M. Guillemin était beau-frère du marquis de Montebello), l'entretint longuement en particulier et finit par lui dire : « Entre la Russie et l'abîme, il n'y a plus que la vie d'un homme, qui est Stolypine. »

Autriche une pompe d'étiquette, un vernis de catholicisme, qui auraient dû séduire la princesse Radziwill. Celle-ci pourtant portait des jugements sévères sur l'empire voisin, sur la famille de Habsbourg, non point par un parti pris de malveillance qui, au témoignage de ses familiers, était fort éloigné de son caractère, mais par penchant général au pessimisme et surtout par naturelle clairvoyance.

Comme à beaucoup de ses contemporains, la scrupuleuse application de François-Joseph à s'acquitter de ses fonctions lui inspirait une sorte de vénération. Après l'assassinat de l'impératrice Élisabeth, elle s'était demandé bien à tort si, accablé sous ce nouveau coup, l'empereur n'allait point abdiquer; quatorze ans plus tard, une lettre reçue de Vienne célébrait en François-Joseph « le dernier souverain qui sait régner et ne vit que pour remplir son devoir ».

Mais, de Vienne aussi, une fille de la princesse, en enregistrant les persistantes prouesses d'alpiniste et d'écuyer de l'empereur octogénaire, concluait malignement : « Voilà le résultat d'une vie réglée et d'une grande insouciance de caractère. » Lors de la tournée de prise de possession en Bosnie, c'était la princesse elle-même qui ironisait sur les comptes rendus officiels : « Comme les grands de ce monde sont sensibles aux ovations! Cela le soutient, comme si c'était de la gloire. »

Aux archiducs et archiduchesses, la grande dame, alliée à une famille souveraine et respectueuse des vieilles traditions, reprochait la manie de déroger aux obligations de leur rang et en particulier de contracter des alliances au-dessous de leur dignité. L'archiduchesse Stéphanie, belle-fille de l'empereur et fille du roi Léopold de Belgique, exhibait à Venise des toilettes et des manières qui lui donnaient « l'air d'une véritable cocotte[1] », en attendant de se remarier avec un simple gentilhomme hongrois et de faire épouser à sa fille un grand seigneur autrichien, dont les parents commémoraient le mariage par la frappe d'une médaille d'or : « Je

1. La princesse était particulièrement choquée (en 1894) de « toute la peinture de son visage et la teinture de ses cheveux » : force nous est de nous demander si l'archiduchesse n'était point simplement en avance, en avance de quarante ans.

trouve tout cela fort triste, — gémissait la princesse, — et sentant la décadence pour les monarchies[1]. »

Au lendemain de la mort mystérieusement dramatique de l'archiduc Rodolphe à Mayerling, elle demandait à un Viennois ce que valait le nouvel héritier François-Ferdinand, et obtenait cette réponse : « Oh! pas grand'chose... il n'a pourtant pas fait des choses aussi avilissantes que son frère Othon. » Ce dernier paraît bien avoir été un dégénéré, qui fut victime de ses vices, et quinze ans plus tard la princesse recueillait de lamentables détails sur la maladie qui le rongeait. Quant à François-Ferdinand, cette excellente catholique lui sait un gré insuffisant de sa radicale conversion, mais le portrait qu'elle en esquisse cadre dans les grandes lignes avec celui que contient le beau livre de M. Maurice Muret. Les diplomates autrichiens ne se gênaient guère pour déplorer son esprit de coterie, son entêtement, son manque de tact et de discernement. Entre son oncle l'empereur et lui, les rapports étaient difficiles, parfois pénibles, car l'héritier entendait défendre et même imposer ses idées, tandis que le souverain le tenait jalousement à l'écart. Ardemment souhaité par une faction, son avènement éventuel inquiétait la plupart des vieux serviteurs de l'État autrichien, qui estimaient « brouillonne » son activité. Lors de sa visite en Galicie chez une fille de la princesse Radziwill, c'était un épineux problème que le choix de la langue dans laquelle serait écrite l'inévitable pièce de circonstance, car l'allemand aurait soulevé les protestations des invités venus du voisinage, et l'archiduc, qui comprenait mal le français, ignorait jusqu'aux éléments du polonais.

On sait que contre vents et marées, et au prix de la renonciation à la couronne pour ses futurs enfants, François-Ferdinand avait tenu à épouser morganatiquement la simple demoiselle d'honneur d'une archiduchesse, laquelle d'ailleurs fut pour lui la plus tendre, la plus exemplaire des épouses et périt tragiquement en sa compagnie, en essayant de le protéger contre les balles de l'assassin. Ce mariage romanesque, bien accueilli par la presse, la bourgeoisie et le menu peuple de Vienne, déplut non seulement à la famille impériale et à

1. Est-il besoin de rappeler qu'en Angleterre, la maison de Hanovre (aujourd'hui de Windsor) consolide sa popularité en mariant ses filles à de simples particuliers?

la Cour[1], mais à la plus grande partie des cercles aristocratiques, dont la princesse Radziwill épousait les préventions : « Tout cela est bête et ce mariage est absurde », écrivait-elle sans ambages. « Quand on ne peut renoncer à son amour, on renonce au trône. » Elle se plaisait à souligner les embarras protocolaires suscités par la situation indécise de « la Chotek », comme disait le beau monde de Vienne, et s'égayait par exemple qu'aux fêtes données à Ischl pour le quatre-vingtième anniversaire de l'empereur, la princesse de Hohenberg ait occupé « la première place à l'église et la dernière à table, ce que personne n'a compris ».

« Il est certain, — écrivait la princesse dès 1890, — que l'Autriche est en pleine décomposition, que la dérive sera complète au changement de règne, et peut-être verrons-nous encore de notre vivant cet empire se dissoudre. » Treize ans plus tard, elle déplorait l'absence de tout homme d'État « dans cette monarchie vieillie et déséquilibrée ». Elle racontait notamment que la question des langues transformait les ministères en autant de tours de Babel, et que chacun se piquant d'honneur d'écrire dans son idiome natal, le ministre parcourait les bureaux, en quête d'un interprète pour les rapports les plus secrets.

Survint Aehrenthal, avec l'ambition affichée de renouveler le miracle de Félix de Schwarzenberg au début du règne, par une politique d'énergie et de prestige. Bien loin de se laisser séduire, la princesse Radziwill traitait le magicien d'illuminé; quand elle eut déjeuné avec lui à l'ambassade d'Autriche, elle trouva que sa physionomie décelait non seulement l'absence de scrupules, mais une origine nettement israélite, et elle partageait les préventions antisémites des Polonais. Aehrenthal, victime comme Schwarzenberg d'une mort prématurée, eut comme lui des successeurs qui prétendirent continuer sa manière hautaine sans avoir hérité de ses qualités de décision; le dernier jour de l'année 1913, la princesse

1. Après l'attentat de Sérajevo, le prince de Montenuovo, grand-maître des cérémonies et issu pourtant d'un autre mariage morganatique (celui de la veuve de Napoléon), s'inspira des plus mesquines rancunes pour régler la cérémonie funèbre : la dépouille de celle qui avait partagé la mort de son mari ne figura qu'en un rang secondaire et comme humilié. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er novembre 1932 par Maurice Muret.

annonçait : « L'Autriche est prise d'une véritable folie, et elle finira par mettre le feu à l'Europe. » Sept mois n'étaient point écoulés, que la prophétie se réalisait.

***

Grâce à la situation officielle de son mari et à sa séduction personnelle, la princesse Radziwill vécut pendant près de soixante années dans le commerce et presque dans l'intimité de la famille royale et impériale de Berlin. Elle semble bien n'avoir éprouvé de véritable affection que pour la vieille impératrice Augusta, qui jadis avait ménagé le plus avenant accueil à cette mariée de dix-sept ans et qui n'avait point tardé à la prendre pour confidente non seulement de ses peines secrètes, mais de ses velléités d'éclat : « J'ai été trente-deux années consécutives en relations constantes avec elle, et je puis dire que je la connaissais déjà avant par ma grand' mère (la duchesse de Dino). » La princesse souffrit, à l'aube du règne de Guillaume II, de l'abandon moral où la vieille impératrice était reléguée par son petit-fils; elle s'employa en 1911 à provoquer une publication commémorative du centenaire de sa naissance. La souveraine, qui se déclarait dans l'intimité non point protestante, mais « évangélique », et qui « s'était arrangé une religion un peu à elle » (mais de manière autrement respectueuse et même fervente que la Palatine belle-sœur de Louis XIV), partageait avec la princesse Radziwill beaucoup de sympathies et une antipathie au moins, mais très violente, celle que toutes deux avaient vouée à Bismarck. Le récit de l'agonie et de la mort de l'impératrice Augusta est une des pages les plus émouvantes de la Correspondance avec le général de Robilant[1].

Ce souvenir devait tout naturellement rapprocher la princesse de la grande-duchesse de Bade, fille de l'impératrice. Malgré un échange de lettres assez confiantes, il semble bien n'avoir existé ici qu'une apparence d'amitié. En 1895, après une rencontre à Berlin, la princesse notait que la grande-

1. M. Jules Cambon, qui avait eu communication de ces lettres de janvier 1890, en a reproduit l'essentiel dans sa préface des *Souvenirs* de la princesse Radziwill.

duchesse était devenue « une vieille femme assez ratatinée »; dix-sept ans plus tard, à Carlsruhe, si elle la trouvait toujours « bonne et gracieuse », elle la donnait en exemple de la peine qu'éprouvent les princes, « même les plus éclairés », à discerner la vérité politique à travers les explications spécieuses fournies dans les cercles officiels.

Les rapports furent plus compliqués avec cette fille aînée de la reine Victoria qui était belle-fille de Guillaume Ier et qui, du très court règne de son mari, a conservé l'appellation fort peu protocolaire d' « impératrice Frédéric ». Née la même année que la princesse Radziwill, venue comme elle d'un pays infiniment plus civilisé, plus raffiné que la vieille Prusse[1], elle lui confiait ses plus secrètes pensées, celles-là même qu'on ferait mieux d'écarter comme une détestable tentation et qu'on a tort de livrer même à ses meilleurs amis. La vérité est que la princesse héréditaire, qui avait pris un ascendant sans réserves sur l'esprit de son mari et échafaudé avec lui un programme, un rêve de gouvernement libéral, trouvait que l'heure de leur commun avènement tardait terriblement à sonner; à cette fiévreuse attente se mêlait le désir de morigéner librement son fils aîné (le futur Guillaume II) : « Dans les cinq dernières années (1884-1889), je ne suis jamais sortie du palais du prince royal sans un affreux serrement de cœur de tout ce que j'y entendais contre les parents qui vivaient trop longtemps, contre les enfants qui ne voulaient pas obéir. » La première fois, qu'après un règne de trois mois, la veuve de Frédéric III revit la princesse, elle eut l'effroyable candeur de lui dire en se précipitant dans ses bras : « Oui, ma chère, avoir travaillé trente ans pour voir tout crouler au moment d'atteindre le but! » — Indignée de tant de cynisme, blessée dans son culte pour l'impératrice Augusta, la princesse jugea défavorablement par la suite les démarches et l'attitude de l'impératrice Frédéric. Elle expliquait ses démêlés avec son fils par trop de similitude entre les deux caractères : « Ils ont tous les deux de la brusquerie, du caprice, de la prépotence

1. Le prince de Bülow a rapporté que la première fois qu'à Berlin ou à Potsdam on servit à la princesse Victoria des œufs à la coque, elle réclama un coquetier, à quoi les gens de service répliquèrent que l'habitude à la cour de Prusse était de suppléer à cet ustensile par un verre à liqueur.

et surtout pas assez de franchise : on y devine le sang Cobourg[1]. » Elle affirmait, en 1900, que l'impératrice était punie de son constant égoïsme par l'impopularité ou plutôt par l'oubli; elle rapportait le bruit d'un mariage secret avec un gentilhomme prussien : « Ce serait un peu tard pour faire une bêtise aussi colossale; mais cette passion du mariage morganatique, pour les grands de la terre, devient une folie qui passe les bornes. » La princesse fut à peine désarmée par les tortures physiques que l'impératrice supporta avec une endurance toute stoïcienne[2]; elle blâma la bizarrerie ou la rancune des dispositions testamentaires qui exigeaient des obsèques purement anglaises, avec un cercueil commandé d'avance à Londres; elle résuma sans un mot de blâme les confidences de Guillaume II, digne fils de sa mère : « J'ai eu, en l'écoutant, le sentiment que cette mort avait été non seulement une délivrance pour la malheureuse femme qui souffrait si fort, mais que tous ceux qui tenaient à elle avaient eu, en la perdant, le sentiment d'éprouver comme un allègement, après avoir beaucoup souffert moralement eux-mêmes. »

La princesse Radziwill connut à Berlin une troisième impératrice, la femme de Guillaume II. Réunissant les deux noms de Victoria-Augusta, elle n'était ni « catholicisante » comme sa grand'mère Augusta, ni agnostique comme sa belle-mère Victoria, mais étroitement et fanatiquement luthérienne piétiste, avec une antipathie marquée contre le catholicisme et les catholiques. Aussi la princesse, tout en reconnaissant les efforts de l'impératrice pour vaincre sa timidité naturelle, tout en la plaignant d'avoir à souffrir de la nervosité de son époux, dénonçait ou raillait volontiers ses « phobies » anticatholiques. « Quelle sotte! » osait-elle écrire à propos d'une audience au Vatican, où la souveraine aurait littéralement pris la fuite pour empêcher Léon XIII

1. Imputation singulièrement hasardée, car le « sang Cobourg » leur venait de leur père et grand-père, le « prince-époux » Albert, fort éloigné de ce genre de défauts.

2. « Il se passe dans cette malheureuse femme une lutte étrange, car elle veut vivre même en souffrant et elle fait tout ce qu'elle peut pour y arriver. Elle y met beaucoup de patience, beaucoup d'entêtement et un grand courage. Pourtant ce courage n'est pas inspiré par un sentiment chrétien; son regard ne voit rien au delà de la vie terrestre et jamais un mot d'espoir ne sort de sa bouche. »

de la reconduire. Elle s'alarmait ostensiblement des gracieusetés de son mari envers l'épiscopat allemand; furieuse que son propre frère eût épousé une catholique, elle mettait obstacle à un projet de mariage de sa fille avec l'archiduc Charles (le futur et dernier empereur d'Autriche). Aggravées avec les années, ses dispositions hostiles au catholicisme l'entraînaient à faire un accueil glacial à des visiteurs de marque, comme la duchesse de Hohenberg (épouse morganatique de François-Ferdinand) ou la femme du nouveau régent de Bavière.

L'impératrice avait une part évidente de responsabilité dans l'exaspération de l'intolérance piétiste vers la fin du règne de Guillaume II. « La religion », se lamentait la princesse en 1912, « n'est plus qu'une haine des protestants contre les catholiques. » Le prince Henri, frère de l'empereur, déclarait expressément à la princesse de Hatzfeld que le catholicisme étant le plus grand ennemi de l'Allemagne, sa destruction s'imposait comme une mesure de salut public.

***

C'est presque à chaque page de sa correspondance que la princesse Radziwill parle de la personne et du gouvernement de Guillaume II. Sur le compte de ce souverain, son opinion a évolué, sans cesser d'être indépendante. Elle ne fut pas et elle ne pouvait guère être insensible à des attentions qui se prolongèrent jusqu'à la fin, puisqu'en mars 1914 encore l'empereur lui faisait une visite de près de deux heures; il la plaçait volontiers à côté de lui aux dîners de la Cour, et parfois s'invitait à Pariser Platz, en inscrivant l'ambassadeur de France sur la liste des convives. Flattée de tant de prévenances, touchée de certaines confidences, la princesse espéra longtemps que Guillaume II, appelé trop tôt au trône, serait assagi par l'expérience. Elle déplorait en 1908 la progressive altération de « cette nature si riche et qui avait tant d'étoffe pour faire le bien ». Si elle prophétisait en 1910 que le règne de l'empereur aurait « une triste page dans l'histoire », c'était sans prévoir toute l'ampleur de la catastrophe, car elle déclarait

en 1912 : « Malgré les fautes qu'il fait, il a tant de bonnes qualités que je lui désire une longue vie. »

Cette incontestable sympathie n'aveuglait point la princesse sur bien des lacunes et des défauts : elle en venait à se demander si, de son ascendance maternelle anglaise, Guillaume II n'avait point hérité le germe de la folie de George III. A la présomption du début, présomption qui le mettait en conflit avec Bismarck et l'empêchait de solliciter *un seul* conseil militaire du vieux Moltke, succédait le dégoût du travail suivi et des affaires sérieuses, le décousu des conversations, le besoin de mouvement extérieur, la manie des déplacements sans utilité pratique : « Si j'étais empereur d'Allemagne, — plaisantait la princesse, — je ne bougerais plus de mon pays, je tâcherais de l'administrer de mon mieux, de le fortifier à l'intérieur comme à l'extérieur, et je me ferais ainsi si fort respecter qu'on viendrait me voir pour solliciter ma bienveillance, dont on aurait besoin, sans que j'aie à courir après les autres... » Aux entrevues tapageuses et stériles, aux parades, aux chasses, aux croisières, s'ajoutaient les déplacements à Corfou, ce Corfou impopulaire en Allemagne, car Guillaume II démeublait au profit de l' « Achilléion » les vieux châteaux de la couronne de Prusse, s'engouait de cette résidence au point d'y mander pour prendre des vues le photographe lyonnais Lumière, et multipliait tant les dépenses qu'il était réduit à quémander des emprunts personnels sur la caisse de son « collègue » François-Joseph[1]. En 1913, une autre coûteuse lubie le tentait : pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son avènement, il rêvait d'un couronnement solennel à Kœnigsberg, et cédait à regret aux représentations de ses conseillers financiers.

Au goût des déplacements et des somptueuses cérémonies, Guillaume II alliait celui des discours. Ce souverain, trop surmené pour causer à fond avec ses ministres, se vantait de ne point lire les journaux par horreur de la contradiction, et laissait comprendre qu'il ne connaissait pas la correspondance politique de son illustre prédécesseur le grand Frédéric :

1. L'archiduchesse Valérie, fille de l'empereur d'Autriche et mère elle-même de dix enfants, y aurait mis le hola, tout comme dans une famille de capitalistes bourgeois.

il n'en parlait pas moins volontiers *de omni re scibili*, dans les audiences diplomatiques, les cercles de la Cour, les banquets, les fêtes commémoratives. Les ambassadeurs avaient parfois la courtoisie de se proclamer « émerveillés » de son indiscutable facilité d'assimilation; mais, après un toast d'allure édifiante, la princesse Radziwill se demandait : « Est-ce la place à un dîner de faire une invocation au ciel et d'y placer sa prière du matin et du soir? » Elle constatait que cette manie oratoire déconsidérait l'empereur aux yeux des meilleurs patriotes allemands, de même que l'indiscrète exubérance de ses conversations. « Trop de paroles l'ont mené à la vanterie; chaque fois qu'il parle, on tremble, et il est arrivé à ce que tout le monde redoute le moindre de ses gestes, la plus petite parole qu'il peut prononcer... » Grisé et infatué, il en était arrivé à croire que « lorsqu'il parlait de ses armées, cela devait suffire pour faire reculer les adversaires ».

Le langage impérial était tout particulièrement maladroit à l'égard des Polonais. Nous pouvons d'autant mieux en croire sur ce point la princesse Radzivill qu'elle ne déguisait pas son scepticisme sur le rétablissement éventuel de l'indépendance polonaise, ni son impatience de l'incurable légèreté d'un peuple attendrissant d'ailleurs par la constance de sa foi patriotique et religieuse. Mais Guillaume II lui paraissait envenimer à plaisir le conflit en prodiguant aux Polonais menaces et insultes, en critiquant l'attitude de ceux-là mêmes qui étaient soumis à la domination autrichienne. « Ces continuels reproches de l'empereur de ce qu'ils n'aiment pas les Allemands ni n'oublient leur passé historique, ne peuvent faire rien de bon... Rien n'est plus dangereux que de traiter ses propres sujets en ennemis, surtout quand ils ne le méritent pas. »

Elle était bien placée aussi pour connaître et apprécier l'attitude passablement complexe de Guillaume envers la France et les Français. L'Empereur se disait désireux d'un rapprochement, faisait fête aux représentants de notre aristocratie qui assistaient aux régates de Kiel, s'amusait à une représentation d'acteurs de la Comédie-Française « comme un roi qu'il est », conviait les directeurs de l'Opéra de Paris à une reprise des *Huguenots*[1]. Mais il ne se privait point non

1. La princesse laissait échapper à ce propos d'amusantes réflexions, qui

plus de laisser comprendre que le rapprochement politique, comme il l'entendait, comportait pour lui une sorte de suzeraineté; loin de tenir compte des douloureux regrets des Alsaciens, c'est à Strasbourg qu'il allait prononcer une harangue chargée de menaces. Il se prêtait à débarquer à Tanger, à envoyer un navire à Agadir, toutes mesures inamicales, sinon provocatrices. Était-il donc fondé à déclarer avec aigreur en 1913 à l'ambassadeur de France : « Souvenez-vous que depuis vingt-cinq ans j'attends un geste aimable! » On conçoit que ce diplomate[1], la veille du jour où il devait avoir le redoutable honneur de recevoir à dîner Guillaume II, ait confié à la princesse : « Comme je voudrais être à après-demain! »

Dans son intérieur, l'Empereur passait d'une morgue très « distante » à une excessive familiarité; dans une bien curieuse lettre de 1893, où elle lui reconnaissait « de très grandes qualités, j'oserais même dire des vertus », la princesse constatait que les éléments d'une bonne éducation mondaine lui avaient fait défaut, et qu'il était demeuré « l'étudiant de l'Université de Bonn, le lieutenant des hussards de Potsdam ». Sa passion des uniformes finissait par tourner au travestissement. Après avoir déjeuné à côté de lui, sa voisine de table racontait : « Il est affreusement agité, toujours en mouvement, fait plus que jamais des petites plaisanteries assez stupides, rit continuellement d'une manière forcée, ne mange rien, parle sans arrêt. » Comme notre pauvre Louis XVI, Guillaume II se divertissait à distribuer des bourrades à son entourage : victime d'une de ces mauvaises plaisanteries, le très vaniteux Ferdinand de Bulgarie réclama vainement des excuses; faut-il croire que le dépit le détermina à aller porter au Creusot la commande de canons primitivement destinée à Krupp?

Une lettre de 1911, après avoir constaté que l'Empereur se dérobait de plus en plus à ses devoirs de chef d'État, ajoutait :

montrent qu'à la longue elle avait subi quelque contagion de la morgue allemande : « Les directeurs de l'Opéra à Paris ne sont pas des personnes de la société comme les intendants de Berlin, ce sont de simples entrepreneurs, et vous comprenez quelle figure ils vont faire dans la loge avec l'Empereur ou à sa table, car il veut les y inviter ».

1. Après la première visite de M. Jules Cambon, la princesse avait écrit : C'est une bonne acquisition que nous avons faite. »

« On tâche de s'en consoler dans le public en se rendant compte que le successeur sera encore plus léger et que tout ira encore plus mal que maintenant. » Le kronprinz apparaît de temps en temps dans le dernier volume de la correspondance comme un enfant gâté, sans culture et sans éducation, qui multiplie les impairs, néglige à Saint-Pétersbourg d'aller visiter le musée de l'Hermitage, étale dans un voyage aux Indes le scandale de son inconduite, se pose en politique comme partisan de la plus forcenée réaction.

***

Contre Bismarck, la princesse Radziwill avait épousé les rancunes très fondées de l'impératrice Augusta; du Kulturkampf, elle avait d'ailleurs gardé des griefs personnels contre le chancelier de fer. Elle applaudit à sa chute, mais nota qu'après les sensations extrêmes du triomphe et de la disgrâce, il savourait de son vivant cette légendaire popularité qui d'ordinaire n'auréole que les disparus. Elle fut sévère aux propos que le ministre déchu laissait courir du fond de sa retraite et qui présageaient les Mémoires, dont la publication l'indigna : « Le vieux Bismarck, en voulant être désagréable à l'empereur même après sa mort, a fait lui-même ombrage à sa propre grandeur. » Bien plus tard, elle lui reprochait d'avoir « par trop inculqué dans ce pays l'idée qu'on pouvait tout obtenir par la force et en tapant dessus (*sic*) ».

Des chanceliers Caprivi et Hohenlohe, la princesse Radzivill parle à peine. Au contraire, il est souvent question dans ses lettres de la personne et de la politique de Bernard de Bülow. Elle le vit arriver au pouvoir sans préventions, déclarant que depuis Bismarck aucun chancelier n'avait exercé autant d'ascendant sur le Reichstag, et vantant l'éclat que donnait à son éloquence le commerce habituel « avec une femme d'esprit et de race latine[1] ». La grande dame ne tarda point à reprocher au chancelier de peupler le corps diplomatique allemand de « bourgeois sans aucune naissance, sans aucun usage du monde », et cela pour obéir à l'omnipotente volonté

1. On sait que madame de Bülow était Italienne de naissance, belle-fille de l'homme d'État Minghetti.

du mystérieux Holstein, qu'elle traitait de « chenille[1] » et comparait assez singulièrement à Fouché, en affirmant que tous les ambassadeurs correspondaient directement avec lui. Bülow eut le tort aussi de ne point prévenir ou étouffer le scandaleux procès Eulenbourg, suscité par les rancunes de Holstein : « C'est un son de cloche funeste, et qui en dit long sur l'abaissement, la corruption et la déchéance spéciale de tout ce qui appartient à l'entourage de la Cour; sous Louis XVI, le procès du Collier de la reine a été ce même coup de cloche... La pauvre Allemagne, rongée à l'intérieur par ces procès orduriers et encerclée à l'extérieur par Édouard VII, se trouve en mauvaise posture. »

La rupture de Bülow avec le Centre catholique, sa politique violemment, brutalement hostile aux Polonais n'étaient point de nature à lui ramener les sympathies de la princesse : les choses en vinrent à ce point que ses enfants la pressèrent de quitter Berlin et la Prusse... Elle demeura, notant sans regret les progrès de l'impopularité de Bülow, de sa défaveur auprès du souverain qui l'avait longtemps traité de « cher Bernard ». Tandis qu'après avoir essuyé *dix-sept* refus, le chancelier se résignait à confier le portefeuille des Finances à un employé des Postes, cinq personnes se partageaient ou plutôt se disputaient la gestion de la politique étrangère[2]. Quand Bülow eut été congédié, la princesse, qui l'avait traité « d'homme fatal », concéda qu'il avait « empêché bien des gaffes ». Elle le retrouva en 1911 et 1912 à Rome, où l'ancien chancelier avait le bon goût de dissimuler toute rancœur et de n'être plus qu'un étincelant causeur.

Elle n'en jugeait pas moins que ce long ministère avait à tous les points de vue produit des résultats funestes. Les rouages de l'administration prussienne, d'une solidité longtemps proverbiale, allaient se désagrégeant. Il en était de même des devoirs de l'étiquette : le 1er janvier 1909, les dames titrées princesses qui venaient porter leurs hommages à l'impératrice se trouvaient réduites à *deux*. Cette désorganisation interne allait de pair avec un redoublement de

1. Il paraît que, par une autre métaphore zoologique, Bismarck, tout en usant des services de Holstein, l'appelait « l'homme aux yeux d'hyène ».

2. L'Empereur, Bülow, Schœn, Kiderlen et Holstein (février 1909).

l'intolérable jactance allemande : dans l'affaire marocaine, on blessait la France à fond sans aucun avantage : « Les choses du passé ont par trop tourné la tête à ceux qui en profitent sans avoir payé de leur personne... C'est avec effroi que je remarque depuis des années que les Allemands s'imaginent maintenant que tout leur est permis... J'ai connu la Prusse plus simple, plus modeste, plus pauvre et cela lui allait mieux que ce que je vois à présent. »

***

Durant les cinq années (juillet 1909-juillet 1914) qui s'écoulèrent entre la disgrâce de Bülow et l'explosion de la guerre mondiale, la princesse fit preuve d'une insigne clairvoyance, ou plutôt d'une croissante angoisse que l'événement ne devait que trop justifier.

Elle eût souhaité voir à la chancellerie le diplomate expérimenté Marschall. Le choix de Bethmann-Hollweg (qu'elle prétend suggéré et moralement imposé par Bülow, après le double refus de Botho Eulenbourg et du comte Wedel) la déçut grandement : elle traitait ce probe et terne administrateur tantôt d' « homme de paille », destiné à réaliser les conceptions personnelles de Guillaume II, tantôt d'intérimaire, qui céderait prochainement la place à un vrai chef de gouvernement. Il resta pourtant, malgré les avanies que ne lui ménageaient guère les hobereaux et les maîtres de cérémonies des Cours secondaires[1]. Mais il ne dissimulait point combien la tâche lui semblait écrasante, déclarant à qui voulait l'entendre : « Je ne peux comprendre comment Bülow a pu résister onze ans à ce régime-là. » De même Jagow, qui avait refusé trois fois le portefeuille des Affaires étrangères avant de s'incliner devant un ordre formel du souverain, se plaignait au bout de deux mois d'être déjà à bout de forces. La princesse avait déploré la mort foudroyante de Marschall; celle de Kiderlen, quoiqu'elle le trouvât grossier et brutal, lui parut mettre

1. Après les obsèques du prince régent Luitpold de Bavière, la princesse écrivait : « A l'enterrement, il (Bethmann) a pris rang derrière les plus petits princes, et au grand dîner il a été mis au bout de la table à côté du ministre de Cuba. »

l'Empereur et le chancelier dans un cruel embarras : « Il était un ministre fort médiocre, mais il avait en main tous les fils de la situation. » — « Que dites-vous, — avait-elle écrit précédemment, — de ce manque d'hommes qui se fait sentir dans un pays qui à un moment donné en avait un si grand nombre de tout à fait supérieurs? » Dans l'armée de même, il lui revenait que l'augmentation précipitée et démesurée des unités entraînait une sensible baisse du niveau social, intellectuel, professionnel des officiers.

En même temps, la politique allemande se faisait de plus en plus provocante, arrogante au dehors. Alors qu'on aurait pu croire la question marocaine réglée par les conventions d'Algésiras, le brusque envoi de la canonnière *Panther* à Agadir envenimait à nouveau la querelle; une fille de la princesse lui écrivait de Carlsbad que, de l'aveu général, la situation n'avait point été aussi tendue depuis 1870. Le conflit aigu était en fin de compte évité de justesse, par crainte de complications financières, et parce que la France se laissait arracher des compensations au Congo; mais un général français, qui avait pris part aux manœuvres de 1911, trouvait l'esprit de son pays redevenu excellent, dans l'armée comme dans la population civile : « Toutes les chicanes de l'Allemagne ont eu le bon côté de réunir tout le monde dans un grand esprit patriotique et personne n'a peur de la guerre. S'il faut la faire, on la fera. » A Berlin, au contraire, « il n'y a plus un homme d'État et toute la boutique ne vaut pas cher... Si on pouvait voir tout ce qui se passe ici, au lieu de dire « pauvre France », on dirait « pauvre Allemagne ».

L'entreprise italienne en Tripolitaine, grosse de périls pour la paix générale, lui semblait dériver sans doute des annexions bosniaques d'Aehrenthal, mais surtout de « cet affreux bateau d'Agadir... L'Allemagne ne sait pas le mal qu'elle a attiré sur l'Europe avec ses ambitions malsaines, qui sont devenues contagieuses ». L'infernal engrenage amenait ensuite les guerres balkaniques, au début desquelles la princesse s'écriait avec une humoristique impatience : « On ne parvient pas à découvrir qui est battu : tout le monde ment. » Par insouciance, paresse ou calcul, les grandes puissances négligeaient de circonscrire ou d'éteindre l'incendie : « Les diplomates — écrivait

le colonel Pellé en août 1912, — font une politique de vacances et de laisser-faire ».

A l'intérieur, une éphémère détente résultait du mariage de la fille de Guillaume II avec le prince de Cumberland, union qui semblait résoudre le conflit hanovrien, remontant à 1866. Soixante princes, dont le couple royal d'Angleterre, assistaient à la cérémonie nuptiale, à la veille de laquelle l'empereur rayonnant répétait à la princesse Radziwill : « Journée historique... historique... historique. » Mais on ne tardait point à apprendre non seulement que le prince et son père se refusaient à une renonciation explicite à leurs droits sur le Hanovre, mais que la jeune mariée, « devenue guelfe » par amour conjugal, protestait fièrement : « Jamais nous ne le ferons! »

Plus grave encore était le réveil de la question d'Alsace-Lorraine, laquelle à la vérité n'avait jamais été qu'assoupie par intervalles. Après quarante années d'annexion, les esprits impartiaux convenaient que l'assimilation morale n'avait point fait un pas, et que la domination allemande demeurait aussi impopulaire. A la fin de 1913, l'affaire de Saverne venait exaspérer les vieilles haines, et inquiéter même en Allemagne la population civile. La princesse attestait que l'opinion générale était exprimée dans cette lettre du comte Hatzfeld : « Depuis ce procès de Saverne, nous savons à présent que, chez nous, nous serons gouvernés dorénavant seulement par les militaires. Les civils sont des animaux bons à traire; cet état de choses ne peut plus durer longtemps comme cela, et si j'étais libre et plus jeune, je quitterais ce pays. » — Une répulsion identique s'emparait de la princesse Radziwill, comme après les persécutions polonaises : « On est très bon pour moi ici, — convenait-elle en février 1914, — je serais même fort ingrate de me plaindre; mais je voudrais être sortie de cette atmosphère et ne plus entendre parler de ces affaires d'Alsace!... On s'y prend de plus en plus de travers avec ce pays-là. »

Dès 1909, elle exprimait des craintes où le pessimisme de la septuagénaire et son instinctive défiance des inventions modernes se mêlaient à une sorte de divination : « J'ai un sentiment d'écroulement général qui ne fait que peser de

plus en plus sur moi. La terre tremble d'une façon presque constante depuis une année, les monarchies s'ébranlent par la faute des souverains, les républiques ne se soutiennent qu'en donnant la main à la franc-maçonnerie, les armements se composent d'inventions toujours plus destructives, le fer entoure déjà presque toute la terre avec les rails, les câbles, les fils téléphoniques et on dirait que la fin du monde approche, tellement on se sent mal à l'aise. » Cette impression d'imminente et inévitable catastrophe allait en s'aggravant : « Tout le monde est inquiet et on entend dire à tout instant : Cela ne peut durer ainsi (juillet 1912). » — « Tout le monde a le sentiment que la guerre aura lieu, car l'état du monde actuel la nécessite (mars 1913). » — « L'orgueil dans ce pays a pris une place en plein pinacle (mars 1914). »

***

Dès le début de juin 1914, une lectrice alsacienne, rentrant de son pays après deux mois de vacances, racontait qu'on y prenait ouvertement des mesures matérielles en vue d'une prochaine campagne. En soi l'attentat de Serajevo n'émut que médiocrement la princesse Radziwill : comme presque tout son entourage, elle soupçonnait une inspiration ou des sympathies serbes, mais sans s'arrêter à pleurer l'archiduc Ferdinand, elle se préoccupait des dispositions du nouvel archiduc héritier (le futur empereur Charles) : « Je ne sais s'il est guerrier ou paisible... Je pense plutôt qu'il n'est rien du tout. »

Il fut bientôt évident, même au fond de la Silésie[1], que l'Allemagne soutiendrait ou même dicterait les exorbitantes revendications de l'Autriche, fût-ce au prix d'une guerre générale. Le temps avait marché depuis 1889, où il n'y avait guère que les généraux de belliqueux : depuis plusieurs années déjà les gens avisés prédisaient que Guillaume II pourrait bien céder à la tentation de chercher dans la guerre une diversion à des embarras inextricables, et en 1911 le prince Caro-

1. Depuis la mort de son mari (1904), la princesse, abandonnant à son fils la propriété de Lithuanie qu'elle avait restaurée, passait l'été dans le domaine silésien de Kleinitz, hérité de sa grand'mère la duchesse de Dino.

lath s'était fait l'interprète de l'infatuation dominante en expliquant doctement que, même en face d'une coalition, la flotte anglaise serait battue avant d'avoir le temps de bloquer les ports allemands, et l'armée allemande entrerait dans Paris sans que les Français, minés par l'anarchie, eussent pu esquisser l'ombre d'une résistance.

Sevrée de nouvelles, réduite à deux ânes pour tout équipage, et par-dessus le marché suspecte aux autorités locales, qu'affolait l'approche des Russes, la princesse prit à la fin d'août le parti de rentrer à Berlin[1].

Elle y *devina* la bataille de la Marne, qui ne fut indirectement portée à la connaissance de la population qu'au bout d'un mois. Par un surprenant revirement, on exaltait à présent dans les cercles de Berlin les talents militaires de Joffre; dans le camp de prisonniers voisin de Potsdam, les Français[2] étaient moins mal traités que les Anglais, contre lesquels le déchaînement était universel. La proportion des pertes s'annonçait effrayante. Après l'écrasement des Russes en Prusse orientale, la popularité croissante de Hindenburg contrariait visiblement Guillaume II.

Les tortures morales de la princesse s'accroissaient de ce que ses proches étaient exposés à combattre les uns contre les autres : ses deux filles en particulier avaient épousé deux Potocki, deux frères, mobilisés tous deux, dont l'un était Autrichien de nationalité et l'autre Russe. Sa fille l'Autrichienne lui écrivait qu'à Vienne la vie de plaisirs faciles se poursuivait sans vergogne, tandis que l'empereur François-Joseph, à peu près en enfance, était pratiquement séquestré par son médecin et par le grand maître des cérémonies. Les Galiciens, plus ou moins suspects de séparatisme, étaient par centaines déportés dans des camps de concentration en Styrie

1. Les détails très précis contenus dans la correspondance infirment le récit de M. Jules Cambon, d'après lequel la princesse aurait été internée d'office à Kleinitz. L'éminent diplomate a sans doute confondu son cas avec celui de trois autres grandes dames, exilées ou mises aux arrêts en janvier 1915 (la princesse évoque à ce propos le souvenir des mauvais traitements infligés à madame de Staël par la police de Napoléon).

2. Le général commandant l'un de ces camps s'ébahissait de la piété de beaucoup de prisonniers français, et déclarait qu'on l'avait lourdement trompé en lui représentant la France comme peuplée d'athées.

et en Haute-Autriche : de ces camps, le régime matériel et moral était inférieur à celui des déportés russes en Sibérie.

« Vous verrez, — prédisait la princesse à la fin de novembre 1914, — que cette grande et triste aventure finira par une immense révolution. » Revenu à Berlin en décembre, Guillaume II demeurait invisible, conscient sans doute de son impopularité, car on disait couramment des opérations militaires : « Pourvu qu'il ne s'en mêle pas! » Très changé physiquement, l'Empereur traversait une crise d'affaissement, peut-être de remords : retourné au quartier général, on le trouvait « en larmes dans tous les coins des églises du Rhin ». Mais il n'était nullement résigné à une paix de réparation, et dans sa dernière lettre (8 mai 1915), la princesse incriminait l'obstination de ce qu'un prudent euphémisme lui faisait appeler « nos gouvernements » : « Ils pensent toujours à des triomphes qu'ils ne peuvent plus attendre. » — A la fin de janvier, cependant, M. Jules Cambon avait trouvé moyen (probablement par l'entremise d'une ambassade neutre) de faire passer une lettre datée de Paris : « Ici on s'agite un peu; les Français n'ont pas le tempérament discipliné des Allemands, mais cela ne change rien au fond des choses. On est décidé à aller jusqu'au bout, et on est convaincu de triompher de toutes les difficultés. » Le diplomate évoquait aussi la vieille politique d'équilibre, celle de Talleyrand : « Aujourd'hui, comme de son temps, ceux qui veulent s'en écarter sont des imprudents et des aveugles, quand ils ne sont pas des criminels. »

L'entrée en guerre de l'Italie eût sans nul doute interrompu une correspondance dont l'intérêt historique ne saurait être surestimé. Mais la princesse Radziwill, qui venait de retourner à Kleinitz, s'y éteignit doucement le 10 juillet 1915, victime de ses récentes émotions plus encore que de son âge.

DE LANZAC DE LABORIE

L'ÉTAT ASSUREUR

LES CALAMITÉS ATMOSPHÉRIQUES ET AGRICOLES

Depuis longtemps il est admis que l'État, les départements et les communes doivent une réparation pécuniaire aux particuliers ayant subi des pertes ou dégâts du fait de circonstances où la responsabilité de ces collectivités paraît engagée. Les émeutes ont souvent donné lieu à réparations intégrales. Aucun Français ne peut avoir oublié l'importance des dommages de guerre payés, après 1918, dans les départements envahis.

L'idée que l'État doit intervenir dans la réparation des dégâts dont il est manifestement irresponsable est, par contre, plus récente, puisque nous la voyons prendre réellement force de loi, en France, le 18 janvier 1929 par l'ouverture d'un crédit de 200 millions au Ministère de l'Intérieur pour réparation des calamités atmosphériques.

Au cours des années suivantes, les crédits ont été renouvelés au Ministère de l'Intérieur sous des formes diverses : crédits généraux à répartir entre les départements, les collectivités et les particuliers; crédits spéciaux pour une calamité déterminée (inondations du Sud-Ouest, Le Châtelard, Fourvière); puis, la dernière fois pour l'exercice 1931-1932, loi du 7 mai 1933 ouvrant un crédit à répartir dans les départements aux collectivités seulement.

La loi du 31 mars 1932, dotant le Ministère de l'Agriculture d'un crédit pour réparation des calamités agricoles, mettait pratiquement fin aux « calamités atmosphériques » du Ministère de l'Intérieur.

Pour jeter un coup d'œil sur l'importance et l'emploi des sommes dépensées, nous devons donc nous transporter successivement dans deux Ministères, car nous sommes bien contraint de nous considérer comme... négligeables les dizaines de millions attribuées, par-ci par-là, au Ministère des Travaux publics et à celui de la Marine marchande.

***

Nous n'étonnerons personne en révélant que l'idée d'une pareille enquête n'a pas soulevé l'enthousiasme de ceux qui détiennent les secrets de l'État.

Afin d'amorcer notre recherche, nous avons obtenu d'un député qu'il voulût bien poser au ministre de l'Intérieur, par voie de question écrite, les demandes suivantes, parues au *Journal Officiel* du 8 décembre 1933 :

1° Quels sont les crédits alloués de 1928 à 1932 pour réparation des calamités atmosphériques?

2° La répartition par département est-elle publiée?

3° Si non, quelle a été la part, pour ces cinq années, de trois départements (que nous avions choisis comme exemples)?

4° Pour ces cinq années et les trois départements envisagés, quelle a été la répartition entre les collectivités et les particuliers?

Le ministre a répondu au *Journal Officiel* du 10 janvier 1934 : à la première question, en donnant des chiffres volontairement inextricables; à la seconde question, par un refus : « la répartition n'est pas publiée »; à la troisième question, par un détour sans intérêt.

Le refus du ministre de publier une répartition des crédits par département nous a paru soulever, sur le droit de contrôle des parlementaires, un point de doctrine qui méritait d'être étudié plus à fond.

Plusieurs hypothèses pouvaient être envisagées :

Ou bien le ministre considérait comme inopportun de publier la répartition des crédits au *Journal Officiel*, mais était disposé à la révéler au député personnellement; ou bien le ministre considérait le droit de regard du député sur les finances publiques comme limité à son département,

voire à sa circonscription; ou bien le ministre serait disposé à tenir compte de la personnalité du député — ou, pour tout dire, du parti auquel il appartient — pour lui accorder la faveur de le renseigner.

Une première étape consistait donc à faire demander individuellement et par simple lettre, sans publication au *Journal Officiel*, par trois députés des trois départements pris comme exemples, la part de leur département.

Les trois demandes convergentes, tapées sur la même machine et envoyées sans l'appui d'aucune démarche ni orale ni personnelle, indiquaient suffisamment qu'il ne s'agissait pas d'une curiosité passagère, mais d'une étude ayant un fil conducteur.

Après plusieurs mois d'hésitations, et, sans doute, de consultations, le ministre laissa les questions sans réponse, ce qui nous fixe sur sa doctrine.

Le moins que l'on puisse en dire est que cette doctrine ne tombe pas sous le sens. En effet, le ministre n'ayant envoyé aux préfets ni instructions ni circulaires pour leur faire connaître sa manière de voir, il s'est trouvé que certains préfets, interrogés par les mêmes députés, ont répondu sans difficulté à la question posée, de sorte que la répartition des crédits pourrait être reconstituée par la demande d'un député dans chaque département.

En étudiant le *Journal Officiel*, il est possible de dresser le tableau du montant total des crédits divisés en deux catégories : crédits généraux à répartir entre tous les départements, et crédits spéciaux affectés à une catastrophe déterminée, distinction d'autant plus importante que la réparation du préjudice est totalement différente dans l'un ou l'autre cas.

Voici ce tableau :

Crédits généraux.

En 1928 . . .	200 millions (loi du 18 janvier 1929).
En 1929 . . .	300 millions (loi de finances du 15 janvier 1930, dont 100 millions affectés spécialement au Sud-Ouest).
En 1930 . . .	300 millions (loi du 18 avril 1931).
En 1931-1932.	150 millions (lois des 31 mars et 7 mai 1933).

Crédits spéciaux.

En 1930 . . . un milliard pour les inondations du Sud-Ouest (loi du 8 avril 1930).
En 1930 . . . 10 millions pour la Savoie (catastrophe du Châtelard).
En 1930 . . . 15 millions pour Fourvière (Rhône).

Le milliard du Sud-Ouest ne figure pas dans la réponse ministérielle du 10 janvier 1934, parce que le crédit n'a pas été ouvert au budget. Il a été voté à la Chambre dans la séance du 24 mars 1930, dont le compte rendu vaut la peine d'être relu au *Journal Officiel*.

Le ministre de l'Intérieur, après avoir visité les lieux sinistrés avec le Président de la République et les autorités locales, demandait 500 millions pour indemniser les sinistrés. La commission, sous l'impulsion de M. Bedouce, l'obligea à demander le milliard.

Il y eut, au cours de la séance, un intermède comique. Le député de Dinan essaya de détourner 40 millions au profit de ses commettants, car la Rance avait débordé un peu l'année précédente. Les députés du Midi sentirent le danger de laisser entamer leur crédit spécialisé par tous les députés des circonscriptions dont les rivières avaient grossi. Ils obtinrent que le ministre promettrait 14 millions au député de Dinan sur les crédits généraux, s'il consentait à se tenir momentanément tranquille, car son intervention risquait d'allumer d'autres convoitises. Comme le projet était intitulé « Sud-Ouest » et que la Rance ne coulait manifestement pas dans cette région, le député de Dinan s'inclina malgré le rabais.

Pour distribuer le milliard, on créa un petit service spécial dont fut chargé le chef du cabinet du préfet de Tarn-et-Garonne qui vint s'installer à Paris et travailla sous le contrôle de M. Marcel Héraud, sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur dans le deuxième cabinet Tardieu, puis de M. Marchandeau, successeur de M. Marcel Héraud dans le cabinet Steeg, puis de M. Cathala, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur dans le premier cabinet Pierre Laval.

Lorsque M. Tardieu forma son troisième cabinet et prit le portefeuille des Affaires étrangères, M. Cathala quitta la place Beauvau pour devenir sous-secrétaire d'État à

la Présidence du Conseil. M. Cathala ne laissa pas ses dossiers à M. Foulon, son successeur, et l'on vit alors ce phénomène curieux d'un sous-secrétaire d'État changeant de ministère et emportant avec lui une partie de son ancien service.

Le milliard du Sud-Ouest émigra au Quai d'Orsay; mais comme, dans le Palais des Affaires étrangères, aucun bureau n'était disponible, on put voir pendant toute la durée du troisième ministère Tardieu, dans un magnifique salon doré du rez-de-chaussée — celui-là, croyons-nous, où fut exposée la dépouille de Briand — un tout petit bureau, chargé des dossiers du Sud-Ouest, que l'on déménageait hâtivement les jours de réception.

Sans doute, l'instabilité ministérielle perdrait de ses inconvénients si les ministres mutés emportaient leur ministère avec eux. Mais il faudrait étendre le principe aux ministres rentrés dans le rang et cela entraînerait d'autres complications.

Les questions d'installation matérielle paraissent toujours négligeables quand il s'agit de créer un sous-secrétariat destiné à transformer un opposant en partisan.

Il y a, au Ministère de la Marine, les plus beaux salons de Paris. Le hasard d'un remaniement ministériel donna naissance à un projet de cloisonnement. Les planches et les sacs de plâtre étaient déjà à pied d'œuvre lorsqu'une nouvelle crise ministérielle sauva, au moins provisoirement, les lambris dorés.

Aujourd'hui, tous les dossiers des inondations du Sud-Ouest sont partis pour Toulouse. Il est difficile d'obtenir à Paris des renseignements sur la répartition du milliard, mais les journaux nous ont appris qu'il avait servi, en grande partie, à approfondir des rivières et à bien d'autres usages qu'à payer les sinistrés : pour indemniser tous les inondés, même au maximum, il n'y avait pas besoin d'un milliard.

***

Ici se pose une question de principe, toujours discutée et jamais résolue, et qui ne manque pas d'intérêt.

Doit-on calculer l'indemnité sur la valeur vénale des biens ou sur leur coût de remplacement?

Lorsque la calamité publique est une guerre dont l'État assume toute la responsabilité, on comprend que la valeur de remplacement soit seule considérée; mais lorsque l'indemnité a, quoi que l'on dise, le caractère d'un secours, le principe est très critiquable : il aboutit à des injustices, qu'il est utile de signaler dans un pays où la poursuite d'un idéal de justice prime toutes les considérations pratiques et n'entre jamais en concurrence avec la sauvegarde des intérêts supérieurs de l'État.

Or, rien n'est plus injuste que la différence de traitement entre un sinistré indemnisé par un crédit spécial et celui qui n'a droit qu'à un crédit de répartition.

Le crédit spécial, c'est, dans toute l'acception du mot, le gros lot. Sans même rouvrir la discussion sur la valeur vénale et sur la valeur de remplacement, nous constatons que les victimes, qui ont la chance d'obtenir un crédit spécial, peuvent espérer toucher 100 p. 100 de leur demande, alors que les sinistrés indemnisés par les crédits de répartition ne peuvent pas, même de loin, approcher ce résultat.

Il y a donc intérêt, pour être bien servi, à être englobé dans un sinistre suffisamment collectif pour attirer l'attention du Parlement et à agir vite pour profiter de son émotivité.

Les Corses l'avaient bien compris. Le jour même (5 février 1934) où une avalanche de neige causa d'importants dégâts aux communes d'Ortiporio et de Bocagnano, leurs avions débarquaient à Paris une délégation chargée de demander au ministre de l'Intérieur le dépôt d'un projet de loi. Le ministre donna ordre à ses bureaux d'en entreprendre l'étude immédiate, mais l'émotion resta localisée et le projet ne sortit jamais des cartons. Les Corses n'ont même pas eu la chance, comme les inondés de Dinan, d'avoir pu, en renonçant à un crédit spécialisé, utiliser une monnaie d'échange pour obtenir un traitement de faveur sur les crédits généraux.

***

Rien n'est plus typique, pour l'histoire des indemnités à plus de 100 pour 100, que d'étudier la catastrophe du Châtelard.

Nous la choisissons comme exemple pour ne pas être taxé de férocité : elle ne fit aucune victime.

En mars 1931, un glissement se produisit dans la montagne qui domine le Châtelard, petit chef-lieu de canton en Savoie, dans le massif des Bauges, près d'Aix-les-Bains. Les gorges des Mennaux furent envahies par un torrent de boue, qui avança pendant plusieurs jours à la vitesse de six mètres à la minute. Les habitants menacés eurent tout le temps de se garer et d'évacuer leur bétail.

Seul, le hameau du Mont souffrit de la catastrophe. Ce hameau, comme tous les hameaux de montagne, est très dispersé. Il est composé de plusieurs groupes de maisons que les gens du pays ont la curieuse habitude de désigner par les noms des principaux habitants. Si vous demandez le chemin conduisant au hameau du Mont, on vous indiquera des sentiers différents pour aller « chez Garin, » « chez Michaut » ou « chez Jacques ».

« Chez Garin » et « chez Jacques » il n'y eut pas de dégâts. « Chez Michaut » où résidaient six familles, tous les immeubles furent détruits, soit une vingtaine de maisons et granges.

Après la catastrophe, l'administration décida d'évacuer définitivement « chez Garin » dont les douze ménages n'avaient subi aucun dommage matériel. Ces familles acceptèrent facilement leur dispersion non pas par sécurité, mais parce que la disparition de « chez Michaut » les réduisait à une trop petite expression pour qu'ils pussent conserver « la fruitière » nécessaire à l'exploitation de leurs produits laitiers.

Amputé de ces 18 familles, le hameau du Mont qui, avant la catastrophe, comptait cent onze habitants n'en conserve actuellement que onze. Il fallut évacuer cent habitants avec leurs soixante vaches.

L'État racheta tous les terrains, prés et bois. La commune, grâce à la subvention de l'État, reprit les maisons et granges « chez Garin » qui était intact, et, pour tirer parti de ces constructions qui n'avaient plus de terres exploitables, les loua à la ville d'Aix-les-Bains qui les fit blanchir pour y installer une colonie de vacances : le séjour n'en est donc pas considéré comme dangereux.

Les granges de ces hameaux de campagne sont toutes

construites de la même façon : un soubassement en roches sommairement taillées, une superstructure en planches peu rabotées et un toit de chaume que l'on répare avec une feuille de tôle ondulée lorsqu'il est par trop percé.

A l'altitude du village du Mont, les sapins sont étiques et semblent pousser à regret. La propriété, dans ce pays, trouve difficilement locataire : les montagnards y demeurent, surtout lorsqu'ils sont propriétaires.

Les onze habitants qui restent au hameau du Mont et les citoyens du Châtelard sont au courant des indemnités touchées par ces six familles sinistrées et les douze familles évacuées par ordre, qui ont toutes trouvé facilement à se réinstaller dans le voisinage, les unes comme propriétaires, les autres comme locataires. Si on leur demande leur avis, ils répondent que les partants ont été « assez bien » indemnisés et « qu'il n'y a rien à dire ». On cite celui qui a touché 150 000 francs, celui qui en a touché 175 000.

Nous posons une simple question. Auraient-ils, avant la catastrophe, trouvé acquéreurs pour moitié de la somme allouée? La réponse est unanime : « Sûrement pas. »

Ils ont donc obtenu au moins 200 p. 100 de la valeur des biens et ici la question d'évaluer au prix de vente ou au prix de reconstruction ne se pose pas, puisqu'il a été défendu de reconstruire.

La loi du 30 mai 1931 ouvrait un crédit de dix millions pour la réparation des dégâts causés, au cours de l'hiver 1931, dans le département de la Savoie. Ce titre prudent et général a permis d'employer sept millions et demi à des travaux de viabilité et de reboisement dans plus de cent communes; mais, pour éviter les réclamations des sinistrés du Châtelard sans lesquels on n'aurait rien obtenu du tout, on leur a distribué deux millions et demi. Et en effet, pour ce prix-là, ils n'ont rien dit.

***

Les crédits généraux pour la réparation des calamités atmosphériques n'ayant duré que peu d'années, les plus communs des mortels n'ont pas eu le temps de s'organiser pour les exploiter méthodiquement. Il y a eu du flottement.

Les candidats avisés, ou conseillés par des politiciens spécialisés dans l'exploitation du budget de l'État, ont eu la partie belle. Ils ont fourni des papiers très en règle et bien présentés.

Les maires ont transmis avec avis ultra-favorable; car, ainsi que chacun le sait, ils ont rarement l'esprit contrariant quand il s'agit de certifier exacte ou légitime une demande quelconque d'un électeur. Les préfets ont centralisé les dossiers et, après avis d'une commission préfectorale qui n'avait pas mission d'aller sur place, ont transmis au ministre de l'Intérieur des états en deux parties : l'une pour les particuliers, l'autre pour les collectivités.

Le ministre institua, par décret du 3 avril 1931, une commission interministérielle composée de hauts fonctionnaires des administrations centrales, qui se réunit une fois par an, sans se presser[1]; car elle attend que tous les dossiers soient rassemblés pour prendre connaissance du total des demandes de chaque département et procéder à la répartition, entre les départements, des crédits disponibles. Aucun parlementaire ne fit jamais partie de la commission, qui eut surtout à prendre des décisions de principe.

C'est ainsi que pour le dernier crédit de 150 millions ouvert par les lois des 3 mars et 7 mai 1933, elle décida, pour faire durer le plaisir, de le diviser en deux et de ne distribuer que 75 millions par an.

La commission se trouva en présence de sollicitations très variées. Pour une année, par exemple, 3 départements demandèrent moins de 500 000 francs, alors que le plus exigeant voulait 20 millions à lui tout seul. La commission estima, sans doute, que les réclamations n'étaient pas en rapport arithmétique avec l'intensité des calamités éprouvées : en d'autres termes, que les gros demandeurs exagéraient. Elle prit donc la résolution de réduire les gourmands et d'accorder, par exemple, 25 p. 100 aux départements discrets (de zéro à 5 millions), 15 p. 100 aux départements moins discrets (de 5 à 10 millions), suivant une répartition dégressive.

Nous sommes loin évidemment des 200 p. 100 que peuvent

1. Le 6 juillet 1933 pour les indemnités de 1931, et le 9 novembre 1933 pour les indemnités de 1932.

espérer les catastrophés à crédits spéciaux; mais, cependant, malgré le double filtre de la commission départementale et de la commission interministérielle, les demandeurs ont pu toucher un pourcentage d'une importance qui surprend encore et qui tient évidemment à ce que la connaissance du système n'avait pas eu le temps de pénétrer dans la masse profonde du pays.

Le ministre se réservait de changer la répartition proposée par la commission, soit entre collectivités et particuliers, soit même entre départements, ce qui lui permettait de punir en bloc un département dont les élus votaient mal.

En 1931 et 1932, les agriculteurs ne furent plus admis au partage. Le 12 avril 1933, le ministre en était encore à demander, par circulaire aux préfets, de réviser les dossiers relatifs aux deux années précédentes « en tenant compte de la situation financière ». Les états de l'année 1930 sont donc les derniers qui portent la rubrique spéciale : « Réparations de certaines pertes de récoltes. » Nous connaissons un département qui eut à répartir, en 1930, 1 200 000 francs entre 2 970 parties prenantes, ce qui fait une moyenne de 400 francs environ par sinistré. On peut en conclure que, s'il y a eu en 1930 dans ce département de grosses calamités publiques que nous ignorons, il y en a eu aussi beaucoup de minuscules.

Il est vrai qu'un député d'une ville industrielle, à la suite d'un coup de vent qui avait renversé quelques pots de fleurs mal placés sur les fenêtres de ses électeurs, demandait au ministre de faire participer les jardins ouvriers aux répartitions.

***

Le système de distribution paraît théoriquement à l'abri des influences politiciennes et, cependant, la caisse des calamités publiques a la fâcheuse réputation d'être une annexe des fonds secrets. Non pas que l'on puisse la croire capable de donner brutalement des 500 000 francs à un Dubarry quelconque; mais on lui attribue l'habitude de traiter avec une faveur marquée la clientèle électorale des politiciens dont on a momentanément besoin.

Où se produit la fissure? Il semble qu'il faille la rechercher

beaucoup plus dans la faiblesse des administrations préfectorales que dans celle des administrations centrales.

Sur ce point délicat, nous nous bornerons à reproduire des révélations déjà parues dans la presse.

La commission départementale du Morbihan propose d'affecter 19 000 francs au jardin d'hiver de la Préfecture qui souffre des calamités « du fait de son exposition et de sa situation ». Toujours sur le même crédit, il est proposé d'installer le chauffage central dans la sous-préfecture de Pontivy et d'acheter vaisselle et mobilier. Mais le préfet refuse de sanctionner.

Le compte rendu du conseil général des Côtes-du-Nord (séance du 19 octobre 1934) nous apprend que le ministre de l'Intérieur a accordé 100 000 francs, sur le crédit des calamités publiques, pour la construction d'une jetée neuve à Sous-la-Tour-en-Plérin.

Le Conseil d'État annule une décision du préfet qui, sur l'instance des politiciens, avait autorisé la commune de Pléneuf à utiliser, pour la construction de divers ouvrages communaux, les crédits affectés aux sinistrés.

Dans le même département, béni des Dieux, nous relevons au compte rendu de la Cour d'assises du 26 avril 1934, lors d'un procès intenté à un secrétaire d'une caisse locale de Crédit agricole qui avait détourné les fonds (et qui fut condamné à 5 ans de prison) la déposition suivante : « A partir de ce moment, il (l'accusé) vit pleuvoir autour de lui d'innombrables mandats de secours pour calamités publiques, tant au nom des collectivités qu'au nom des particuliers. Communes, sociétés, associations de toutes natures, reçurent d'importantes subventions. Lorsque les intéressés ne réclamaient rien on sollicitait leurs demandes sous des prétextes divers. On se passait même parfois de toute sollicitation et les mandats de l'État tournoyaient partout en l'air au-dessus de la tête des futurs électeurs. »

On comprend donc que M. Esprit Pioch, maire communiste des Saintes-Maries-de-la-Mer, condamné par la Cour d'assises des Bouches-du-Rhône pour avoir fait en grand ce que beaucoup d'autres font impunément en petit, se soit écrié, pour sa défense, le 13 mars 1934 : « Il ne tenait qu'à moi

d'accepter une part du gâteau que constituent, pour les parlementaires en mal de propagande électorale, les crédits de l'État alloués pour les calamités publiques. »

***

L'édifice, si péniblement construit et entretenu au Ministère de l'Intérieur de 1929 à 1932, s'écroula non pas, comme on pourrait le croire, sous les abus, mais parce qu'il ne parut pas suffisamment démagogique.

La loi de Finances du 31 mars 1932 le réédifia au Ministère de l'Agriculture, à la veille des élections législatives, sous le nom de *Caisse de solidarité contre les calamités agricoles.*

L'acte de naissance est déjà instructif. Que vient faire le mot de *solidarité* dans cette bagarre, puisque la caisse est alimentée par les ressources générales du budget? Sans doute, tous les Français sont solidaires de la prospérité du pays et l'on pourrait aussi bien appeler tous les impôts qu'ils payent — impôt sur le revenu ou taxe sur les chiens — des impôts de solidarité.

En vérité, certains mots de notre langage ont cessé de plaire : *charité, secours,* sont réputés péjoratifs et humiliants. *L'allocation du combattant* a acquis des titres de noblesse lorsque, après une longue controverse, elle a été élevée au rang de *retraite* du combattant.

Les caisses de crédit agricole, dont l'État fournit l'immense majorité des fonds, sont appelées *mutuelles* sous prétexte que les bénéficiaires souscrivent une part infime. Toucher de l'argent d'une caisse de solidarité n'implique pas l'idée d'une aumône. La *retraite* du combattant serait humiliante si on la nommait *prébende* et ridicule si elle s'appelait *récompense nationale.*

La Caisse de solidarité trouva, dans son berceau, 100 millions qui lui furent attribués par la loi de Finances du 31 mars 1932, mais qui furent presque aussitôt réduits à 94 par les mesures générales de compression des dépenses publiques.

La loi de Finances du 31 mai 1933 lui attribua, sur les bénéfices de la loterie nationale, 100 millions qu'elle enleva de haute lutte aux combattants. Elle a dû toucher 120 millions

sur la loterie de 1934. La dernière navette du budget de 1935 fut consacrée à arbitrer le conflit, entre les deux Chambres, relatif au crédit budgétaire à inscrire pour la caisse de solidarité. Ce fut l'occasion, pour nous, d'apprendre qu'il avait été attribué à cette caisse, 314 millions à la date du 1er octobre 1934 et qu'elle en avait distribué 8.

Tous les principes qui régissaient la caisse défunte du Ministère de l'Intérieur furent modifiés. Malgré l'avis des Finances, les parlementaires ne furent pas exclus de la commission de répartition instituée au Ministère de l'Agriculture par décret du 22 octobre 1932 : ils y entrèrent camouflés en présidents de groupements agricoles. Les commissions préfectorales furent dessaisies de leur rôle de répartition, les préfets se bornant à transmettre à Paris les demandes individuelles. Des décrets, des arrêtés, des instructions fixèrent des règles tellement précises et tellement compliquées pour l'application de la loi que, avant tout fonctionnement effectif, la commission, à peine née, s'occupa presque exclusivement de simplifier sa propre réglementation.

Le flot des demandes individuelles s'engouffrant dans le Ministère de l'Agriculture obligea le ministre à s'occuper, avant tout, de chercher un local et du personnel. Il loua un charmant petit hôtel ancien, 46, rue de Varenne, à proximité de son Ministère et demanda, pour commencer, un sous-chef, 2 rédacteurs et 2 dactylos. Malheureusement, cette demande tomba au moment où un décret Chéron du 2 janvier 1933 supprimait le recrutement des fonctionnaires. Les Finances furent intraitables. Le conflit s'éternisant, il fallut alors détacher de l'administration centrale le chef du 4e bureau et un rédacteur principal, chargé de mission. On obtint la permission d'embaucher, sur les crédits des calamités, 10 dactylos auxiliaires temporaires prises dans les régions libérées pour parer au plus pressé, car les parlementaires ne cessaient de harceler le ministre, jusqu'à la tribune de la Chambre, pour lui demander pourquoi il ne distribuait rien.

Le ministre répondit (*J. O.* du 16 février 1934) qu'il avait 100 000 dossiers, et qu'en raison du manque de personnel, il fallait plusieurs mois pour les examiner. Heureusement, beaucoup n'étaient pas en règle, ce qui simplifiait ce travail :

on pouvait espérer en mettre 20 000 au rebut sans examen. Actuellement les dossiers sont au nombre de 142 000, mais comme le plafond vient d'être abaissé et que tous les dossiers éliminés vont être révisés, on compte qu'ils dépasseront 200 000 pour une seule année, ce qui représente 30 tonnes de papier.

Les calamités tombant sous le coup des allocations de solidarité étaient rigoureusement limitées à quatre : la grêle, le gel, l'inondation et l'ouragan. Les assujettis à l'impôt général sur le revenu pour plus de 30 000 francs étaient exclus. La commission décida d'établir un pourcentage d'allocation par tranches en proportion des dégâts, par rapport à l'ensemble de l'exploitation *en année normale*. La tranche des dégâts inférieurs à 25 p. 100 de la valeur totale des récoltes n'avait droit à rien. Aux sinistrés 100 p. 100, on allouait 37,5 p. 100.

Abordant avec courage sa tâche immense, le petit personnel de fortune arriva à débiter 150 dossiers par employé et par semaine, ce qui devait permettre de distribuer, d'après le barème de la commission, 25 millions pour une année de travail. A cette cadence et en l'absence de tout nouveau crédit, il y en aura pour plus de deux lustres, ce qui promet du travail aux dépisteurs de successions lorsque les mandats arriveront après la mort des sinistrés. On décida de commencer l'examen des dossiers par les départements les plus demandeurs, ce qui ne veut pas dire nécessairement les plus éprouvés. Le *Lot* ouvrit la marche et devait être suivi par *Tarn-et-Garonne*, *Gironde* et *Corrèze*.

La distribution dans le Lot se fit en août 1934. On lui affecta 2 129 000 francs. Le résultat fut désastreux.

Les journaux de la région nous apprennent que, peu après l'arrivée des mandats, 40 municipalités étaient démissionnaires.

Une grande réunion se tenait à Cahors, le 2 septembre 1934, présidée par M. de Monzie : 200 conseillers généraux ou d'arrondissements, maires et adjoints y assistaient pour protester contre l'insuffisance et la mauvaise répartition des allocations.

A Gourdon, le 10 septembre, même protestation sous la présidence de M. Malvy, qui informa l'assemblée qu'il avait obtenu de M. Queuille, ministre de l'Agriculture, la promesse que les injustices commises seraient réparées. Le maire de

Salviac (commune de 1 237 habitants) annonça que, pour 177 réclamations, il n'avait reçu que 34 mandats. Le maire de Marcilhac protesta, parce que sa commune n'avait reçu que 1 900 francs, soit 3 francs par habitant, alors qu'une commune voisine avait touché 344 francs par habitant. Ce raisonnement est-il une naïveté ou une révélation?

Certains experts présentèrent des factures de 10 000 francs, tenant compte, sans doute, des retards ou aléas du paiement. Si les allocations distribuées ne suffisaient même pas à rémunérer les experts, est-il certain que l'on en trouverait pour recommencer? Pour assurer la continuité de l'œuvre, on décida de payer les experts par priorité, ce qui ne veut pas dire rapidement.

Le 13 octobre 1934, le ministre prit un arrêté et un décret annulant les décrets et arrêtés des 7 et 13 avril 1933. M. Besse, député, put annoncer dans les journaux du Lot, le 28 octobre 1934 que, d'après les nouveaux textes, le certificat de non imposition n'était plus exigible : tous les dossiers éliminés parce que cette pièce manquait, pouvaient donc être repris et comme, en même temps, le coefficient de 25 p. 100 de franchise d'avarie était abaissé à 15 p. 100, (avec des complications par nature de culture), « il devenait possible d'allouer des indemnités à un très grand nombre de sinistrés écartés de la première répartition, d'assurer une rétribution uniforme et de donner aux petits agriculteurs sinistrés des allocations plus substantielles que par le passé ». Afin de calmer les protestataires, habitués aux répartitions plus satisfaisantes du Ministère de l'Intérieur, on rétablissait les commissions départementales, rapprochant ainsi le distribué du distributeur, ce que la réforme du 31 mars 1932 avait voulu éviter.

La possibilité de toucher des indemnités pour une perte de récolte de 15 p. 100, *par rapport à une année normale*, ouvrait d'immenses espoirs, surtout chez les viticulteurs.

Qu'est-ce qu'une récolte *normale*?... Dans la pensée des récoltants, c'est évidemment celle qui avoisine le maximum. Rien n'est plus typique, à cet égard, que la situation des cidriers.

Il nous est arrivé, avec quelques centaines de pommiers

en exploitation, de faire 200 hectolitres de cidre. L'année su vante les mêmes arbres nous en ont fourni deux, les gelées de printemps, au moment de la floraison, ayant tout saccagé. Tout le monde sait que les pommiers de plein vent donnent rarement deux belles récoltes de suite : c'est un aléa dont on doit normalement tenir compte dans la valeur vénale des vergers et de leurs produits.

Le jour où l'État nous assure gratuitement (aux frais de bureaucratie près) contre ce risque, il valorise artificiellement le fonds, exactement comme la loi sur la propriété commerciale a valorisé les fonds de commerce. L'acquéreur qui a acheté le fonds en conséquence, compte bien sur un revenu en rapport avec les capitaux investis. Le jour où, par l'impossibilité de l'État de soutenir ce train de vie, la valorisation artificielle s'écroule, l'acquéreur est ruiné.

Cette façon de diriger l'économie est une des principales causes de la vie chère. L'enrichissement artificiel du possédant du moment est dangereux et factice.

En matière agricole (céréales, vignes, élevage) on peut admettre que les produits récoltés et vendus ne dépassent guère la moitié de ce que l'on pourrait espérer si les circonstances atmosphériques étaient toujours les meilleures et si le producteur ne subissait jamais aucune calamité.

La fièvre aphteuse entraîne des pertes évaluées à deux milliards par le professeur Vallée[1] pour la seule épizootie de 1920. Si le virus de la fièvre aphteuse peut être transporté par l'air, donc par le vent, rien n'empêche de ranger une semblable épidémie parmi les calamités atmosphériques.

Notre production globale agricole (animale et végétale) a une valeur annuelle, dit-on, de 100 milliards. Le jour où nous pourrons faire pleuvoir à heure fixe sur les champs trop secs et faire luire en même temps le soleil sur la culture voisine qui n'aime pas l'humidité, le jour où aucune condition climatérique ne sera plus jamais défavorable, où les épizooties qui déciment nos troupeaux seront supprimées grâce au progrès de l'art vétérinaire, ce jour-là la production nationale pourra valoir 200 milliards.

Si l'État-Providence veut bien assurer la différence, ce

1. Congrès de Buenos-Aires, 1929.

n'est pas avec les misérables crédits actuels qu'il obtiendra un résultat. Tant qu'il n'opérera pas par milliards, il ne fera que des mécontents. La charité s'accommodait de mesures partielles : la solidarité exige des réparations intégrales.

Les prébendes de l'État ne sont intéressantes pour celui qui touche que si le voisin en est exclu. Le jeu de la politique démagogique consiste à favoriser un client ou une clientèle ou à faire croire au prébendé ou à sa corporation que la sollicitude de l'État lui est spéciale. D'où la nécessité d'un certain secret, parfaitement compris par le ministre. Pour combattre le système, rien n'est plus efficace que de le dévoiler. Pour corriger, en plus, les tares de son fonctionnement, il faudrait pouvoir le faire censurer par l'opinion publique.

Lorsque nous avons su que, dans un département, 1 200 000 francs avaient été répartis en 1930 entre 2 970 parties prenantes victimes de calamités publiques, nous avons obtenu de la Fédération locale des Contribuables qu'elle demande au préfet, par l'intermédiaire de la Chambre d'agriculture, la publication des noms, avec, en regard, les sommes touchées.

Il nous a paru que cette demande était anodine et n'impliquait pas, *a priori*, une critique de la distribution. Pour juger, il faut d'abord savoir. Dans sa session de décembre 1933, la Chambre d'agriculture repoussa le vœu qui ne fut même pas rapporté, pour qu'on n'en parlât pas dans les journaux. L'épreuve expérimentale de la mentalité collective d'une assemblée agricole issue d'un suffrage simili-universel donnait, une fois de plus, le résultat prévu.

Cependant, d'autres corporations ont admis le contrôle de l'opinion publique en des circonstances qui méritent d'être rapportées.

Au cours de la dernière guerre, une loi du 15 mars 1916 modifiant profondément le régime des prises maritimes, décida que les indemnités précédemment accordées aux équipages des navires capteurs seraient désormais attribuées aux gens de mer, victimes de la guerre ainsi qu'à leurs familles. La loi n'édictait ni règle précise ni barème quelconque. L'octroi des allocations ne relevait donc que de l'arbitraire administratif : l'importance des indemnités jus-

tifiait une réglementation. Le Conseil d'État fut chargé par le Gouvernement d'élaborer un texte : il intervint sous forme de décret le 23 mars 1919. Le projet du gouvernement prévoyait, ainsi qu'il était normal, l'établissement d'une commission fonctionnant auprès de l'Établissement des Invalides de la Marine, et l'on discuta dans la Haute Assemblée, toute une gamme de recours, de révisions et d'appels contre les décisions de la commission.

Un conseiller d'État soutint qu'en pareille matière — indemnité arbitraire sans base légale — un seul contrôle pouvait être efficace : celui de l'opinion publique. Il arriva à faire admettre que les noms des bénéficiaires, avec l'indication du montant des attributions, seraient publiés au *Journal Officiel.*

Ce système donna des résultats merveilleux de rapidité, d'économie et de simplicité. Tous les journaux locaux et maritimes reproduisent régulièrement la liste des attributions et jamais aucune réclamation ne s'est produite.

Pourquoi les agriculteurs n'accepteraient-ils pas le système qui a si bien réussi aux marins?

***

Lorsque les agriculteurs récoltent trop, on les invite à produire moins ou on achète leurs récoltes invendables. Lorsque leur production est réduite providentiellement de 15 p. 100, on les indemnise. Économie dirigée? Non. Économie en folie. Aucun budget d'aucun État ne peut s'accommoder d'un pareil système.

En tous cas, nous croyons être dans la vérité du régime républicain en demandant que le contrôle de l'opinion publique puisse s'exercer sur toutes les dépenses de l'État, aussi bien sur les allocations et prébendes que sur les pensions, traitements et indemnités des parlementaires et des fonctionnaires. Nous considérons comme paradoxale la situation actuelle d'un État (se disant démocratique), qui viole tous les jours davantage le secret des affaires privées et refuse, à ses contribuables, la connaissance du budget public.

ADOLPHE JAVAL

CONTES CUBAINS[1]

Les contes qu'on va lire ont été inspirés à mademoiselle Lydia Cabrera par la fréquentation des nègres, descendants des esclaves qui travaillaient dans les plantations de ses ancêtres et demeurés ensuite comme domestiques dans sa famille. Elle s'est penchée avec sympathie sur l'âme des Noirs, demeurée la même depuis la grande transplantation d'Afrique, âme enfantine et poétique, imprégnée de magie. Elle a écouté leurs chants, recueilli leurs légendes, observé leurs coutumes et leurs rites. Et avec tout cela elle a refait quelque chose de neuf, ne gardant que l'*atmosphère*, et ce sens de l'animisme universel qui imprègne toute la vie des primitifs. (F. de M.).

LE COTEAU DE MAMBIALA

Ce n'était pas un secret dans le pays que le nègre Serapio Trebejo était prêt à tout, sauf à gagner sa vie en travaillant.

Ah! pour ça il avait des prétextes à revendre, des raisons de vocation. Et comme il avait la langue bien pendue, et de l'esprit, et qu'il était très fort à la guitare, c'était, au bout du compte, bien difficile de lui refuser ce qu'il demandait : surtout qu'il avait l'air de ne rien demander : quelques sous pour son *crapulos*, un peu d'eau-de-vie et le mot d'une charade, le restant des repas et, de temps en temps, quelque vêtement usagé puisqu'il n'y a pas moyen d'aller tout nu.

Il vivait avec sa famille dans une espèce de taudis, sans propriétaire ni percepteur, qui, hésitant à s'écrouler en une fois, pour toujours, dans un coup de vent un peu fort ou sous une averse, se maintenait pour ainsi dire en suspens. (Face au

1. Copyright by Gallimard.

coteau de Mambiala, là où le chemin se tord au sortir du village, et descend, comme un reptile, jusqu'à la côte, au milieu des palmiers.)

Ils avaient vécu d'aumônes, sans autres complications et mangé à peu près régulièrement : lui, sa femme et ses enfants : deux filles au gros ventre, la chevelure crépue, hirsute et pleine de poux, sales, traînassantes, toujours vautrées sur leur grabat boiteux, et déjà en âge de servir; et deux garçons dégingandés, déguenillés, flâneurs, sans métier ni travail, ni bonne volonté. Bref, des gens sur qui on ne pouvait compter pour rien de bon...

Un jour, il arriva une époque très, très mauvaise, comme on n'aurait jamais pu s'y attendre, et où la nourriture se fit rare pour tout le monde.

Personne ne s'occupait du nègre Serapio.

Personne ne se rappelait l'avoir jamais vu couper la canne à sucre dans une plantation, ni arracher une touffe de mauvaise herbe, ni même semer une patate. C'est en vain qu'il se promenait avec sa guitare, improvisant des couplets, en tendant son chapeau, tout troué par les cancrelats...

— Pourquoi ne travailles-tu pas, Serapio? Finie la soupe avec ta chanson, nègre de flemme!

— C'est le nègre? Qu'on lui dise, au service, que ce qu'il y a trop, aujourd'hui, c'est pour les poules!

— Excusez-moi, mon vieux, repassez un autre jour!

C'est ainsi qu'ils commencèrent à éprouver les souffrances de la faim.

Le coteau de Mambiala, qui s'élevait non loin de là, vert pâle, pelucheux, et rond comme une moitié d'orange, était couvert au sommet d'un champ de courges. Mais sans courges. C'était connu : il ne donnait pas de fruits.

Il y avait plusieurs jours que le nègre et les siens se couchaient sans avoir rien mangé, et ce matin-là, — qui était un dimanche des Rameaux, — Serapio rêva qu'il se trouvait dans une courge comme un bébé en embryon dans le sein de sa mère, et qu'il y mordait de toutes ses dents; et la courge sautait et courait à grands bonds en criant : « Au secours! » et « A la garde! » et qu'on la chatouillait, et qu'elle allait devenir folle...

— Serait-ce un avertissement du ciel? — s'écria-t-il, en s'éveillant, et en faisant un signe de croix. — Si je pouvais, aujourd'hui, la rencontrer, à Mambiala, madame la Courge!

Et le voilà, tout réconforté, qui raconte son rêve à la famille, puis qui grimpe au sommet du coteau, et qui cherche un bon moment, avec acharnement. Des feuilles et des branches! et encore des feuilles! Dans tout le champ touffu, velouté, embrouillé, il n'y avait pas une seule courge; et pourtant il ne laissa pas un pouce sans l'avoir examiné.

Et de chercher, et de chercher!... Sonnent les douze coups de midi, l'heure où les autres hommes se mettent à table pour déjeuner.

Serapio pleura, implorant Dieu et Mambiala. Puis il se remit, patiemment, à explorer touffe par touffe, point par point, le champ de courges.

Donne-la-moi, Mambiala, Mambiala!
Ah! Dieu! Mambiala!
Pauvre moi, Mambiala!
Ah! Dieu! Mambiala!
Moi mourir de faim, Mambiala, Mambiala!

Il était épuisé. Mais, avant d'abandonner sa dernière espérance, il se mit à genoux et leva les bras au ciel. Il se souvint d'une gravure où il y avait le récit d'un miracle, et il se mit à le déclamer au ciel.

Le ciel n'y fit pas la moindre attention. Il ne lui fit pleuvoir aucune courge sur la tête. Au comble de l'affliction, Serapio se laissa choir, la face contre terre. Quand, après avoir pleuré là toutes les larmes de ses yeux, il se releva pour s'en aller, il vit à côté de lui un petit poêlon en faïence rouge, sur les contours duquel le soleil brillait comme un or humide. Le plus gracieux, le plus juvénile qui avait jamais dû sortir des mains du potier. Et sympathique!... Si sympathique qu'il inspirait de la joie, et un grand désir de le caresser. Il lui parla donc, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et que le poêlon pût le comprendre, et le consoler.

— Ah! que tu es joli! et rebondi! et tout neuf! Qui t'a amené ici? Un pauvre bougre, comme moi, venu pour chercher une courge?...

Et, avec un soupir :

— Comment t'appelles-tu, ma négrillonne, ma grassouillette?...

Alors l'autre, se tortillant sur ses hanches, avec une grande coquetterie, répondit :

— Moi, s'appeler Poêlonne-cuisine bon!

— La faim me fait délirer de l'oreille, — pensa Serapio. — Comment t'appelles-tu?... Est-ce toi qui parles, ou bien moi, qui suis deux : un sain d'esprit et l'autre fou, et tous deux affamés?

— Poêlonne-cuisine bon.

— Eh bien! cuisine pour moi.

Alors la poêlonne fit un petit saut dans l'air. Puis elle étendit sur l'herbe une nappe des plus blanches et, dans une vaisselle fine (couteaux et fourchettes d'argent, s'il vous plaît) elle servit un déjeuner exquis au pauvre homme, qui ne savait pas employer d'autres ustensiles que ses doigts, mais qui mangea jusqu'à dire : Ouf! et qui but jusqu'à sentir vaciller la colline de Mambiala. Elle s'était détachée de la terre; elle était maintenant un ballon qui s'élevait à grands bonds dans la profondeur de l'azur, et toujours plus haut, quand le Noir, accroché aux buissons pour ne pas tomber, s'endormit.

Lorsque le soleil eut perdu ses forces, le poêlon sous le bras, il retourna chez lui.

La famille attendait, famélique. A peine l'eurent-ils aperçu qu'ils s'écrièrent : « La Courge! la Courge! » Mais il leur fit un signe étrange, un geste que personne ne lui connaissait, et par conséquent bien difficile à interpréter, mais dont on s'aperçut, quand il fut là tout près, que ça voulait dire non. La consternation se peignit sur le visage de ces infortunés, qui avaient passé encore un jour à l'eau sucrée, confiants dans le miracle de Mambiala; et ils se retournèrent contre Serapio, l'accusant de l'avoir mangée, la courge, à lui tout seul... Là-haut, il avait profité de ce qu'on ne le voyait pas!... Seule, la mère, la vieille grande et desséchée à qui tout était indifférent, ne bougea ni ne s'émut en entendant les pas du nègre. Elle resta sur son tabouret. La faim l'avait changée en bois, ou bien c'est elle qui était en bois, la Mama Tecla.

Elle ne parlait jamais. Si, parfois : confusément, elle grom-

melait pour elle-même, ou donnait des réponses brusques et inintelligibles à quelqu'un qui n'était visible que pour elle et qui semblait bien l'ennuyer avec ses questions oiseuses. Ils devaient d'ailleurs être tout à fait d'accord, car ce que Ma Tecla bredouillait en le regardant à la dérobée et en remuant à peine la lèvre inférieure, où pendait un mégot éteint, avait tout l'air d'être : — Tu n'as pas besoin d'en dire plus : je le sais très bien!

La plupart du temps, muette et rigide dans son coin de misère, elle n'était présente que comme un objet, qui, dans son abstraction, exprimait, intensément,... rien du tout.

Et personne n'y faisait attention : c'était déjà énorme qu'on se souvînt de lui faire passer — quand il y en avait — les restes de la ratatouille.

De ses doigts longs et secs, Ma Tecla tripotait ces déchets, leur donnait la forme d'une boule, qu'elle avalait ensuite machinalement, sans se donner la peine de la goûter ni de la mâcher, avec une indifférence qui était alors la forme souveraine du mépris.

— Qu'on aille inviter les voisins à venir se gaver avec nous cette nuit! — ordonna le nègre, en montrant le poêlon avec orgueil.

Mais une des filles, celle qui avait les oreillons, dit :

— Se gaver avec quoi? Avec des souris? Il ne manquait plus que ça! Vous avez entendu?... Papa est devenu fou!

Et personne ne lui obéit. Il fallut qu'il allât lui-même convier tous ses compères, et se procurer, où il put et comme il put, des planches et deux tréteaux. Soit pour rire, soit par curiosité, les invités ne se firent pas attendre. Mais la plupart, qui étaient des gens de bon sens, quand ils virent la table dressée en travers de la route et, au milieu de la table, vierge de tout comestible, ce petit poêlon vide, ils se froissèrent et voulurent s'en aller sans accepter d'explications...

Serapio eut beaucoup de peine à les ramener.

— Eh! compères! c'est là un banquet pour les caméléons, qui bouffent de l'air, comme vous savez! — remarqua Cesareo Bonachea, le boiteux, ancien porteur de cuves, et qui était toujours de bonne humeur. — Ouvrez la bouche et faites entrer les mouches!

Mais à ce moment, Serapio, s'adressant au poêlon, avec une belle *maforivale*[1], lui dit, d'une voix très douce :

— Comment t'appelles-tu?

— Poêlonne-cuisine bon.

— Eh bien! fais-moi la cuisine pour tous ces gens, comme tu sais si bien, ma jolie!

L'assistance n'était pas revenue de son étonnement que la Poêlonne avait couvert la table de plats à qui mieux mieux appétissants et succulents. Quels poulets! quelles dindes farcies! quel pâté! Et ces jambons, ces sandwiches, ces cochons de lait rôtis, ces viandes, ces fruits et ces gâteaux de toutes sortes! Et tout cela excellent, et à gogo...

Tout le village fut nourri, et tout le monde se saoula de ce vin delicieux, qui jaillissait incessamment d'une espèce de petite source qu'il y avait au fond de chaque verre.

On dansa toute la nuit, et toute la journée suivante avec sa nuit.

Les bombances se succédèrent avec la même magnificence, à n'importe quelle heure. C'est ainsi que Serapio de mendiant se transforma en bienfaiteur aimé du pays. On l'appelait don Serapio, même ses plus proches parents, sans s'en rendre compte. Et, avec ce *don*, le nègre, — tandis qu'augmentait son ventre (digne d'une léontine d'or et d'une breloque de diamant) — sentit que quelque chose de nouveau lui était entré dans l'âme et lui parlait, dans un langage aussi obscur pour lui que celui des grognements de Ma Tecla : laquelle continuait à rester clouée à son tabouret, dans son même silence, et regardant avec les mêmes yeux impassibles et durs.

Mais l'affaire fit grand bruit, et on la connut dans les cinq parties du monde. On en parla sur le journal, et le Pape, devant l'évidence du miracle, s'empressa d'envoyer une encyclique aux courges, en leur enjoignant de n'en plus faire (des miracles), sans son consentement.

Entre temps, les pèlerins avaient rendu chauve la colline de Mambiala. Mais quand la chance tombe tout à coup sur un homme sans malice, il est bien rare qu'elle n'amène pas, en même temps, un malheur correspondant.

1. Révérence que les nègres de la secte *lucumi* font à leurs *aylochas* et à leurs *babalaos*, c'est-à-dire à leurs prêtres, à leurs sorciers.

Car les riches vinrent dîner chez Serapio. Et, au dessert, l'un d'eux, qui avait la barbe vernie comme ses souliers, dit :

— Je te donne dix beaux hectares de canne à sucre en plein rapport, pour ton poêlon.

— Non, monsieur, — répondit Serapio, — car il en a plus qu'il ne lui en faut, du sucre, sans compter la ratissure et la mélasse.

— Moi, — dit un autre gros monsieur, en rotant avec élégance, — je te donnerais un de mes plants de café.

— Moi, — dit le directeur de la Compagnie de Navigation, — je te donnerais ma goélette : *la Mouette*, plus belle que toutes celles qui sillonnent les mers, avec leur chargement de « bois d'ébène ».

Et il y avait parmi ces richards un millionnaire, très usurier, un certain don Cayetano Zarralarraga, qui, pour ne laisser perdre aucun profit, vendait les cheveux, les dents, la graisse et les os de ses esclaves morts. Et il calculait, il calculait dans sa tête de rocher, tout en mangeant.

— Moi, — dit-il enfin, songeant au monopole de toute la nourriture du monde — je t'offre un million de pesos pour ta « Cuisine-bon ».

Quand le nègre entendit : « Un million de pesos », il fila à toutes jambes chercher le notaire, et le ramena par ses basques.

Sur-le-champ, fut rédigé le contrat de vente. A la fin du papier, avec un soleil comme la tache d'un œuf sur le plat sur une ceinture, Zarralarraga traça son illustre nom; avec les pleins et les déliés, et un triple paraphe passé dans une seule boucle.

— Veuillez signer, don Serapio.

— C'est que je ne sais pas écrire, — dit le nègre, qui s'en avisait pour la première fois de sa vie; — et même je me rappelle maintenant que je ne sais pas lire non plus.

— Ça ne fait rien. Nous sommes entre gentlemen.

Eh bien! le document était nul. Car Zarralarraga, cette nuit-là même, glissa sur une écorce de mangue en descendant de sa volante, et le poêlon se brisa; et le nègre Serapio, qui se voyait déjà en gibus et en sifflet, avec un brelan de brillants à chaque doigt et toutes ses dents en or, roulant carrosse le

jour et dormant la nuit dans la plume, le nègre Serapio redevint aussi misérable qu'à sa naissance.

Au fil des jours, maintenant très amers, avec ce souvenir encore frais de bonheur si tristement perdu, un matin, Serapio, dont l'estomac ne tenait plus qu'à un fil, regarda du côté de Mambiala.

— Qui sait, — dit-il à ses filles, celles qu'il aurait pu habiller de soie et qui maintenant, déchaussées, montraient, inévitablement, leur derrière, — qui sait si Mambiala, compatissante, ne nous fera pas un autre petit miracle? Si je ne trouve plus un poêlon, peut-être que je trouverai une courge.

Il monta sur le coteau. Il n'y avait plus de courges. Quelques brins d'herbe entre les pierres.

Ah! Dieu! Mambiala!
Mambiala, laisse-là, Mambiala!
Moi pauvre, Mambiala...
Ah! Dieu! Mambiala!
Moi, mourir de faim, Mambiala, Mambiala!

Et, tout geignant, il rabâchait ses prières, sans plus rien espérer, quand le gros orteil de son pied droit trébucha sur une canne en peau de lamantin.

— Comment t'appelles-tu? — lui demanda-t-il aussitôt en l'embrassant, tout radieux.

— Missié Lamantin! le bon Partageur! — répondit le fouet, avec la voix rauque d'un homme rude, qui n'a pas beaucoup d'amis.

— Eh bien! partage avec moi, monsieur Lamantin.

Mais Lamantin s'échappa aussitôt, et, jaloux de ses prérogatives,... « Zou ava! Zou ava! Zou ava!... » le roua de coups, et il l'aurait achevé si le pauvre Noir, après avoir descendu, sous cette infaillible volée, la moitié de la colline, ne lui avait dit, entre chaque coup, en crachant un bout de langue, deux molaires, une canine :

— Ça va! ça va! monsieur Lamantin!

Alors le fouet s'arrêta soudain, dans l'air, et, tout calmé, vint se mettre contre lui, attendant des ordres.

— Qu'est-ce qui lui prend? — se demandait le nègre, en se

comptant les bosses qu'il avait au front. — Ce monsieur Lamantin, je ne sais pas s'il est prudent de le présenter à la famille (et pourtant elle en aurait bien besoin!) Quand j'ai apporté « Cuisine-bon » à la maison, tout le monde s'est gavé et empiffré : ni elle ni moi n'avons lésiné pour personne! N'est-il pas juste qu'ils partagent aussi la fouettée?

Là-bas, sur la grand'route, la famille l'attendait, impatiente. On avait prévenu les voisins et les compères. On était si sûr qu'il ne reviendrait pas les mains vides!...

— Le poêlon! le poêlon! — s'écrièrent-ils, dès qu'ils le virent s'approcher, avec cette démarche étrange, qu'ils ne lui connaissaient pas.

— Y a-t-il des invités pour dîner?

— Oui, quelques-uns.

— Eh bien! allez avertir le maire, le juge, le curé, le notaire, toutes les autorités! Et aussi ce monsieur Zarralarraga qui m'a acheté le poêlon. Que personne n'y manque : il y en aura pour tout le monde! Ah! ma petite!... Et le médecin, et l'ordonnateur des Pompes funèbres!...

La nouvelle se répandit que Serapio revenait, avec une autre trouvaille extraordinaire, de Mambiala : ce qui démontrait magnifiquement que Dieu protège deux fois les désœuvrés; et qu'il ne faut jamais se décourager, mais au contraire suivre cet exemple et patienter. On dressa, sur ses indications, une longue table au milieu de la route, tandis que rappliquait toute une foule désireuse d'assister au nouveau prodige.

Les richards, les notables, se présentèrent les premiers. Ils s'installèrent, tout jaunes d'envie, Zarralarraga à la place d'honneur.

La racaille rôdait autour de la table, turbulente, se promettant de bâfrer et puis de gambiller jusqu'à plus soif... Serapio s'entendit, de nouveau, appeler don Serapio.

(« — Mais ce n'est pas un poêlon... Hum!... on dit que c'est une canne! » grommela une vieille; et, s'entortillant dans son manteau, elle retourna chez elle, en se rappelant qu'elle avait laissé des fayots sur le feu et qu'ils auraient pu brûler...)

— Attention! — cria enfin Serapio, en déposant le fouet au milieu de la table. — Que personne ne bouge!

— Papa, je veux un jambon!

Et les filles :

— Papa, je veux de l'*engombe! Titini engombe!*

— Que personne ne bouge!

Il se fit un silence, un silence d'yeux grand'ouverts, de souffles retenus.

Serapio s'éloigna autant qu'il put.

— Monsieur!...

Il grimpa sur un arbre. Mais personne ne détachait ses yeux de la table. On était fasciné.

Caché dans le feuillage, Serapio, d'une voix qu'il ne pouvait empêcher de trembler un peu, demanda :

— Celui qui est sur la table... comment s'appelle-t-il?

— Missié Lamantin, le bon Partageur.

— Eh bien, monsieur Lamantin, partagez... équitablement!

Pakata! pakata! pakata!

Et la volée de commencer!... Et je te claque, et je te pèle!... Fouette, Lamantin! On n'entendait que pakata! pakata! pakata! sec et bref en même temps et partout, sur les têtes surprises, qui éclataient en soudaines étoiles de feu.

En moins d'une seconde, le tourbillon de coups de fouet avait balayé la foule, qui se sauva à toutes jambes, en emportant chacun sa part à réchauffer...

Les coups s'abattirent plus durement sur les côtes des notables. Sitôt qu'ils avaient touché le plus près, ils se retournaient contre le plus loin, qui filait à la dérobée, pour se mettre à l'abri. Tout le monde tombait, en grappes, les uns sur les autres, la chair saignante, les os rompus. Et Serapio, suspendu à sa branche et la secouant de contentement, comme son ancêtre le singe, excitait son serviteur :

— Allez! monsieur Lamantin, dur sur le maire, pour toutes ses amendes! Dur! plus dur! Et sur la caboche! A l'usurier, maintenant! à la garde civile!

Une fois l'Autorité étalée par terre, les pattes en l'air, et poussant ses derniers grognements, Lamantin entra dans la cabane où s'étaient réfugiés les enfants du nègre, autour de Ma Tecla imperturbable, toute recroquevillée.

A chaque coup qu'il lui allongeait, Ma Tecla disait à l'autre, — à l'invisible, — en ouvrant un peu plus ses yeux blancs :

— Je sais bien! Je sais bien!

La maison comprit alors que c'était le moment précis de s'écrouler.

Lorsque Serapio les vit tous inanimés : — Zarralarraga avec sa monstrueuse bouche en diagonale, son nez d'aubergine et un œil pendant comme une larme, et sa tête de rocher devenue une bouillie de cervelle et d'esquilles; ses quatre enfants en morceaux; morte la Vieille, encore assise, toute roide, sur son tabouret dans les décombres... et le glouglou du sang que la terre avalait, — il ramassa son bâton et quitta le pays.

— Nous avons un petit peu exagéré, monsieur Lamantin!

Il erra sans but, toute la nuit, appuyé sur sa canne, emmené par sa canne...

— Hélas! Mambiala, quel cadeau tu m'as fait! Je ne t'en demandais pas tant, Mambiala, Mambiala! Un pauvre diable comme moi qui n'ai jamais voulu de mal à personne, se faire sa route, comme ça, à coups de fouet!... Ah! Mambiala, Mambiala! Que me reste-t-il, maintenant? Plus même un de ces parasites à entretenir!

Le jour se levait. Les oiseaux se mettaient à chanter dans l'aurore frissonnante des arbres. Il se retrouva assis sur la margelle d'un puits, qui exhalait sa fraîcheur préservée de toujours, son odeur d'eau cachée, de pierre humide à l'abri du soleil. Il regarda là-dedans, et l'eau lui fit un signe.

— Oui, — dit Serapio, — c'est l'heure de se reposer.

Et il laissa tomber le fouet dans le puits. Ensuite, il s'y jeta lui-même.

Note. — C'est le Puits de Yaguajay.

Les négresses connaissaient cette histoire. Elles la racontaient aux enfants, qui allaient, charmés de peur, jeter des pierres dans le silence du fond,... et se cracher au visage dans l'eau... et regarder, et regarder sans jamais se lasser l'Ame du Puits : ce noyé qu'ils ne pouvaient jamais apercevoir, mais qui, tout au fond, tout au fond, les voyait, eux, très bien.

La nuit, le puits — le Noyé les réveillait, en faisant chanter les grenouilles dans les orbites vides de ses yeux; et ils revenaient — dans leur corps de rêve — attirés par le mystère, par les délices de la peur, pour mieux regarder, pour

briser d'une autre pierre le noir miroir profond, cette pupille ronde comme une assiette; pour cracher, en s'inclinant dangereusement dans l'ombre, sur cette calme présence irrésistible... Oh! ce Puits de Yaguajay dans la nuit! Le Noyé remontait alors dans l'eau immobile... escaladant en silence le silence... Un sourd clapotement, qui brassait les étoiles tombées, et le Noyé, tournant avec ses deux mains ouvertes et désespérées, remontait, tout entier, sur l'odeur de la menthe. Les négresses les avaient vues, elles qui s'écartaient du puits, au crépuscule.

Trop tard pour se sauver, trop tard pour que l'on entendît leurs cris, seuls dans leur rêve, ils ne pouvaient s'échapper : les mains apparues sur la margelle s'emparaient d'eux, froides et dures comme les pierres, et les plongeaient dans l'effrayante profondeur...

LA BONNE VIE

Un homme, paresseux de naissance, avait épousé une femme fainéante : elle ne savait ni balayer, ni laver, ni repasser.

Ils eurent un enfant, venu sans le vouloir.

Ils vivaient heureux, sans rien faire, sans rien faire qui leur donnât de la peine. Dormir à poings fermés, chanter et danser, voilà tout ce qu'ils faisaient. Tandis que les autres, accablés de travail, s'en allaient tout doucement vers la mort, mais avec beaucoup de fatigue, eux ne manquaient de rien, ils avaient toujours de quoi manger.

Cependant, l'homme devint vieux, sans amertume, et sans s'en rendre compte. La femme aussi. Et l'enfant devint un homme, un gros nègre robuste, très grand, comme une colonne de la nuit.

Et il n'en fichait pas une datte.

Il disait toujours qu'il était fatigué; et « Pourquoi ça? » et « Qu'est-ce que ça me fait? »... Et il allait par le monde en traînaillant — quand il ne dansait pas — tout à fait comme son père, tout à fait comme sa mère.

Le vieux fainéant avait un parent dont il ne se souvenait pas. Un parent lointain, comme tout ce qu'il avait. Et ce parent, qui n'avait ni père, ni mère, ni frères, ni femmes, ni

enfants, rien qu'un petit bout de terrain très bien ensemencé, ce parent mourut. Comme ça, subitement, sans même d'agonie.

Ses amis le couchèrent, le veillèrent, et le pleurèrent suivant la coutume d'Afrique (Ils lui attachèrent au menton un mouchoir blanc, comme si le pauvre avait eu mal aux dents). Ils tournèrent plusieurs fois autour de son corps, en disant :

— Il tou'ne, le cha'etier, il tou'ne! Aïe!... Elle tou'ne, la cha'ette!

Ils récitèrent le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie! » Ils chantèrent :

— Embámbálele, embámbálele, y tu tu bamba, embámbálele!

— Aïe. Inbarillalla, à amimian túmba, Ainbarillalla! (Mon Dieu, regarde mon frère présent de corps!)

Les vieux racontèrent des histoires jusqu'au chant du coq et, avec deux tasses dont ils versaient l'eau derrière le cadavre afin que son esprit restât frais pour s'aventurer dans l'autre vie, ils l'emportèrent au cimetière.

Et le fainéant, qui ne comptait sur rien, mais qui s'attendait à tout, se vit propriétaire d'un champ en pleine floraison.

Avoir quelque chose à soi, comme tout le monde, c'était si nouveau pour nos flemmards que, pendant quelques jours, ils crurent qu'ils avaient beaucoup à faire. Aussi allaient-ils, tous les trois, sarcler le champ, — rien que de le voir, c'était quelque chose!... — tout en se plaignant des courbatures que leur causait cet excès de travail. Mais ils se fatiguèrent vite. Tant et si bien qu'ils laissèrent leur domaine à l'abandon, complètement.

Un jour, quelqu'un vint les avertir que les *totis*[1] dévoraient les épis.

Le vieux s'écria :

— Je cours les tuer, tout de suite!

Et, le lendemain matin, il y envoya son fils, lequel partit avec un fusil emprunté et se mit à l'affût, couché sur le dos.

Il commençait à s'assoupir, quand les *mayitos*[2] survinrent. Ce n'étaient pas les *totis*. Pauvres totis. Ce sont eux qui ont la

1. *Totis*. Espèce d'oiseaux, particuliers à Cuba.
2. *Mayitos*. Diminutif de *Mayo*, petit oiseau très beau, de couleur jaune.

mauvaise réputation, alors que les mayitos se garnissent la panse.

Une troupe immense de mayitos, précédés de leur chef qui, ne s'attendant à trouver là aucun homme, et encore moins ce géant armé, fit trois petits sauts en titubant. Et le nègre bâilla, s'étira du double de sa longueur, se frotta les yeux pour en décoller le sommeil, et mit en joue le petit capitaine, avec mauvaise humeur.

Ce geste allait semer la panique chez les pillards, (« Qu'est-ce qui va se passer ici? »... « On ne mange donc pas, aujourd'hui? ») quand leur chef, rapide comme une flèche, alla se percher sur une branche nue, face à l'ennemi, et leur dit, — (et sa voix, très pure, enchantait en même temps l'homme, et le ciel, et la terre) :

— Tío!
Tío!
Tío!
Tío, tío candenboca
Tío candenboca
Tio candenbo furúmina, fandenbensú!

Alors, les mayitos se divisèrent en deux groupes, et le chef resta quelques secondes silencieux pour dire ensuite, avec beaucoup de douceur, tant de douceur et tant de grâce qu'il en obligea le nègre à faire dévier son point de mire :

Ie chiérre néné...
Chiérre néné, chiérre néné...

Et, entraînant la foule de ses soldats, il continua :

A donné cacaouette chá chá chá
A donné cacaouette chá chá chá
A donné cacaouette chá chá chá
Chá chá chá
Chá chá cháa.
Compère. Mangez!

Et tous se mirent à chanter en chœur, faisant du matin une chose merveilleusement joyeuse; et le nègre, envoyant dinguer son fusil, se mit à danser, avec les esprits de l'air, du ciel et des feuilles vertes, à danser la musique des oiseaux :

Arillállá, Kinyánya!
Kinllánllállá, Compère, mangez!
Arillállá, Kinyánya.

Le lendemain, le vieux dit :

— En voilà un fusil, il est tout moisi!

Et il partit, bien décidé à défendre son bien. L'heure était fraîche, propice au sommeil. Survinrent les mayitos :

— Tío!
Tío!
Tío!
Tío!
Tío candenboca, tío candenboca
Tío candenbo, furúmina gandenbensú
Ié chiérre néné, chiérre néné,
Chiérre néné...
A donné cacaouette, chá, chá, chá!
A donné cacaouette, chá, chá, chá!
A donné cacaouette, chá, chá, chá
Chá, chá, cháa!
Chá, chá, cháa! Compère, mangez!
Arillállá, Kiúyánya, Compère, mangez!
Arillállá, Kinyánya,
Kinyányánya, Compère, mangez!
Arillállá, Kinyánya!

Une douce brise jouait sur le front du vieux fainéant, étendu sur l'herbe, ses bras en croix alourdis de bien-être.

— Que c'est bon de dormir comme ça! — pensait le vieux, en entendant ces oiseaux chanter. Béni soit le bon Dieu! (Et il laissait son âme vagabonder avec les nuages, sans but)...

Quand il se réveilla, — oh! ce qu'ils avaient fait de dégâts, les sales petits oiseaux, pendant sa sieste! — il empoigna son fusil. Mais le capitaine qui veillait, tout turbulent, l'arrêta :

Viens ici, chéché,
Viens ici, chéché,
Viens ici, chéché
Qué abukia Kéngne
Donne-lui manguancha! donne-lui encore!
Qué abukia kéngne!
Manguancha, donne encore!
Qué abukia
Kitikin!

— Kitikin!... Le cœur du bonhomme eut un sursaut de jeunesse. Il jeta son fusil. Il dansa jusqu'à la tombée, silencieuse, de la nuit, qui garde tous les *mayitos* dans son sein.

Et le lendemain, ce fut le tour de la vieille.

Elle vit son champ tout dévasté. Ça la fit bien rire. Pourtant, elle chargea son fusil, mais le chef l'interpella :

C'est toi maman chéché,
C'est toi maman chéché,
C'est toi maman chéché. Qué abukia Kéngue!

— Mayito, je vais te tuer, — lui dit la vieille. Mais, avant, tu vas bien me laisser danser un petit peu, n'est-ce pas?

Et, les mayitos chantant, la vieille dansant et riant, ce fut un joli travail.

Il ne resta bientôt plus un seul épi...

Rien!

La nuit était tombée. La vieille regarda le Ciel, le « Grand Indifférent »!...

Puis elle haussa les épaules et s'en alla dormir.

APOPOITO MIAMA

C'était une mulâtresse aux yeux clairs, qui avait les cheveux plats. Elle était spirituelle, plus attrayante qu'*Olla* (la vierge de la Chandeleur), grande débaucheuse de maris et toujours célibataire.

Elle rendait les hommes fous d'amour, et ils quittaient leurs femmes pour elle.

C'était là son plaisir, c'était là son orgueil.

Trop laides, ayant trop servi, les pauvres femmes ne pouvaient plus faire illusion ni lutter contre elle. Elles la redoutaient plus que le Diable. Elles la maudissaient.

Un jour, il arriva dans le village où elle habitait un ménage d'étrangers, qui semblait heureux. Il s'installa à deux portes de sa maison, presque en face, dans la rue de la Croix-Verte, au numéro 7, là où il y avait une lanterne. Alors Juana Pedroso, une négresse du peuple, — bonne grosse figure, accueillante, très familière, et très active — ne tarda pas à passer sa mantille et à faire à la femme une visite de courtoisie.

— Juana Pedroso, pour l'amour de Dieu et pour vous servir! Je viens vous offrir ma maison : pauvre mais honnête.

C'est en descendant, la troisième à main droite, celle à la perruche qui crie : « Vive le Président ! » — et, sans désemparer, elle crut de son devoir d'éclairer sa voisine :

— Ah ! ma pauvre enfant ! C'est une fichue idée que vous avez eue de venir dans ce trou, avec un nègre aussi joli que celui que vous avez amené — Dieu vous le garde longtemps pour votre joie ! Ne savez-vous pas qu'à la porte d'à côté habite une femme qui tourneboule les hommes de la pire façon ? La mulâtresse, je vous dis, la mulâtresse aux yeux verts toujours aux aguets, qui passe sa vie à acheter des savons et des soieries aux Chinois. Elle va être dans tous ses états, et va s'aiguiser les dents pour le boulotter, votre mari. Attention, voisine ! elle a tellement de chien !... Moi, je ne veux pas que vous puissiez dire après que je ne vous ai pas avertie. Ni que ça me reste sur la conscience, cloué là-dedans comme une épine. Et je m'en lave les mains d'avance. Cette... typesse sépare tous les ménages qu'elle trouve sur son chemin, et il n'y a pas de noir ni de blanc qu'elle ne vous retourne comme un gant. Ah ! ma chère petite âme, si ce n'était pas que je me trouve par hasard sans mari, je ne serais pas là à m'éventer, tout à mon aise, sur le pas de votre porte, mais là-bas, au diable, parce qu'avec mon métier je pourrais gagner ma vie n'importe où. Ce qu'on a, il faut le tenir de court, si on veut le garder !

» Vous pouvez, vous pouvez demander. Juana Pedroso, la bonne commère, ne ment jamais, et elle n'aime pas les cancans. Et quand les choses ne vont pas bien chez tel ou tel, ce n'est pas elle qui viendra chez eux pour renifler leurs embêtements, quoiqu'il y ait bien des mauvaises langues, — ça, il n'en manque jamais ! — pour insinuer que c'est elle qui leur a porté quelque chose. Qu'elle ne vous endorme pas avec ses histoires, cette chienne de métisse, cette roulure !... Je vous ai avertie à temps, voisine. Quand elle s'amènera (car elle a un toupet formidable) « Voisine, auriez-vous un » peu d'huile ? parce que j'ai fini la mienne... Voisine, pouvez-» vous me prêtez un oignon ?... » flanquez-lui la porte au nez, parce que c'est tout autre chose qu'elle cherche, l'effrontée ! »

Juana Pedroso ferma bruyamment son éventail de tenue de visites et se leva.

— Sur ce, votre servante se retire. Si je ne puis vous offrir

que ma pauvreté (Orula[1] est pauvre et tout le monde l'aime, et moi je suis très honorée de la considération où l'on me tient), du moins, ma petite, j'ai du cœur à revendre, un cœur qui, je vous le jure sur mes saints patrons! ne me tient plus dans la poitrine, quand il s'agit de donner un bon conseil!

— Mon nègre et moi, — répondit sans s'émouvoir la Voisine, qui avait écouté avec attention Juana Pedroso et la trouvait très polie, — nous sommes unis par le sacrement, à la manière des Blancs. C'est notre maîtresse qui nous a mariés, avec le curé, là-bas, dans la capitale. Et on ne plaisante pas avec les sacrements! Si on leur manque, on souffre pour mourir et dans le trou, même avec une croix par-dessus, on mord la terre... Quoique, si la mulâtresse m'enlève José Maria... je ne lui crêperai pas le chignon, je ne ferai pas de scandale; mais je jure que je la ferai marcher jusqu'à ce qu'elle rencontre Apopoito Miama...

Alors Juana Pedroso — son devoir accompli — s'en fut aussitôt raconter à la mulâtresse tout ce que la nouvelle venue lui avait dit.

L'autre ferma les yeux, se dandina et se mit à rire.

— Eh bien! Juana Pedroso, va lui dire que son mari, je l'ai déjà, avec le sacrement et tout!...

Il ne fallut pas bien longtemps pour que l'homme l'aperçût (elle avait l'air en ambre) à sa fenêtre, et qu'il tombât sur elle dans la rue, avec son mouchoir de buratine rouge et pour qu'elle l'enveloppât, bouleversé, d'une odeur de cannelle et de jasmin. Sans même s'y être parlé, à l'auberge du coin, c'est là qu'elle l'affola et l'empauma. Il n'y a pire sorcellerie que celle des beaux yeux. C'est ainsi qu'elle le prit, la métisse, à le regarder... Et le nègre devint triste. Il n'allait plus au travail, il ne dormait ni ne mangeait plus. Irritable, pensant et pensant toujours à la voisine. Il n'avait plus envie que d'elle, que d'elle à la manger!

La mulâtresse, enfin triomphante, l'installa chez elle, — au su et au vu de tout le voisinage — et l'y tint enfermé avec elle une semaine.

(Alors Juana Pedroso, toute haletante, courait de porte en porte comme un cancrelat affolé, en disant : « Ma bouche est un oracle, un vrai oracle! Qu'est-ce que j'avais dit? Est-ce

1. Nom nègre de Saint-François d'Assise.

que je ne l'ai pas dit, à l'autre, qu'elle lui lèverait son grand flandrin?... »)

Or, cet homme était d'une bonne nature... Quand la mulâtresse se fut passé son caprice et qu'elle l'eut mis dehors, sa femme avait quitté le pays... On dit qu'il alla s'engager dans une fabrique et que, au moulin, il perdit les deux bras.

Une année s'écoula.

La mulâtresse n'est plus si brillante. Elle n'achète plus de parfumerie au Chinois, elle ne fait plus la fenêtre;... le soleil ne donne plus sur sa maison. Finis les bas de soie, les foulards de prix, les sérénades!

Si vous l'aviez revue, vous ne l'auriez pas reconnue.

Ses cheveux étaient tombés, ses cheveux dont elle était si fière car ils étaient lisses et lui tombaient jusqu'aux hanches, et ils luisaient comme du jais. On aurait dit la chevelure de la Vierge de Regla, que Juan Kilate avait faite pour le Chapitre, avec des cheveux de blanche, fille de blanche.

Elle avait perdu ses dents.

La jeunesse n'était plus dans ses yeux, ni la danse dans ses pieds. Toute la beauté de son corps était morte. Sèche, maigre, comme une liane d'*altibisi*.

— Elle est lépreuse, — murmurait-on.

— On dit que rien ne peut la guérir, pas même l'eau que lui avait donnée le *congo*[1] du Quartier Bleu, ni ce qui pourtant guérit tout : l'eau des saints, assuraient les voisines, qui pouvaient maintenant se montrer compatissantes.

Et elles ajoutaient :

— Dieu la punit, pour ses arrogances... Elle est pourrie, maintenant.

En même temps qu'elle, dépérissaient aussi dans son patio les fougères, les basilics, les belles-de-nuit, et les « coralillos » grimpants qui montaient jusqu'au toit, et le figuier noueux qui donnait son sirop : les figues...

Le canari ne chantait plus. « Quelle tristesse! » disaient les gouttes qui tombaient du vaisselier...

Tout ce qui avait vécu auprès d'elle joyeusement, vivait maintenant sans vie, imprégné, noyé de malheur...

1. Sorcier.

Le miroir, le miroir que, pour qu'elle pût s'y contempler tout entière, lui avait donné ce généreux Galicien de Rivadeo, le propriétaire du magasin des « Quatre Brises », quand il la quitta pour retourner en Espagne, où il comptait faire une cure de bon vin pour sa poitrine, le miroir était comme une eau trouble, savonneuse, un brouillard où se formait et remuait une figure de vieille, tordue de grimaces horribles!

Lorsque le soleil tapait en plein dans la rue de la Croix-Verte, on voyait briller, comme s'ils allaient éclater de lumière, les vitres de la lanterne, et les façades aveuglaient de blancheur; mais les murs de sa maison restaient dans l'ombre... La maison plongeait continuellement dans la lueur d'un crépuscule défaillant, qui vous serrait le cœur. Comme si elle y avait été couchée, malade, jamais la lumière n'en sortait, de cette maison. Pas un bruit non plus n'en sortait, pas une voix pour se mêler à celles du voisinage.

C'était la maison de l'Ombre Méchante, de la morte vivante, la maison fermée.

On ne sut jamais quand la mulâtresse quitta le village.

Elle se traînait le long des chemins du monde. Pendant des années et des siècles, à la peine sur les chemins solitaires.

Tous les arbres lui refusaient leur ombre, et la fuyaient. Le sol qu'elle foulait se hérissait d'épines, lui mordait la plante des pieds. L'herbe même, les choses les plus molles devenaient de pierre pour elle. Toute fraîcheur lui était poussière aride. Le soleil s'acharnait sur son dos, le couvrant d'ulcères; et la pluie, refroidie, aiguisée, pénétrait jusqu'à ses os pour lui faire plus mal.

Elle mourait de faim, sans pouvoir manger; elle mourait de soif, en voyant couler l'eau, qu'elle ne pouvait boire!

Couverte de cicatrices, le corps rongé et parcouru de vers, elle chemine et chemine, nuit et jour, à la recherche d'Apopoito Miama.

Apopoito Miama
Apopoito Miama
Apopoito Miama
Apopoito Miama
Apopoito Miama
Et moi je me ferai justice
Mambelle! Mambelle, oh!

La gueule des puits ne lui répondait que :
— Continue! Continue de marcher!
Mais les chemins n'en finissaient pas.

Apopoito Miama
Apopoito Miama
Apopoito Miama
Et moi, je me ferai justice
Mambelle! Mambelle, oh!

***

Personne ne voulut l'enterrer, parce qu'on s'aperçut qu'elle n'était pas bien morte, la terre s'étant refusée à la recouvrir.

C'était le lundi où l'on met des cierges aux Ames du Purgatoire et où on leur porte à manger.

Les douze coups sonnés, tous les chiens de la nuit se mirent à hurler à la lune, tachée de lèpre.

Quelques vieillards et les dévotes virent un fantôme qui traversait la savane et qui s'en allait, poursuivi, avec des plaintes.

Mais personne n'eut le courage d'écouter ce que la lune voulait dire, comme en secret...

— Endumba picanana[1] ! — s'écria dans la plaine la voix qui vit au fond des puits et qui s'étire à travers le silence, comme une couleuvre de ténèbres.

La tête coupée d'Apopoito Miama, reposant sur un coussin de velours noir brodé de gros fils d'argent. La tête gigantesque et livide de Mambelle...

Apopoito Miama
Apopoito Miama
Apopoito Miama
Apopoito Miama
Et moi, je me ferai justice.
Mambelle! Mambelle, oh!

— Approche! dit Apopoito Miama à la mulâtresse qui, tremblante et joignant les mains, s'avançait, péniblement.

Alors Mambelle releva les paupières, des paupières épaisses,

1. Femme de mauvaise vie.

vertes, — en cire — qui lui pesaient beaucoup, mais il ne vit que le ciel. Il ne savait pas regarder à la dérobée. Ses yeux ouverts étaient deux flaques de lune, aveugles.

— Monte jusqu'à ma tête! dit Mambelle.

Et la mulâtresse obéit, grimpant comme elle pouvait par les cordes tressées qui étaient les cheveux d'Apopoito Miama.

— Moi, je me ferai justice!

— Viens au milieu de mon front... Approche-toi de mon oreille, que je t'entende!

La mulâtresse ne pouvait parler. Mambelle n'entendit que le grincement de sa peur.

— Approche-toi de mon nez, que je te sente!

Mais la mulâtresse avait honte...

— Viens plus près. Plus près!

Mambelle ouvrit la bouche. C'était la nuit de la terre, sa fosse creusée, sa touffeur!... La mulâtresse hurla :

— Mourir? oh, non! Mourir? jamais!

Une écrevisse l'entendit. Elle avait assisté à toute la scène, et Mambelle, incapable de remuer la tête, ne l'avait pas aperçue.

Tirant la femme avec sa pince par un volant de la jupe, elle la fit trébucher et tomber. Ainsi, au lieu de s'enfoncer dans la bouche de Mambelle, la mulâtresse roula par terre et fut sauvée.

Mambelle cracha de colère. L'écrevisse reçut ce crachat sur la tête, et la perdit. Depuis lors, elle n'a plus de tête, et c'est pourquoi elle marche en arrière, par précaution, et porte gravée sur sa carapace une image qui est la tête de Mambelle, d'Apopoito Miama.

L'Écrevisse est immortelle et savante. Elle oignit de sel et de soleil les ulcères de la mulâtresse, et lui rendit la joie, la jeunesse et la grâce.

LYDIA CABRERA

(Traduction de FRANCIS DE MIOMANDRE.)

RÉCEPTION DU DUC DE BROGLIE

Cette séance était exceptionnelle à plus d'un titre. Un duc, un Broglie, y prenait place et n'était appelé à cette place ni pour le seul prestige du nom, ni par reconnaissance politique, ni pour un mérite d'historien, mais pour le génie de la science. Et comme si cette circonstance ne suffisait pas à marquer cette réception, une particularité tragique en soulignait encore le caractère car c'était un mort qui allait accueillir le vivant. Tout à l'heure, quand le récipiendaire aurait achevé la lecture de son remerciement on ne verrait pas le directeur, M. Louis Barthou, ajuster son lorgnon, froncer le sourcil malicieusement et commencer à lire, de sa voix « gasconnante », un accueil cette fois pur d'épigramme ou de familiarité. Car Louis Barthou est mort assassiné le 9 octobre 1934, alors qu'il venait quelques jours auparavant, d'achever ce « discours » de réception. Une telle particularité est unique, croyons-nous, dans l'histoire de l'Académie : il n'y a pas eu d'autre académicien assassiné, dont on ait fait entendre ainsi la voix d'outre-tombe.

Dès l'ouverture de la séance M. Maurice Paléologue du haut du bureau où il était entouré de M. François Mauriac et de M. Georges Lecomte, prononça quelques paroles émues où il rappelait cette circonstance et où il précisait la portée de ce suprême message : « On dirait que notre malheureux confrère, mystérieusement averti du sort affreux qui déjà se préparait contre lui et faisant un retour sur soi-même, sur sa carrière près de finir, sur l'expérience de ses années révolues, s'est hâté de rédiger son testament politique, dont il nous constituait ainsi les dépositaires. Nous garderons fidè-

lement ce dépôt... » La salle des séances était pleine : le public écoutait les propos et rendait visiblement hommage au souvenir que M. Maurice Paléologue célébrait. Quels retours dans une carrière! Ce public, un peu austère, défiant, attaché à des traditions, aveugle même parfois dans ses attachements ou sa passion, n'était-il pas, en partie, celui que M. Barthou avait plus d'une fois rencontré sur son chemin pour railler sa fortune politique et discuter sa renommée? Quelle unanimité aujourd'hui où la mort signalait un dévouement authentique à sa mission, une pensée ardente et souple jusqu'au bout! Le successeur de Louis Barthou à l'Académie française ne pourra mieux servir la mémoire du ministre assassiné que ne l'aura fait Barthou lui-même par un jeu tragique du destin. Ce jeudi où il a reçu, déjà depuis quatre mois couché sous terre, M. le duc de Broglie, Louis Barthou est mort en beauté, d'une mort imprévisible mais inoubliable.

M. Maurice Paléologue s'étant tu, le duc de Broglie se leva. A sa gauche l'un de ses parrains, M. Picard, de l'Académie des sciences, à sa droite, M. Paul Valéry. Nous regardions le physicien et le poète. Ce sont un peu les mêmes têtes avec un front dégagé, l'œil vif, quelque chose de fin et de doux dans le dessin des lèvres, un menton ferme et des cheveux grisonnants pour donner une sérénité à ces traits. On voyait sur ces deux visages l'esprit de finesse, l'habitude de la réflexion et cependant une lumière de juvénilité. Cette jeune spontanéité est souvent, avec la simplicité, la marque des grands esprits. Elle s'aperçoit tout de suite, chez le duc de Broglie et son discours allait confirmer l'impression que produit son abord.

Ce discours fut en effet d'une simplicité heureuse et d'une liberté pleine de tact. La tâche qui lui revenait n'était pas ni si facile, ni si variée. M. de la Gorce fut un historien qui avait commencé par être un magistrat : il a jugé des accusés et ses verdicts n'ont pas connu l'indulgence même du recul... Son style fut net, grave, pénétrant, et il a eu parfois des coups d'œil très justes sur de grandes étendues de notre histoire. Il a fort bien compris et défini notamment l'état de la France au lendemain du Premier Empire, quand elle ne pouvait plus vivre avec l'Empereur et qu'elle ne pouvait pas se supporter sans lui. Mais à côté de ces remarques judicieuses, que de passion sèche, et d'intransigeance plus ou moins celée! Faut-il

rappeler que le récipiendaire porte un nom qui a traversé plus d'une fois l'histoire de notre pays pour la marquer, surtout au XIXe siècle, d'une foi sincère mais libérale; faut-il rappeler que ce nom s'est marié à celui de madame de Staël et qu'il n'a rien renié depuis lors, de cette alliance? Il appartenait donc au duc de Broglie de célébrer un historien en étant homme de science et de louer un esprit auquel n'ont pas dû toujours s'accorder ses mouvements intimes. Quel tact, cependant, pour définir les recettes de l'historien. Lisez plutôt ce morceau : « C'est donc vers l'histoire de la deuxième République française que se portèrent d'abord les regards de M. de La Gorce. Avec méthode, il y applique aussitôt les ressources de son esprit lucide qui saura trier les matériaux pour se frayer, autant qu'il se peut, un chemin vers la vérité. C'est qu'il fut toujours l'ennemi du fatras; il racontait qu'un jour un examinateur — c'était, je crois, Saint-Marc Girardin — interrogeait un candidat sur la géographie; le candidat répondait bien. Alors, il poussa les questions jusqu'aux détails les plus minutieux et les plus puérils, et le candidat resta muet. Après un long silence, plein d'angoisse pour le malheureux élève, le professeur le rassura en disant : « Je vous donne une très bonne note pour ce que vous savez et une bien meilleure pour ce que vous avez eu l'esprit de ne pas apprendre. Quelle belle chose que de savoir discerner ce que l'on doit ignorer!

» Voulez-vous me permettre maintenant une anecdote personnelle? Il y a bien longtemps déjà, un jeune interrogateur à la barbe pointue et à l'œil singulièrement vif, qui devait acquérir bientôt une grande réputation d'helléniste sous le nom de Victor Bérard, m'interrogeait moi-même sur l'histoire, pour les examens de l'École Navale, dans une petite salle du Collège de France, que je vois encore. Par bienveillance, probablement, et en supposant qu'il me ferait briller, il me demanda d'exposer les origines et les causes de la Révolution de février 1848.

» Hélas! je n'avais pas pris la peine de discerner ce qu'il fallait ignorer; car j'ignorais à peu près tout, et ce fut un désastre; mais, quelques années plus tard, en lisant précisément le livre de M. de La Gorce, il m'apparut que la question à laquelle je n'avais pas su répondre n'était ni si claire ni si simple. »

On ne dit pas plus spirituellement les choses; on ne les saurait marquer davantage du sceau de la bonne humeur

et de la simplicité. Il en sera de même quand abordant une époque — 1830 — que les historiens traditionnels ont jugée plus d'une fois sévèrement, qu'ils ont tenue pour responsable de la déchéance monarchique, M. de Broglie voudra marquer la continuité de la grandeur française à travers les différents régimes. Comme il situera bien le point de ralliement où les Français peuvent se retrouver, et ce faisant, comme il rendra libéralement justice à des convictions opposées : « Par bonheur, au moment où elle sombrait, la royauté venait d'inaugurer une politique que tous nos gouvernements, après elle, eurent le bon esprit de continuer. Le drapeau blanc avait guidé les premiers pas victorieux de nos troupes africaines, le drapeau tricolore les égalera aux légions de Rome. Si nos yeux, lassés des querelles intérieures, veulent chercher au dehors un spectacle digne, celui-là, de nous trouver tous unis et réconfortés, ils n'auront qu'à suivre pendant plus d'un siècle les progrès de la route impériale qui va du débarquement de Bourmont à la tombe, encore ouverte, de l'un des plus grands parmi les vôtres. »

Tout le discours fut de ce ton, de cette langue simple et transparente. Quelques-uns des invités de l'Académie avaient pu appréhender une heure ardue, une glose où l'homme de science les aurait étourdis de ses mystères. C'est à peine s'il y fit allusion. D'un bout à l'autre tout fut entendu, fut compris. Finalement tout fut applaudi avec reconnaissance.

Donc M. Maurice Paléologue lut alors le discours de Louis Barthou. Il y mit de la vivacité, de l'accent, s'efforçant de rendre présent celui qui s'exprimait du haut d'une tribune pour la dernière fois, celui que tant d'entre nous avaient connu et qu'ils évoquaient, à ce moment dans sa bonhomie alerte, sa curiosité vivante. Je n'écrirai pas que M. Paléologue, qui prononce bien ce qu'il dit et avec un certain goût de la grandeur, nous fit entendre la voix familière de Barthou; mais il sut mettre dans sa lecture une rapidité, et des accents qui laissaient oublier la mort, qui deux ou trois fois même, nous rendirent celui qui ne pouvait plus être là. Le discours de Louis Barthou comportait de la liberté, de l'aisance, une mise au point adroite des positions et l'adhésion respectueuse à une sorte de génie qui lui aura été étranger. Il préféra l'avouer tout de suite que de feindre une fausse connaissance et de

faire passer dans son discours ces spectres d'électrons et ces rayonnements lumineux que M. Maurice de Broglie a captés et qui nous demeurent, à nous, profanes, des émerveillements interdits. Mais il rendit largement hommage à une famille qui a servi la France à tant de reprises et lui donne aujourd'hui deux savants, d'une magnifique autorité. La Bruyère a écrit : « Il apparaît de temps en temps des hommes rares, exquis... Ils n'ont ni aïeuls, ni descendants. Ils composent seuls toute leur race. » Le duc de Broglie n'a pas composé seul toute sa race. Il lui a assuré avec son frère, un surcroît de gloire, dont Louis Barthou a défini adroitement le caractère. Dans le raccourci d'un rapprochement et d'une anecdote Louis Barthou en a aussi heureusement défini les dispositions : « Quand vous retournez au château de Broglie, vous y retrouvez les grands souvenirs de votre famille; mais d'autres aussi vous sont chers. Il y a dans le château un pavillon qui porte le nom de Mérimée. C'était un avocat au Parlement de Rouen, très versé dans le droit féodal, que le maréchal de Broglie avait appelé auprès de lui pour gérer son domaine. Le petit-fils de cet excellent homme fut l'auteur de *Carmen* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Non loin du château, à l'ombre du vieux clocher, il y a la maison où naquit le grand Fresnel, dont le père avait épousé une fille de l'intendant. Je suis sûr que vous avez souvent médité, devant cette maison, sur le problème des destinées. A côté d'une très noble famille, la vôtre, dont l'ancienneté connue remonte au xe siècle, voici la modeste demeure d'un savant illustre qui a substitué aux conceptions de Newton sa théorie de la transmission de la lumière. Ainsi, le génie conquiert des droits égaux à ceux que l'hérédité transmet, et le petit-fils d'un tailleur de pierre peut inscrire dans l'histoire un nom qui ne pâlit pas devant celui du glorieux maréchal célébré par Voltaire. Le hasard fait bien les choses, quand il s'avise de ramasser dans un coin de France, où l'immortalité a passé, le château des Broglie, le pavillon du grand-père de Mérimée et la maison natale de Fresnel. »

Le discours ici n'était plus loin de sa fin. Il s'acheva sur le mot France — que Louis Barthou aura pu prononcer ainsi une dernière fois et que le duc de Broglie continuera à rendre plus renommé.

GÉRARD BAUËR

LE THÉÂTRE

M. Maurice Donnay : *Amants* (reprise, Odéon). — Calderon : *Le Médecin de son Honneur*, adaptation française de M. Alexandre Arnoux (L'Atelier).

Il me souvient d'avoir vu *Amants*, lors de la création, à la Renaissance, avec madame Jeanne Granier et Lucien Guitry. L'image de cette soirée demeure baignée dans ma mémoire d'une lumière vive, enivrante. C'était dans l'hiver de 1895-96. Je venais d'arriver de province à Paris, et j'avais dix-huit ans. J'écoutais avec enchantement ce dialogue ironique et tendre, spirituel et passionné. Il me délivrait. De quoi? De ma Charente natale, d'une éducation rigide, de mes principes moraux, d'un univers chagrin. Rien de ce que j'entendais là n'eût été admis, possible ni même concevable à Cognac. Ce que je humais dans cette pièce (et le ravissement un peu scandalisé d'un oncle assis à mes côtés renforçait mon impression), c'était l'atmosphère de Paris, cette philosophie bienveillante qui est au fond des mœurs libres. Chez nous, dans le Sud-Ouest, tous les sentiments hors cadres étaient, non seulement réprouvés, mais flétris en eux-mêmes par leur propre vulgarité. Sans doute, ma jeunesse naïve exagérait-elle un peu. Il devait bien y avoir, dans ma petite ville, comme ailleurs, des liaisons extrêmement secrètes qui échappaient à cette condamnation intime, à cette grossièreté fatale. Mais, justement, ces amours-là ne se sauvaient de la honte qu'à la condition de rester très cachées. Dès que l'irré-

gularité devenait visible, elle prenait l'aspect d'une déchéance affreuse. Et, lorsqu'elle s'affichait, elle se confondait avec la crapule. Or, voici qu'un auteur parisien, doué d'une grâce légère qui m'apparaissait comme un voile de mousseline jeté sur une audace inouïe, balayait, du seul effleurement de cette gaze magique, mes préjugés moroses. Il mettait en scène un milieu irrégulier, reconnu comme tel, déclaré tel aux yeux de tous, et où chacun cependant avait d'exquises manières, où les serviteurs étaient bien stylés, les enfants, bien élevés, voire instruits en des raffinements de sociabilité, que nos petits lourdauds de la plaine charentaise eussent eu de la peine à comprendre. Je sais bien que M. Donnay s'amuse ici tout le premier de ce contraste entre la décence très surveillée du ton et la particularité du milieu : il en a même tiré, au début de sa pièce, un effet de surprise comique, lorsque, après nous avoir fait entendre les propos si convenables des dames réunies pour le thé chez Claudine Rosay, il nous révèle brusquement, par les confidences que Henriette Jamine fait à son amie Claudine, que Claudine n'est en somme qu'une femme entretenue, la maîtresse en titre d'un certain comte de Ruyseux. Mais que ce comique fin était donc le signe d'une grande désinvolture! Qu'il y avait loin de ce sourire indulgent au couplet brutal, méprisant de Dumas fils sur les pêches à quinze sous, dans *le Demi-Monde*!

J'ai goûté à revoir *Amants*, après un intervalle de près de quarante années, un plaisir dont la mélancolie n'était due qu'au sentiment que la pièce me donnait de mon âge. Quant à l'œuvre, elle-même, elle n'a point vieilli, encore que l'on n'y trouve pour ainsi dire rien qui ne porte la marque d'un temps. Ce qui signifie qu'elle est restée jeune par la facture, par la science de l'artiste, comme un vieux portrait où se reconnaît la main d'un maître. Les nuances de la peinture sont fraîches, mais le modèle représenté sur la toile est vêtu à la mode d'autrefois. L'ouvrage ne date pas, mais sentiments, esprit, tout y est daté avec exactitude : dans l'histoire des mœurs et des passions de l'amour, c'est un texte précis qui joint à sa valeur littéraire le prix d'un témoignage fidèle.

Une autre impression que j'eus est celle d'un changement de perspective. A la fin du siècle dernier, nous étions

surtout frappés par ce qui distinguait la pièce de ses devancières : ce persiflage sentimental, cette raillerie charmante de la tendresse dans l'instant même où l'on s'y abandonne à plein cœur, cette façon aussi de s'en remettre au simple tact, à l'élégance naturelle du soin de modérer les transports amoureux ou les excès du jeu sensuel, cette méfiance enfin à l'égard du ton sérieux, des sentences indiscrètes, de tout le pédantisme moral. Il y avait là, en effet, une réaction contre la prédication laïque, à la Dumas fils. L'époque était anarchisante, toute pénétrée de scepticisme. La sévérité hypocrite, les sermons, les plaidoyers de l'âge précédent y étaient remplacées par des sourires, et les tirades vengeresses par un étincellement de répliques lancées comme des flèches. L'amour même, ennemi de toute emphase, ne s'exprimait qu'en blaguant. Mais, de même que les contreforts d'une chaîne de montagnes, vus à distance, paraissent accolés l'un à l'autre comme si nulle vallée ne les séparait, de même *Amants*, pour un observateur d'aujourd'hui, se raccorde étrangement au *Demi-Monde* : l'accent, ici et là, n'est certes pas le même, mais c'est bien la même société. A noter toutefois que, Vétheuil, dans *Amants*, se représente déjà lui-même comme un type un peu désuet : le type du garçon pour qui le cœur, en amour, compte encore énormément : Vétheuil plaide à chaque instant pour sa manière de sentir, d'aimer, de souffrir. Il se moque de lui-même, mais c'est un subterfuge qu'il emploie pour donner libre cours à ses élans sans risquer d'être ridicule. Il maintient que l'analyse de soi, la beauté des paysages, les joies esthétiques partagées, ajoutent du charme à la passion, l'alimentent, lui ménagent des souvenirs plus variés, plus complets. En un mot, ce Vétheuil est un virtuose de la volupté. Or, toute virtuosité ne s'acquiert, ne s'entretient que si l'on dispose de loisirs. Pour Vétheuil, être un parfait amant est l'unique occupation de sa vie. Tout, dans son emploi du temps, reste subordonné à cette fonction, j'allais dire à ce sacerdoce. En 1895, ce phénomène plaisait, triomphait, mais je remarque qu'il avait déjà besoin de s'expliquer pour qu'on l'admirât entièrement : il se sentait donc déjà menacé. A côté de Vétheuil, son ami Sambré nous offre une préfiguration des générations suivantes. Le matérialisme absolu, la muflerie

(cette graine promise à une si vaste croissance) apparaissent en germe dans tous ses discours. Sambré est un précurseur. Il est odieux.

Madame Madeleine Lély et M. André Brûlé, qui interprètent les rôles de Claudine Rosay et de Vétheuil, avaient accepté un lourd héritage. Ils y montrent beaucoup de jeunesse et de brio, et sont très applaudis.

***

Conformément au régime d'alternance instauré cette saison au Théâtre de l'Atelier, à *Rosalinde* qui triompha de longs soirs sous la direction de Jacques Copeau succède aujourd'hui *le Médecin de son Honneur* sous la direction de Charles Dullin.

M. Alexandre Arnoux, dans son adaptation, s'est attaché à laisser à l'ouvrage sa saveur originale. Ce n'est pas qu'un écrivain comme lui, véritable virtuose du style, eût été empêché d'ajouter au texte quelques fioritures adoucissantes. Mais M. Arnoux répugne aux coupages qui dénaturent un vieux vin. Celui-ci est âpre et noir. Il a gardé, malgré les années, le goût fort des raisins mûris aux pentes des sierras et jusqu'à certaine odeur de bouc, celle des outres d'Ibérie.

Calderon ayant composé quelque cent vingt pièces je ne m'exposerai pas à faire rire de moi des hispanisants comme Arnoux, Jean Cassou et Adolphe de Falgairolles, en essayant de situer *El Medico de su Honra* dans l'œuvre de l'auteur espagnol. Je sais seulement que ce drame a la réputation d'être l'un des plus farouches qu'il ait écrits, et je ne vois pas, en effet, comment il pourrait être surpassé en férocité, mais ce qui en prolonge l'intérêt jusqu'à nous, c'est qu'il ne laisse pas d'être humain. Derrière le déroulement des épisodes, l'auteur a poussé très avant l'étude d'une âme d'hidalgo. Les déformations du sentiment de l'honneur dans les affres de la jalousie, voilà le fond du drame.

Don Gutierre n'acquiert à aucun moment la certitude que sa femme est coupable, et, lorsqu'il raisonne, lui-même sait fort bien démêler tout ce qu'il peut y avoir de faux dans les apparences les plus accusatrices. Mais son honneur est si susceptible que le soupçon seul suffit à l'entacher. Que Gutierre

puisse douter de la vertu de doña Mencia, cela déjà est un crime dont l'épouse, aux yeux de ce mari terrible, porte la responsabilité. C'est que le tourment de Gutierre ne se borne pas aux tortures intimes d'un cœur jaloux, il se complique d'une attitude sociale, d'un orgueil de caste, supérieur à tous les autres sentiments. C'est déjà sur un simple soupçon que, antérieurement à son mariage, Gutierre avait rompu un premier projet de fiançailles avec une noble demoiselle, Léonor, courtisée par lui à l'époque. Dès qu'il conçoit des doutes sur la fidélité de Mencia, il traite son propre honneur comme un malade dont il s'est institué le médecin. Les stratagèmes qu'il imagine pour découvrir la vérité, il les considère comme autant de remèdes qu'il administre au patient. Si la guérison ne peut être obtenue par cette thérapeutique, il ira jusqu'à l'intervention suprême, celle qui détruit le mal en détruisant sa cause, c'est-à-dire l'objet aimé dont la vie entretient les soupçons du jaloux. Mais, là encore, il faut agir avec prudence, pas de scandale! Un meurtre public ou avoué n'aboutirait qu'à faire éclater la honte, ruinant ainsi l'honneur qu'il prétendrait sauver. Il faut que tout s'accomplisse dans le secret. Don Gutierre obligera donc un chirurgien, sous la menace du poignard, à saigner doña Mencia jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cependant, l'horrible forfait sera découvert par le roi Don Pèdre, et celui-ci ne fera grâce au criminel qu'à la condition qu'il répare ses torts envers la jeune fille qu'il a jadis abandonnée.

Le rôle de Gutierre est merveilleusement joué par Dullin. Cet homme, dont l'âme est de cristal, l'une des plus pures que j'aie jamais connues, montre une aptitude singulière à exprimer la duplicité. C'est le triomphe de l'art. Ce qu'il y a d'admirable chez Dullin, c'est la répudiation totale de toute grandiloquence. Les caractères les plus excessifs, dans les situations les plus outrées, demeurent avec lui naturels. Ici (comme dans *Richard III*), il écarte la composition mélodramatique, laquelle n'est jamais qu'une vue superficielle. Mais tout excès de sentiment contient une part de vérité. Il arrive même que l'excès n'est que la vérité portée à son plus haut point de tension et qui fait soudain explosion. C'est cette vérité éruptive que Dullin rend dans ses éclats, mais il excelle non moins

à rendre sensibles les préparations secrètes de la violence, son cheminement souterrain.

Tous les héros du drame sont cernés d'un trait fort, nerveux. Ce sont des figures simplifiées, mais avec justesse, avec style. Les interprètes ont très bien accusé ce noble parti pris. Je n'ai pas relevé une seule dissonance. Le personnage du Roi, superbement campé par M. Vital, est très attachant dans sa majesté sombre, sa conscience sommaire et inflexible. L'infant Henry, sous les traits de M. Daniel Lecourtois, a bien de l'élégance et de la sensibilité. C'est mademoiselle Rachel Berendt, qui joue le rôle de Mencia : elle s'y montre passionnée et pudique, touchante et pathétique. A ses côtés, mademoiselle Hélène Gerber dessine une fille-suivante, à la maigreur ardente de chèvre andalouse, au profil démoniaque. Madame Marie-Hélène Dasté est Léonor; M. d'Orval, don Arias; M. Favières, don Diègue, et M. Lucien Arnaud, le chirurgien terrorisé. Mais M. Sokoloff mérite un éloge particulier, dans le rôle de Coquin, bouffon espagnol, bouffon triste, si différent des bouffons shakespeariens.

Au reste, ce qui frappe, c'est combien cette Espagne réelle est différente de celle qu'on retrouve transposée en plusieurs littératures. Que l'espagnolisme de Corneille nous semble riant auprès de Calderon, comme une note vermillon à côté des noirs et des terre de Sienne!...

Les décors et les costumes sont d'André Barsacq. Ceux-ci sont une fête pour les yeux, et ceux-là se distinguent par des combinaisons de plans divers, qui ouvrent, sur une scène de dimensions cependant modestes, des perspectives d'une profondeur inattendue.

La musique enfin est de Jacques Ibert : une petite grêle brûlante, qui crépite aux cordes des guitares.

Une belle soirée encore, et qui fait honneur à Paris.

FRANÇOIS PORCHÉ

G. LENÔTRE

Lenôtre vient de mourir à soixante-dix-huit ans. Celui qui, dans sa parfaite modestie, se rangea le plus souvent du côté de la « petite » histoire était un grand historien. D'ailleurs, si l'on considère la chaîne des événements qui composent la vie d'un peuple, il paraît impossible de fixer une limite précise entre la « grande » et la « petite » histoire. Dans le cas de Lenôtre, ce qu'on peut dire de certain c'est qu'en trente volumes de portraits et d'anecdotes, il a réussi à composer un tableau d'ensemble, complet, merveilleusement attachant et nouveau de la Révolution. Toute thèse en est absente; ce produit dangereux est avantageusement remplacé par l'entrée en scène de cent personnages « secondaires » qui ont souvent mené le jeu dans ces anarchiques journées. Lenôtre a été de ceux qui ont le mieux montré l'importance des hommes à demi obscurs ou de la masse elle-même dans les grands événements. Sans détourner les regards des chefs dont il a su fort bien étudier la psychologie, il a atténué le caractère *De viris illustribus* de l'histoire. Il l'a tirée vers les humbles exécutants, les humbles inspirateurs, la foule. De ce côté-là les recherches à faire sont encore immenses et ne peuvent être que fécondes. Des milliers de cartons dorment encore, inexplorés, dans les galeries des Archives.

On a été longtemps injuste avec Lenôtre, non le public qui dévorait ses livres avec passion et appréciait à juste titre la vivacité, la nouveauté de ses récits et la fermeté de son style, mais certains petits groupes « érudits » qui se méfiaient par principe d'un historien dont les œuvres étaient si vivantes. L'ennui leur eût paru un meilleur répondant. Où Lenôtre allait-il prendre ces mille détails qui donnaient tant de couleur à ses tableaux? Il les inventait sans doute...

Non certes, il ne les inventait pas. Cela lui eût paru tout simplement *impossible*. Il y a quelques mois il écrivit (avec sa fille, mademoiselle Thérèse Lenôtre) un petit récit pour les enfants destiné à leur donner une idée, sous une forme agréable et facile, de ce qu'était la vie en France sous Louis XVI. En dépit des suggestions qu'on lui avait faites, Lenôtre n'avait pu se résoudre à prendre comme fil directeur de ce tableau de mœurs une histoire imaginaire. Cela lui aurait paru un sacrilège.

Il avait donc suivi les étapes d'un voyage en France réellement accompli quelques années avant la Révolution par un obscur gentilhomme breton, M. de Rouaud. Comme il discutait du plan de cet ouvrage avec un ami, celui-ci lui suggéra d'ajouter un épisode qui, selon lui, eût donné du mouvement. « Inadmissible, dit Lenôtre, jamais M. de Rouaud n'a rien fait de pareil. » L'idée de modifier fût-ce d'une lieue l'itinéraire (universellement ignoré et bien digne de l'être) d'un voyage accompli il y a cent cinquante ans par un personnage qui n'avait aucune importance le choquait profondément. Il s'en tint donc aux données fournies par ce mémorialiste obscur et fit fort bien en somme, puisqu'il tira de matériaux très ternes une construction charmante.

J'ai eu occasion de travailler aux Archives dans quelques dossiers que Lenôtre avait étudiés pour écrire certains chapitres de ce grand ouvrage où revit tout le Paris révolutionnaire « *Vieilles maisons, vieux papiers* ». Et j'ai constaté qu'il n'y avait pas un mot dans le récit de Lenôtre en apparence le plus libre pour lequel il ne pût fournir une référence. Le moindre détail, celui même dont on pourrait penser qu'il n'a été placé là que pour respecter la simple vraisemblance et pour donner au récit de « l'atmosphère », est le résultat d'une patiente analyse des textes d'archives. Parle-t-il d'un personnage de quinzième importance (mais au fait y en a-t-il de semblables?) qui suit telle rue le 20 mars 93, s'il indique au passage que son homme a croisé une jeune femme en robe puce et qu'il a plu à dix heures, Lenôtre peut le prouver. Il y a un rapport de police et deux ou trois papiers annexes derrière cette ligne-là. Ce qui est étonnant, c'est qu'un récit étayé sur une abondance si extraordinaire de documents

ait autant d'aisance, de souplesse. On dirait un roman. C'est la quintessence d'un amas de textes. L'historien ne se prenait pas les pieds dans ses références.

Lenôtre avait pris le goût de l'histoire dès sa petite enfance, dans la vieille propriété de ses parents en Lorraine. Il y partageait des veillées captivantes où l'on retraçait les curieuses aventures de quelques-uns de ses ancêtres. C'est ainsi qu'il apprit comment l'un d'entre eux avait été sauvé, aux temps des guerres de la Chouannerie, par la magique vertu du ruban de la jeune fille qu'il aimait, mademoiselle Lenôtre, descendante du grand jardinier de Louis XIV. Anecdote qui devait lui inspirer de changer, sur ses livres, son nom patronymique de Gosselin en celui de G. Lenôtre. Après 70 ses parents, Lorrains annexés, optèrent pour la France et vinrent s'installer à Paris. A quinze ans il commença une vaste exploration de la ville qui ne devait s'interrompre qu'avec sa vie. « J'allais me promener, disait-il, dans les ruines des Tuileries. Après l'incendie de la Commune la carcasse du palais demeura debout près de dix ans. L'herbe avait envahi les salles. J'ai cueilli plusieurs petits bouquets de marguerites dans le palais même de nos rois... » Par la suite, Lenôtre, journaliste et écrivain, continua dans tous les vieux quartiers cette enquête si poétiquement commencée. Du Marais à la cour du Commerce, il connaissait toutes les maisons; il allait sonner chez des inconnus pour se rendre compte de la disposition des lieux dans tel appartement qui le préoccupait. « On m'a beaucoup mis à la porte », disait-il. Sa connaissance de Paris était devenue vraiment prodigieuse et sa mémoire ne le trahissait jamais. Je lui racontais, un jour, une visite à l'Infirmerie Marie-Thérèse où vécut Chateaubriand. Il m'écoutait en silence, ne manifestant pas d'un seul mot qu'il y eût jamais mis les pieds. Quand j'eus achevé : « Il y a quelque chose que je ne comprends pas bien, dit-il, dans cet endroit, c'est l'âge et la direction du gros mur dans le fond du jardin, vous savez : le long du boulevard Raspail. »

Lenôtre avait la passion de la recherche. Il a travaillé dans des milliers et des milliers de dossiers aux Archives, chez des notaires,... et chez les simples particuliers qui voulaient bien lui ouvrir leurs papiers de famille. Il avait accumulé une série de fiches extraordinaire et une imposante bibliothèque

révolutionnaire qui lui donna bien du tourment, quand, il y a quelques années, il quitta son vieil appartement de la rue Vaneau pour se transporter boulevard Saint-Germain. « Quand il a vu arriver mes caisses de livres, mon propriétaire a eu très peur pour son immeuble. » Elles contenaient, entre autres, une collection complète de tous les journaux parus sous la Révolution. Il les montrait volontiers à ses amis. « Voilà le journal, disait-il en feuilletant l'un d'entre eux, qui a ruiné en un an la popularité du roi : *les Révolutions de Paris*. Chaque jour, leur directeur, Prud'homme, accablait la famille royale d'injures et de calomnies. On ne sait pas encore pour le compte de qui il agissait. Sous la Restauration ce singulier personnage composa des ouvrages édifiants sur Louis XVI et la monarchie. »

Depuis plusieurs années, Lenôtre préparait un nouvel et important ouvrage sur Paris sous la Terreur, qui fût devenu la somme des travaux de toute une vie. « Plus je pense à la Révolution, disait-il, plus je me persuade qu'elle n'a pas été faite par les Parisiens. C'est une racaille composée de quatre à cinq cents étrangers qui a mené la danse. Quand ils ont vu la tournure prise par les événements, les gens de la ville se sont terrés. Mais ils attendaient l'heure de la revanche. Les massacres, la terreur les avaient rendus de nouveau royalistes. En 93, la masse des Parisiens souhaitait le retour de la monarchie. »

Quand Lenôtre était parti sur une piste, qu'il cherchait à résoudre une énigme, rien ne pouvait le décourager. Quand il avait en vain interrogé archives, registres, dossiers, mémoires, il recourait aux fiches des agences d'héritages. On sait que ces agences, qui vous mettaient en main des héritages lointains, dont vous n'auriez pas soupçonné l'existence sans leur intervention (qu'elles faisaient payer du reste par une forte commission), tenaient à jour depuis le XVIIIe siècle des fiches généalogiques très complètes. La première fois que Lenôtre eut l'idée de se rendre dans la plus importante d'entre elles, il était encore tout à fait inconnu et le directeur de cette maison refusa d'abord de lui communiquer quelque renseignement que ce fût. Mais, à force de diplomatie, l'historien réussit à le gagner à sa cause. « Qu'est-ce que vous voulez savoir? » demanda enfin le patron, radouci. « Je cherche la trace

d'un Aubry, juré au Tribunal révolutionnaire »... « Bien », dit l'autre. Il le conduisit dans un dédale de caves et le laissa enfin dans l'une d'entre elles, au milieu d'une soixantaine de caisses remplies de fiches. « Voilà la cave des Aubry », dit-il.

C'est ainsi que par des recherches inlassables où il témoignait d'autant d'intuition que de patience Lenôtre travaillait à faire revivre en lui dans toute leur netteté ces journées de la Révolution qui l'obsédaient. Si l'impression de réalité, de vie, est si forte dans ses livres, c'est qu'il vivait en effet et avec une intensité extraordinaire — en vrai romancier en somme (au procédé d'investigation près) — les épisodes qu'il étudiait. Le moindre document l'étourdissait comme une enivrante bouffée du passé. Du livre le plus confus, il savait en un tournemain dégager les éléments vraiment valables, ceux qui fournissaient un point de vue nouveau sur l'immense spectacle du passé. Qui n'a admiré l'art avec lequel il tirait, pour *le Temps*, d'ouvrages parfois un peu froids, des chroniques toujours palpitantes d'intérêt? Depuis dix-huit mois l'immense labeur auquel il s'était condamné avait compromis la santé de Lenôtre. Il ne pouvait plus, l'été, retourner dans ce Rambouillet, qui lui était cher, à deux pas du château auquel il consacra un si beau livre. On ne le voyait plus, dans la propriété du comte de Fels, faire de l'aquarelle ou pêcher à la ligne avec la patience inaltérable d'un historien. Retenu à Paris, ayant à la fois la phobie des lieux clos (ce qui l'empêcha de prononcer son discours de réception à l'Académie) et des promenades publiques, il se faisait conduire dans le beau jardin des frères de Saint-Jean-de-Dieu, pour prendre un peu d'exercice. « Voyez-vous, expliquait-il avec ce charmant sourire juvénile qui donnait soudain un éclat ironique à ses yeux clairs, je suis très fatigué. Et il y a de quoi. Mon médecin a très bien défini ma situation. Il m'a dit l'autre jour : « Au fond vous avez vécu toutes les jour-
» nées de la Terreur ; vous avez vu massacrer des centaines
» d'aristocrates et pauvres gens. C'est très mauvais pour le
» système nerveux. »

Avec G. Lenôtre vient de disparaître le dernier grand « témoin » de la Révolution.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE PARIS

Le jardin de la comtesse de Noailles. — Ce n'est encore, au centre d'un salon de la place du Palais-Bourbon, ce n'est encore qu'une maquette, un paysage aux pins parasols et aux cyprès faits de ces fibres végétales que l'on voit pendre aux sapins des Vosges et d'Alsace et qui, teintes en vert, et adroitement appliquées sur de petits morceaux de bois contournés, imitent la nature, à la manière des dioramas. Des fragments de glace simulent l'eau dormante dans des vasques de pierre, autour d'un pavillon ouvert, à six pans coupés. Des arceaux de feuillage, qui donneront l'impression d'un bosquet taillé, coiffent la construction, mais ils seront exécutés en plomb et peints. Versailles a connu pour orner ses fontaines, des végétations qui gardaient ainsi leur fraîcheur, en dépit des saisons et dont Oudry lui-même eût à charge l'entretien et le « réussi » de la peinture.

Cette maquette de jardin, environnée de toile verte, éclairée savamment par de petits projecteurs électriques, sera reproduite avec son pavillon, ses vasques, ses peupliers, son allée de cyprès, à Amphion, sur les rives du lac de Genève. Le « jardin » couvrira une partie de terrain reprise à la propriété dans laquelle Anna de Brancovan, qui devait être quelque jour comtesse de Noailles, apprit la nature. C'est là qu'elle s'enivra de la fraîcheur, de la couleur et de la saveur des plates-bandes, de l'éclat, de la diversité du potager et que jaillirent à ses lèvres les premiers vers qu'elle eût formulés. C'est là qu'elle voulut connaître le nom des arbres et des fleurs et le retint. C'est là qu'elle s'éprit des variations de la

lumière et des eaux, qu'elle apprit, encore enfant, ce que les yeux de Monet, peut-être, n'ont perçu ou ne consentirent à exprimer que lorsque le peintre eut cinquante ans.

Ce jardin sera l'œuvre, il sera le souvenir, il sera l'hommage, il marquera l'ardeur et l'admiration des amis de madame de Noailles. Il va prolonger ou plutôt il va fixer sur un point vivant de ce monde, dans les gradations de la nature, le scintillement et le murmure de l'eau, la personnalité de celle qui a chanté, mieux que toute autre avant elle, — il est possible de l'affirmer sans offenser aucune mémoire, — tout ce que retrouvent dans la nature d'enchantements éternels ceux que des dons particuliers livrent à tous les éblouissements.

Une société des *Amis de la comtesse de Noailles* présidée par MM. Henri de Régnier et Paul Valéry et dont le *Comité d'Honneur* va réunir les plus grands noms de l'art, charge le *Comité d'Action* d'élever au souvenir de ce radieux et sensible génie le jardin d'Amphion, pour lequel M. Émile Terry a réalisé la maquette que nous sommes venus voir aujourd'hui, dans son appartement de la place du Palais-Bourbon.

Cette maquette sera transportée prochainement dans un salon de la Bibliothèque Nationale, précédant le cabinet de l'administrateur, M. Cain. Les admirateurs d'Anna de Noailles pourront aller la voir et s'inscrire, selon leur désir et leurs possibilités, pour une collaboration même infiniment modeste.

Ce que souhaiteraient les membres du Comité, c'est que les amis inconnus du grand poète puissent éprouver la satisfaction de devenir leurs collaborateurs. Un pareil témoignage d'admiration et d'amour ne pouvait manquer de naître autour de cette grande et noble figure qui, après ce temps de silence que le tombeau impose avec plus ou moins de durée autour de la mémoire des disparus, va naître à toutes les phases de la plus pure immortalité.

***

La catastrophe préméditée. — Les travaux de démolition de l'ancienne Manufacture militaire sont à peine entre-

pris. L'ambassade de Pologne est encore habitée, au seuil de ces démantèlements sans nom qui, dans les débuts de février 1935, préludent à l'Exposition Universelle, dont l'inauguration est fixée aux derniers jours d'avril 1937, c'est-à-dire dans deux ans.

Quelle que soit la rapidité avec laquelle le fer et le ciment permettent d'élever les constructions utilitaires ou les immeubles bourgeois dont nous avons depuis quelques années tant d'exemples sous les yeux, il ne suffit point de bâtir, il faut aménager.

L'une des catastrophes les plus blessantes, par conséquent les plus douloureuses, pour l'honneur français se prépare donc et commence à rouler vers nous comme une de ces avalanches dont on voit vers les cimes, se désagréger le premier élément qui, s'enflant toujours, finit par emporter des villages et obstruer le lit des torrents.

Si quelque Français semblait capable de réfléchir encore, dans le sourd et aveugle courant qui nous emporte, la réalisation d'une Exposition Universelle, à Paris, en 1937, lui apparaîtrait comme une entreprise désespérée

Partir pour une guerre, sans armes ni munitions, ou prévoir, en février 1935, une *Exposition Universelle pour le printemps de 1937*, alors qu'aucun projet n'est mis au point, qu'aucun travail n'est commencé, c'est marcher à la défaite, à l'écrasement complet.

Seuls des trafiquants vivant de scandales et de ruines peuvent pousser à ce monstrueux sabotage, qui ne saurait réserver que les plus cruelles et irrémédiables déceptions.

Les deux musées dont on prétend doter Paris, l'Exposition de 1937 terminée, nécessiteraient des études minutieuses.

La ville collabore financièrement et pour une part importante à l'édification des nouveaux monuments dont elle aura la jouissance. Ils feront partie des attractions futures dont elle disposera pour des étrangers quelque peu blasés sur les boîtes de nuit. Son but est donc de pouvoir répondre, par l'aménagement de ces musées, à des exigences nouvelles.

L'éclairage nocturne par exemple. Le *Musée du Soir*, avec galerie d'expositions permanentes, dans le voisinage d'une

salle de concert, où l'on entendrait des œuvres modernes et anciennes, où des artistes encore inconnus se révéleraient, — le *Musée du Soir* et ses concerts, ses expositions intelligemment présentées, ce qui est si rare, viendraient offrir, à une autre clientèle que celle des sports, la journée terminée, le moyen de veiller pendant une heure ou deux, ailleurs qu'au cinéma et à la boxe.

Une grande vague de moralité s'est répandue sur le monde civilisé, — tant pis pour ceux qui ne s'en aperçoivent pas. La jeunesse vient de vivre quelques années qui l'ont contrainte à envisager la réalité différemment de ceux qui eurent dix-huit ou vingt ans au début des années d'aveugle prospérité qui suivirent la guerre.

La roue a toujours tourné. Nous revenons à plus d'intelligence et de simplicité, moins de besoins, à des dépenses réduites. Il faut encourager ces tendances. S'ils sont facilement accessibles, variés, attrayants, les Musées du Soir y aideront.

Mais comment l'espérer lorsqu'on se trouve, comme moi, dans la nuit, au début de février 1935, devant ces bâtiments de la Manutention, situés en contre-bas de l'avenue du Président-Wilson et en bordure de l'avenue de Tokio, et que l'on songe qu'un immense palais, destiné aux Arts, s'élèvera là dans deux ans!

Un oubli fâcheux de ceux qui commencent les démolitions, c'est qu'ils n'ont pas pensé que ces bâtiments militaires étaient infestés par les rats et qu'il eût été bon d'en détruire le plus possible — ce qui est facile aujourd'hui, — avant d'enfoncer la pioche dans les constructions. Je vois à quelques pas grouiller un cortège obscur et sinistre, et songe à l'envahissement des immeubles voisins.

Les rats! Il s'en trouve, déjà, dans les jardins construits *sur les toits* des immeubles qui regardent le Bois de Boulogne, près de la Muette.

La mollesse de ceux qui devraient avoir déjà pris des décisions, au sujet de cette exposition, leur absence d'initiative et de direction, nous instruit sur l'avenir et même sur le présent.

Se préoccuper des rats?

De quoi se préoccupent-ils?

Mais quels gouffres de millions se sont ouverts avec ces premiers coups de pioches donnés si tardivement dans les toits de la Manutention, et qui sont là, béants, sinistres avec leurs vitres brisées et leur peuple de rats affamés qui gagnent des frontières prochaines : l'ambassade de Pologne ou l'hôtel Wendel?

***

Le Petit Palais reçoit le musée de Grenoble. — Lorsqu'on possède quelques meubles, c'est une grande aventure que de déménager. C'en est une plus inquiétante encore, lorsqu'il s'agit de faire passer d'une ville dans une autre ce qui garnissait l'appartement, de faire traverser la France aux objets remplissant la maison. C'est pourtant ce que vient de risquer le conservateur du musée de Grenoble qui a transporté ses pénates au Petit Palais.

M. Andry-Farcy doit être un homme énergique. Nul n'ignorait qu'il eût fait de son musée l'un des plus agréables de France; — on pense désormais que si nous possédions une vingtaine d'Andry-Farcy, la propagande française y trouverait quelques avantages.

Qu'on n'aille point crier que les œuvres courent de grands risques à se promener sur les routes de France. Nous en affrontons bien davantage chacun, ce qui ne nous a jamais empêchés de courir les chemins, ni nos grands-pères, qui gagnaient Rome à l'aventure, sur des routes indécises, au temps de guerres interminables. Le voyage n'enrichit point seulement l'esprit vivant. Le voyage, le dépaysement ajoutent un surcroît de rayonnement aux œuvres insensibles que l'homme a créées. Il semble qu'elles se complaisent à se révéler à des yeux inconnus dans une atmosphère renouvelée.

Les œuvres d'art sont comme les très jolies femmes. La solitude et les déserts ne leur conviennent point. Elles rayonnent de clarté plus vive dans un jour prémédité et dans des atmosphères complices.

Ce musée qui vient donner, comme un corps de ballet en voyage, une représentation aux Parisiens, connaît le plus vif succès.

Voilà un précédent heureux, une initiative qui ne devrait pas demeurer unique.

M. Camille Groult qu'aucun collectionneur n'a égalé dans le *détail* des jouissances que procure l'œuvre de qualité, M. Camille Groult, je crois l'avoir déjà raconté, répliquait à Dumas fils qui lui demandait comment il pouvait jamais sortir de chez lui :

— Pour y rentrer, monsieur!

Les tableaux et sculptures de Grenoble retrouveront leur musée avec plus de plaisir. Au retour, des remaniements avantageux se feront d'eux-mêmes. Les habitants de Grenoble viendront faire visite à ces voyageurs revenus. Toute une émulation se crée, se propage et rayonne, ainsi.

Et les Parisiens retourneront à Grenoble au musée, pour se rendre compte de la justesse, de la durabilité, de la profondeur de leurs impressions de Paris.

Ah! Si l'on pouvait organiser un *Tour de France*, non plus pour les cyclistes seulement, mais pour une masse de tableaux du Louvre, — l'École Italienne par exemple, si fournie. Pendant ce voyage, des travaux de présentation pourraient être entrepris, des salles transformées. Les toiles du Louvre s'ennuient dans leur mauvais éclairage, leurs trop vastes galeries, bonnes pour des fastes d'un autre âge, mais qui nuisent à la peinture. Il faudrait beaucoup de courage — et d'argent — pour se lancer même dans un début d'adaptation aux possibilités et exigences nouvelles. Mais il y faudra venir.

***

Quelques toiles du musée de Grenoble. — Le musée de Grenoble possède un Rubens — qui est grand — mais où la main de Rubens se retrouve assez médiocrement.

Mais les quatre Zurbaran, dans des proportions heureuses de couvent, non de cathédrale (comme le Rubens) sont incomparables. Longtemps je n'ai connu Zurbaran qu'au musée du Louvre où, encore adolescent, je fréquentais assidûment, préférant la société des chefs-d'œuvre même si tristement offerts — aux passe-temps des jours de congé

et à la compagnie de camarades trop bruyants. Je croyais sincèrement être seul à jamais regarder ces évêques, ces saints gravement rassemblés. De fait, je n'entendais point prononcer ce nom de Zurbaran dont l'aspect m'enchantait. Il est des noms de personnages qui sont comme ceux de certaines villes, aussi particulièrement évocateurs à notre esprit que la vue des trois mâts aux voiles courbées par le vent de la course et des cheminées fumantes des paquebots.

Zurbaran!

Aujourd'hui voilà *mon* Zurbaran sur les lèvres du monde.

Je ne suis pas moins attaché à mes souvenirs.

Les Zurbaran de Grenoble ont cette pâle fraîcheur espagnole qui fleurit dans de brunes ténèbres ou dans ce gris froid des couloirs menant à des cloîtres. Ce n'est pas un peintre de boudoir et de petite-maîtresse. L'inquisition est encore aux aguets derrière ces personnages, demeurés vivants et muets. Mais quelle pure, quelle juvénile fraîcheur, quelle austère naïveté, si l'on peut dire, dans certains tons roses, dans la simplification des attitudes et des draperies.

Rubens ne gagne pas à ce voisinage. Il est vrai, je l'ai dit, que cette œuvre théâtrale, destinée à surmonter quelque maître-autel de Rome surchargé de dorures, n'est pas fameuse, en dépit de ses dimensions.

Le roi Louis XIV recevant son frère, le duc d'Anjou, chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, est une toile de Philippe de Champaigne *commandée*, qui n'a pas très bien vieilli. Le Roi qui domine de la tête ses voisins, pour obéir à une prescription que tous les peintres de ce long règne ont suivie scrupuleusement, le Roi est sans caractère et le visage de profil et incliné de son frère d'une facture mollasse, que l'on dirait aggravée par quelque mauvaise retouche des débuts du XIXe siècle. C'est une œuvre de la fin de la vie du peintre. Le chef-d'œuvre de Champaigne demeure au Louvre, le portrait de Richelieu, dont la National Gallery possède une réplique à peine moins parfaite.

Parmi les toiles anciennes si nombreuses de ce musée transporté des bords étroits et torrentueux de l'Isère dans le voisinage de la Seine, deux vénitiennes de qualité rare : un

Canaletto de grandes proportions, peut-être faudrait-il le dévernir? — au ciel tragique, et un Guardi, la place Saint-Marc traversée par le Doge que protègent les gondoliers. Il s'y retrouve tout ce que l'on peut attendre de cette verve et de cette grâce et, en plus, tout ce qu'on n'attend jamais et que l'on découvre dans l'œuvre d'un artiste qui possède, sous quelque forme que ce soit, cette température élevée, cette fièvre qui anime le génie.

***

De Gauguin a Raymonde Heudebert. — La partie moderne de cette importante collection d'une ville dont la situation géographique est particulière et l'histoire fameuse, — n'est pas ce qui pique le moins la curiosité des visiteurs. Elle est aussi un sujet d'encouragements précieux, une leçon, en un mot, susceptible de servir les amateurs et les cités.

Gauguin, Monet, Raoul Dufy, Modigliani, Vuillard, Derain, Maurice Utrillo, Matisse, Marie Laurencin, le douanier Rousseau, Bonnard, Van Dongen, Raymonde Heudebert, sont venus prendre tout subitement leur place dans ce choix que des siècles avaient composé.

Tout a été dit trop brillamment et parfois avec excès, depuis plus de vingt ans, sur les mérites de ces artistes si différents, pour qu'il soit utile d'y revenir. Le public n'admire trop souvent les ouvrages anciens que d'après ce que d'autres en ont dit avant eux.

Avec les œuvres récentes, il faut y mettre plus de personnalité, surmonter des craintes, vaincre même parfois des répulsions qu'on a vues souvent, d'ailleurs, se muer en amour.

Henri Rousseau attire toujours des passionnés et des ironistes. *La Carriole du Père Juniet*, — avec des restrictions, comme toujours sur les personnages, — est une sorte de primitif naïf et malin qui plaît à notre goût pour ce qui ne procède pas d'un métier enseigné dans une école et devenu écœurant de facile banalité. *Un Bateau dans la Tempête*, du même, témoigne d'une imagination bien surprenante et de qualités de génie, — chez un adolescent. *Le Douanier* n'était plus un adolescent lorsqu'il peignit ces toiles, — tout le drame de cet art est là.

Et puis, ce musée de Grenoble est placé sous l'égide, le patronage d'un voyageur célèbre, d'un homme prodigieux et déconcertant, qu'on admire, qu'on voudrait avoir été et que peut-être on eût fui : Stendhal.

***

NOTES DE VOYAGE, — A TRAVERS L'OPÉRA. — Lorsqu'en pénétrant par ce qu'on nomme « l'Entrée des artistes » un visiteur s'est aventuré dans l'Opéra, le monde entier ne semble plus être, au delà des murs qui l'en séparent, qu'un inconsistant et flottant pullulement d'êtres sans destinée.

Ainsi, jadis, au cœur des forteresses immenses, les barons féodaux se croyaient parmi leurs hommes de combat, les maîtres de contrées sur l'étendue desquelles ils s'illusionnaient et dont l'horizon leur dissimulait d'autres forteresses et d'autres compagnies de guerriers.

Celui qui conçut l'Opéra nous paraît appartenir aux héros qui traversaient bruyamment la scène dans les sinistres bacchanales qui évoquaient l'Égypte, les Indes, les contrées et l'Antiquité fabuleuses. Charles Garnier et ceux qui l'encouragèrent dans son entreprise, ont entraîné la musique française dans une voie où longtemps les compositeurs se trouvèrent contraints à enfler leurs dons et à produire ces pièces sonores, dans lesquelles ils s'efforçaient vainement de maintenir leur talent.

La fréquentation des ruines de l'Égypte fut nuisible aux conceptions de Charles Garnier; l'inauguration du canal de Suez avait mis à la mode les propylées, les masses extravagantes, les corridors interminables, destinés à des cortèges que nous ne saurions que difficilement imaginer. La salle de l'Opéra était destinée à être la salle la plus vaste, la plus propice à de grandes manifestations de cour, mondaines, diplomatiques. L'Empire de Napoléon III en avait inspiré les plans. La République l'inaugura. Ce fut Aïda chez Gulliver.

A tous points de vue, l'Opéra est un ouvrage de transition. Tout ce qui est vide, semble soufflé par l'Antiquité, alors que tout ce qui est façade rappelle Venise. Les ornements

viennent du magasin d'accessoires le plus hétéroclite qu'on ait vu, — tous inspirés, voulus, dessinés par Garnier lui-même, — palmes, grelots, ornements font penser à Polichinelle et à Ramsès.

Mais demeurons dans les coulisses, puisque nous avons pénétré par l'entrée des artistes et qu'après avoir gravi, pendant deux étages, un escalier tournant, nous nous sommes lancés à l'aventure dans ces couloirs de caserne, ces escaliers qui se font pendant sur des lignes parallèles pour permettre à des escouades, à des régiments entiers de descendre des loges vers la scène, — la scène devinée, mystérieuse, à l'immensité close par des portes muettes.

De ce côté des artistes, aucun ascenseur, si rudimentaire fût-il, rien que ces escaliers innombrables, encombrants, que l'on dirait moins destinés à des ballerines qu'aux Poméraniens du Grand Frédéric.

Nous montons toujours, Darius Milhaud qui vient d'être malade et que cet exercice fatigue, et moi. Un dernier palier, enfin, devant une porte ouvrant sur un couloir.

Salle de patinage. Cette inscription paraît bien moderne ici.

— Oh! C'est une salle tout à l'extrémité du couloir et qui avait été aménagée pour les répétitions du ballet du *Prophète*, je crois, — me dit Milhaud.

Cette salle n'est donc point si moderne que je me plaisais à le penser.

Nous nous sommes engagés dans le couloir sans fin, dont les fenêtres nous font apercevoir tour à tour, divers aspects de corniches et de toits, des sculptures quasi extravagantes, sous lesquels nous imaginons le mouvement de la rue Auber, d'où s'élève la rumeur de Paris.

— Une famille de chômeurs viendrait s'installer ici, — dit Milhaud, — à condition de tenir constamment quelque accessoire à la main, elle pourrait n'être pas inquiétée pendant huit jours!

On imagine difficilement, en effet, pareille grandeur. Si l'on se reporte à la date de construction de l'Opéra, le sentiment de la place perdue vous obsède. Et l'on comprend les difficultés que doit, sans cesse, rencontrer, dans la néces-

sité des communications, un homme actif comme le directeur actuel, M. Rouché qui vient de remonter *Faust* avec éclat.

J'assistais dans la salle, l'autre jour, à une répétition de raccord de *la Vie de Polichinelle.* Des danseuses n'avaient pas été prévenues. Elles étaient venues, puis pour ne pas gêner la répétition d'un autre ballet s'en étaient allées flâner dans les couloirs. Où les retrouver? Comment les atteindre? Pendant ce temps, le metteur en scène pestait, s'égosillait et des rumeurs de récréation montaient du corps de ballet. Puis ce fut un danseur qui manqua, que tout le monde avait vu, mais que tous croyaient aussi perdu que s'il se fût lancé à travers le désert, sans suivre une piste connue.

Les Américains s'amuseraient beaucoup de ce travail à retardement continu, ils trouveraient certainement un système de signalisation, des procédés d'activité qui rendraient plus facile le travail et remédieraient à un gaspillage de temps que l'on pourrait éviter.

Ce qui me frappait toujours, lorsque Serge de Diaghilew me demandait de venir assister à quelque répétition d'un de ses nouveaux ballets, c'était l'ensemble, l'harmonie dans laquelle le travail s'accomplissait entre tant de sujets différents. Je les considérais à tour de rôle, je me demandais ce que ces femmes, ces hommes eussent été s'ils ne fussent devenus danseurs. Et, sincèrement, je ne trouvais point de situation à leur offrir. Je n'aurais su les fixer dans aucun domaine qui ne fût celui de la danse. Il me semblait qu'ils fussent nés bras en avant, jambe tendue, souples et musclés, rien que pour danser, les filles pour voler avec la grâce et la légèreté des papillons, les garçons pour brasser et oxygéner l'air autour d'eux.

Si je me pose, aujourd'hui, pareille question à l'Opéra, je n'y réponds plus avec autant de spontanéité, autant de sécurité en regardant ceux et celles qui reproduisent les mouvements qu'on leur indique. Il existe des exceptions, certes. Et nombreuses. Mais on a vaguement l'impression que ces artistes se disent : « Au fond une répétition c'est sans grande importance. » Alors que nous voudrions voir des néophytes disciplinés et émus, inquiets de leurs imperfections, nous trou-

vons des écoliers en vacances. Devant la rampe, certes, tout s'arrangera, le Français est un improvisateur né, mais tout s'arrangerait sans doute mieux s'il parlait moins, d'abord — où que ce soit — et, ensuite, s'il se persuadait, hélas! que *tout* a son importance ici-bas.

Dans la salle où nous avons enfin pénétré, sous les combles, Serge Lifar, vêtu d'un maillot noir et d'un tricot blanc, fait répéter les interprètes de *Salade*, le ballet chanté de Darius Milhaud que l'Opéra va représenter et qui avait été créé par Massine avec grand succès, aux *Soirées de Paris* qu'il y a dix ans le comte Étienne de Beaumont avait organisées à la *Cigale*, avec tant de goût et de diversité.

Serge Lifar improvise, il fait avancer ses danseuses, recommence dix fois un même mouvement qu'il pousse sans cesse un peu plus avant, jusqu'à ce qu'il s'en satisfasse et qu'on l'entende s'écrier : « Ça y est! »

Mademoiselle Lorciat mérite tous les éloges qu'on lui décerne et la place qu'elle s'est créée. Elle est précisément de ces jeunes femmes qu'une rude éducation rend aptes à pouvoir se plier et, avec quelle grâce, à toutes les exigences et les difficultés de leur art. Celle-là recommencera près de Lifar vingt fois le mouvement demandé — et ne parle jamais — quelquefois elle sourit et c'est une grâce de plus.

Voir improviser ainsi un maître de ballet qui appelle à lui, qui pétrit si l'on peut dire, cette argile vivante que sont les danseuses et qui les lance devant soi aux grêles accords du piano, pour les rappeler encore et de nouveau les laisser s'envoler de lui, après une inspiration subite, c'est une sorte de spectacle qui évoque celui du sculpteur et de l'oiseleur et fait penser à Carpeaux et à François d'Assise, devant les murs nus et d'une nuance franciscaine de la salle éclairée d'en haut.

Après avoir fait travailler ses artistes, Serge Lifar prend soudain la place qu'un comparse a tenue pendant qu'il réglait les différentes figures que l'on répète aujourd'hui.

On ne sait quel air d'Orient environne ce danseur qui a reçu, comme jadis Nijinsky, cette faculté si rare de prolonger en nous un mouvement, alors qu'il l'immobilise. Certains sculpteurs,certains peintres ont possédé ce don de donner l'impres-

sion que leurs modèles viennent à nous, puis s'en éloignent. Lifar semble penser un mouvement et dans une suite de trois ou quatre gestes, il suggérera, — en dehors de l'harmonie poursuivie et atteinte, — quelques images humaines, humbles, chastes, amoureuses, légères, qui évoquent, près de la joue, la joue, sous la tête l'oreiller ou qui font surgir, autour d'un bras levé, l'espace, les saisons et les heures.

***

Dimanche de commencement de février. — Le chef du Gouvernement et le ministre des Affaires étrangères sont à Londres pour préparer des arrangements internationaux dont, sans doute, l'Allemagne s'affranchira.

Trois jours nous séparent du premier anniversaire de la tuerie de la place de la Concorde, le 6 février 1934.

Par instants, souffle sur le parc de Saint-Cloud un vent glacé. Puis revient une saveur paisible de printemps, le long de certaines avenues abritées, dans un mouvement de coureurs à pied, de boys-scouts, garçons et filles, — un groupe de celles-ci mené par une belle et robuste « capitaine », au visage de Pallas Athéné, au regard très « éducation laïque », selon la remarque qui en est faite au vol, dans notre petit groupe.

Sous un ciel assez bas et une poussée de nuages déchirés, blancs et roux, le printemps se glisse, encore froid ou glacé ou brusquement presque doux et sapide.

Nous gagnons l'espèce de terre-plein appelé *la Lanterne*, d'où la vue, dans mon enfance, s'étendait encore sur des verdures, des arbres, des maisons de banlieue, toutes souriantes de leur modestie heureuse. Aujourd'hui, des usines aux cheminées rapprochées ont l'air d'entonner sous ce ciel de fumées courantes, des « internationales » dont le vent nous emporte l'écho, des hosannas à ce faux progrès qui n'attire presque toujours qu'un supplément de main-d'œuvre étrangère, suscite des grèves, transforme en révoltés de braves gens qui seraient demeurés paisibles et toujours plus heureux, si l'affluence du travailleur étranger ne venait rendre inutiles les efforts réels, immenses qui ont amélioré la condition de l'ouvrier, destiné à devenir le collaborateur effectif et non l'ennemi de celui qui l'emploie.

Nous sommes descendus vers Sèvres, dégringolant les pentes rapides dont la terre colle à nos souliers, pour venir, — après avoir longé la Manufacture où l'on produit les chefs-d'œuvre de goût élyséen que nous savons, — retrouver une auto près du « Pavillon Bleu ».

Dans le parc, quel délabrement! L'un des ornements les plus visiblement inspirés de l'Italie, la grande descente d'eau, avec ses vasques, ses paliers, aboutissant au bassin dont le miroir, sans doute, donnait au XVIIIe siècle, l'impression de se confondre avec le cours voisin de la Seine, est désormais environné de guinguettes en planches, enfoncées dans le sol, d'ailleurs non fréquentées, par conséquent inutiles, misérables, qui viennent, à deux pas du bassin même, en déshonorer « la vue ». Quelques mètres plus loin, autre guinguette et un W.-C., que n'environnent, ne cherchent à dissimuler ni haie, ni troènes. Un vague et misérable petit manège de chevaux de bois leur fait face, parmi d'autres cabanes de lotissement.

Quelle ville d'eau possédant un parc comme celui de Saint-Cloud, quelle capitale pouvant offrir à ses habitants ces avenues magnifiques, ee décor d'arbres centenaires, ces jeux d'eau bien capables de les émerveiller, laisseraient ainsi tomber à la pourriture, à l'infamie un si noble décor, une source si réelle de fortune?

Quelle municipalité, quels administrateurs, quels irresponsables, quels besogneux, peut-être, ont ainsi laissé gâter, avant Versailles, aux portes de Paris un site à la fois si merveilleux et auquel nos prédécesseurs avaient si heureusement travaillé?

Dans ce délabrement de l'hiver, sous ce ciel échevelé devant les arbres dépouillés dont l'extrémité des branches déjà s'épaissit, se gonfle pour un prochain printemps, l'incurie, le laisser faire, l'affreuse déchéance, révélatrice de tout un système qui, de haut en bas, enfonce un grand pays dans l'abîme apparaît là.

Et pour se rendre à cette évidence il ne s'agit pas de s'en aller à quatre cents kilomètres de Paris!

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Tragédie de la Jeunesse allemande,
par Ernst Erich Noth (*Grasset*).

C'est la jeunesse allemande qui, en quatorze ans, par l'appoint croissant d'année en année de ses suffrages, a fait de la petite secte nationale-socialiste de Munich un immense parti, et qui a poussé Hitler à la Chancellerie puis à la Présidence avec une telle force, qu'elle n'a pas eu à livrer combat et que la révolution a pu rester légale. — Comment cette masse de vingt-cinq millions de jeunes hommes s'est-elle donnée à une doctrine d'un extrémisme aussi radical, par quel manque d'équilibre, quelle inquiétude et quel désespoir? — C'est ce qu'a voulu expliquer un émigré politique, M. Ernst Erich Noth, sous ce titre trop vrai : *la Tragédie de la Jeunesse allemande*, une tragédie qui, hélas, n'en est pas encore à son cinquième acte.

La Jeune-Allemagne comprend deux générations, la première, arrachée à l'école et à l'université par la mobilisation, la seconde, celle qui entra dans l'adolescence au moment de la défaite et de l'écroulement de l'ordre ancien. La génération qui devait faire la guerre avait été tout entière gagnée par ce curieux mouvement de régénération, la *Jugendbewegung*, rupture contre la tradition familiale, contre le pharisaïsme bourgeois des « Vieux », contre l'esprit de caste qui marquait si profondément l'époque de Guillaume II, idéalisme, naturisme et sport; mouvement qui s'affirma à l'aube du 12 octobre 1913, sur le Hohe-Meissner, près de Cassel, et par la libre aventure sur les routes des groupements du *Wandervogel* victorieux des résistances des parents et des maîtres inquiets. Amédée Vulliod, dans son étude sur les *Sources de la Vitalité allemande* (Rieder) en a montré les aspects intellectuels et culturels. Le réveil fut terrible : les meilleurs de ceux qui avaient pris part au mouvement succombèrent dans les hécatombes de Langemark, près d'Ypres, en novembre 1914. Et pour les survivants, il ne s'agit plus de la création d'un monde nouveau — la foi nécessaire avait disparu —, il s'agissait de vivre, simplement.

Les cadets, eux, la deuxième génération, celle d'après-guerre, avaient connu au foyer les effets du blocus allié, la faim obsédante, la désagrégation de la famille, le vol des aliments, la prostitution des âmes et des corps. Puis l'inflation acheva l'œuvre de démoralisation, la ruine des anciennes règles du monde bourgeois, des vertus d'épargne, de patience, de travail : tandis que les personnages les plus tarés vivaient dans le luxe, il fallait péniblement acheter d'une monnaie dépréciée le lard rance d'Amérique, et aller *hamstern*, sac au dos, dans les villages proches, en quête de pommes de terre. Après quatre ans et demi de faim et deux ans d'inflation, l'optimisme renaissait, et l'on commençait à remonter la pente, quand, la crise mondiale éclatant, le chômage acheva d'écraser et de prolétariser la jeunesse. Après la faim pendant la guerre, la lutte pour l'argent pendant l'inflation, commençait une lutte sans espoir pour le travail.

Le régime de Weimar, tout autant que la social-démocratie, n'avait pas su gagner les jeunes, éveiller leur enthousiasme; il leur avait paru, dès son début, effroyablement suranné. Hitler au contraire, soldat du front, savait leur parler, surtout à ces petits bourgeois prolétarisés qui ne voulaient pas être communistes, se fondre avec les ouvriers, et avaient gardé quelque chose de la *Jugendbewegung*, l'attirance mystique pour le moyen âge, le culte de la nationalité, et l'assujettissement au sol.

Les voici maintenant sous les ordres d'Hitler, et l'auteur intitule son tableau de la vie présente des jeunes : le retour à la caserne. Les libres vagabondages des membres du *Wandervogel* sont remplacés par les marches guerrières des S. A. en uniforme. S'étant émancipés de la famille et de la religion, les jeunes n'en sont que plus étroitement asservis à l'état totalitaire, qui va jusqu'à contrôler la vie sexuelle. L'auteur ne serait pas un bon Allemand s'il n'avait écrit un chapitre sur l'érotisme présent de la jeunesse, qui repousse et avilit la femme, et qui au culte même des héros et du Führer ajoute un élément d'homosexualité.

Mais dans cette masse, et plus vite le temps s'écoule, plus les déceptions s'accumulent. L'auteur rappelle qu'en 1930 les deux tiers des électeurs allemands avaient émis des votes anticapitalistes. Hitler a enseigné à une jeunesse qui s'impatiente le mythe du nouvel ordre socialiste. Il lui a enseigné aussi le culte du héros et la passion guerrière. — Que réserve le destin à la jeunesse allemande? Un nouveau Langemark et le *Heldentod*, une mort qui serait la ruine de l'Occident par la guerre, — ou la réalisation de ses espoirs socialistes par une seconde révolution? La tragédie ne fait que commencer, mais elle risque de ne pas se limiter à l'Allemagne.

L'Ame russe, par Jules Legras (*Flammarion*).

Il est déjà bien ambitieux de définir en termes arrêtés et précis l'âme d'un individu, cette flamme permanente et éternelle, comme l'affirment les religions, le tourbillon fugace d'éléments perpétuellement renouvelés, comme l'enseignent de théologues modernes. Mais l'âme d'un peuple! Sans doute de vieilles théologies, juives ou chrétiennes, donnaient des âmes aux collectivités, aux villes, aux nations, puisqu'elles leur assignaient des anges gardiens; sans doute, il est des caractéristiques par quoi les peuples diffèrent les uns des autres, des espèces de constantes, autant qu'il est possible de les dégager, — avec cette réserve que les circonstances matérielles ou morales ne cessent de faire naître des masses humaines des réactions imprévues, et qui bouleversent les antiques définitions. Mais quelles recherches, quels efforts, quel labeur, lorsque l'on n'est pas, comme le comte Sforza écrivant dans la même collection l'*Ame italienne*, soutenu par le souvenir persistant de la patrie absente. Charles Andler, qui, pourtant, la connaissait si bien, eût reculé sans doute, par scrupules scientifiques, devant la tâche immense de décrire l'*Ame allemande*. M. Louis Reynaud, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, n'a pas eu ces hésitations, et il a abordé d'un cœur allègre un sujet redoutable, mais que, de par ses études antérieures, il estimait devoir posséder à fond; il est en effet l'auteur d'ouvrages considérables sur l'*Influence française en Allemagne* et l'*Influence allemande en France*, et il lui a suffi en somme de mettre en lumière le résultat de ses analyses pour montrer « le trait fondamental de l'âme allemande », « l'originalité de l'Allemagne dans la philosophie et la science, la littérature et l'art », les limites de l'esprit allemand. Mais cette description de l'Allemagne ne cesse jamais d'être de façon plus ou moins explicite, une comparaison avec la France; c'est une définition par contraste. Et cela est si vrai que le livre se termine par une conclusion sur le vieux thème, cher aux propagandistes depuis 1914 : *Culture allemande* et *Civilisation française*, et par un chapitre sur les racines psychologiques du malentendu franco-allemand : M. Raynaud prend comme cas-type le fameux déjeuner de Thoiry, entre Aristide Briand, et le chancelier Stresemann et, au nom de ses certitudes historiques se montre plutôt sévère pour le ministre français qui avait osé croire que la paix pouvait se fonder autrement que par les armes, et que, dans les rapports entre les peuples, la force ne décide pas tout.

M. Legras, pour nous faire comprendre l'*Ame russe*, a suivi une tout autre méthode, moins ambitieuse, mais plus vivante, plus concrète. Laissant de côté les analyses philosophiques ou littéraires,

il a rassemblé les principaux récits de voyage ou de séjour d'Occidentaux en Russie, et il a relevé d'abord leurs réactions au contact du peuple russe. Voici le comte de Carlisle, envoyé de Charles II en 1663, et le comte de Mayerberg, envoyé de l'empereur Léopold en 1661 ; puis la *Relation* de M. de Neuville en 1692. (Il aurait pu ajouter le portrait terriblement réaliste fait de Pierre le Grand, vers le même temps, par Saint-Simon). Au XVIIIe siècle, c'est le *Voyage en Sibérie* de l'abbé Chappe d'Auteroche ; au XIXe siècle, les témoignages de deux Anglais, Kerporter et Robert Johnson ; et surtout le tableau de la *Russie en 1839* du marquis de Custine.

Citant, commentant, critiquant, donnant toutes explications utiles, de façon alerte et agréable, l'auteur dégage les points nombreux sur lesquels coïncident tous les jugements portés par les voyageurs sur les Russes. Il reprend un par un les caractères signalés et les illustre d'exemples pris dans les ouvrages contemporains de Leroy-Beaulieu (1881) et de Maurice Baring (1911) ou dans ses observations personnelles. Et ces caractères sont : la bonté, le dévouement et la douceur, la gaieté, la séduction, la finesse, l'observation, l'ingéniosité, mais aussi l'imprévoyance, la résignation, l'engouement, la violence des passions, la superstition, la négligence physique, l'absence d'imagination créatrice, la paresse, l'ivrognerie, la malhonnêteté, le mensonge, l'orgueil, la xénophobie. — M. Legras a beaucoup séjourné en Russie, de 1898 à 1913, puis à la fin de la guerre, comme officier de liaison sur le front oriental. Il a gardé l'habitude de noter ses observations, un peu comme un disciple de Taine, à la façon des *Carnets sur la province* par exemple. Il a tiré de ses notes de fort intéressants *Mémoires* de guerre, et il dispose d'une matière assez riche pour illustrer d'un souvenir, d'une anecdote, l'un des caractères généraux de l'âme russe qu'il croit avoir isolé. — Même ses commentaires de récits anciens ont une saveur d'observation directe, toute naïve. Ainsi lorsque, citant le récit d'un Anglais du XVIIe siècle décrivant les splendeurs de la cour du Grand Prince Robert Mikhaïlovitch, il en arrive à ce passage : « Le tsar se lèva, en même temps que tous les boyards, qui faisaient (par le moyen de leurs vestes de brocart qui s'entrechoquaient) un bruit sifflant dont nous fûmes tous surpris », il ajoute cette explication pittoresque : « le bruit de froufroutement soyeux est bien connu des professeurs de Faculté, quand ils se lèvent tous ensemble au cours d'une cérémonie..., ou lorsqu'ils gravissent un escalier. »

Ses observations sont assez riches pour lui permettre de pousser plus avant son analyse, et de distinguer les nuances qui séparent, ou plutôt qui séparaient, les trois classes principales de la population, le clergé, le peuple, la noblesse avec l'*intelligentsia*. — Quelles que

soient les nuances, quelles que soient les distances sociales, il se dit en droit de conclure — et sa conclusion est fort importante — : « Les réactions de la mentalité russe sont partout les mêmes. » « Il existe un caractère russe avec ses manifestations à peu près fixes dans toutes les circonstances de la vie et dans toutes les classes sociales. » Il est donc en droit de faire l'addition des caractères rencontrés, et de les répartir dans cinq grands faisceaux de causes : la nature du pays, ses distances immenses, ses énormes écarts de température, ont plus ou moins suscité le fatalisme, la tendance au rêve, l'ivrognerie. D'autre part la culture occidentale, implantée parfois trop vite, a eu des conséquences fâcheuses, un goût sans mesure pour la philosophie, une complication que l'on voit par exemple dans les organisations officielles, et surtout un primarisme triomphant. Mais là où l'Occident n'a pas étendu son emprise, il y a inculture totale, avec son cortège de superstition, de rudesse primitive, de malpropreté, d'indolence. Enfin la jeunesse du peuple russe lui donne souvent les réactions des enfants ou des adolescents : l'étonnante gaieté, la curiosité, le goût du mensonge, l'inconstance dans l'effort, l'impulsivité, l'imprévoyance, l'incapacité à vivre autrement que dans le présent, l'abus des promesses. — Tous les traits retenus jusqu'à présent relèvent de causes géographiques, historiques ou sociales. Voici maintenant les caractères primordiaux « qui, en dehors de toute influence extérieure, ont leur racine dans ce qu'il y a de plus profond dans la nature russe, qui lui sont tellement propres que parfois ils ne peuvent être exprimés en français, — comme l'élégance naturelle, le charme féminin, le sentiment de la fraternité humaine (Gumannost?), la générosité.

On ne peut qu'admirer la sûreté d'analyse de l'auteur, et les beaux résultats obtenus par cette méthode concentrique, qui partie des réactions presque instinctives des voyageurs, on en arrive à atteindre l'essentiel d'une âme collective. Mais, surtout si l'on a lu le livre rapidement et que l'on ait sauté quelques notes, quelques paragraphes épars de-ci de-là, et les deux ou trois pages terminales, un scrupule vient, et l'on regarde sur la couverture la date d'impression : 1917? 1918? Mais non, le copyright est de 1934 : — Et pourtant, il y a eu la révolution, c'est-à-dire un formidable bouleversement de dix-huit ans, qui a détruit clergé, noblesse et *intelliguentsia*, qui, par la propagande athée, a arraché de l'âme populaire les croyances orthodoxes, qui a aboli la propriété, supprimé les illettrés, et fait vieillir dans de terribles épreuves le peuple jeune. Comment le « tractoriste » d'un kolkhose peut-il ressembler au moujik qui récoltait à la faucille? comment l'ouvrier des nouvelles grandes villes peut-il avoir la moindre ressemblance avec son grand-père

paysan? Il est d'expérience courante que les modifications du milieu social modifient du même coup les âmes tout autant que les corps. — Pourquoi, usant de la même technique, M. Legras n'a-t-il pas extrait l'essentiel des innombrables récits de voyages dans les républiques soviétiques? N'aurait-il pas eu là le moyen de reclasser les caractères qu'il avait dégagés, et de constater que certains, qu'il croyait essentiels, à l'épreuve de ce terrible laboratoire qu'est une révolution, n'étaient que secondaires.

Mais il ne semble pas que l'auteur soit retourné en Russie après 1918; il ne semble pas qu'il ait lu beaucoup sur elle après cette date. Nous avons vu que par avance, il avait jugé toute enquête supplémentaire inutile, les caractères permanents de l'âme russe étant dégagés, indépendants de toute modification de la société ou de l'État. Son analyse lui est un sûr passe-partout, qui lui donne l'accès du passé connu, du présent inconnu et de l'avenir : le peuple russe adopte le communisme comme un hochet, parce que c'est un *peuple d'enfants*. Auparavant la *brute* qui sommeille en lui s'était déchaînée dans les pillages et les incendies. Bientôt dégoûté, il s'est trouvé maintenu par la force dans son nouvel état. Alors il a eu recours à la *ruse*. — Autres traits : les brigadiers de choc, les *udarniki*, des usines soviétiques qui donnent un fort coup de main puis vont se reposer, sont une nouvelle et bien vieille manifestation de l'âme russe, l'*engouement* suivi de *réaction*. Du reste, tous ne pensent qu'à l'*heure présente*, et l'absence de liberté ne leur pèse pas.

La conclusion de M. Legras est pourtant optimiste. Les qualités de ce peuple sont si grandes, que « le jour où il sera mené autrement qu'à la baguette (ancienne méthode) ou au revolver (nouvelle méthode), on peut être sûr que certains de ses défauts... s'atténueront, et qu'il fera de grandes choses ».

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Le bel entrain boursier du début de janvier, après avoir progressivement décliné, a fini par s'éteindre.

Les premières séances de février, à la Bourse, ont été mornes, aussi mornes que l'étaient celles de l'automne dernier. Cependant nous avons eu successivement le plébiscite sarrois écartant, pour le moins, de nouvelles frictions internationales, le relèvement à 15 milliards du plafond d'émission des Bons du Trésor facilitant l'aménagement de la Trésorerie de l'État, et l'accord de principe franco-anglais susceptible de contribuer à la consolidation de la paix. Tout cela aurait dû exercer une influence favorable sur le marché financier.

Mais il a manqué la confiance.

La spéculation — professionnels et semi-professionnels — avait, une fois de plus, le mois dernier, correctement joué le jeu régulier. Elle n'a malheureusement pas été suivie par les capitaux de placement. Ce sont d'ailleurs ceux-ci, n'en doutons pas, qui pour l'instant sont encore dans la vérité. En dépit des améliorations que l'on peut invoquer, de-ci, de-là, les conjonctures demeurent, de bien des côtés, trop préoccupantes, pour que l'épargne puisse s'engager à la Bourse. C'est très fâcheux, mais c'est ainsi.

Le raffermissement du marché financier sera lent : il faut en prendre notre parti. Il sera lent parce que les capitaux thésaurisés ont pris des habitudes de paresse. Ils préfèrent l'inaction qui les laisse apparemment intacts, à l'action qui les engagerait dans des risques. Il faudrait donc pour les inciter à sortir de leurs refuges, soit qu'ils perçoivent l'éventuelle précarité de ceux-ci, soit leur apporter de sérieuses sécurités. Nous n'en sommes là ni d'un côté, ni de l'autre.

L'inertie persistante des capitaux disponibles est pourtant, assurément, une erreur. Bon nombre d'entre eux s'en apercevront un jour quand, peut-être, il sera déjà trop tard pour éviter de nouvelles déceptions. Ne pas s'occuper de la gestion de son patrimoine mobilier est exactement faire comme le commerçant, l'industriel, le propriétaire foncier qui négligerait de surveiller son commerce, son industrie ou ses immeubles sous le prétexte que les affaires ne marchent pas ou que les risques de mécomptes sont devenus trop grands. N'est-ce pas, au contraire, dans les conjonctures difficiles qu'il faut le plus batailler et s'ingénier pour défendre son patrimoine? Il est singulier que l'on perde de vue cette nécessité dès qu'il s'agit de la sauvegarde d'un capital mobilier.

Il m'est arrivé maintes fois, depuis que la Revue *m'accorde l'hospitalité de ces Chroniques, que des lecteurs m'ont écrit en critiquant la faveur que je n'ai cessé de manifester aux valeurs de Mines d'or. Les événements n'ont-ils pas démontré, cependant, que l'or était, présentement, le refuge idéal; qu'il était demeuré jusqu'ici, depuis le début de la crise, la seule matière première en hausse constante — on cote l'once standard 141 shillings — et que, dans leur ensemble, les valeurs de mines d'or étaient les seules dont les cours, depuis plus de trois ans, n'avaient cessé de donner pleine satisfaction à leurs acheteurs de la première heure? Il me paraît malheureusement probable que leur prestige n'est pas encore près d'entrer en déclin. C'est une considération sur laquelle il est toujours opportun de méditer attentivement.*

Le marché de Londres lui-même, préoccupé de l'avenir du dollar, a freiné ses tendances à l'action en se bornant à maintenir quelque activité aux valeurs de Mines d'or.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1935

		Pages.
COMTE DE FELS	Fargeot découvre Moscou	5
HENRI FAUCONNIER	La Dame	25
ANDRÉ SIEGFRIED	La Crise de l'Europe : XXe siècle	59
CHARLES DIEHL	Le Palais impérial et la Cour à Byzance	82
L. ET L. VAUDOYER	Chateaubriand et le tombeau du Poussin	99
AMIRAL CASTEX	Dans les Sables de Mésopotamie	120
JOHAN BOJER	La Maison et la Mer. — IV	144
RAYMOND GAVOTY	L'Agriculture italienne et l'État	179
JEAN PERRIN	Edmond de Rothschild	195
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	200
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Les Concerts et la Crise	210
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	224
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	231

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1935

ANDRÉ SIEGFRIED	La Crise de l'Europe	241
LUC DURTAIN	Yagouta aux Cavaliers. — I	263
ERNEST D'HAUTERIVE	L'Enlèvement d'un Diplomate	283
JOHAN BOJER	La Maison et la Mer (*fin*)	302
AUGUSTE BRÉAL	Voix d'Allemagne	338
Vte DE MONTBAS	Le Gazetier de Chanteloup. — I	357
ANTOINETTE D'HARCOURT	Poèmes	386
LOUIS HOULLEVIGUE	Les Progrès du Système métrique	392
PAUL ALFASSA	Peintres de la réalité au XVIIe siècle	400
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	412
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	426
MARCEL THIÉBAUT	Restif à Carnavalet	433
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Rome	457

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1935

		Pages
PAUL CLAUDEL	Introduction à la Peinture hollandaise. — I	485
★ ★ ★	L'Accord franco-italien	501
LUC DURTAIN	Yagouta aux Cavaliers. — II	512
RENÉ GROUSSET	Baudouin IV, le Roi Lépreux	546
Vte DE MONTBAS	Le Gazetier de Chanteloup (fin)	571
LOUIS BROMFIELD	La Mort de Tante Bessie	601
C. BOUGLÉ	Philosophie du Droit et Sociologie	634
L. HERSCH	La Mer Morte	654
WLADIMIR D'ORMESSON	Après le Plébiscite	674
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	684
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	696
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	705
ANDRÉ ARMANDY	Le Cinéma	713

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1935

COMTE DE GOBINEAU	Lettres à Marika Dragoumis	725
PAUL CLAUDEL	Introduction à la Peinture hollandaise	755
ED. GISCARD D'ESTAING	Crédit public et Crédit privé	776
LUC DURTAIN	Yagouta aux Cavaliers (fin)	789
★ ★ ★	A l'Ombre du Vatican	828
BENJAMIN CONSTANT	Préface de la seconde Édition d'Adolphe	848
DE LANZAC DE LABORIE	Une Française à la Cour de Guillaume II	853
ADOLPHE JAVAL	L'État assureur	887
LYDIA CABRERA	Contes cubains	905
GÉRARD BAUËR	Le Duc de Broglie à l'Académie	927
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	932
MARCEL THIÉBAUT	G. Lenôtre	938
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	943
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	957

LES RÉGENTES DE L'HOSPICE, PAR FRANS HALS (HARLEM).

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

MARCELLE VIOUX

Le Vert-Galant

Vie héroïque et amoureuse
de
Henri IV

Illustré par le fac-similé de portraits et tableaux historiques

Un volume in-16 jésus. .. .. 15 fr.

PIERRE VALDAGNE

Mélanie Cocherot

— *ROMAN* —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. .. .. 12 fr.

PATRICE GEORGIADÈS

De Freud à Platon

La Psychanalyse prévue par le Platonisme.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. .. .. 12 fr.

VIENT DE PARAITRE

LOUIS BERTRAND
de l'Académie française

VERS CYRÈNE
TERRE D'APOLLON

Un voyage plein de poésie et de couleur vers ces rivages libyques où vit le souvenir de la grandeur romaine.

Un volume de 300 pages..... 12 Frs.

A. FAYARD et Cie, Éditeur, 18 et 20, Rue du St-Gothard, PARIS (14e)

LES ÉDITIONS DE FRANCE, 20, av. Rapp, **PARIS** (VIIe)
Ségur 92-80 · · 92-81

VIENT DE PARAITRE :

FRANÇOIS PIÉTRI

LA RÉFORME DE L'ÉTAT AU XVIIIe SIÈCLE

Bouder aux réformes c'est sourire aux révolutions

Un volume in-8° ..... **20 frs.**

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Places de Lits-Salons et de Couchettes à moitié prix.

Il vous arrive de voyager fréquemment la nuit pour vos affaires ou, par exemple, en fin de semaine à l'occasion des sports d'hiver. Mais vos déplacements vous paraissent longs et fatigants. Que n'utilisez-vous des places couchées dans les grands trains ? Elles vous sont offertes sur le P.-L.-M. à moitié prix.

Ce Réseau tient à votre disposition des cartes d'abonnement valables 6 mois ou un an donnant droit à la délivrance de suppléments à demi-tarif pour l'occupation de places de lits-salons, couchettes et couchettes-toilette.

Le prix des cartes est de 439 fr. 05 pour 6 mois et de 707 fr. 85 pour un an.

VIENNENT DE PARAITRE :

G. de MICHELIS
Président du Bureau
International du Travail

LA CORPORATION DANS LE MONDE

ÉCONOMIE DIRIGÉE INTERNATIONALE

Une collaboration entre nations basée sur le système italien des corporations, ne pourrait-elle pas mettre fin au chaos économique?
1 vol. de 375 p... 18 fr.

Marcel Braibant

D'ABORD LA TERRE

LE SALUT PAR LES PAYSANS

Enfin un livre accessible à tous sur le problème agricole qu'il faudra bien résoudre si on veut que la France vive!
1 vol. de 175 p.. 6 fr.

Rappel :

R. de Vibraye — PAIX AVEC L'ALLEMAGNE.. 15 fr.
Léon Daudet — LA POLICE POLITIQUE. . . . 15 fr.
Mussolini — LE FASCISME. . . . . 15 fr.
F. Nitti — L'INQUIÉTUDE DU MONDE . . . . 18 fr.
F.-D. Roosevelt — SUR LA BONNE VOIE . . . 18 fr.

19, Rue Amélie, PARIS DENOËL ET STEELE

CHEZ PLON

LOUIS MADELIN
De l'Académie Française

LA CONTRE-RÉVOLUTION SOUS LA RÉVOLUTION
1789 – 1815

Le nouvel ouvrage du grand historien, Louis Madelin
In-8° carré sur alfa. . . . . 30 fr.

RUSSIE BLANCHE
ET
RUSSIE ROUGE
Souvenirs du prince Michaguine Skrydloff
Relation de Philippe Heriat
In-16 . . . . . 13.50

MON GRAND AMI SHAKESPEARE
Souvenirs de John Lacy, comédien du roi, reconstitués par
LONGWORTH CHAMBRUN
Préface d'A. Maurois
In-16 sur alfa avec un front. 15 fr.

Comte DE RAMANONES
Ancien Président du Conseil d'Espagne
LA REINE MARIE-CHRISTINE
RÉGENTE D'ESPAGNE
Traduction et Préface d'André Mévil
In-16 . . . . . 12 fr.

HENRY TROYAT
FAUX JOUR
ROMAN
In-16 . . . . . 12 fr.

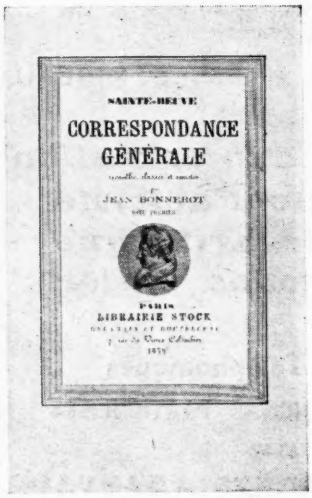
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU - ÉDITEURS - PARIS

Pour paraître le 15 Février :

SAINTE-BEUVE



CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

recueillie, classée et annotée par

JEAN BONNEROT

TOME I

M. Jean Bonnerot, l'érudit bibliothécaire en chef de la Sorbonne, a réussi à recueillir près de cinq mille lettres, dont plus de la moitié sont inédites ou inconnues. Il les a datées, classées et annotées; c'est cette édition de la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE SAINTE-BEUVE, monument de patiente érudition, dont nous publions le tome premier, qui contient les années 1818 à 1835.

Le tome II, qui embrassera les années 1836 à 1842, paraîtra à la fin de 1935. L'ensemble des huit ou dix volumes d'environ 500 pages chacun, avec leur index particulier, sera complet en moins de dix ans. Il sera suivi d'un album avec des fac-similés des lettres de Sainte-Beuve et quelques-uns de ses portraits, des spécimens de lettres de ses principaux correspondants avec leurs portraits et des notices explicatives.

Un volume, format in-8° carré (14×22 cm.), 570 pages, impression sur beau papier .. .. **48** fr.

Il sera tiré à part 110 ex. sur vélin pur fil du Marais, à .. .. **150** fr.

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE (CINQ LIGNES)

Taitbout 76.60 - 76-61 - 76-62 - 76-63 - 76-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : TEMPS-PARIS

Directeurs : JACQUES CHASTENET et ÉMILE MIREAUX

Le plus grand journal d'information
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX, ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		30 fr.	58 fr.	110 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux.	52 fr.	102 fr.	200 fr.
	Autres pays	75 fr.	147 fr.	290 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 22 centimes

Pour la publicité, le " Temps " s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

FERNAND AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

BERNARD SHAW

TROIS PIÈCES POUR PURITAINS

" Pourquoi pour puritains ?... Le théâtre peut-il donner en spectacle les caresses des amoureux? Non, mille fois non! Périsse la pensée de telles exhibitions indignes de dames comme il faut et de messieurs comme il faut ! Si vous le voulez, vous aurez sur la scène des simulacres de combats, de sauvetages, d'incendies, de jugements, d'avalanches, d'assassinats et d'exécutions ? Mais le simulacre parfaitement réaliste des incidents sexuels ! C'est totalement hors de question. !»

B. SHAW.

Un volume : **20** francs.

Déjà parus dans la collection des œuvres complètes :

LE GUIDE DE LA FEMME INTELLIGENTE
PIÈCES DÉPLAISANTES
L'HOMME ET LE SURHOMME
LE LIEN DÉRAISONNABLE
PIÈCES PLAISANTES

Chaque volume : **20** frs.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE

MOUISE A TOUS LES ÉTAGES

Ce sont toutes les misères actuelles et de toujours; mais n'y sommes-nous pas plus sensibles que jamais dans un temps où personne ne semble y échapper ? L'auteur du moins cherche à nous en consoler avec sa philosophie coutumière faite de bonne humeur et d'infinie pitié.

Un volume : **12** francs.

LES OIES DU CAPITOLE
LE DIABLE DANS LE BÉNITIER
CHERCHEZ LA FEMME
LES MÉDECINS MALGRÉ NOUS
AU TEMPS POUR LES CROSSES
CENT BLAGUES
BALLES SANS RÉSULTAT
LA PROCHAINE DERNIÈRE
AMOURS... TOUJOURS
AFFAIRES DE MŒURS

Chaque volume : **12** frs.

ALBERT GARREAU

LES DERNIERS BEAUX JOURS

Tableau très poussé de la vie provinciale à notre époque, avec ses petites coteries, ses petites intrigues, ses rivalités de parti ou de famille, ses cancans, toutes choses qui ne sont peut-être pas le privilège des petites villes, mais qui, tandis qu'elles se perdent dans le tumulte chaotique des grandes cités, y prennent un singulier relief.

Un volume : **12** francs.

nrf

STEPHEN HUDSON

UNE HISTOIRE VRAIE

I. LE PRINCE CHÊNEVIS
II. ELINOR COLHOUSE

Traduit de l'anglais par EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE

Stephen Hudson occupe une situation à part, privilégiée, dans le monde des lettres en Angleterre, où il est considéré parmi l'élite comme le plus grand écrivain anglais vivant.

Son œuvre maîtresse se compose d'une série d'ouvrages très différents par le ton, dont la somme constitue l'histoire complexe mais complète d'une famille qui évolue dans le monde qu'on appelait autrefois « cosmopolite ».

Stephen Hudson écrivit et publia les éléments de cette histoire, qu'il élabore depuis trente ans et qui n'est pas achevée, souvent dans l'ordre inverse de l'ordre chronologique. C'est ainsi qu'ont paru successivement, en Angleterre et en Amérique :

Richard Kurt, un long roman, avec de nombreux personnages, et au cours duquel Richard finit par se séparer d'Elinor, après une vie conjugale longue et douloureuse. *Elinor Colhouse*, qui est à proprement parler un prologue au précédent ouvrage et représente dans le cycle « le point de vue d'Elinor ». *Prince Hempseed*, qui retrace l'enfance de Richard à travers ses propres yeux. *Myrtle*, dont l'héroïne est présentée à travers neuf personnages que la vie met en rapport avec elle, depuis sa nourrice jusqu'à Richard Kurt qui l'épouse après s'être séparé d'Elinor. Le cycle comprend encore *Tony* et *Richard, Myrtle and I*.

Stephen Hudson considère que chacun de ses livres est complet et se suffit à lui-même, il n'était peut-être pas inutile cependant de fournir ces quelques mots d'explication à ceux de ses lecteurs qui s'intéressent assez à son œuvre pour désirer en connaître la genèse et l'enchaînement.

Le temps a déjà consacré cette œuvre qui semble contredire les lois de la perspective et grandir à mesure qu'on a plus de recul pour la juger.

Marcel Proust qui nourrissait pour Stephen Hudson une admiration passionnée, le fit se rencontrer avec Jacques Rivière. C'est ainsi, sur le conseil de Proust, dont voici le vœu à la fin exaucé, que la « Nouvelle Revue Française » a entrepris la publication intégrale du chef-d'œuvre du grand écrivain anglais qui a bien voulu, pour cette édition, en renouer les éléments et les placer dans leur ordre définitif, sous le titre général d'*Une Histoire vraie*. Le premier tome comprend *Le Prince Chènevis* (Prince Hempseed) et *Elinor Colhouse*. Le deuxième tome qui paraîtra prochainement comprendra la troisième partie : *Richard Kurt*.

La traduction a fait l'objet de soins particuliers, exécutée sous le contrôle direct de l'auteur, elle a reçu son agrément, exprimé dans une préface destinée à autoriser l'édition française de son œuvre, ainsi que celui de Valery Larbaud et d'André Maurois qui s'intéressent au livre. S'il était d'usage de dédier les traductions, celle-ci le serait à la mémoire de Proust à qui elle doit d'exister.

ELINOR COLHOUSE a été publié dans LA REVUE DE PARIS (nos de juillet et août) avec grand succès

Un volume in-16, double-couronne : **15** fr.
50 ex. sur alfa mousse dans la collection " DU MONDE ENTIER " **30** fr.

nrf

DISCOURS AUX FRANÇAIS

LIGNES DE CHANCE

2 Livres d'EMMANUEL BERL

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

COLETTE YVER

LES DEUX CAHIERS DE PAULINE

— ROMAN —

... " *une femme se penche sur son passé !* ... "

Un volume : **12** fr.

DU MÊME AUTEUR :

Aujourd'hui.
La Bergerie.
Les Cervelines.
Cher Cœur Humain.
Un Coin du Voile.
Comment s'en vont les Reines.
Les Cousins riches.
Les Dames du Palais.
Dans le Jardin du Féminisme.
Femmes d'aujourd'hui.
Le Festin des autres.
Haudequin de Lyon.
L'Homme et le Dieu.
Lettres à un Jeune Mari.
Mammon 1924.
Le Métier de Roi.
Mirabelle de Pampelune.
Le Mystère des Béatitudes.
Princesses de Science.
Les Sables mouvants.
Le Vote des Femmes.
Vous serez comme des Dieux.
Vincent ou la Solitude.

Chaque volume : **12** fr.

Collection : **CRIMES ET CRIMINELS**

Georges-Pierre BEL

LA NUIT DU SEPT

ROMAN

Un volume; couverture illustrée : **6** fr.

MÊME COLLECTION :

BENOIT VINCE : DANS L'ESCALIER, roman
LA GUEULE DU LOUP, roman

Chaque volume couverture illustrée : **6** fr.

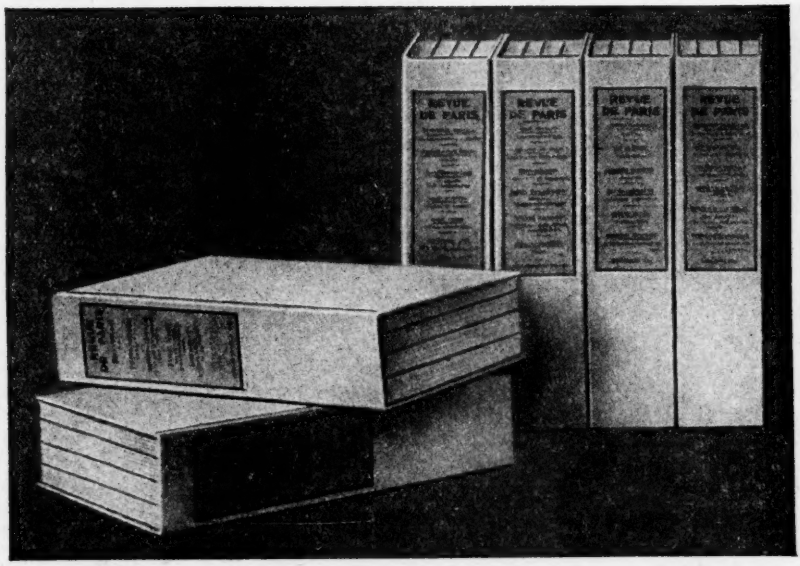
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cia; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Cie; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.